

A. 10-02

NAF 28604 (7)

Casanova

Mémoires de ma vie

Tome VII

Manuscrit autographe

217 f.

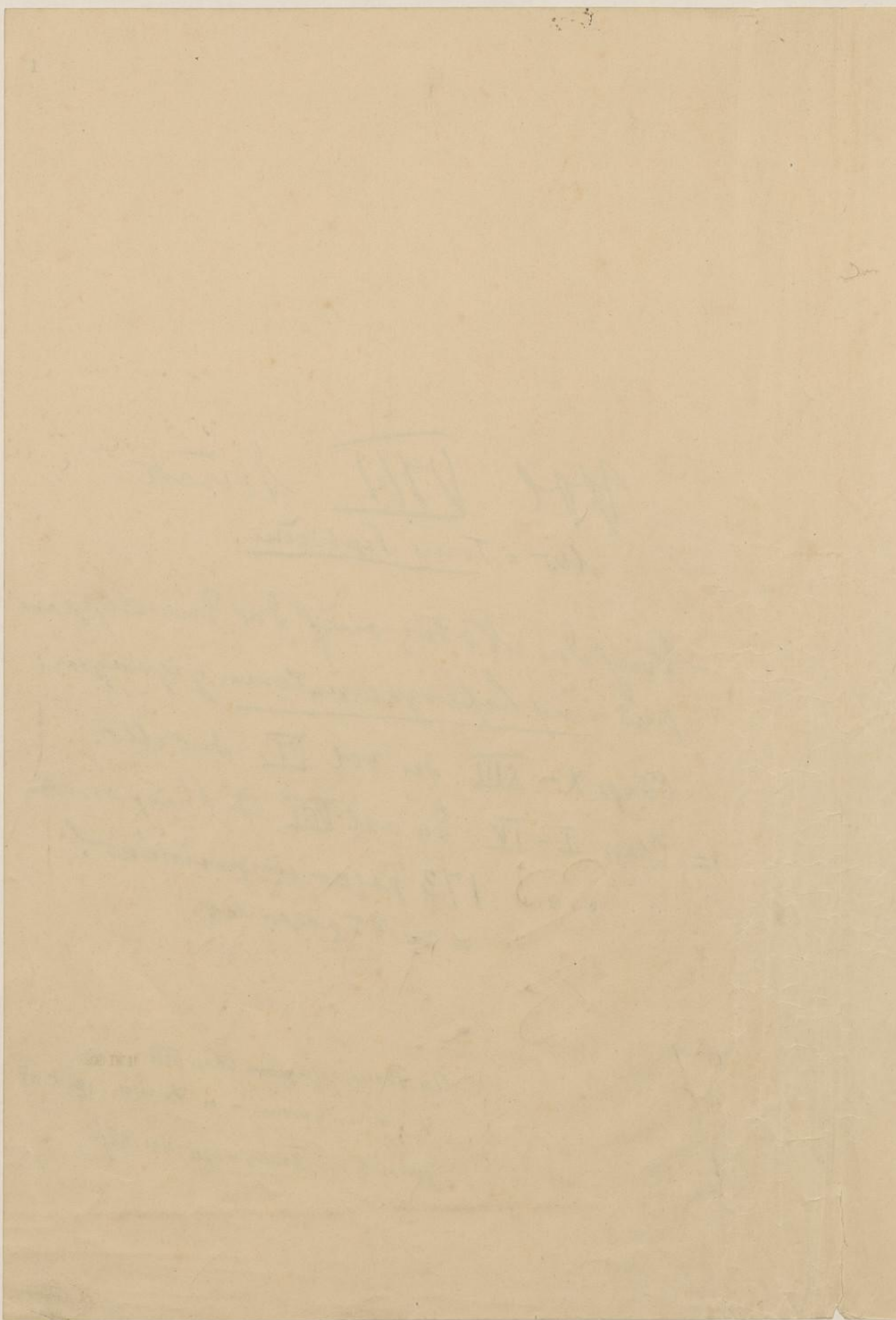
Vol VIII Druck.
 Ms = Tome Septième.

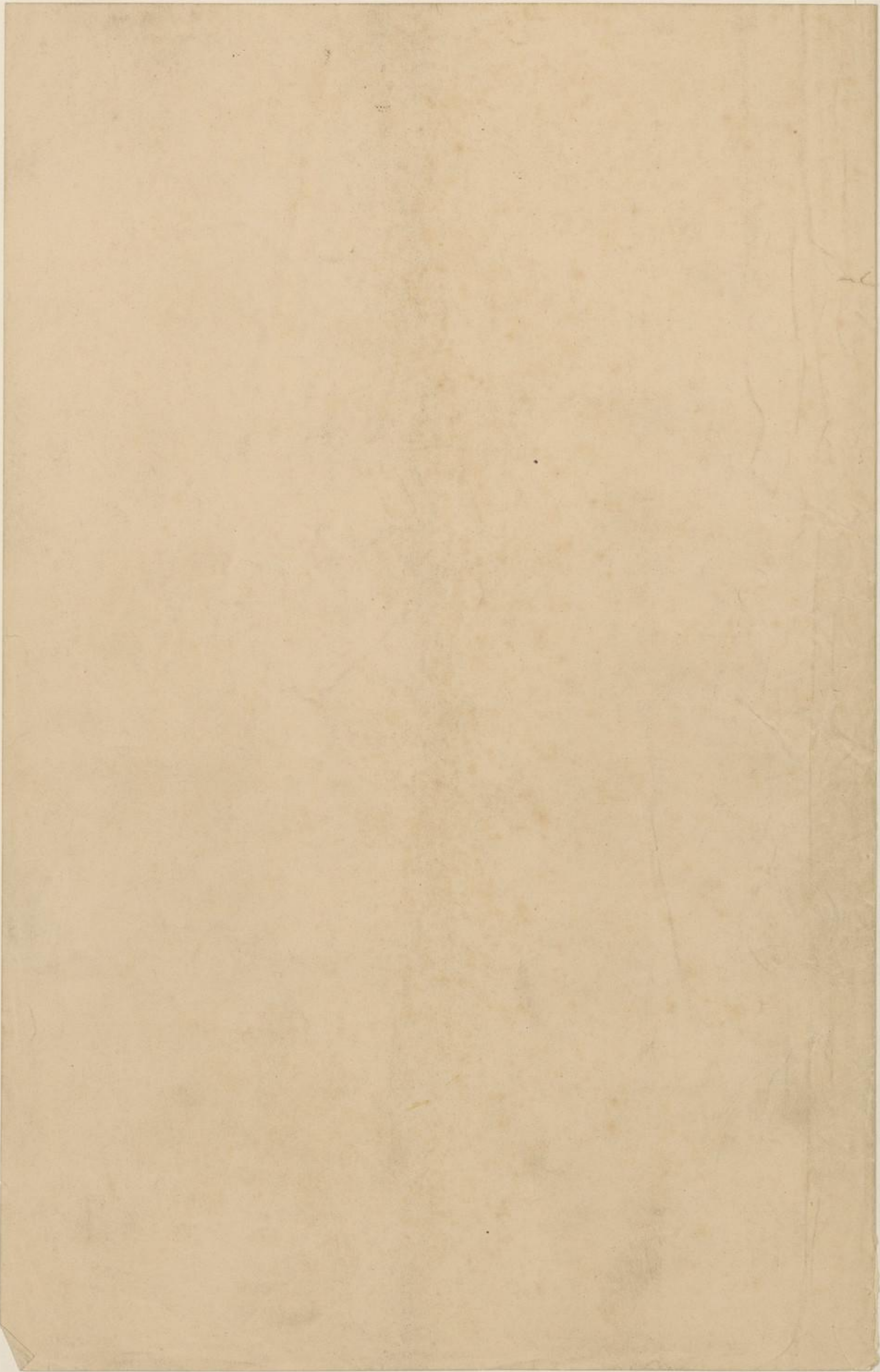
Nach der Notiz auf der Enveloppe
 sind drei Laporen verloren gegangen:

Chap X - XIII der vol VI des Ms.
 = Chap I - IV der vol VIII der 1^{re} impression
 c. a. d. 173 pages imprimées!
 = ca 85 pages des.



Au Franc, imprimé - Chap VI 15 OCT 1908
 " " imprimé - " X und. 10. X. 08
 imprimé von Franc - 170 Dec. 08





Dec.
1762 (Arrivé à Turin au commencement
de Décembre"
Impr. Band VIII Seite 173)

ND VIII

1763

Chap. V

(Origine Tome VII chap. I)

pages 1 à 22



[so find during Lefouge's researches
chap. X-XIII du vol VI des manuscrits
= chap. 1-IV du vol VIII imprimé
= 173 pages imprimées]

1762 (Gives a list of names)
1763

Chap. V

(Gives the true VII Chap. I)
pages 1 & 22

[The last half of the chapter is
Chapter X - VII to end of the chapter
a half - VII to end of the chapter
= 173 pages - 173 pages]

Manuscript

74 Mémoires de Casanova

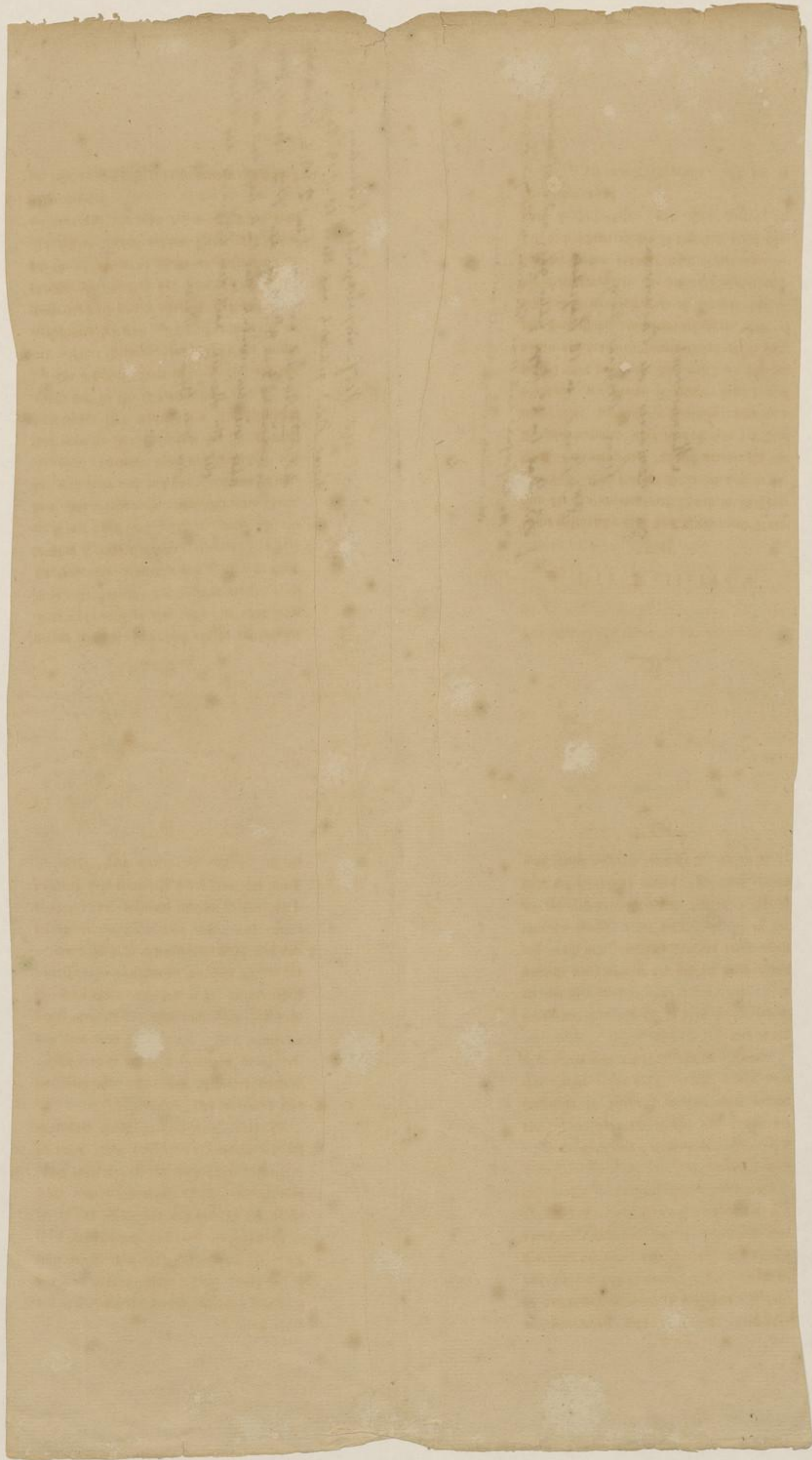
franz. Original-Ausz.

8^{te} Band in 10 Fragmente

1 AB. Das 1-4^e Kap. fehlen ganz und sind ersetzt
von Laforgue nach seiner Beschreibung m. H. j. 1798 gegeben;
oder vielmehr worden, nämlich mit ganz anderen Angaben

Nach des Verf. ursprünglicher Einteilung ist
dieser Band gebildet aus dem 10-19 Kap.
des 6^{ten} Bandes und dem 1. bis 2. 3. 4. ist vom Verf.
unverändert 5-8^{te} Kap. des 7^{ten} Bandes, dann
aber wie oben erwähnt das 1-4. Kap. nach der Besch.
des 8^{ten} Bandes, nach dem Original das 10-13^e Kap.
des 6^{ten} Bandes, nach dem Original das 10-13^e Kap.

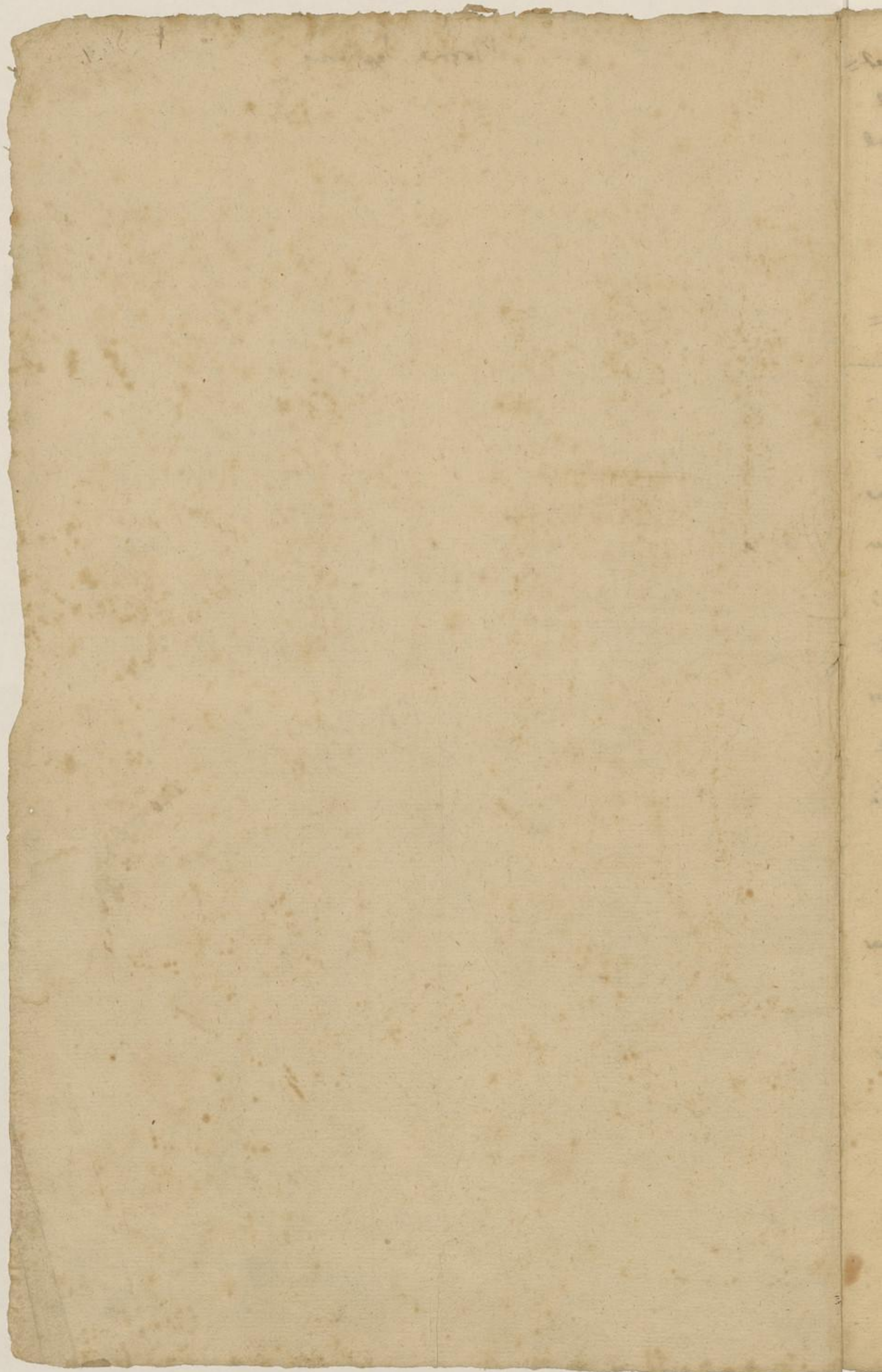
Reverendissimo



Mome Septième

6





Monne septieme
Chapitre I

71 - 1

En entrant à Turin, la Corticelli est allée à son logement: je
lui ai promis de l'aller voir
J'ai trouvé mon appartement tres comode, et à bon marché;
mais j'en ai augmenté le prix prenant la cuisine. Ayant beau-
coup d'argent, je voulois donner à souper à mes amis. M. Rai-
cetti me trouva d'abord un bon cuisinier. Après m'avoir
rendu compte de l'argent qu'il avoit depensé pour la Corti-
celli, il me ^{remet} ~~rendit~~ le surplus, et il me conseilla d'aller faire
une visite au comte d'Aglié, qui savoit deja que la Corticelli
m'appartenoit. Il m'informa que la dame Pacienza qui
la tenoit en pension avoit ordre de ne me laisser jamais
seul avec elle quand il me viendrait envie de lui faire
quelque visite. J'ai trouvé cela plaisant; mais comme
je ne m'en souciais pas, je ne m'en mis pas ^{avoir été} ~~plaint~~. Il me
dit que jusqu'à ce moment là sa conduite ~~était~~ ^{avait été} impro-
chable, et j'en fus bien aise. Il me conseilla de parler au
maître des ballets Dupré, et de l'engager à lui donner
des leçons, le payant, pour qu'il lui feroit donner quelque
pas de deux pendant le carnaval. J'ai promis à ce
brave homme, qui me representoit amoureux d'elle, de faire
tout cela; et sortant de celui je suis allé chez le vicaire
Après m'avoir fait compliment, d'un air ~~gentil~~, sur
mon retour à Turin, il me dit qu'il savoit que j'entrete-
nois une danseuse; mais je vous avertis que l'honête

R²
— femme qui la tient en pension a ordre de ne pas lui permet-
tre de recevoir des visites qu'à sa présence, malgré qu'elle soit
avec sa mere — Cette discipline me plaît, Monsieur, d'autant
plus que je ne vois pas sa mere bien rigide. Le Ch.^r Rostetti à
qui je l'ai recommandée s'avoit mes intentions, et je mis en-
chanté qu'il les ait si bien suivies. Je desirois qu'elle se vende
digne de votre protection — Comptez vous le passer ici le car-
naval? — Cela se peut, si votre Excellence le trouve bon —
Cela ne dépendra que de votre bonne conduite. Avec vous ou
le Ch.^r Orsio? — Je compte d'aller lui rendre mes devoirs au-
jourd'hui ou demain — Je vous prie de lui faire mes compliments.
Il verra, et je m'en irai. Le Ch.^r Orsio me reçut à son bureau
des affaires étrangères, et me fit un accueil très gracieux. Après
lui avoir rendu compte de la visite que je venois de faire au
vicairé, il me demanda en riant si je me soumettois volontiers
à la loi qui me défendoit de voir ma maîtresse. Je lui ai ré-
pondu que je ne m'en souciois pas, et me regardant d'un air fin
il me dit que mon innocence déplaira peut être à l'honnête
femme qui avoit ordre de la surveiller.

C'étoit me dire aller; mais c'étoit vrai que l'obligation dans
la quelle je me trouvois de ne pas voir librement la jeune
coquine me faisoit plaisir. Je s'avoit que cela feroit parler,
et j'étois curieux des suites.

De retour chez moi j'ai trouvé le Gerois Pallano
mauvais poète, et mauvais peintre, qui m'attendoit à
Turin depuis un mois, et que j'avois destiné à paroître
devant madame d'Urfe sous le nom d'un Rosecroix.

4
Il avoit besoin d'un cors, me faisant voir sa taille. Après avoir plaisanté
sur son ancienne grosseur fait de ses amours avec le comte Nostiz,
je lui donne tout l'argent qui lui étoit nécessaire, et je m'en
vais. M'accompagnant jusqu'à l'escalier, elle me demande quand
elle me reverra, et je lui réponds que je n'en avois rien.

Il est évident que si j'avois été amoureuse de cette fille je ne l'au-
rois pas laissée un seul jour chez cette femme; mais ce qui m'é-
tonnoit étoit qu'elle pût me supposer tolérant à ce point là, mal-
gré que je ~~ne~~ ^{laisse} en elle tout autre air.

Après avoir été chez les banquiers sur les quels j'avois des lettres de
change, et entr'autres chez M. Martin dont la femme fort jolie étoit
célibre, j'ai rencontré Moïse qui m'entraîna chez Lia, qui s'étoit
marlée. D'abord qu'elle dit mon nom à son mari, il me fêta, mais
ayant trouvé Lia grosse, elle ne m'inspira plus aucun goût. Je ne
mis plus retourné chez elle.

Il me tardoit d'aller chez la R. et je l'ai trouvée impatiente,
comme moi, de me voir, après que Victorine lui avoit porté
de mes nouvelles. Ainsi un à un d'elle à son comptoir, j'eus le plaisir
de l'entendre me conter toutes les historiettes galantes de Turin.
Elle me dit que de toutes les filles qu'elle avoit à son départ de
Turin, il ne lui restoit que Victorine, et Caton; mais qu'elle en avoit
des nouvelles. Victorine étoit dans le même état que je l'avois laissée;
mais un seigneur qui en étoit amoureux alloit la faire partir pour
Milan. Ce seigneur étoit le comte de la Perouse, avec lequel j'ai
fait grande connoissance à Vienne trois ans après. Je parlerai de
lui à temps et lieu. La R me dit tristement qu'en conséquence de
quelques aventures facheuses, dont la police avoit dû se mêler,
elle s'étoit trouvée dans le cas de devoir promettre au comte d'Aspie
de ne plus envoyer ^{des} filles que chez des dames, et qu'ainsi, si j'en
trouvois quelqu'une de mon goût, je ne pouvois m'en procurer la
connoissance que sachant de les avoir quelque part les fêtes, et dimanches,
après m'être introduit chez leurs parents. Elle me les fit voir dans

sa sale; mais je n'en ai trouvée aucune de bien intéressante. 9 5

Elle me parla de madame Pucierza, et elle fit les hauts cris, jusqu'à me faire éclater de rire, quand je lui dis que j'estrois :
nois la Corticelli, et les autres conditions auxquelles je m'étois
soumis. Cette femme, me dit elle, est non seulement une espionne
du comte d'Aspie, mais une mag... connue de toute la ville;
mais je m'étonne que le Ch. Raiberti ne l'ait plus tôt mise chez
la Morzoli. Elle s'apaisa quand je lui ai dit que le chevalier eut
des bonnes raisons pour en agir ainsi, et que j'avois les miennes pour
être bien aise que la Corticelli se trouvât là, plus tôt que par tout
ailleurs.

Notre conversation fut interrompue par un charant qui vint
lui demander des bas de soie. L'entendant parler de soie, je lui
ai demandé où demouroit Dupré maître de ballets — Me voilà
à votre service — Je suis bien aise de vous parler, M. Raiberti m'
a dit que vous auriez la complaisance de donner des leçons à une
figurante que je connais — M. m'a prevenu ce matin même. Vous
devez être M. le Ch. de Seingalt — Précisément — La demoiselle
pourra venir chez moi tous les matins à neuf heures — Point
du tout; c'est vous qui irez chez elle à l'heure de votre commodité;
et je vous payerai, espérant que vous la mettrez en état de danser
hors des concerts — J'irai la voir aujourd'hui, et je vous dirai ^{demain}
ce que je peux en faire; mais je dois vous parler clair. Je prends
trois livres de Piémont par leçon — Ce n'est pas beaucoup. Je
main j'irai chez vous — Vous m'honorerez; voici mon adresse. Si
vous y venez dans l'après diner vous trouverez répétition d'un
ballet — On ne repete pas au théâtre? — Oui; mais au thé:
atre personne ne peut entrer quand on repete. C'est l'ordre
du Vicaire — Mais vous pouvez recevoir qui bon vous semble
— Ce n'est pas douteux; mais je ne pourrais pas recevoir les dan:
seuses, si je n'avois ^{ma} femme, que M. le vicaire connoît et dans

66 la quelle il a beaucoup de confiance — Vous me verrez à la
repetition.

C'étoit ainsi que ce maudit vieux vicaire avec son nez pourni
exerçoit sa tyrannie par tout où ceux qui aiment le plaisir al-
loient le chercher.

J'ai trouvé chez la bonne Marzotti deux personnes notables
qu'elle me presenta après leur avoir dit mon nom. L'un
fort vieux, fort laid, et decoré de l'ordre de l'aigle blanc
s'appelloit comte Boromée, l'autre assez jeune, et remuant
étoit un comte ~~Milanois~~ ^{A.B.} Milanois. J'ai su après d'elle
même que ces deux seigneurs lui faisoient une cour assidue
pour plaire au chevalier Raiberti, dont ils avoient besoin
pour parvenir à obtenir des droits ou des privilèges sur leurs
terres qui étoient sujettes à la juridiction du roi de Sardaigne.
Le Milanois ~~Milanois~~ ^{A.B.} n'avoit pas le cou, et le maître des îles
Boromées étoit aussi fort à l'étroit. Il étoit ruiné pour les fem-
mes, et ne pouvant plus vivre à Milan, il étoit retivé dans la
plus belle de ses îles sur le lac majeur, où il jouissoit d'un printemps
perpetuel. Je lui ai fait une visite à mon retour d'Espagne; mais
j'en parlerai quand je serai là.

Le propos tombant sur mon logement, la remuante Marzotti me
demanda si j'étois content de mon cuisinier — Je n'en ai pas encore
fait l'essai, mais je le ferai demain, si vous voulez m'honorer à
souper avec ces messieurs.

La partie fut acceptée, et elle me promit d'engager son cher
chevalier, qui étoit averti ne dîneroit pas. Sa tante l'obligeoit
à ne manger qu'une fois par jour.

Chez le maître des ballets Dupré j'ai vu tous les danseurs, et
toutes les danseuses avec leurs meres, qui les admiraient se te-
noient à l'écart gardant leurs manchettes, et leurs manchons. Une
de ces meres, chose extraordinaire, étoit belle, et fraîche. Dupré,
après m'avoir présentée à sa femme, qui étoit jeune, et jolie;

mais qui étant portinaire avoit quitté la danse, me dit que si mademoiselle Costicelli aura envie de s'appliquer, il lui fera faire des miracles. Elle accourut, et se donnant des airs elle me dit qu'elle avoit besoin de rubans, et de se faire faire des bonnets. Toutes les danseuses me survoyaient se parlant à l'oreille. Sans rien répondre à sa demande, j'ai tiré de ma poche deux pistoles de Piémont, et je les ai données à Dupré lui disant que c'était pour trois mois de leçons qu'il donneroit à la demoiselle, que je lui payois avec plaisir d'avance. J'ai vu l'étonnement général, et j'en ai joui; mais sans en faire semblant.

Je m'assis à l'écart. Considérant toutes les filles que je voyois là, j'en vis une frappante. Belle taille, traits fins, air noble, et un maintien de patience qui m'intéressa au suprême degré vis à vis d'un danseur qui quand il n'étoit pas content d'elle lui disoit des grossièretés; elle souffroit tout marquant un vrai mépris par sa charmante physionomie. Je m'approche de cette femme belle, et fraîche, qui gardoit un maigrelet, et que j'avois observé en entrant, et je lui demande où étoit la mère de la jolie danseuse qui m'intéressoit. C'est moi, me répondit-elle — Vous? Vous n'en avez pas l'apparence — J'étois fort jeune quand je l'eus — Je n'en doute pas. Où êtes vous? — Je suis Suvoise, veuve, et pauvre — Comment pouvez vous être pauvre, ~~elle~~ ^{ayant une} fille aussi jolie que vous? Bne MSS

Elle me donna un coup d'oeil, et elle ne me répond rien. Un moment après, Agathe, c'étoit son nom, vient lui demander un morceau pour s'essuyer la figure. Je lui donne le mien tout blanc, qui sentoit l'essence de roses; elle seche sa main tenant le morceau qui il exhaloit, puis elle veut me le rendre, et je le refuse lui disant qu'elle devoit le faire laver. Elle fait un soupir, et elle dit à sa mère de le garder. Je lui demande si je pouvois prendre la liberté de lui faire une visite, et elle me répond que son histoire me lui permettoit pas de recevoir des visites, à moins qu'elle n'y fût présente. C'étoit à Turin une maudite loi générale.

28. A mon souper qui fut le premier, je fus surpris de l'excellence du
cuisinier. J'ai toujours cru qu'on ne mange nulle part si bien qu'à
Yverin; mais c'est aussi vrai que le terroir même produit les mets
exquis, que les habiles cuisiniers accommodent après avec tout l'art
qui les rend succulents. Les vins ~~en~~ aussi peuvent être préférés par
plusieurs gourmets aux étrangers. Citrus, poissons, volaille, vauz,
herbes, laitages, truffes, tout y est exquis. C'est un avantage que
l'étranger dans ce heureux pays soit gêné, et que la nation ne soit pas
la plus loyale de toute l'Italie. C'est évident que la beauté du
coteau qui y brille vient de l'air qu'on y respire, et encore plus de
la bonne nourriture. J'ai facilement engagé ma voisine Max-
zoti, et les deux Milanais à me faire le même honneur tous les
jours. Le ch. Raiberti ne put s'engager à rien; mais il me pro-
mit de venir inattendu.

A l'opéra buffa au théâtre de Corignan j'ai vu jouer cette
Redegonde Parmesane avec laquelle je n'avois pas pu mener
une intrigue à Florence. Elle m'écrivit dans la postérie,
et elle me fit un courir. Je lui écrivis un billet le lendemain
dans lequel je me lui offris à son service, si sa mère avoit chan-
gé de façon de penser. Elle me répondit que sa mère étoit
toujours la même; mais que si je pouvois engager la Corti-
celli à venir souper chez moi, elle pourroit y venir avec.
Les mères s'y seroient trouvées; ainsi je ne lui ai pas
répondu.

Dans ces jours là j'ai reçu une lettre de Madame du
Rumain, qui m'en envoyoit une de M. le duc de Choiseul
adressée à M. de Chauvelin ambassadeur de France à
Yverin que je lui avois demandée. J'avois connu cet aimable
homme à Soleure, comme le lecteur peut s'en souvenir,
mais je voulois aller chez lui avec un meilleur titre. Je
lui ai donc porté la lettre, et après m'avoir fait des

119

reprocher un ce que j'avois pu croire d'en avoir besoin, 9
il me conduisit chez la charmante femme qui me fit le plus gra-
cieux accueil. Trois ou quatre jours après il m'invita à dîner,
et j'y ai trouvé le resident de Venise Imberti, qui me dit qu'il
étoit bien fâché de ne pas pouvoir me présenter à la cour. M.
de Chauvelin informé de la raison s'est offert à me présenter lui-
même, mais j'ai cru de devoir l'en remercier. Cela m'au-
roit fait beaucoup d'honneur, mais je n'y serois trouvé plus
obéissant, et par conséquent moins libre.

Le comte Borromeo qui honoroit ma table conservoit une
certaine dignité, et y venant tous les jours avec la Ma-
joli n'avoit l'air ni de descendre, ni d'en avoir besoin, mais
le comte ~~Albini~~ ^{A. B.} y alloit plus franchement. Il me dit au
bout de huit à dix jours, que la complaisance que j'avois
de le souffrir ~~excitoit~~ ^{excitoit} en lui un sentiment de reconnoi-
sance à la providence éternelle, puisque sa femme ne
pouvant pas lui envoyer d'argent il n'auroit pas de quoi
payer son dîner à l'auberge. Il me montrait ses lettres, et
me parlant de son mérite il me disoit toujours qu'il espéroit
de me loger chez lui à Milan, et que je lui rendrois ju-
stice. Il avoit été au service d'Espagne, et étant de gar-
nison à Barcelonne il en étoit devenu amoureux, et il l'avoit
épousée. Elle avoit vingt six ans, et il n'avoit pas d'enfants.
Lui ayant écrit que je lui avois ouvert ma bourse plusieurs
fois, et que je comptois d'aller passer la moitié du car-
naval à Milan, il l'avoit engagée à m'inviter à aller me
loger chez elle. Elle m'écrivait avec esprit, et cette corres-
pondance me devint en peu de temps si intéressante, que je
lui ai positivement promis d'y aller, ce que je n'aurois dû

10¹⁰ jamais faire, car sachant qu'il étoit pauvre j'aurois dû voir
qu'il ne me convenoit pas de lui devenir à charge, et que ne
voulant pas l'être j'aurois dû payer à un fort cher prix son
hospitalité; mais un sentiment de curiosité en pareil cas tient
beaucoup de la nature de l'amour. Je me figurois la comtesse
~~M. B.~~ née pour faire mon bonheur, et moi uniquement
fait pour faire le sien, et d'exciter la jalousie de toutes les dames
de Milan. Ayant beaucoup d'argent il me tardoit de saisir l'oc-
casion de briller faisant des grandes dépenses.

En attendant allant tous les matins chez Dupré où je trouvois
toujours Agate, qui alloit prendre sa leçon, j'en suis devenu
en moins de quinze jours éperdument amoureux. Madame
Dupré réduite par plusieurs présents que je lui avois faits vaguement de
bonne grâce la confiance que je lui ai faite de ma passion, et resté
nant à dîner avec elle Agate, et sa mère m'avoit procuré des
fêtes à tête dans sa propre chambre, où je m'étois expliqué, et
j'avois obtenu quelques faveurs; mais c'étoient si peu de chose, et
ces rencontres durèrent si peu, que mes desirs bien loin de s'é-
teindre s'étoient augmentés. Agate me disoit toujours que tout
le monde savoit que j'entretenois la Corticelli, et qu'elle ne vou-
loit pas pour tout l'or du monde qu'on put dire que dans la
contrainte où j'étois de ne pas pouvoir aller chez ma maîtresse,
elle n'étoit que mon pis aller. J'avois beau lui jurer que je ne
l'aimois pas, et que je ne l'entretenois que parce que la quitant
je compromettois M. Raiberti. Elle ne vouloit pas entendre
raison: elle vouloit une rupture éclatante, et qui fit connaître
à tout Milan que je n'aimois qu'elle, et que je méprisois l'autre.
A cette condition elle me promettoit son cœur.
Déterminé à travailler pour la satisfaire, et pour me rendre
heureux, j'ai engagé Dupré à donner un bal à mes frais dans
quelque maison hors de la ville, et d'engager à y venir toutes

12 11

les danseuses, et les chanteuses qui étoient engagées à Turin pour le carnaval. Elles devoient être les seules qui danseroient. Les danseurs ne pourroient être que des cavaliers aux quels il distribueroit des billets qu'il mettroit à un ducatt, et chaque cavalier auroit le droit de conduire avec lui une dame. Mais les dames ne danseroient pas. Pour engager Dupré à exécuter mon projet, et lui assurer qu'il gagneroit beaucoup, et qu'on ne trouveroit pas le billet trop cher, je lui ai dit que je lui payerois tout ce qui lui coûteroit le buffet, et tous les rafraichissements d'usage; outre cela les voitures, ou chaises à porteurs qu'il devoit prouver à toutes les virtuoses qui composeroient le bal. Personne ne devoit savoir que c'étoit moi qui feroit cette dépense. Il me le promit, et certain de gagner beaucoup il se mit à l'entreprise. Il trouva la maison très propre au bal, il invita les virtuoses, il fit ⁵⁰~~100~~ billets qu'il distribuait en trois ou quatre jours, et il prit un jour qu'à Turin il n'y avoit pas des spectacles. La seule Agate, et sa mere savoient que j'étois l'auteur du projet, et que j'en ferois les frais en grande partie; mais le lendemain du bal toute la ville le sut. Agate, trouvant qu'elle n'avoit pas une robe assez jolie pour briller, s'en fit faire une sous la direction de la Dupré que j'ai payée avec plaisir. Elle s'est engagée à ne danser les contre-dances qu'avec moi, et de ne retourner à Turin qu'en compagnie de la Dupré.

Le jour qu'on devoit donner le bal, j'ai diné chez la Dupré pour être présent quand elle mettroit sa robe. Elle étoit d'une étoffe de Lyon de la même année, dont par conséquent le dessin étoit tout nouveau; mais la garniture, dont Agate ne connoissoit pas le prix, étoit de point d'Alençon. La R qui l'avoit placée sur la robe avoit reçu ordre de ne rien dire, comme la Dupré qui se connoissoit très bien en dentelles.

Quand elle fut au moment de partir, je lui ai dit que les boucles qu'elle avoit à ses oreilles ne répondoient pas à tout le reste de sa parure. La Dupré dit que vraiment elle n'étoient pas jolies, et que c'étoit dommage. La mère dit que la fille n'en avoit pas d'autres. J'ai ici, leur dis-je, des girandoles de Strauss, que je peux vous prêter. Elles sont très brillantes.

J'avois mis à dessein dans ma poche les boucles d'oreille qui étoient dans l'écri que madame d'Uzé avoit destinées à la jeune comtesse Lascaris sa nièce. Je les tire dehors, et elles les trouvent fort jolies. La Dupré dit qu'on diroit qu'elles sont fines. Je les mets aux oreilles d'Agathe, elle se regarde au miroir, et admiraient leur feu, elle jure que les fines ne peuvent pas briller d'avantage. Je ne dis rien.

Elles vont toutes au bal, et je vais chez moi, où je me fais donner à la hâte un coup de pique, et après avoir mis un joli habit, que Pavaon avoit fait broder sur le métier, je vais au bal, que j'ai trouvé en grand train. Je vois Agathe qui dançoit avec le lord Peni. C'étoit un fils de la duchesse de

Northumberland qui dépensoit beaucoup, mais follement. Je vois les plus belles dames de Paris, qui n'étoient que spectatrices, pouvoient s'imaginer qu'on ne donnoit le bal que pour elles. Je vois tous les ministres étrangers, entre les quels M. de Chauvelin, qui me dit qu'à cette belle fête il ne

manquoit que la belle gouvernante que j'avois à Soleure. Je vois la marquise de Brié, et le marquis qui ne se soucioit pas de danser étoit assis à une table de quinze, et vis à vis de lui sa maîtresse assise à côté d'un joueur impoli qui ne lui laissoit pas voir sa carte. Elle me voit, et elle fait semblant de ne pas me connaître. Le tour que je lui avois joué à Aix n'étoit pas fait pour être oublié.

Les menuets celle, Dupré ordonne la contredance, et je vois avec plaisir le dⁿⁱ de Ville-fallet s'y mettre à la tête avec la Corticelli. Je prens Agate qui se défendoit de Milord Perri lui disant qu'elle étoit retenue pour toute la nuit. Elle me dit en riant que tout le monde lui prenoit ses girandoles pour fines, et qu'elle en convenoit.

Après la contredance tout le monde prit des glaces, puis on en donna une autre, puis on dansa des menuets, et ceux qui eurent envie de manger allèrent à l'unique buffet, ou j'ai remarqué que Dupré n'avoit rien épargné. Les p^{res} montois toujours calculateurs disoient que Dupré devoit y perdre beaucoup, car on ne feroit que vider des bouteilles de Champagne.

Après avoir de se reposer, comme moi, Agate s'étoit assise à mon côté, et je lui parlois de mon amour quand madame de Chauvelin arriva avec une dame étrangère. Je me leve pour lui faire place, et Agate en fait de même, mais elle l'oblige à s'asseoir à son côté, et elle fait l'éloge de sa robe, et sur tout de sa garniture. La dame étrangère loue le feu des girandoles, et dit que c'étoit un dommage que ces pierres au bout d'un cerfain terni perdoient tout leur lustre, madame de Chauvelin dit qu'elles ne le perdoient jamais car elles étoient fines, et qu'on ne pouvoit pas s'y tromper; elle interroge la dame Agate, qui n'ayant pas le courage de dire qu'elles étoient fines lui dit qu'elles étoient de Strass, et que c'étoit moi qui les lui avois prêtées. Madame alors se met à rire, et lui dit que je l'avois trompée, car on ne prête pas des boucles de pierres fausses. Agate rougit, et je ne dis ni oui, ni non, et pour obéir madame de Chauvelin je danse un menuet avec Agate qui le danse à merveille. Madame me dit qu'elle se souvenoit toujours que

14.
14 nous avions dansé ensemble à Salure, et que nous danserions encore à son hôtel le jour des vœux. Je l'ai remerciée avec une profonde vénération.

Nous avons dansé des contredances jusqu'à quatre heures du matin, et je mui retournai chez moi après avoir vu Agathe partir avec la Dupré, et la mère.

J'étais encore dans mon lit le lendemain quand on m'annonça cette mère qui demandait avec instance l'honneur de me parler. Je l'ai fait entrer, et la faisant asseoir près de moi je l'ai engagée à prendre du chocolat. Après donc avoir déjeuné, et se voyant avec moi toute seule, elle tira de sa poche les boucles que j'avais prêtées à sa fille, et elle mui dit en riant qu'elle venoit me les rendre; mais qu'elle venoit de les faire voir à un joaillier qui lui en avoit offert mille sequins. Après avoir ri, et lui avoir dit, montrant les boucles, que le joaillier étoit fou, et qu'elle devoit le prendre au mot, car les boucles ne valoient que quatre louis, j'ai commencé à badiner avec cette jolie mère de façon que je l'ai gar-
dée une heure avec moi lui donnant, et acceptant d'elle toutes les marques d'une vive tendresse. Après ce fait ayant tous les deux l'air un peu étonné, ce fut elle qui me dit en riant si elle devoit rendre compte à sa fille de la façon dont je l'avais convaincue que je l'aimais. Je vous aime également, lui dis-je, et à moins que vous n'entriez la tête à tête, je crois difficile qu'il n'arrive toujours entre nous ce qui est arrivé dans ce moment. La seule grâce que je vous demande c'est de ne pas vous opposer au même bonheur au quel j'aspire vis à vis d'Agathe que j'adore — Je vous demande aussi une grâce. Dites moi si vraiment ces girandoles sont fines, et quelle intention vous eûtes quand vous les mîtes aux oreilles d'Agathe — Elles sont fines, et mon intention

14/15 15

seroit de lui laisser avec elle un souvenir de mademoiselle.

Cette bonne mere soupira, et me dit se levant pour s'en aller de l'inviter à souper toutes les fois que je voudrois avec M. Dupré et sa femme. Elle partit, me laissant comme de raison, mais boudant.

Voilà la plus honnête de toutes les meres de danseuses. Elle ne pouvoit par me dire en peu de mots plus qu'elle ne m'avoit dit, ni m'annoncer mon bonheur plus noblement.

J'ai invité le lendemain Dupré et sa femme avec Agathe, et sa mere à souper chez moi pour le lendemain sans diminuer la compagnie que j'avois tous les jours. Mais voici une singulière aventure qui m'est arrivée le même jour précisément quand je sortois de chez Dupré.

Je rencontre mon laquais de place, grand coquin, mais brave garçon dans ce moment là, qui presque hors d'haleine me dit d'un air victorieux qu'il venoit me chercher pour m'avertir que dans ce même moment il avoit vu le chevalier de Ville-fleut en travers dans l'allée de la Lucienza, et que certainement il ne pouvoit y être allé que pour faire une visite galante à la Corticelli. Curieux de voir s'il étoit à ma même condition j'y vais, et je trouve la marquise avec la signora Laura. Elles vouloient me retenir, mais je les repousse, j'ouvre la porte, et je vois le galant qui se leve affairé à se remettre en état de decence. Elle ne bougea pas. Excusez, monsieur, lui dis-je, si je n'ai entré sans frapper — Attendez, attendez.

Mais j'étois déjà dans la rue. Plein de cette aventure qui me rendoit le plus content de tous les hommes, je vais la conter au ch. Raiberti qui me voyant rire en rit aussi; mais il trouve que j'ai raison quand je le prie de faire savoir à la Lucienza que la Corticelli ne dependoit plus de moi, et qu'ainsi elle ne recevroit plus le sou de ma poche — Je pense que vous n'irez pas

vous plaindre au comte d'Aglié — les seuls sots se plaignent.

Cette petite histoire n'aurait fait aucun bruit, si l'imprudence ne l'eût rendue publique. La première fut de Ville-fallet, qui se souvenant d'avoir rencontré dans la rue mon valet quand il allait chez la Pacienza, eut qu'il étoit couru m'avertir. Il le trouva vers midi, et il lui reprocha son espionnage. L'effronté lui répondit que son métier étoit de bien servir son maître, et le chevalier lui donna des coups de cane. Le valet, sans est le chevalier lui donna des coups de cane. Le valet, sans me rien dire, est allé se plaindre au vicaire, qui voulut savoir d'abord de Ville-fallet même la raison qu'il avoit eu d'avoir de battre le valet. Ville-fallet lui conta toute l'histoire. M. Raibetti ne tarda pas à aller donner la nouvelle à la Pacienza, que la Corticelli ne dépendoit plus ni de lui ni de moi, et ne se souciant pas d'entendre tout ce qu'elle vouloit lui dire pour se disculper, il la laissa. Me rendant compte le même soir de ce fait, il me dit que descendant l'escalier, il avoit rencontré un valet de la police, qui apparemment alloit la mander par ordre du comte.

Le lendemain dans le moment que j'allois sortir pour aller au bal de M. le marquis de Chauvelin, je fus surpris de recevoir un billet du comte d'Aglié dans lequel il me prioit en termes fort polis d'aller chez lui pour entendre quelque chose qu'il avoit à me dire. J'ordonne d'abord à mes porteurs de me transporter à la maison de ce seigneur.

Il me reçut tête à tête, et après m'avoir fait asseoir à son côté, il me fit un long discours qui portoit en substance que je devois oublier ce petit événement, dont il n'avoit toutes les circonstances — C'est mon projet, Monsieur. Je n'irai plus de toute ma vie chez la Corticelli, et je ne penserai plus à elle ni pour lui faire du mal, ni pour lui être utile, et je serai toujours le très humble serviteur du Ch^r de Ville-fallet — Oh! Il ne faut pas à cause de cela l'abandonner. Je vous donnerai

15 // 17

celle satisfaction que vous voudrez pour ce qui regarde la Pa-
cienza, et je ^{trouverai} ~~placerais~~ la fille une autre pension chez une
honête personne de ma connoissance, où vous serez très bien
reçu, et en toute liberté — Je meprise la Pacienza, la Corticelli,
et sa mère, ce sont des coquines que je ne veux plus voir —
Vous n'avez pas le droit d'entrer par force dans une cham-
bre, dont la porte étoit fermée dans une maison où vous
n'étiez pas le maître — Si j'en avois pas ce droit, j'ai tort;
mais vous me permettrez d'informer S. M. de tout ce fait,
et de me remettre à son jugement — La Corticelli prétend
que bien loin de vous devoir, c'est vous qui lui devez beaucoup,
et elle dit que les girondoles que vous avez données à votre
nouvelle maîtresse lui appartiennent. Elle soutient que c'est
un présent que lui a fait madame la marquise d'Uze, que
je connois — Elle ment; mais puisque vous connoissez cette
dame, écrivez lui; elle est à Lyon. Si elle vous répondra que
je dois quelque chose à cette malheureuse, je ferai mon devoir.
J'ai cent mille francs entre les mains des banquiers de cette ville
pour payer les girondoles, dans le cas que j'aie eu tort d'en disposer.
Monsieur le vicaire se leva alors, et je lui ai tiré la reverence.
Au bal de l'ambassadeur de France, j'ai trouvé cette aventure
si répandue que m'ennuyant à la fin je ne répondois plus à
ceux qui m'en parloient. On me disoit que c'étoit une bagatelle,
dont je ne devois faire aucun cas sous peine de me déshonorer.
Le ch. de Ville-fallet parvint à me dire, que si à cause de cette
niaiserie j'abandonnois la Corticelli, il se croyoit en devoir de
me donner une satisfaction. Il me suffit, lui répondis-je, que
vous ne me la demandiez pas. Et lui disant ceci, je lui ai
serré la main. Il ne me dit plus le mot.

Mais ce fut la marquise de Prié sa sœur, qui après avoir dansé
avec moi m'attaqua d'importance. Elle avoit des charmes, et il

18¹⁸
n'aurait tenu qu'à elle d'obtenir la victoire, mais heureuse-
ment, ou elle n'y pensa pas, ou elle ne devina pas la justice
que je lui rendois.

Trois jours après, une dame qui avoit à Turin un grand pou-
voir, et une espèce de surintendance sur toutes les intrigues
du théâtre, et dont toutes les virtuose apaisoient à la pro-
fection, s'avisait de me mander, me faisant parvenir son ordre
par un valet à livrée. Devinant de quoi elle vouloit me parler,
j'y mis elle à pied, et en redingote. Elle commença à me parler
de l'affaire d'un ton affable, mais sa figure ne m'intéressant
pas, je lui ai dit en peu de paroles que la Corticelli étoit une fille
pour laquelle je n'avois plus aucun goût, et que sans aucune peine
je l'abandonnois au galant chi avec lequel je l'avois trouvée en
un si grand délit. Elle me quitta me disant que je me repentois, car
elle publierait une petite histoire, qui elle avoit déjà lue, et qui
ne me feroit pas honneur. Cette dame s'appelloit de St. Giles
Huit jours après j'ai lu manuscrite toute l'aventure arrivée entre elle,
Madame d'Uffé, et moi, que tout Turin pouvoit avoir lu; mais
qui étoit si mal écrite, et remplie de tant de bêtises que personne
ne pouvoit en achever la lecture. Elle ne me fit ni chaud, ni froid,
et je mis parti de Turin quinze jours après sans avoir jamais vu
la voir. Mais je l'ai vue six mois après à Paris, et nous en
parlâmes quand nous serons là.

Le lendemain du bal de M. de Chauvelin, j'ai donné à souper à
ma chère Agate avec sa mère, à Dupré avec sa femme, à la Mariti,
et à mes deux seigneurs Milonois, comme je l'avois concerté. C'étoit
l'affaire de la mère d'agir de façon que les grand-mères fussent
à bon droit passées entre les mains d'Agate; ainsi tout prêt au
sacrifice je laissois le soin à la chère pretresse d'en régler le
cerimonial.

Ce fut donc elle qui, à peine assis à table, dit à toute la

compagnie, que tout Turin étoit plein que j'avois fait présent à sa
fille de deux boutons d'oreille qui valoient cinq cent Louis, et
que selon la Corticelli n'appartenaient qu'à elle même. Je ne sais
ajouta-t-elle, ni si les boutons en question soient fins, ni si elles
appartiennent à la Corticelli; mais je sais qu'il est faux qu'Agathe ait
reçu de Monsieur ce présent — On n'en doutera plus après ce
moment, ma chère amie, lui dis-je, tirant de ma poche les boutons,
et les mettant aux oreilles d'Agathe, puisque je lui en fais présent
dans ce moment, et j'en confirme la valeur qu'on leur attribue, et ce
qui prouve qu'elles m'appartiennent c'est que je les lui donne.
Toute la compagnie applaudit, et Agathe pénétrée de reconnaissance
me promit des yeux tout ce que je pouvois désirer. Nous parlâmes
alors de l'affaire de la Corticelli avec Villefale, et de tout ce qu'on
feroit pour me réduire à pourvoir à l'entretien. Le ch. Ribersti
me dit qu'à ma place il auroit offert à madame S. Giles, et même au
vicaire de pourvoir à payer sa pension; mais à titre d'aumône, et
deboursant l'argent à l'un ou à l'autre. Je lui ai répondu que j'y
consentirois volontiers, et qu'il pouvoit compter sur ma parole. Le
fut le lendemain que ce brave homme alla lui même chez madame S.
Giles finir cette affaire; et j'ai remis entre ses mains l'argent qu'il
falloit pour cela; mais le pitoyable manuscrit qui contenoit toute
l'histoire parut tout de même. Le Vicaire la fit passer la Corticelli
dans la même maison où demouroit Redegonda, mais il laissa en
repos la Parienza.

Après souper nous allâmes tous en domino noir, le ch. Ribersti
excepté au bal au Theatre de Carignan, où je me suis évadé avec
Agathe, qui dans cette nuit se donna entièrement à moi, et si bien
que nous ne nous gênerons plus. Aux soupers que je devois chez moi
je me trouvois parfaitement libre, et le vicaire ne put rien faire pour
troubler mes amours avec cette charmante fille, dont Dieu a voulu
que je faye la fortune par un chemin extraordinaire, et qu'elle me
démontre qu'elle en étoit digne six à sept ans après, comme le lec-
teur verra, si je ne me lasse pas d'écrire mes mémoires.
Nous étions devenus si amoureux, et si tranquilles dans nos jouissances

20
qu'il eût été impossible que nous nous fussions separés de bon gré sans
un événement qui eût la force de soumettre notre passion reciproque
à la belle lumiere de notre raison. Sans cet événement, j'aurais pu
tout au moins tout le carnaval à Turin, et je ne serais allé qu'en
quarante faire une visite à Milan à l'espagnole comtesse ~~Milord~~
~~Milord~~ que je me figurois un miracle de la nature. Dans ces mêmes
jours le comte son mari, ayant terminé l'affaire qu'il avoit à la
cour de Turin, retourna à Milan m'embrassant, et versant des
larmes de reconnaissance, car ~~comme~~ ^{il} n'aurait pas pu quitter Turin, si
je ne lui eusse donné de quoi faire le voyage après avoir payé ses
dettes, qui cependant n'étoient pas grand-chose. C'est ainsi que souvent
le vice s'alie à la vertu, ou il en prend le masque; mais j'en étois
moi même la dupe, et je ne me souciois pas de me decabuser. Je fus donc
toute ma vie absorbé dans le vice au même tems qu'idolâtre de la vertu.
Milord Paris, dont j'ai parlé, étoit amoureux d'Agathe, il la suivoit
par tout, il l'attendoit dans les coulisses, il ne manquoit pas aux re-
ceptions, et il lui faisoit tous les jours des visites, malgré que son
hôte, femme, dans le goût de la Pacierca, ne la lui laissât jamais
libre. Agathe n'avoit jamais voulu accepter ses presents, mais elle ne
pouvoit pas défendre à son hôte de recevoir du jeune anglais tout
ce qu'il lui envoyoit de l'auberge, et toute sorte de vins, et de liqueurs;
et tout cela pour la seduire esperant qu'elle parviendrait à lui faire
avoir Agathe, qui ne se soucioit pas de lui, me contoit tout. Sûr
de son coeur, je ris, et je ne trouvois pas mauvais que le vain em-
pressement de ce jeune homme donnât du relief à mon triomphe.
Toute la ville savoit qu'Agathe m'étoit fidèle, et l'anglais en fut si
convaincu, qu'il crut que le seul moyen de parvenir qui lui restoit c'é-
toit de lier connaissance avec moi.

Il vint un beau matin me demander à déjeuner, et pendant à l'an-
gle, il crut de pouvoir me declarer sa passion, et me proposer un
dieu qui me fit vivre. Le soir, me dit il, que vous aimez depuis long tems
la chasteuse Redegonda, et que vous n'avez jamais pu l'avoir: je vous
l'offre en échange d'Agathe, et dites moi ce que vous voulez de retour.
Après avoir bien ri, je lui dis que je pourrais trouver la chose feasible;

mais qui avant tout il fallait voir si les marchandises consentoient à ce changement de propriétaire : *Si come amor si regga a questa guisa che vender la sua donna o permutarla possa l'amante, nè a ragion si attristi, Se quando una ne perde una n'acquisti*

Sous moi, me répond milord, je suis sûr du consentement de Redegonde — Fort bien; mais à mon tour je doute de celui d'Agathe — N'en doutez pas — Quel fondement avez vous? — Elle sera raisonnable — Elle m'aime — Et Redegonde aussi m'aime — Et croyez vous qu'elle m'aime? — Je n'en suis rien; mais elle vous aimera — L'avez vous consultée là dessus? — Non; mais c'est égal. J'en fais mon affaire. Il s'agit que je sois à présent, si mon projet vous plaît, et quel retour vous prétendez, car votre Agathe veut plus que ma Redegonde — Nous parlerons du retour après. ^{Je ne puis} ~~Je ne puis~~ commence par la consulter, et demain matin je vous porterai cher vous ma réponse.



Le projet m'amusoit, et je me suis déterminé à en voir la fin. J'étais surpris que le jeune lord fût maître de Redegonde, dont la mere m'en avoit toujours imposé.

Agathe vit beaucoup quand je lui ai rendu compte le soir de la proposition de Milord, et quand je lui ai demandé si elle consentirait au troc, elle me répondit qu'elle ferait ce que je voudrais, et qu'elle me conseilait d'y consentir, si j'y trouvais mon compte dans ce qu'il m'offrirait de retour. J'ai vu qu'elle badinait; mais nous devinmes tous les deux curieux de voir de quelle façon il s'y prendrait pour lier la chose au clair.

Je suis allé donc dîner avec lui le lendemain, et je lui ai dit qu'Agathe acceptoit le projet, mais que de mon côté je voulois être convaincu que Redegonde l'acceptoit aussi, et comment elle arrangerait la façon, dont nous vivrions ensemble. Il me dit que nous devions nous trouver tous les quatre, bien mariés, au premier bal au théâtre de Caennan, d'où nous sortirions pour aller souper ensemble dans

un endroit qui lui appartenoit, et que nous concluions la no-
tre marquée

la mascarade fut faite. Nous fumes au bal, et d'abord que nous
nous reconnûmes nous en rîmes, et nous montâmes tous les
quatre dans une voiture de Milord, et nous descendîmes à la
porte d'une maison que je connoissois; mais ma surprise ne fut
pas petite quand j'ai vu dans la même chambre où nous es-
sâmes la Corticelli. J'ai appelé le jeune etouardi dehors, et
je lui ai dit qu'un proceder pareil étoit indigne d'un gentilhomme.
Il me répondit en riant qu'il avoit eu de me faire plaisir; et
que la Corticelli étoit le retour je ne pouvois qu'être content.
Je n'ai pas voulu de la voiture. Ne voulant pas retourner au
bal, nous prîmes des chaises à porteurs pour retourner chez nous.

1763

¹⁸
Bw VIII

Chap. VI

(Original Tome VIII Chap. II)

pages 23 à 26



"94 paginis detractis"

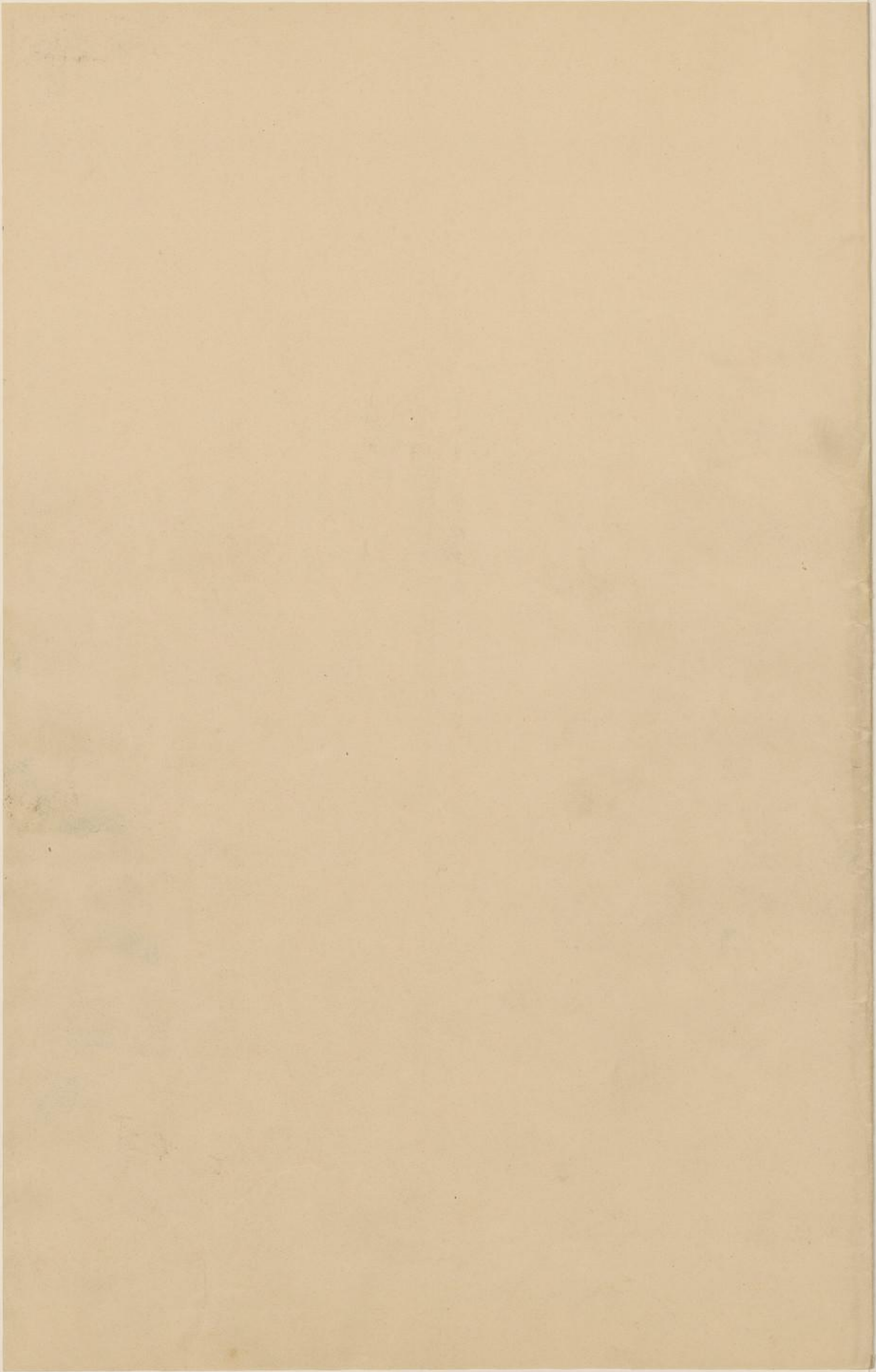
" 121 à 136

1763

Chap. III

(Geographie de France III chap. II)

Page 23 & 24
de l'ancien territoire
171 & 172



C'est ainsi que le comte d'Aspie' avoit puni la Corticelli la mettant dans une autre pension. Devenue en peu de jours amie intime de Redegonda elle faisoit ce qu'elle vouloit. Ce qu'il y eut de bon fut que personne à Turin ne sut cette jolie histoire, et je me suis bien gardé de la conter à quelqu'un; mais le lord Perri n'abandonna pas l'idée de parvenir à se mettre en possession d'Agate, et voila de quelle façon il parvint à son but. C'étoit un prodigue qui avoit beaucoup d'argent, et qui n'en faisoit aucun cas s'en renvoyoit pour satisfaire à tous ses caprices. Dans un pays où il étoit rare, il lui ouvrit toutes les portes.

Deux ou trois jours après ce fait, Agate me dit que l'entrepreneur de l'opéra d'Alexandrie étoit allé chez elle pour l'engager pour seconde danseuse lui offrant pour tout le terme de la foire soixante cequins, et qu'elle lui avoit promis de lui donner réponse le lendemain. Elle me demanda si je la conseilloyois à s'engager — Si tu m'aimes, ma chère Agate, tu passeras une année entière sans t'engager à aucun théâtre. Je ne te laisserai manquer de rien, et je te payerai un maître qui te rendra parfaite, et pour lors tu ne danseras nulle part qu'en figure de première ~~de première~~, et tu ne prétendras pas moins de cinq cent cequins — Maman dit qu'acceptant un théâtre, cela ne m'empêchera pas d'étudier; mais qu'au contraire l'exercice me rendra toujours plus forte — Tu n'as pas besoin de soixante cequins. Si tu acceptes cette proposition, tu me deshonoreras. Si tu m'aimes, tu diras à cet entrepreneur que tu veux passer une année sans danser — Il me semble que je ferois mieux à lui faire une demande

24
114 exorbitante — Tu as raison : dis lui que tu veux être première danseuse, et que tu prends cinq cent cequins — Cela sera fait demain matin.

Elle me tint parole; et elle me dit, en éclatant de rire, que l'entrepreneur à sa demande ne lui parut pas surpris. Après y avoir passé deux minutes, il lui dit s'en allant qu'il lui fallait du temps pour se déterminer, et qu'elle le revenoit. — La chose seroit plaisante si il me prenoit au mot — Il faudroit alors s'informer si il n'est pas fou, ou si c'est quelque guenon qui pense à une banqueroute — Et si c'est un homme raisonnable? — Il faudra alors accepter — Et après? Ai-je assez de talent pour être première? Il n'y aura pas de danseur qui me veuille — Je te trouverai d'abord le danseur; et le talent ne te manquera pas; mais tu verras qu'il n'en sera rien.

Je n'ai pas deviné. L'entrepreneur retourna, lui offrit de la rétracter, et pour lors elle m'envoya chercher. J'ai d'abord demandé à cet homme quelle caution il offroit pour garantir sa propre solvabilité. Il me répondit que le banquier Martin signeroit son engagement, et pour lors j'en ai vu lui faire aucune objection. Il lui fit l'écriture; elle lui fit la sienne que j'ai signée, et je mis elle conter ce fait au Ch^{rs} Raiberti, qui connoissant l'entrepreneur fut surpris que M. Martin répondit pour lui; mais nous sommes tout le lendemain; malgré que cette affaire dut être secrète. Le vrai entrepreneur étoit le lord Perri, qui à tout prix voulut se mettre en possession d'Agathe, et je ne pouvois plus m'y opposer. J'aurois pu poursuivre à vivre avec elle, et faire même en sorte que ce jeune homme ne devint jamais

21 25 15

son amant heureux; mais j'étois obligé de ^{rejoindre} ~~revenir~~ après Pague
madame d'Urfe en France, et la paix étant faite j'allois abso-
lument aller voir l'Angleterre. J'ai pris le parti de devenir
l'ami du jeune lord, et, l'admettant dans ma société, de voir
comment il s'y prendroit pour gagner les bonnes grâces
d'Agate, qui de bonne foi ne pouvoit pas le souffrir.

En moins de huit jours nous devinâmes amis intimes, soupant
tous les jours ensemble ou chez lui, ou chez moi, Agate y é-
tant toujours avec sa mère. J'ai facilement connu qu'en peu
de temps elle pouvoit devenir sa tendre amie, malgré qu'il n'
eut pas une jolie figure, et que, l'aimant bien, je ne devois
pas devenir un obstacle à sa fortune. J'ai décidé de partir pour
Milan. Le jeune anglais, amoureux d'elle à la folie, ne laissoit pas
passer de jour sans lui faire quelque précieux présent, et je devois
souffrir cette espèce d'affront; mais j'en étois las. Agate cepen-
dant ne me donna jamais aucun sujet de me plaindre, ni au-
cun motif de croire que l'impression de son nouvel amant
eut affoibli les sentiments qui me la rendoient chère. Elle écouta
toutes mes instructions, elle me promit de les suivre, et elle les
suivit. L'anglais fit sa fortune; mais elle ne quitta le théâtre qu'à
Naples, et nous la trouverons là dans quelques années d'ici.
N'étant pas caractère homme à recevoir des présents de mes
pareils, et l'anglais m'en fit un dont la singularité me força à
l'accepter. Lui ayant dit que je comptois de passer pour la pre-
mière fois en Angleterre, et qu'il m'honoreroit beaucoup me don-
nant une lettre pour madame la duchesse sa mère, il tira de sa
poche le portrait de cette dame me disant voilà la lettre de reco-
mmendation que je vous donne, et demain je lui écris que vous
irez le lui remettre ^{son portrait} en personne à moins qu'elle ne veuille vous le
laisser — Miladi verra que j'aspire à cette grâce.

Il y a un nombre immense d'idées qui ne sont faites que pour
des têtes anglaises. Mais le comte A. B. m'appelloit à Milan et sa comtesse
me chargeoit de lui porter deux grandes pièces de taffeta.
Après avoir pris congé de toutes mes connoissances, je suis parti
pour Milan avec une lettre de credit du banquier Zappata sur
Greppi. Ma separation d'Agathe me fit verser des larmes; mais
moins abondantes que les siennes, et que celles de sa mere, qui me
disoit toujours qu'elle n'auroit jamais pu pardonner à une rivale,
si ce n'eût été sa propre fille. J'ai envoyé à Genes, où il avoit sa
famille, Passano, lui donnant de quoi vivre jusqu'à mon arrivée.
Ayant renvoyé par des bonnes raisons mon valet-comptois, j'en ai pris un
nouveau, et je suis parti ~~avec mon valet~~ en compagnie du Chi. de Rosignan,

prenant la route de Casal, où il y avoit Opera buffa.

Le Chi. de Rosignan, bel homme, bon officier, aimant le vin, les
femmes, et plus encore les garçons m'amusoit en ceci que n'étant
pas homme de lettres, il avoit par cœur la divine comédie de
Dante. Il n'avoit lu que ce seul livre, et il en citoit à tout moment,
et à tous propos des passages, les interprétant selon son goût. C'étoit
un ridicule qui souvent le rendoit insoutenable dans la société, mais
qui amusoit beaucoup ceux qui connoissoient bien le grand
poète, et admiraient ses beautés. Le proverbe cependant qui
dit qu'il faut se garder d'un homme qui n'a lu qu'un seul livre
est toujours vrai. Le conte de Livia son frere ne lui ressem-
bloit pas. C'étoit un vrai homme de lettres, et qui joignoit
à son savoir toutes les qualitez de l'homme d'esprit, de l'hom-
me d'état, et de l'homme aimable. Berlin l'a connu, et
l'a admiré quand il y vécut en qualité de ministre du roi de
Sardaigne.

N'ayant trouvé rien d'intéressant à l'opera, je suis allé à
Paris, où quoiqu'inconnu à tout le monde on m'a d'abord
présenté à la marquise Corti dans la grande loge au théâtre,
où elle recevoit tous les étrangers qui avoient l'air d'être


Andoc

Madame
que mes
bons a-
ciers.
par un
me plai-
x ans
M. M.,
non robe.
est belle.
pit de l'
la cene
obligeant
ciote d'au-
e i'en es-
mon
re, me
Bisa loin
tion a-
me qui
2 d'au-
Alyse
Aust
richer,
roger,
me
gots
Se
elle
ndon

toit orai;
ne. Mi:
i Agathe
la femme
e jeune

l'ore Az
nere,
que je
trouver
i d'aller
enquien
l'ostal

api de M.
l'ome à
le lecteur

da. 
al ou il y

Boignan
la bonne
l'ome

qu'il le
que l'
entre,
He!

l'ou =
le, l'ui
l'ouous
entoil

combe
Berlin.

Corti.

l'op =
les

~~Dans~~ qui arriva à Paris quelque chose. J'ai connu ici son digne fils dans l'année 1786, qui m'honora de son amitié, et qui mourut jeune en Flandre général major. Mes larmes lui firent un vain hommage. Ses vertus le firent regretter de tous ceux qui le connurent. S'il avoit vécu il seroit parvenu aux plus hauts rangs, mais Vite sursum brevis spes nos vetat inchoare longas.

Je ne me mis arrêté à Paris que deux jours; mais il étoit décidé qu'il devoit m'arriver quelque chose faite pour faire parler de moi.

Au second ballet de l'opéra, une danseuse habillée en pèlerine presentoit dans son pal de deux son chapeau aux loges qui étoient sur le theatre, comme pour demander l'aumône. J'étois dans la loge de la marquise Corti. Lorsque j'ai vu la danseuse sous moi j'ai laissé tomber dans son chapeau ma bourse. Il y avoit dix huit à vingt ducats. Elle l'a mise dans sa poche en riant, et le parterre claquait des mains. J'ai demandé au marquis Belcredi qui étoit à mon côté si elle avoit un entrepreneur, et il me répondit qu'elle n'avoit ~~personne~~ elle avoit un entrepreneur, et il me répondit qu'elle n'avoit ~~personne~~ qu'un officier français qu'il me montra au parterre qui n'avoit pas le son. Il me dit qu'il alloit toujours chez elle.

De retour à l'auberge je soupois avec M. Basili colonel au service de Modene lorsque je vis entrer la danseuse avec une femme âgée, et une jeune fille; c'étoit sa mere, et sa soeur. Elle venoit me remercier d'avoir été le ministre de la providence divine, leur misère étant extreme. Comme j'avois presque fini de souper, je les ai invitées à souper pour le lendemain, et elles me promirent de venir.

Chariné d'avoir fait si facilement une heureuse sans avoir jeté aucun doigt sur elle, le lendemain, dans le moment que je m'habillois pour aller dîner chez Basili, ^{Charrmont, c'étoit le nom de} mon nouveau valet de chambre ~~Charrmont~~ me dit qu'un officier français demandoit à me parler. Je le fais entrer, et je lui demande ce que je pouvois faire pour son service — Je vous propose, Monsieur le venitien, trois choses, et je vous laisse le choix d'une. Ou faire avorter le souper de ce soir, ou m'inviter aussi, ou sortir avec moi pour aller

122 28
quelque part mesurer nos épées. Clairmon qui dans ce moment là arrangeoit mon feu ne me laisse pas le tems de répondre à ce fou; il prend rapidement une bûche à demi brûlée, et ardente, et il court vers l'homme qui n'a pas jugé à propos de l'attendre. Au bruit qu'il fit en descendant à toutes jambes l'escalier le valet de chambre de l'auberge accourut, et l'arrêta croyant qu'il avoit volé quelque chose; mais Clairmon le fit relâcher, et avec son tison à la main il vint me rendre compte du déroulement de la farce, qui devint d'abord la nouvelle du jour. Mon valet glorieux de son exploit, et sûr de mon approbation me dit que je pouvois sortir sans nulle crainte, car le fantaron poltron n'avoit pas tiré son épée contre le somnelier qui honêtement l'avoit mis au côté n'ayant qu'un couteau à la main dans le costume du pays; mais en tout cas, me dit Clairmon, je sortirai avec vous. Je lui ai dit que pour le coup il avoit bien fait, mais qu'une autre fois il ne devoit pas se mêler de mes affaires: il me répondit que mes affaires étoient les siennes, et pour me prouver cela il visita mes pistolets de poche, et trouvant le bacinet sans poudre, il me donna un coup d'oeil en souriant, et il le garnit.

La plus grande partie des domestiques françois, qu'on appelle bons, ressemblent à ce Clairmon; mais ils croient tous d'avoir plus d'esprit que leur maître, et ~~ils~~^{quand} ils se trouvent sûrs de ne pas se tromper ils deviennent maîtres, le volent, le tyrannisent, et ils lui donnent même des marques de mépris, que le sot se croit en devoir de dissimuler. Mais quand le maître a plus d'esprit qu'eux les Clairmon sont excellents.

Comme ce françois avoit un uniforme, l'hôte de S. Marc fit sans différer ^{un} fidèle rapport de l'affaire à la police ~~de la ville~~, qui dans le même jour chassa de la ville le desperé. Le colonel Basili dit à dîner qu'il n'y avoit que des françois qui fussent capable d'aller ainsi attaquer quelqu'un chez lui par des raisons pareilles; mais je lui ai démontré qu'il se trompoit. La misère, et l'amour, joints à un faux esprit de bravoure produisent des extravagances dans tous les pays de l'univers.

La pelerine à souper me remercia de l'avoir délivrée de ce gueux qui l'ennuyoit, et l'épouvantoit lui disant toujours qu'il alloit se tuer. Le lendemain j'ai dîné à la célèbre chartreuse, et vers le soir je suis arrivé à Milan.

25 123
allant descendre chez le comte ~~A.B.~~ ^{A.B.} qui ne m'attendoit que le lendemain. Il me presenta à son épouse avant que j'entre dans ma chambre, où je devois attendre qu'on fit du feu. Madame A.B. jolie, quoique trop petite, m'auoit plu sans un air sérieux qui à un premier abord chez elle ne conueroit pas. Après les compliments d'ordre je lui ai dit qu'on alloit lui presenter le taffeta que son mari m'auoit ordonné. Elle me répondit que son prestre me rembourseroit d'abord de l'argent qu'il me coustoit. Le comte me conduisit à ma chambre, puis me quita jusqu'à l'heure du souper. La chambre étoit belle, et bonne; mais je me sentois déterminé à deloger le lendemain, si l'Espagnole ne changeoit pas de ton. Je ne pouvois lui accorder que vingt quatre heures.

À souper, où nous étions quatre, le comte, soi, et enpreu de me produire, et de me dérober l'humeur de sa femme ne cessoit de me parler. Je lui répondois à l'unisson adressant toujours la parole à madame pour ne pas la laisser dans un silence qui devoit lui faire du tort à mon égard; mais elle n'entreleuoit nos propos que de quelques ruses, et de ses monosyllabes sans détourner ses yeux noirs vers ceux des plats qu'elle trouuoit déchantés. Elle faisoit observer cela au prestre, qui étoit la quatrième à table, et auquel elle parloit toujours avec affabilité.

Comme j'aimois beaucoup le comte, j'étois affligé de trouver sa femme mauuade. Je l'examinois avec attention pour trouver au moins dans ses charmes quelque raison de lui pardonner sa mauuaise humeur; mais je me suis senti piqué lorsque je me suis aperçu que quand elle étoit sûre que j'examinois son profil, elle se déroboit à mes yeux tournant la tête vers l'abbé, et lui parlant hors de propos. Je vis en moi même soit de son mépris, soit de son projet, car ne m'ayant point frappé je me sentois à l'abri de toute peine que son système tyrannique auroit pu me faire. Après souper on porta la deux piéces de taffeta qu'on devoit employer pour lui faire un domino sur le parier comme la mode du jour le vouloit.

Le comte qui m'accompagna dans ma chambre me pria en me quittant d'excuser l'humeur Espagnole de sa femme, m'assurant que je la trouuerois bon enfant d'abord que nous aurions fait connoissance. Le comte étoit pauvre, sa maison étoit petite, ses meubles mequins, la livrée de son unique laquais étoit grée, son linge de table étoit vieux, son service étoit de Hayance, et une des deux femmes de chambre de sa

comtesse faisoit la cuisine. Poil de voiture. Clairmon me raconta tout cela me rendant compte de son gîte dans une petite chambre contigue à la cuisine en compagnie du domestique qui avoit servi à table.

Pour moi n'ayant qu'une chambre, et ayant trois mâles je me trouvois fort mal. Ce fut en me reveillant que j'ai décidé de me trouver un bon appartement. D'abord ^{que le comte} ~~qu'il~~ vint me donner le bon jour, et me demander avec quoi je déjeunais, je lui ai dit que j'avois du chocolat de Turin pour toute la famille: il me dit que sa femme l'aimoit; mais qu'elle ne le prenoit que fait par sa femme de chambre. La lui en ai d'abord donné six livres, le priant de les lui faire agréer, et de lui jurer que si elle vouloit me le payer, je le garderois pour moi. Il me dit qu'elle l'acceptera, et qu'elle me remercia. Il se chargea de faire mettre ma voiture dans une remise, et de me louer un bon carrosse, et de me répondre de la fidélité d'un laquais de louage qu'il me trouveroit.

Un moment après que le comte se fut retiré, je vis l'abbé qui avoit soupe avec nous. C'étoit un homme de quarante ans qui en reconnoissance du vin qu'il avoit de l'économie de la maison y logeoit, et mangeoit avec ses maîtres. Il dit la messe tous les jours à S. Jean in conca. Le prêtre, d'abord qu'il se vit seul avec moi, me prit sans façon de dire qu'il m'avoit payé les 1300 livres de Milan que les deux pièces de taffeta coustoient lorsque madame me demanderoit si je les avois reçues — Monsieur l'abbé, lui répondis je en riant de bon cœur, si madame me fait cette impertinente interrogation je lui répondrai la vérité; et cela m'amusera — Elle vous la fera j'en suis sûr, et vous serez la cause qu'elle me maltraitera — Aura-t-elle raison? — Non — Allez donc lui dire que je lui en fais présent, et qu'en cas qu'elle veuille me les payer j'en suis pas pressé — Je vois que vous ne la connoissez pas, et que vous ignorez les affaires de cette maison. Je vais parler au comte.

Un quart d'heure après, le comte vient me dire tristement qu'il me doit beaucoup d'argent, dont il espéroit de me rembourser en carrosse, et que je lui ferois plaisir mettant dans son compte la valeur aussi des pièces de taffeta. Je lui ai répondu en l'embarrassant qu'il n'avoit ^{qu'à} ~~à~~ les mettre ~~que~~ lui-même, puisque ma coutume étoit de ne jamais écrire l'argent avec lequel je me trouvois trop heureux de pouvoir obliger mes amis. Je l'ai assuré que si madame me demandera si j'ai reçu l'argent des étoffes je lui dirai d'avoir été satisfait par lui-même.

En attendant l'heure du dîner, ayant vu que madame n'étoit pas visible,

26 31 125
je me mis mit à une petite table pour écrire mes lettres. Clairmon sur
une grande expose à l'air plusieurs de mes habits, des mantelets pour
femmes, et une superbe robe de gros de tour ponceau garnie de mantes
gobelins que madame d'Urfi avoit destinée à la malheureuse Corticelli.
Je l'aurois donnée à ^{Angèle} ~~la comtesse~~ si j'avois poursuivi à vivre avec elle, et j'au-
rois fort mal fait, car une pareille robe ne pouvoit convenir qu'à une
femme de condition.

À une heure vint la comtesse qui entra, et qui m'annonça la femme,
qui venoit me présenter le meilleur ami de sa maison; c'étoit un mari-
quis Triulzi à peu près de mon âge, grand, bien fait, un peu louche, à
manières aisées, ayant enfin l'air d'un seigneur. Il me dit qu'en me-
me tems qu'il venoit pour avoir le plaisir de faire ma connaissance,
il venoit aussi pour avoir celui de se mettre devant le feu, car dans
toute la maison il n'y avoit ^{une cheminée} ~~qu'une~~ que dans ma seule chambre.

Toutes les chaises étant embarrasées, le marquis prend la comtesse,
et se la met sur les genoux comme une marionnette; mais elle s'op-
pose, elle sourit, elle se détache de lui à force, et le voyant esclaver de
rire elle lui dit que tout vieux qu'il étoit il n'avoit pas encore appris
à respecter des femmes comme elle. En attendant que Clairmon
débarrassoit des chaises, le marquis observant des nippes pour femmes, et
la belle robe, il me demanda si j'attendois quelque femme. Je lui ai
répondu que j'espérois de trouver à Milan celles que je croirai dignes de
recevoir ces présents. J'ai connu à Venise, lui dis-je, le prince Triulzi. Il
m'imagina qu'il étoit de votre famille — Il le dit, et cela se peut; mais je ne
crois pas d'être de la sienne.

Instruit par ce bon mot, je n'ai plus parlé de ce prince. Vous devriez,
lui dit la comtesse, rester à dîner avec nous, et n'aimant à manger que
ce qui est fait par votre cuisinier, envoyer chercher votre dîner. Le mar-
quis y consentit et nous fîmes bonne chère. J'ai vu belle vaisselle, beau
linge, bouteilles, et domestiques laides. J'ai tout compris, et je n'ai presque
jamais parlé. Le marquis fit tous les frais de la conversation avec esprit,
et gaieté, faisant enoyer la comtesse qui à tout moment trouvoit à re-
dire à la familiarité avec laquelle il la traitoit. L'intention cependant du
marquis n'étoit pas de l'humilier, car il l'aimoit: il ne vouloit que cor-
riger sa hauteur. Il la calmoit lui disant que dans tout Milan il n'y avoit
pas ~~autre~~ autre homme qui lui fût plus dévoué que lui, et qui respecta
plus ses charmes, et sa naissance.

Après dîner vint un tailleur pour prendre la mesure à Madame du Do-
mino qui devoit être fait pour le bal qu'on donnoit le lendemain. Le marquis

27 33 127

Zenobia qui entre avec le tailleur. Je vois un rabougri dont la figure me donne envie de rire. Vous aller donc, lui dis-je, épouser cette charmante fille? — Illustrissimo si, ses publications sont déjà faites — Vous êtes heureux. Quand l'épouserez-vous? — Dans dix à douze jours — Pourquoi ne l'épouser vous pas demain — Vous êtes bien pressé.

A cette réponse j'ai pousse. Je lui ai donné une veste faite sur le métier, et je lui dis de me prendre mesure pour me faire un domino noir pour le bal du lendemain. Il me dit de lui donner la taffeta par: ce qu'il n'avait ni argent ni crédit, et je lui donne dix cequins, lui disant que quand il sera marié il aura l'un et l'autre, et il part.

Après avoir donné à Zenobia des manchettes sales qu'elle s'engagea de me laver en neuf, je lui ai demandé si elle espérait que son mari ne serait pas jaloux — Il n'est ni jaloux, ni amoureux, et il ne m'épouse que parce que je gagne plus que lui — Melle que je vous vois, vous auriez pu aspirer à une fortune — J'ai vingt deux ans, et j'ai assez attendu. Je me trouve laide de vivre en fille. Tailleur l'homme que vous avez vu a de l'esprit — Je m'en suis aperçu. Mais pourquoi diffère-t-il à vous épouser? — Parce qu'il n'a pas d'argent; et ayant des parents, il veut faire une belle noce. Et à vous dire la vérité, cela me fait plaisir — Vous avez raison; mais je désapprouve le préjugé qui vous empêche de donner votre main à baiser à un honnête homme qui vous la demande — Ce ne fut que pour vous faire savoir que je me marie, je ne suis pas si impulsive. — A la bonne heure. Je vous estime à présent bien d'avantage. Dites à votre futur que si il veut me prendre pour compère vos noces se feront à mes frais — Tout de bon — Tout de bon. Je lui donnerai vingt quatre cequins; mais sous condition qu'il les dépensera — Cela fera plaisir; mais nous nous en moquerons. Je vous donnerai la réponse demain — Et un baiser de cœur dans ce moment — Adieu.

Zenobie descendit en sautant, et je m'en suis sorti pour aller me faire connaître à mon banquier qui accepta d'abord ma lettre de crédit. Après cette visite nécessaire je m'en suis allé chez Thérèse mon ancienne passion. D'abord que sa femme de chambre, la même qu'elle avait à Florence, me vit elle me prit par la main, et elle me conduisit au lit de sa maîtresse qui alloit se lever. Elle me reçut avec les démonstrations de la plus sincère amitié, qui dans les premiers moments rend muets ceux qui la revoient. Après nous être embrassés à répétition, elle me dit que depuis six mois elle ne vivait plus avec

(128)³⁴¹ son mari Palei. Lui étant devenu insupportable elle lui avoit fait une pension avec laquelle il vivoit à Rome. Elle me dit que D. Casarino notre fils étoit toujours avec elle, qu'elle le tenoit en pension, et qu'elle me le feroit voir quand je voudrai. Elle me dit qu'elle vivoit heureuse, qu'elle pouvoit pour avoir un amant mais que ce n'étoit pas vrai, et que je pouvois aller la voir en pleine liberté, et à toute heure. Nous nous dîmes nos courtes histoires, mais nous ne passâmes pas moins deux heures. La trouvant belle, et fraîche comme lorsqu'elle m'avoit rendu amoureux à Ancône, je lui ai demandé si elle se croyoit dans le devoir de vivre fidèle à son mari, et elle me répondit qu'à Florence elle en étoit encore amoureuse, et que si elle me plaisoit encore nous pourrions renouer, et vivre ensemble jusqu'à la mort. A cette explication je l'ai convaincue que je pouvois dans l'instant lui témoigner ma tendresse. Elle me répondit se livrant à toutes mes caresses que nous parlerions de cela à notre seconde entrevue; mais elle dut souffrir de se voir devenue complice de mon incontinence. Après le fait je lui ai reproché sa froideur. Elle me jura que je me trompois; ~~elle~~^{et} qu'elle étoit charmée de m'avoir trouvé ardent. Je lui retournai des moi amoureux d'elle; mais mon feu a trouvé trop de diversion pour durer long temps.

La comtesse A. B. commença à prendre un ton plus doux. Elle me dit d'un air de satisfaction qu'elle savoit où j'avois passé deux heures; mais que si j'aimois la personne je devois suspendre mes visites, car son amoureux la quitteroit — S'il la quitte je prendrai sa place — Vous faites bien de vous divertir cherchant des femmes qui sauroient mériter vos présents. J'ai vu que vous ne leur en faites qu'après avoir reçu des marques évidentes de leur tendresse — C'est ma maxime. — C'est le vrai moyen de vous garantir de l'athoye ~~une belle femme~~ ~~une belle femme~~. L'amant de la personne à laquelle vous avez faite une visite eut une de nos dames qu'il m'a dit à son aise. Mais la me prions — Et pourquoi s'il vous plaît? — Ne trouvez vous pas qu'elle s'est mariée? Greppi est un homme de rien à l'égard de la naissance.

Sans m'étonner au nom de Greppi, je lui ai répondu que les dames qui méprisent l'autre par cette raison ne peuvent être que des ridicules poissies d'orgueil, et rongées par l'envie. Je suis persuadé que si elle trouvoit de Greppi elle se marieroit tout de suite.

28 35 129

L'arrivée du marquis l'empêcha de me répondre, elle sortit avec lui, et moi avec son mari, qui me présenta à une maison où j'ai vu un homme, qui ayant devant soi une centaine de sequins, fust loit à Pharaon. J'ai joué à petit jeu pour faire comme les autres, et après avoir perdu vingt ducats j'ai quitté. Allant à l'opéra mon pauvre comte me dit que j'étois la cause qu'il avoit perdu dix ducats sur la parole, qu'il ne savoit pas comment faire à les payer le lendemain. La lui ai donnée. A l'opéra j'en ai perdu deux cent à la même bourse que où j'en avois perdu cent la veille. Je vis de l'affliction de mon comte qui ne savoit pas que j'avois ^{un} 100 livres chez ^{autre} Frezzi, 100 en bijoux. La comtesse qui m'avoit vu perdre cent de pouvoir me demander si je voulois vendre ma robe de robes gibelins. On dit, me dit elle, qu'elle vaut mille sequins — C'est vrai, madame, mais je vendrais tout avant que de toucher aux meubles que j'ai devoués à votre beau sexe — C'est le marquis Triulzi qui voudroit l'acheter pour en faire présent à quelqu'un. — Je suis fâché, madame, de ne pas pouvoir la lui vendre.

Elle ne me répondit pas. A la fin de l'opéra j'ai trouvé vers la porte du théâtre Therese qui alloit entrer dans sa chaise à porteur. Je me détache du comte pour aller lui dire que j'étois sûr qu'elle alloit souper avec son ami. Elle me répondit à l'oreille qu'elle souperoit seule, ou avec moi tête à tête si j'avois le courage d'y aller. Je l'ai vue étonnée quand j'ai foyé. Elle me dit qu'elle m'attendroit. Après avoir dit au comte de se servir de ma voiture j'ai pris une chaise à porteur, et je suis allé chez Therese qui arrivoit dans le même instant.

Ah! que nous rimes lorsqu'avis l'un près de l'autre nous nous comurions nos pensées. Sachant, me dit elle, que tu es amoureux de la comtesse A. B. j'étois certaine que tu ne viendrais pas souper avec moi. — Et moi sachant que Frezzi est ton amant, j'ai cru de t'attraper en acceptant ton invitation — Frezzi est mon ami; et si il m'aime il est à plaindre. Jusqu'à présent il n'a pas trouvé le secret de me redire. — Vois tu qu'il puisse le trouver? — Difficilement, car je suis riche — Et Frezzi est encore plus riche — Oui; mais je ne crois pas qu'il m'aime plus que son argent — Je t'entends, ma charrmanche; tu le rendras heureux s'il aura le courage de se marier — Tu as deviné; mais cela n'arrivera pas. En attendant nous voilà ensemble après vingt ans de divorce. Tu me trouveras la même, j'en suis sûre — C'est un privilège que la nature n'a accordé qu'à ton sexe. Tu me trouveras différent, et mon cœur, qui est le même, en gémira; mais tu feras des miracles.

29 1/31
Après m'avoir dit qu'il étoit au service du duc de Modène
gouverneur de Milan, il me dit ~~qu'il m'invitait~~ un jour mal-
heureusement à la banque de Carraro, il s'étoit déterminé
en fureur de notre ancienne amitié ~~de~~ à venir me proposer
un moyen sûr de gagner beaucoup d'argent, si je vou-
lois me laisser présenter par lui dans une maison où la
compagnie qui la fréquentoit étoit composée de jeunes gens
qui aimoit le jeu, et qui ne pouvoient que perdre. Il me
dit qu'il tailleroit lui-même, et qu'il connoissoit si bien le
bonheur qu'il avoit lorsqu'il tenoit les cartes entre ses mains
qu'il étoit sûr de gagner. Il finit par me dire qu'il n'avoit
besoin de moi que pour faire les fonds de la banque, ne
me demandant que l'intérêt ~~d'argent~~ ^{de vingt cinq} pour cent. Je vois
qu'il n'osa pas me dire qu'il faisoit parfaitement bien ~~la~~
~~se~~. Il me dit outre cela que je trouverois dans cette
maison des objets dignes de me plaire, et faits pour ven-
dre la réduction délicieuse. Je lui ai répondu que je me
déterminerois lorsque j'aurois vu la compagnie et les per-
sonnes aux quelles il vouloit me présenter. Je lui donne
rendez vous à un café pour le lendemain à trois heures.
Il part me disant qu'il espéroit de me voir au bal.
Le futur de Zenobie me porta mon domino, et le tailleur
de la comtesse lui avoit porté le sien. Le bal commen-
çant après l'opéra j'y suis allé pour entendre chanter
Therese, et après avoir perdu encore deux cent sequins à
la banque de Carraro je retourne à la maison pour me des-
habiller et me mettre en domino pour aller au bal. La
comtesse qui étoit déjà toute habillée me dit que si je vou-
lois avoir la complaisance de la conduire ^{et la reconduire dans ma voiture} ~~au bal~~ dans ma
voiture elle n'enverra pas en chercher une chez le marquis
Triulzi, et je lui réponds que je la retirerois avec le plus
grand plaisir.

Ce fut en allant avec elle au bal que je lui ai dit que ma

robe passeroit entre ses mains si elle vouloit m'accorder l'honneur de caresser ~~avec~~ elle. — Vous m'insultez cruellement, et je dois m'en étonner car ce ne peut pas être par ignorance — Je sais tout; mais avec un bon esprit vous pouvez dissimuler l'insulte, et même me la pardonner, foulant aux pieds le préjugé — On peut faire cela quand on aime; mais convenez que votre style très grossier est fait pour vous faire haïr — Je m'en rends ~~par~~ ^{aussi} compte que je n'aime pas les longueurs; avouez que vous seriez enchantée de me voir amoureux, et timide — Cela me seroit égal; car, tel que vous êtes, je sais que je ne pourrai jamais vous aimer — Nous sommes en cela très d'accord, car je ne vous aime pas non plus — Bravo! Mais vous dépenseriez mille cequins pour coucher avec moi. Ah ah ah. N'est ^{ce} pas ridicule? — Pas tant. Je ne voudrois coucher avec vous que pour vous familiariser, pour mortifier votre orgueil.

Dieu sait ce qu'elle m'auroit répondu, si nous ne fussions arrivés dans ce moment-là au théâtre. Nous nous regardâmes, et après m'être ennuyé me promenant dans la foule, je m'is allé à la table du redoute espérant de me refaire. J'avois donc ma poche deux cent pistoles d'or de Piémont, ce qui feroit plus que cinq cent cequins. J'étois bien en fonds; mais allant ce train-là je m'acheminois au précipice. Je me mis assis à la banque de Carrano, et j'ai bien auguré quand j'ai vu que personne ne me connoissoit, excepté mon pauvre comte A. B. qui me suivoit par tout à la piste. Ne pouvant que sur une seule carte, et jouant avec prudence il m'est arrivé de passer quatre heures sans pouvoir ni perdre toute la somme que j'avois devant moi, ni gagner mille cequins comme j'avois fixé. Ce fut à la dernière table que vous l'ont absolument gagné ou perdu j'ai perdu tout mon or. J'ai trouvé la comtesse dans la salle, qui d'abord qu'elle me vit me suivit, et nous retournâmes à la maison. Elle me dit chemin faisant qu'elle m'avoit vu perdre un trésor, et qu'elle en étoit bien aise. Le marquis Triulzi, me dit elle, vous donnera mille cequins de votre robe, et cet argent vous portera bonheur — Et vous aurez ma robe — Cela peut être — Madame, vous ne l'aurez jamais par ce moyen-là; et vous connoîtrez l'autre. Je méprisai mille cequins — Et moi vos présents, et votre personne.

30 39 1313

J'ai trouvé dans ma chambre mon pauvre comte avec l'air
triste, qui avoit envie de me plaindre; et qui ne l'osoit pas. Ma
bonne humeur ~~fin~~ lui donna le courage de me dire que je
pouvois avoir mille cequins d'abord du marquis Triulzi pour ma
robe de sibeline — ^{aimerois} J'~~aim~~ mieux en faire present à votre com-
tesse; mais elle m'a dit qu'elle la mépriseroit si elle devoit la
recevoir de mes mains — Elle en est folle; mais, je ne sais pas
comment, vous avez blessé son humeur altière. Vendez la croyez
moi, et prenez mille cequins — Je vous rendrai demain.

Après avoir dormi quatre ou cinq heures je me mis en che-
ville pour aller chez Suggi, car je n'avois plus d'argent. J'ai pris
mille cequins le priant de ne rendre compte à personne de mes af-
faires; il me répondit que mes affaires étoient les siennes, et que
je pouvois être sûr du secret. Il me fit compliment sur le cas que
madame Pateti faisoit de ma personne me disant qu'il espéroit que
nous soupions ensemble chez elle. Je lui ai dit que cette partie
me fera le plus grand plaisir. En sortant de chez lui, je lui ai fait
une visite; qui fut très courte, parcequ'elle avoit du monde. Je
fus bien aise de trouver qu'elle ne savoit rien ni de mes pertes au
jeu, ni de l'argent que j'avois chez son ami. Elle me dit qu'il de-
vroit que nous soupions ensemble, et qu'elle me le feroit dire.
Je suis retourné à la maison, où j'ai trouvé le comte dans ma
chambre devant le feu.

Ma femme, me dit-il, est furieuse contre vous, et elle ne veut pa-
ser en dire la raison — La raison est que je ne veux qu'elle ait ma
robe que par mes mains, et en pur don. Elle m'a dit aussi, que si elle
devoit la recevoir de moi elle la mépriseroit. Vous semble-t-il qu'elle
ait raison d'être furieuse? — Oui c'est folie, ou je n'y comprends
rien; mais faites attention, je vous prie, à ce que je vous dis. Vous me-
priserez mille cequins, et je vous fais mon compliment si vous êtes en
état de mépriser une somme qui me rendroit heureux. Sacrifiez à l'
amitié une vanité mal entendue, à ce qu'il me semble, prenez du
marquis mille cequins que vous me prêterez, et laissez que ma femme
ait la robe, car il est certain qu'il la lui donnera.

Je n'ai pu m'empêcher d'éclater de rire à plusieurs reprises com-
prenant tout le beau de cet arrangement; mais j'ai cessé de rire
quand j'ai vu le comte enflammé de honte. Je l'ai tendrement

embrassé; puis j'ai eu la barbarie de lui dire que, sans la moindre vanité, je voulois bien me prêter à l'arrangement qu'il m'avoit proposé. Je vendrai, lui dis-je, quand vous voudrez, ma robe au marquis, et je prendrai les quinze mille livres; mais sous condition que ce ne sera pas à vous que je la prêterai; mais que j'en ferai présent à votre belle comtesse fête à fête; mais non pas par force, et je vous prie de lui faire bien comprendre cela, mais de bonne grace, car en recevant cette somme elle doit se disposer à être un peu à l'air de moi non seulement polie; mais douce comme un mouton. C'est mon dernier mot — Je venais.

Il me quitta. Une heure après, nous dinâmes mal lui, l'abbé, et moi, puis je suis sorti en voiture pour aller où Barbaro m'attendoit. La comtesse laissa du bal n'avoit pas sortie de son lit. Je n'avois jamais vu sa chambre.

Barbaro exact m'attendoit. Il monta d'abord dans ma voiture, et il me conduisit à une maison qui étoit au bout de Milan. Nous montâmes au premier étage, et il me présenta à un beau vieillard, à une femme à l'air respectable, et à deux demoiselles cousines, dont il étoit difficile de décider laquelle des deux méritoit la préférence. Il m'annonce comme un venetien qui avoit comme lui le malheur d'être en disgrâce de l'empereur d'état. Mais il ajoute qu'étant riche, et garçon je pouvois me moquer de ce malheur.

Il m'annonce pour riche, et j'en avois l'air. Mon luxe étoit abluissant. Mes bagues, mes tabatières, les chaînes de mes montres couvertes de diamants, outre ma croix de diamant, et de rubis que je portois en sautoir à un ruban ponceau me rendoient un personnage imposant. C'étoit l'ordre de l'éprou d'or que j'avois reçu du pape même, mais au bas de ma croix on ne voyoit pas d'éprou. On ne savoit pas ce que c'étoit, et cela me faisoit plaisir. Ceux qui en étoient curieux, et qui n'osoient pas s'informer à moi même avoient raison. ~~Je l'ai fini de porter cette croix l'année 1765 à Varsovie, lorsque le prince palatin de Russie me dit, la première fois que nous nous~~ Je l'ai fini de porter cette croix l'année 1765 à Varsovie, lorsque le prince palatin de Russie me dit, la première fois que nous nous trouvâmes fête à fête, que je ferois bien à me débarrasser de cette drogue là. Vous n'en avez besoin, me dit-il, que pour abluir les rats, et ici vous pouvez vous passer d'avoir à faire à eux. J'ai suivi le conseil de ce seigneur qui avoit une haine profonde, et qui

malgré cela fut celui qui fit la première pierre du piedestal sur lequel le royaume de Pologne se sustentoit. Il le précipita par les mêmes moyens qu'il employa pour le rendre plus grand.

Le vieux marquis au quel Barbaro me presenta me dit qu'il connoissoit Venise, et que n'étant pas de l'ordre des patriciens, je ne pouvois vivre que plus heureux vivant dans les pais étrangers; il m'offrit sa maison, et tous les services qui pourroient de pendre de lui. Mais les deux jeunes marquises me parloient quelque chose de sur naturel. Il me falloit de m'informer d'elles à quelqu'un qui ^{savoit en état de me dire} ~~me~~ ^{me} ~~disoit~~ tout, car je ne pouvois pas me fier de Barbaro.

Une demi heure après, les visites commencèrent à venir à pied, et en voiture. J'ai vu des damoiselles, et des jeunes gens bien mis tous empressés à l'enir à faire leur cour à celle à laquelle l'armour, ou la politesse les forçoit à lui donner la préférence. La compagnie étoit de dix huit à vingt, ^{ils} ~~me~~ ^{ils} s'assirent tous à une grande table, où ils se mirent à jouer à un jeu qu'on appelloit la banque route. Après y avoir parié à deux heures, et avoir perdu quelques cequins je m'is avec Barbaro à l'opera. J'ai dit à mon compatriote que les deux jeunes marquises me parloient des anges incarnés, et que après leur avoir offert mon hommage je venrai en peu de jours si elles sont à ma portée: et pour ce qui regardoit le jeu, je lui ai dit que je lui mettrois deux cent cequins que je ne voulois pas perdre, et qu'il ^{me les cautionner dans} devoit ~~donner~~ ^{me les cautionner dans} les formes les plus légales. Je lui ai dit qu'au lieu du ~~cent~~ ^{vingt cinq} pour cent qu'il me demandoit dans le gain de la banque il auroit le cinquante c'est à dire la moitié, ce que personne ne devoit savoir, car quand je me trou: verois là je jouerois aussi en posant tout de bon. Je lui ai dit de venir chez moi le lendemain de bonne heure, me posant des bons gages par écrit, ^{s'il vouloit} ~~qu'il~~ avoir l'argent. Il m'embrassa dans la joie de son coeur.

Ayant dans la tête les deux damoiselles qui m'avoient frappé, je pensois d'aller m'informer d'aller à Gressi, lorsque j'ai vu le marquis Triulzi qui parloit à quelqu'un. C'étoit au portier de l'opera. Ce fut lui même qui me voyant tout seul m'approcha

me disant d'un air gai qu'il étoit sûr que j'avois mal diné, et que je lui ferois plaisir allant tous les jours dîner chez lui. Je lui ai demandé, vraiment honteux, mille pardons si je ne l'^{ai} avois pas encore été lui faire ma reverence. Il me dit au riant qu'il avoit vu que je m'étois déterminé à lui vendre ma robe, qu'il en étoit bien aise, et qu'il m'en donneroit les quinze mille livres qu'elle valoit quand je voudrais. Je lui ai dit qu'il n'avoit qu'à envoyer la prendre le lendemain. Il me dit en bref plusieurs jolies histoires de ^{Dames} ~~maisons~~ qui étoient aux premières, dont la beauté m'avoit engagé à lui demander qui elles étoient. J'ai vu, lui dis-je, dans une telle église deux beautés dans toutes les règles. Une personne qui étoit à mon côté m'a dit qu'elles étoient cousines, et qu'elles s'appelloient Marquises Q... et M..., les connoissez vous? Je suis très curieux d'aller — Elles sont toutes les deux charmantes. Il n'est pas difficile d'aller chez elles, et je crois qu'elles sont sages, car jusqu'à présent on n'a conté à Milan la moindre histoire sur leur compte. Je suis cependant que Mademoiselle M. a un amant; mais dans le plus grand secret, car c'est un fils unique d'une de nos premières familles. Ces demoiselles malheureusement ne sont pas riches; mais ayant beaucoup d'esprit, certainement ne sont pas riches; mais ayant beaucoup d'esprit, certainement ne sont pas riches; mais ayant beaucoup d'esprit, certainement ne sont pas riches. Si vous me ou m'a assuré, elles pourroient épouser une fortune. Si vous en êtes curieux je trouverai quelqu'un qui vous mène chez elles — Je vous prie de ne pas vous donner cette peine.

Après le ballet je suis allé à la redoute. J'ai entendu trois ou quatre le voila. Carrano me fit une reverence de tête, me fit avoir près de lui, me donna un jeu de cartes au lieu de livrer, et j'ai commencé à jouer avec un malheur si constant qu'en moins d'une heure j'ai perdu 700 sequins. J'aurois perdu le reste, si Carrano, obligé d'aller quelque part, ne se fût levé donnant ses cartes à une figure qui ne m'a pas plu. Je suis resté chez moi, et pour ne me voir pas obligé à dissimuler ma mauvaise humeur je me suis mis au lit.

Le lendemain matin Barbass est venu prendre les 200 sequins que je lui avois promis. Il me garantit la restitution de mon argent me donnant le droit de requerré ses appointements jusqu'à l'extinction de sa dette. Je suis allé chez Gaggi, où j'ai mis 2000 sequins en or, et en billets au porteur.

1763

34

Ms VIII

Chap. VII

(Originaux Tome VII chap. "III, IV, V")

pages 143 à 170



1763

Ms. VII

Chap. III

(Description des lieux III chap. II. IV. V.)

pages 143 à 150

③

Ch. III. Ch. IV. Chapitre V antecedentibus sublatibus 14/3
la comtesse humiliée. Notes à la casine des pommes. Pharaon.
Irene conquise. Projet de mascarade.

De retour à la maison j'ai trouvé la comte avec un domestique
du marquis Triulzi qui me donna un billet dans lequel il me
disoit que je pouvois lui consigner la robe, & la lui ai envoyée
dans l'instant. La comte me dit que le marquis dîneroit avec
nous, et que certainement il me la payeroit. Je lui ai répondu
que je n'en doutois pas, et qu'il me tardoit d'abord que je l'
aurois reçue de le remettre à la comtesse. Il m'a dit qu'il lui
avoit parlé, et que la proposition l'avoit fait vivre; mais qu'il
étoit sûr qu'elle se décideroit quand elle se venroit en pos-
session de la robe. C'étoit un vendredi: il n'y avoit point
d'opéra, et on mangeoit maigre. Le marquis envoya son
excellent dîner en poisson, puis il vint lui-même, et après
dîner la robe arriva dans un beau panier, et nous avons
vu madame très contente: elle l'ouvrit en remerci-
ment que le marquis reçoit au plaisir tant, et lui disant
qu'étant sage elle devoit la vendre, car tout le monde
sachant qu'elle n'étoit pas riche une si belle robe ne
lui convenoit pas. Il lui dit d'ailleurs qu'on se moque-
roit d'elle. La comtesse à cette remontrance lui dit des
injures, et entre autres qu'il pensoit comme cela il
devoit être fou, car si elle ne lui convenoit pas il ne de-
voit pas la lui donner.

Dans le fort de cette dispute voila une visite. C'étoit la
marquise de Menafoglio. Elle voit la robe qui étoit en-
tendue sur une table, elle la trouve superbe, elle la
suppose à vendre, et elle dit qu'elle l'achèteroit volontiers.
La comtesse lui répond avec aigreur qu'elle ne l'avoit pas
achetée pour la revendre, et l'autre lui demande pardon si
elle l'étoit trompée. Le marquis ne ^{peut} pas s'empêcher de rire,
la comtesse enrage, mais diminue, et la conversation se
soutient. Mais après le départ de Mad: Menafoglio la comtesse

soulage sa colere disant cent injures au marquis parce qu'il avoit
 vi. Elle finit enfin disant qu'elle avoit mal à la tête, et qu'elle
 alloit se coucher. Le marquis alors me donne ^m 15 livres me di-
 sant qu'il étoit sûr qu'elle me porteroit bonheur à la
 banque de Camons qui m'adoroit, et qui l'avoit prie de me
 conduire à dîner chez lui, car étant obligé de passer les
 nuits au redoute il ne pouvoit pas me donner ~~de~~ à souper.
 Je le prie de lui dire que j'ai dîner avec lui quand il voudra,
 excepté le lendemain me trouvant engagé d'une noce à
 la cascade des pommes. Il me fait compliment; ils montrent
 envie d'y être, et je leur promet de les faire inviter par la
 belle épouse avec la comtesse pour qu'elle veuille faire
 cet honneur à la compagnie où il n'y aura que des bour-
 geois. Le marquis s'engage de la persuader à venir, et il en
 est sûr quand ~~rien d'autre~~ je lui dis que l'épouse est fenotte. Le comte
 sort pour aller voir si elle étoit à la maison, il la trouve,
 et il rentre avec elle. Le marquis lui fait compliment; et
 l'encourageant à inviter la comtesse il la prend par la
 main, et il la mène dans sa chambre; et une dernière lettre
 après il sort nous disant que la comtesse ~~est~~ ^{avoit promis d'y aller.} ~~est~~ ^{est} ~~engagée.~~
 Le marquis étant parti un quart d'heure après, le comte
 me dit que si je n'avois rien de mieux à faire je pouvois aller
 tenir compagnie à la femme qui ayant des affaires il étoit
 fâché de devoir laisser seule. Je lui repon que j'avois les mille
 sequins dans ma poche, et que je me sentois prêt à les lui
 laisser si je la trouvois humaine. Il me dit d'attendre qu'il
 aille lui parler. Je mis allé dans ma chambre ou en attendant
 que le comte étoit chez la comtesse, j'ai pris ^m 15 livres en billets
 au porteur que ^{j'avois reçu de Groggi} ~~Groggi~~ ^{me} ~~avait donné~~ déposant tout l'or que
 le marquis Triati m'avoit donné.

Dans ce moment je vois Zenobie qui me porte mes manchettes.
 Elle me demande si je veux acheter une piece de belle toile
 qui n'étoit pas chere, et je lui dis qu'oui. Elle descend, elle
 remonte avec des flacons, et la toile. La trouve avec

37 49 145

Belle, elle me dit qu'il y en avoit pour faire douze chemises,
qu'elle ne coustoit que dix huit cequins. Je lui dis que je lui
en ferois present si elle vouloit m'accorder sur le champ ses
grandes faveurs. Elle me dit qu'elle m'aimoit; mais que je lui
ferois plaisir à attendre jusqu'après la noce — Non ma chere
amie; je suis extremement pressé. D'abord, ou jamais, car
je me meus. Nien, regarde l'état où je suis. — Je le vois; mais
c'est impossible — Pourquoi impossible? Crois tu que ton ma-
gic futur s'en aperçoive — Oh non. Et quand même il s'en
apercevrait je le trouverois bien plaisant s'il oloit me le dire,
pour me faire des reproches — Il auroit certainement
grand tort. Alors donc: viens entre mes bras — Je vois
qu'il faut au moins fermer la porte en dedans — Je ne
crois pas, car on pourroit nous entendre, et on soupçonneroit
bien vite quoi. Sois sûre qu'il ne viendra personne.
La charmante Zenobie tomba entre mes bras toute amou-
reuse, et il n'y eut point d'artifice. Je lui ai dix fois dit dans
le plaisir que je ressentais qu'elle étoit faite pour moi, et non
pas pour son futur qui ne pourroit pas connoître le prix de ses
charmes. Je lui ai dit tout de bon de l'envoyer à tous les
diables, et de me prendre à sa place: mais j'ai eu le bon-
heur qu'elle ne m'a pas cru. Une demi heure après je
fis halte enchanté, et étonné que le comte ne fût pas venu
interrompre ma jouissance. Je me l'imaginais sorti, sachant
pas que j'étois dans ma chambre, et je vois Zenobie bien aise
lorsqu'elle me voit disposé à recommencer. Elle savoit que son
fête seroit plus longue. Je me mets plus à mon aise, je m'étale
ses charmes dans un jour plus séduisant, et je ne me souviens pas que
ma coiffure en souffre. Une heure entière de debout calma en
fin mes fureurs. Dans la douce extase, j'entens la voix du comte,
je le dis à Zenobie, je me raccommode, je lui donne dix huit cequins,
elle s'en va, le comte entre riant, et me disant qu'il avoit vu tout

par une fente qui il me fait voir, et qu'il ne s'étoit pas ennuyé.

Il me dit que la femme étoit contente que j'allasse lui tenir compagnie, et après une belle risée il me dit qu'il étoit content aussi. J'ai souri, et en y allant je l'ai prié de se lever de ma vois-

ture qui étoit à la porte, et toute la commodité, car je ne sortirois plus.

J'entre chez madame, qui étoit dans son lit, je l'approche, je lui dis:

monde comme elle se porte, elle me répond très bien en riant, et me

disant que son mari lui avoit rendu la santé. Je m'assis sur son lit,

et elle ne me gronde pas. ^{dit ce} que vous ne sortirez plus, me dit

elle; vous êtes en robe de chambre, et tout de coiffe — Je me

mis endormi, et j'ai décidé de vous tenir compagnie, si vous voulez

bien me souffrir toute bonne, et douce — Ayant vu à côté de moi

des bons procédés voyez sur que vous me trouverez toujours honnête —

Et vous m'aimerez — Cela dépendra de vous; vous me sacrifiez ce

soit le comte Carraro — Il m'a gagné beaucoup d'or, et je prévois

qu'il me gagnera demain ^m 15 livres que j'ai ici, que le marquis m'a

utré m'a donné pour la robe que vous n'avez pas voulu recevoir

de mes méprisables mains — Vous feriez fort mal d'aller les per-

dre — Certainement. Et cela n'arrivera pas, si je vous trouve

complaisante, car c'est à vous que je les donnerai. Permettez

vous que j'aille fermer votre porte. — Pourquoi? — Parce que

je veux avoir l'honneur de me mettre sous cette couverture.

Je meurs de froid, belle comtesse, et je brule de désir — Monsieur

je ne permettrai jamais cela — Adieu donc. Je vais me placer

devant son bon feu, et demain j'irai faire la guerre à Carraro.

Elle me rappela, me disant que j'étois un vilain homme, et

pour lors j'ai fermé la porte, et je me mis des habits sans qu'elle

me voye, car elle me tourna entièrement le dos. Je me mis con-

chi près d'elle, et ayant pris son parti, elle me laissa faire d'elle

tout ce que j'ai voulu; mais jamais une defection de nature

ne fut tant favorable à mes desirs, je n'ai jamais pu b...
 Menant ses yeux fermés elle se laissa mettre dans toutes les pos-
 tures, et elle laissa que je me servisse de sa main tant que j'ai
 voulu pour faire le miracle de la resurrection. Tout fut en vain.
 Faisant semblant de dormir, elle me laissa faire tout ce que j'ai

vu de la fente, et pour lors elle me fit tout pitié que je me lui trouvois facile de ne pas pouvoir retourner en vie. Elle l'a
 enfin guérie lui donnant le dernier coup de poignard avec ce grand air affreux. Ce n'est pas ma femme madame, si vous donnez
 n'ont aucun pouvoir sur moi. Je vous laisse ces mille livres. Après cette scène je suis allé me coucher dans ma chambre.

38 51 147

Le Lecteur doit me detester, je le sais; mais je la conseille de
suspendre sa haine. Le lendemain de tres bonne heure le comte en-
tra dans ma chambre avec le contentement peint sur sa figure. Il me
dit que sa femme se portoit tres bien, et qu'elle me souhaitoit le bon
jour. Je ne m'y attendois pas. Il me dit qu'il avoit été enchanté de
voir que le ^m quart de livres que je lui avois laissées n'étoient pas celles
que j'avois reçues du marquis Trintzi, et qu'il esperoit que, comme le
marquis me l'avoit dit, son argent me porteroit bonheur dans
la nuit suivante. Je ne savois pas qu'il y avoit bal. Je lui ai dit
que je n'irai pas à l'opéra; mais bien au bal, et à la redoute. Il a
chanté de me rendre inconnu tout ce que je pouvois. Je l'ai prié de
m'acheter un domino tout neuf, et de ne jamais m'approcher, car
j'esperois de n'être connu que de lui. Je l'ai prié de me laisser
écire, ayant en arrière une grande quantité de lettres.
A midi il me porta le domino que j'ai d'abord caché, et nous
dînames avec la comtesse dont ^{est} la mine, le ton m'étonne-
rent. Son air sérieux, affable, et tranquille me la firent pa-
roître une beauté. Je me sentois au désespoir de l'avoir si
horriblement maltraitée. Son insensibilité me sembloit
inconcevable me surprenoit: je jugeois qu'elle devoit
dormir dans le moment où je l'avois si cruellement tur-
sultée. Son mari nous ayant laissés tête à tête, je lui ai dit
que je me reconnoissois pour un monstre qu'elle devoit de-
tester. Elle me répondit qu'elle se sentoit remplie de
devoir envers moi, et qu'elle ne savoit pas en quoi je pou-
vois croire de lui avoir manqué, et pourquoi je m'appellois
monstre. Je lui ai demandé la main, mais elle me donna un
tres doux baiser en la retirant. Le repentir me rougeoit l'âme.
Après avoir caché toutes mes lettres je me suis mariée, et
je suis allée au bal ne portant sur moi rien qui pût me faire
reconnaître. J'ai pris une montre, et deux tabatières que
personne ne m'avoit vues, et j'ai changé jusque les bourses où
je portois mon argent. Je suis allée m'asseoir à la banque de Car-
cano, et pour rester inconnue j'ai joué d'une façon tout ^{différente}.

52
144 Dans une bourse j'avois cent quadruples d'Espagne qui faisoient
700 cequins, et dans une autre 1300 cequins venitiens. C'est
l'or que j'avois reçu de Grippi. J'ai commence par vider de
vant moi la bourse ou j'avois les cent quadruples.

En moins d'une heure j'ai perdu tout mon or. Je me mis à
et tout le monde croyant que je voulois m'en aller me fit place
lorsque j'ai tiré ma bourse ou j'avois les trois cent cequins ve-
nitien. Ne voulant plus m'asseoir, j'en mets cent sur une carte
que je trouve avec le paroli, et le rest et le va, et le banquier d'
un air très content me rend tous mes cent doblons du ocho. Pour
lors je me place de nouveau près de lui, je recommence à jouer,
et Camano en semble très aise. Il m'étudioit. J'avois la taba-
tiere que l'électeur de Cologne m'avoit donnée qui avoit son por-
trait en médaillon. Le banquier me demande en pantomime
la permission de prendre une prise de tabac, et tout le monde
qui entourait la banque examine le portrait. Entend une voix,
dire c'est le défunt électeur de Cologne habillé en grand maître
de l'ordre Teutonique. On me rend ma tabatiere. Je joue avec
une nouvelle méthode. Une seule carte à cinquante cequins
paroli, et paix de paroli. Une heure avant jour la banque
a expiré. Camano me dit poliment que si je voulois laisser là
tout cet or, il alloit le faire peser et me donner un billet au
porteur de la rue duquel le caissier ^{remettoit} toute la somme,
et j'y consens en y ajoutant mes cent quadruples. On porte
une balance. On le pèse, et on me fait un bon de trente quatre
livres d'or, ce qui feroit 2836 cequins. Camano signe le billet,
et ^{marchant} ~~j'y vais~~ à pas lents, et j'entre au bal.

Barboso, qui, ayant le talent de tous les venitiens, me recon-
noit, m'approche, et me fait compliment; mais voyant que je
ne lui reponds pas il me quitte. Une ^{bonne} femme habillée à la
grecque avec un bonnet à l'orientale couvert de ^{beaux brillans} diamans, et
une ^{riche} ceinture audessus de sa gorge, qui en feroit deviner la
beauté, me dit en fausset qu'elle desiroit de danser avec
moi la contredanse. J'y consens. Elle se ras sure, et je vois une

main d'albatre, et j'en sens la douceur. Je pensois en vain pour deviner qui ce pouvoit être. Après la contredanse qui m'avoit mis tout en rage, elle me dit que je pouvois aller m'occuper dans sa loge; je la vis, et voyant le banquier Gritti, je me trouvais sûr d'avoir dansé avec Thérèse, qui se démarquant me fait compliment sur ma victoire. Elle me dit, que si elle n'avoit pas vu ma tabatière, elle ne m'auroit pas connu; mais ~~je~~ qu'elle ne m'avoit dévoilé qu'à l'ami qui étoit là. Malgré cela elle m'assure que j'avois été connu d'autres. J'ai donné à M. Gritti le billet au porteur qui m'en donna d'abord quittance. Elle l'invita à souper avec moi chez elle le lendemain me disant que nous seront quatre: Gritti se montra curieux de ce quatrième; mais pas moi. J'étois sûr d'y trouver non cher Cesarino.

Je suis redescendu au bal, où deux Dominoes femelles m'attaquèrent à droite, et à gauche, me disant dans leur fausset que Mester Grande m'attendait dehors. Elles me demandent du tabac: je leur en donne d'une tabatière où il y avoit sous un secret une miniature scandaleuse. J'ai l'impudence de la leur découvrir, et une d'elles, après l'avoir bien examinée, me rend la tabatière, me disant qu'en punition de mon crime mince, je ne saurai jamais qui elles sont; et après ces paroles elles me laissent. Fort fâché de leur avoir déplu, je les vis, et voyant Barbaro qui connoissoit tout le monde, je les lui montre, et il me dit que c'étoient les jeunes marquises Q. et F. Je m'en réjouis, et je lui promets d'y aller le lendemain. Il me dit que tout le bal me connoissoit, ^{et} que la banque alloit bien quoique je dusse magnifier ces bagatelles.

Vers la fin du bal, un masque habillé en barnard vénitien fut abordé par un masque femelle fort gentil habillé en baïte, et monta au noir parfaitement dans le costume vénitien. Il defia le barnard à le convaincre qu'il étoit vénitien dansant la ludana avec elle. Le barnard topa, on ordonne à l'orchestre une ludana; mais le barnard, qui apparemment étoit Milanais fut hui. La jolie masque au contraire passa à ravis. Cette danse, étant dans le nombre de mes petites passions, j'invita l'inconnue à la danser avec moi; et tout le cercle nous ayant applaudis, nous dansons la seconde, et c'eût été ainsi, si une jeune fille sans masque sur le visage habillée en bergère, jolie comme un coeur, ne m'eût engagé à danser la troisième. Elle la dansa

supérieurement. Elle fit, et refit trois fois à double reprise le grand carde plantant si bien qu'elle parut ne pas toucher terre. Elle m'a mis hors d'haleine. Elle me dit à l'oreille mon nom; je lui ai demandé le sien, et elle me répondit que je la saurois si j'allois la voir aux trois rois dans la telle chambre. — Et vous seule? — Je suis avec mon père, et ma mère vos anciens amis — Vous me verrez foudi.

Combien d'aventures! J'ai à n'en pouvoir plus, je vais à la maison, mais on ne me ~~laisse~~ laisse dormir que trois heures. On me réveille, et on me hâte la comtesse, le comte, et le marquis tous prêts pour les noces de Zenobie me disant qu'il n'étoit pas honnête de faire attendre des nouveaux mariés. Ils me font tous les trois les plus grands compliments sur la bravoure avec laquelle j'avois subjugué la fortune. Je rigolais au mariage que c'étoit son argent qui m'avoit porté bonheur: je ne pouvois plus me cacher. Il me dit qu'il sauroit où son argent étoit allé.

Cette indiscrétion de la comtesse, ou du comte m'a surpris, car elle me parut contraire aux premières règles ^{des intrigues de} ~~de~~ cette espèce. Le marquis me dit que Casanova m'avoit connu à la façon d'ouvrir ma tabatière, et qu'il nous attendoit à dîner. Il desira, me dit-il, de perdre contre vous tout son argent — Dites lui que j'ai ce même desir. Nous allâmes tous à la cascade des pommes, où nous trouvâmes dix huit à vingt bourgeois qui nous attendoient, et les époux qui s'évertuèrent en compliments. Nous ne fûmes pas embarrassés à mettre à son aise toute cette compagnie, qui à notre arrivée se trouva d'accord. Nous nous mîmes à table. On plaça l'épouse entre le comte et moi. Nous étions vingt quatre, et j'ai vu des poupées très jolies; mais j'étois trop occupé. Ce dîner qui dura trois heures fut si abondant, et les vins étrangers si exquis que je me suis tenu pour sûr que les vingt quatre ^{n'avoient} ~~ne~~ pas pu souffrir à en payer les frais. Ce qui nous fit rire furent la brindisi. Chacun porta en vers inventés dans le moment des sautés d'un mérite très rare, et chacun se crut en devoir de chanter. Nous vîmes; mais nous les fîmes rire aussi avec nos impromptus, et nos chansons, où nous ne réussîmes pas mal à composer des bestises qui ne cedèrent en rien à toutes celles qui sortirent de la bouche de tous ces bonnes gens.

En nous levant de table les embrassades furent générales; mais la comtesse ne put s'empêcher d'éclater de rire lorsqu'elle eût embrassé le tailleur. Cette risée lui parut une faveur singulière. Un très bon orchestre se faisant entendre la danse commença. La force

de l'étiquette la danse commença par un menuet de l'épouse avec l'époux. Zenobie le dansa en mesure, mais le tailleur fit fort vive la comtesse que nous crûmes qu'elle alloit se trouver mal; mais elle dut danser avec lui en même temps que l'épouse dansa avec moi. En moins d'une heure les menuets finirent, et les contradances commencent qui dureront jusqu'à la fin du bal, où on servit cinq ou six fois du café à tout le monde, et des confetti. Ce sont des dragées de plusieurs espèces qu'on fait à la perfection dans ce pays là.

Après avoir fait mes complimens à l'époux, ~~il~~ trouva juste, et noble mon procédé quand il me vit donner la main à la femme la maîtresse de m'accorder l'honneur de la conduire chez elle. Après avoir dit au cocher où il devoit aller, j'ai pris cette charmante femme à l'épave, et je l'y ai tenue jusqu'à la porte. Zenobie descendit d'abord; mais m'apprenant qu'une grande, et grosse marque du crime commis se trouvoit sur la plus visible partie de mes culottes de velours ras griselin, dont la tache devoit être effroyable, j'ai dit à Zenobie de monter, l'assurant que j'allois revenir d'abord. Je suis allé chez moi, où j'ai vite mis des culottes noires. Je suis retourné chez Zenobie que son mari n'étoit pas encore arrivé. J'ai vu un grand lit dans une chambre, une grande table de tailleur dans une autre, et une cuisine. Je suis charmé, ma chère comtesse de te voir bien logée — Vous êtes allée vous changer de culottes — Oui. Une grande tache causée par votre exploit les rendoit scandaleuses — Tu as bien fait.

Le tailleur arrive avec sa soeur. Il me remercie en m'appellant compère; et il me demande d'abord comment j'avais fait à changer des culottes. Allant chez moi, lui répondis je, et laissant votre femme seule, dont je vous demande pardon. Tu n'as pas vu, lui dit elle, que monsieur s'étoit versé du café dessus? Tu devois, lui dit il, aller en la compagnie chez lui. Puis il rit de sa raillerie. Avec vous, me dit il, être content de la noce? — Très content; mais je dois vous remercier, cher compère, de ce qu'elle vous a coûté d'avançage — Pas beaucoup, pas beaucoup, je vous enverrai la carte par Zenobie.

Je suis retourné chez moi, fâché de n'avoir pas prévu qu'on s'apprenoit que j'ai changé de culottes. Après avoir dit adieu au comte à la comtesse, et au marquis qui me remercioient de la belle force que je leur avais donnée, je suis allé me coucher.

Le lendemain matin, je suis sorti à pied pour aller voir ce que c'étoit que cette fille qui après avoir si bien dansé la Turcane, me dit qu'elle demouroit aux trois rois avec son père, et sa mère mes anciens amis.

B5F MSS

J'arrive à cette auberge, et sans parler à personne, je monte à la chambre que la jolie fille m'avait exactement indiquée. J'entre, et je suis surpris de voir la comtesse Rinaldi que Zavoriski m'avait fait connaître à la locande du Castello il y avait alors seize ans. Le lecteur peut se souvenir de quelle façon M. de Brigidin ^{avait} payé à son mari la somme qu'il m'avait gagnée au jeu. Madame Rinaldi avait vieilli, mais je l'ai dans l'instant reconnue. Comme je n'avais eu pour elle qu'un caprice passager, je ne m'arrête pas à des souvenirs qui ne nous feraient aucun honneur. Je lui dis que j'étais charmé de la revoir, et je lui demande si elle vit encore avec son mari — Vous le verrez dans une demi heure — Madame je m'en vais, puisque nous avons des anciens griefs que je ne me soucie pas de rappeler. — Non, non, attayer vous — Vous me dispenseriez — Irene, retiens monsieur. La jolie Irene à cet ordre se mit à la porte non pas comme un maître qui grinçant les dents menace la mort à celui qui ose résister à sa rage; mais comme un ange qui avec un regard enchanteur calme, et annonce la bonheur à celui qu'il aime. Elle me rendit immobile. Laissez moi partir, lui dis-je, nous pourrions nous revoir ailleurs, laissez moi partir — Ah, j'ai vous prie, attendez papa.

En me disant cela, elle me regarde d'une façon si tendre, que ses lèvres attirent les miennes. Irene a vaincu: et je me mets sur un siège, où glorieuse de la victoire, elle vient s'asseoir sur moi, je lui fais des caresses qu'elle me rend toute joyeuse. Je demande à Madame où elle est née, et elle me répond, à Mantoue trois mois après mon départ de Venise — Quand partirez vous de Venise? — Six mois après vous avoir connu — C'est curieux. Si j'avais eu avec vous une tendre connaissance vous pourriez me dire que je suis son père; et je le croirais, prenant pour une voix du sang la passion qu'elle m'inspire — Je m'étonne que vous oubliiez si facilement certaines choses — Oh ah! Je vous répons que je n'oublierai pas ces choses là; mais je vois tout. Vous voulez que je rejette les sentiments qu'elle m'inspire, et cela sera fait; mais elle y perdra.

Irene que ce court dialogue avait rendu muette, reprend courage un moment après, et me dit qu'elle me ressemble.

41 1513

Rester, me dit elle, dîner avec nous — Non, car je pourrais devenir amoureux de vous, et une loi divine me le défend, à ce que votre mère prétend — J'ai badiné, me répond la mère. Vous pouvez aimer Irene en bonne conscience — Je le crois.

Irene sort, et je dis à cette mère tête à tête que sa fille me plaît; mais que je ne veux ni soupçonner, ni être pris pour dupe — Parlez-en à mon mari. Nous sommes dans la débresse, et on nous attend à Crémone — Mais votre fille a un amant, et elle en a eu — Jamais que pour des badinages — Cela me semble impossible — C'est cependant vrai.

Mais voilà le comte Rinaldi qui entre avec sa fille. Il étoit devenu si vieux que je ne l'aurois pas reconnu. Il m'embrasse; et il me prie de ne pas parler du parti. Il n'y a que vous, me dit-il, qui puisse me tirer d'embarras, me donnant le moyen de partir pour Crémone. J'ai tout engagé, j'ai des dettes, et je me vois dans le moment d'aller en prison. Personne ne vient cher moi que des gueux qui en veulent à ma fille qui est le seul bien réel que je possède. Voilà une montre de Pinback que je suis allé pour vendre: elle vaut bien six cequins, et on ne veut m'en donner que deux.

Je prends la montre; je lui donne six cequins, et j'en fais prêter à Irene. Elle me dit en riant qu'elle ne pouvoit pas me remercier, parceque c'étoit la montre qu'elle pouvoit redonner si son père l'auroit vendue. Comme cela, lui dit elle sans rire, vous pouvez la vendre encore.

Après avoir bien ri de cette repartie, j'ai donné à M. Rinaldi six cequins, lui disant que j'étois pressé, et que je le reverrois dans trois ou quatre jours.

^{étant venue}
Irene ~~venant~~ m'accompagner jusqu'au bas du premier escalier, et m'ayant convaincu avec la plus douce supplication que sa belle fleur n'avoit pas encore été cueillie eut dix autres cequins. Je lui ai dit que la première fois qu'elle viendrait au bal avec moi toute seule je lui en donnerois cent. Elle me répondit qu'elle diroit cela à son papa.

Retournant à la maison, et me sentant sûr que ce pauvre homme me vendroit les prémices de sa fille avant le premier

bat, et que je ne saurois où la conduire pour l'avoir en pleine liberté; je vis un écuyer à une porte ~~près~~ à côté d'une boutique de pâtissier. La dame étoit solitaire, cela me plaisoit, je me déterminai à prendre une chambre. Je parlai au pâtissier, il me dit que la maison lui appartenoit; et la femme tenant un enfant à la mamelle me dit de monter avec elle pour choisir. Elle me mena au troisième, où je ne vis que des pauvres giter. Je ~~ne saurois~~ ne veux pas. Elle me dit que son premier étoit de quatre chambres, qui se ruinoient, et qu'elle ne pourroit pas en réparer une. Je vis les voir, et j'en louai par à les louer toutes. Je dises, je parlai au pâtissier comme il le voulut un mois d'avance, et il me donna quittance, puis il me dit qu'il me feroit à manger pour moi seul, ou en compagnie à tel prix que je lui ordonnerois. Je trouve cela à merveille. Je lui ai donné un nom

bonal: il n'a pas eu à qui il avoit loué son appartement.

Je lui retournai cher moi, et ~~devant~~ ^{ayant concerté avec Barbaro} aller passer l'après dîner chez les belles marquises j'ai fait une longue toilette. Après avoir assez mal dîné avec la comtesse qui me paroissoit devenue toute bonne ^{mais qui} ~~se~~ ^{ne} pourroit plus cependant ~~parvenir~~ à me plaire, je suis allée chercher Barbaro. Nous y sommes ensemble.

Je viens, leur dis-je, vous demander pardon de vous avoir ravi le secret de ma tabatière. Elles rougirent, et accoururent ^{se} Barbaro d'in-
dignation. Je considérai ces deux filles, que, préjugé à part, je trou-
vois bien supérieures à Trane, qui dans ce moment là m'occupoit; mais leur maintien, et le respect qu'elles paroissent exiger m'ef-
froyoit. La situation d'Isere m'avoit ouvert le chemin à tout de-
mander, et être sûr de tout obtenir; mais ici je voyois deux gran-
des demoiselles qui affichent ~~l'indépendance~~ la morgue de la noblesse, et aux-
quelles j'avois peur que mon extérieur n'eût pas la force d'im-
poser. Pour ce que le marquis Triuci m'avoit dit j'étois sûr que ~~Barbaro~~ ^{quand}
Barbaro m'avoit dit qu'on pouvoit les avoir pour de l'argent, il n'
avoit parlé que par conjecture.

Lorsque la compagnie fut assez nombreuse on parla de jouer, et ja-
me suis disposé à porter à petit jeu comme Mademoiselle Q. à côté
de laquelle je me suis mis. Sa tante qui étoit la maîtresse de la
maison m'avoit présenté un très joli garçon en uniforme autri-
chien qui s'assit aussi à mon autre côté.

12 155

Mon cher Barbaro tenoit les cartes en cageon; cela commen-
ça à me déplaire. Ma voisine à la fin du jeu, qui devoit quatre
heures, se trouva au gain de quelques cequins, et son frere mon voisin
qui après avoir perdu son argent avoit joué sur sa parole se trouva
debiteur de vingt cequins. La banque gagnoit cinquante, en y
comprisant les vingt du jeune lieutenant. Nous partîmes tous;
et le joli jeune homme demeurant loin me fit l'honneur de
monter dans ma voiture.

Chemin faisant Barbaro nous dit qu'il vouloit nous faire connaître
une jeune venitienne nouvellement arrivée, et le jeune officier le
pressant de nous la faire connaître d'abord, nous y allâmes. Je ne
la trouvais pas jolie, et elle n'interessa pas non plus le jeune offi-
cier. Je pris un jeu de cartes, et tandis qu'on faisoit du café, et
que Barbaro en jouoit la belle je tirai de ma poche vingt cequins, et
j'excitai le jeune homme à en perdre encore vingt contre moi sur
sa parole. Je n'ai pas eu de peine à le persuader. Tandis qu'il
jouoit je lui parlois de la passion que la marquise sa soeur m'avoit
inspirée, lui disant que n'osant pas m'expliquer il n'y avoit que
lui au quel je pouvois me recommander. Mon instance dans le
commencement qu'il ne prenoit que pour un badinage le fit
rire. Attentif à son jeu, il ne me répondoit que vaguement.
Mais quand il s'aperçut que ~~je~~ parlant d'amour je ne faisois pas
attention aux cartes qu'il perdoit, il commença à me promettre
de parler en ma faveur. Il me gagna les vingt cequins
qu'il paya sur le champ à Barbaro, puis il m'embrassa avec
les memes transports qu'il auroit pu me démontrer si je
lui avois fait present de cette petite corame. Il me promit
de s'interesser pour moi de toutes ses forces, et quand nous
nous séparâmes il m'assura qu'il se trouvera en état de me
dire quelque chose à notre première entrevue.

M'étant engagé à dîner chez Therese, je m'y allai à l'o-
pera qui étoit au troisième acte. Étant entré dans la salle
du jeu, je n'ai pas pu résister à la tentation de jouer. J'ai

perdu deux cent sequins dans une seule taille perdant quatre cartes de suite. J'ai quitte' ayant l'air de me sauver. Cassano me dit qu'il esperoit tous les jours de me voir arriver chez lui avec le marquis Trintzi à l'heure de son dîner.

Chez la Palesi j'ai trouve' Gaggi qui l'attendoit. Un quart d'heure apres elle arriva avec D. Cesarino que j'ai convert de baisers tandis que Gaggi tout etonne' consideroit ce garçon qu'il ne pouvoit juger que mon frere, ou mon fils; mais Therese lui ayant dit que c'estoit son propre frere, il me demanda en riant si j'avois beaucoup connu sa mere, et je lui ai dit qu'oui. Il parut content.

A ce sujet d'ailleurs tres delicat rien ne m'interessa que Cesarino. Je l'ai trouve' sage, et tres instruit, et grandi au point depuis la derniere fois que je l'avois vu a Florence, qu'il etoit tres bien forme'. Je me suis rejoui quand j'ai vu qu'elle le garderoit chez elle tout le reste du carnaval. La presence de ce garçon rendit notre souper serieux; mais sa mere, et Gaggi ne ressentirent pas moins de plaisir. Nous quittons Therese, et Cesarino a une heure du matin, et je suis alle' me coucher tres content de ma journée, car je n'etois de nulle façon sensible a la perte de deux cent sequins.

Le lendemain j'ai reçu un billet d'Irene qui me conjuroit de passer chez elle. Son pere la laissoit aller au bal avec moi; elle avoit un domino; mais elle avoit besoin de me parler. Je lui ai repondu qu'elle me verroit dans la journée. J'etois engage' chez Cassano, et le marquis m'avoit fait dire qu'il m'attendoit chez lui pour y aller ensemble.

J'ai trouve' ce beau joueur dans une jolie maison meublee avec gout avec deux jolies femmes, dont une etoit sa maîtresse, et quatre ou cinq marquis, car à Milan les nobles ne seroient être moins que marquis, tout comme à Vicence ils sont tous comtes. Dans la gazette du dîner il me dit qu'il me connoissoit depuis dixsept ans à l'occasion d'une affaire que j'avois eue avec un ^{à la cassinade des romanes.} ridisant comte Calij ^{à la cassinade des romanes.} joueur d'avantage auquel j'avois escamote' une daronne que j'avois conduite à Mantoue. J'ai confirme' la

43 157 157
cher, et j'ai essayé la compagnie racontant en détail ce qui m'était
arrivé à Mantoue avec Orsillon, et à Cérone où j'ai trouvé le
comte Celi duvana comte Affari. On parla du bal qu'on devoit
donner le lendemain, et quand j'ai dit que je n'irois pas on se mit
à rire. L'ami me proposa un pari qu'il me connoitroit si j'allois
jouer à la banque. Je lui ai répondu que je ne voudrois plus jo-
uer, et il se félicita, me disant que quoique malheureux à jouer,
je lui gagnois tout de même, malgré cela il me dit qu'il joueroit
contre moi volontiers tout son bien.

Il avoit une bague d'une pierre couleur de paille presque aussi
belle que la mienne. Elle lui couloit deux mille cagins, la mienne
ne m'en couloit trois mille. Il me demanda si je voudrois la jouer
contre la sienne après les avoir démontées, et fait estimer toutes les
deux, et avant d'aller à l'opéra. Je lui ai dit que je le voudrois bien en
faisant une feuille chacun. — Non. Je ne jouste jamais. — Rem-
et moi donc le jeu égal. Les doublets seront nuls, comme les deux
dernières cartes. — Ce seroit vous pour lors qui auriez de l'avantage
— Si vous me prouvez cela, je veux perdre cent cagins. Et au
contraire je parie cent cagins que malgré les doublets nuls, et
la nullité des deux dernières cartes, le jeu est encore avantageux
aux banquiers. Je vous le prouverai avec évidence, et je me
raporterai à la sentence du marquis Trintzi.

On me pria de démontrer cela aux parties. Les avantages, lui
dis-je, du banquier seroient deux. L'un, qui est le plus petit con-
sisteroit en ce que tenant les cartes à la main vous n'êtes obligé
d'avoir autre attention que l'habitude d'en jamais faire,
faute de cette attention qui ne trouble en rien la paix, et la tran-
quillité de votre raison tandis que le porteur perd la tête chancelant
à chercher les cartes dont la probabilité soit plus penchante à
sortir au pair qu'à l'impair. L'autre avantage est celui du
temps. Le banquier tire la carte qui est pour lui nécessaire-
ment une seconde avant celle qui est pour le porteur. Votre bon-
heur donc est placé en rang avant celui de votre adversaire.

Personne ne me répondit. Le seul Trintzi dit que pour établir
une parfaite égalité dans un jeu de hasard il faudroit que les deux

jeuneurs fussent égaux, ce qui est presque impossible. Camano dit que tout cela étoit pour lui du sublime.

En sortant de chez lui, je mui allai aux trois vois pour voir ce qu'il me voulait me dire, et pour jouir de sa présence, et la désirer avant de parvenir à la posséder. Quand elle me vit elle me sauta au cou; mais avec trop d'empressement pour que je prisse cela pour argent comptant; mais quand on cherche le plaisir, il ne faut pas philosopher pour le diminuer. Si Thérèse m'avoit frappé en donnant la fuslane, pourquoi ne pourrais-je lui avoir plus avoué malgré les vingtans que j'avois plus qu'elle? Son père, et sa mère me reçurent comme leurs sauveurs. Le père me pria de sortir avec lui un moment. La grâce, me dit-il, pardonnez à un homme vieux, et maltraité par la fortune une demande impertinente que je vais vous faire. Dites moi oui, ou non, et après nous rentrez vous. Est-il vrai que vous avez promis à Thérèse cent écus, si elle vient demain au bal avec vous? — C'est très vrai.

Le pauvre vieux fripon malheureux me prit alors par la tête d'une façon qui il me fit quasi peur; mais ce ne fut que pour m'embrasser. Nous rentrâmes dans la chambre moi en riant, et lui en versant des larmes de joie. Il est d'abord allé consoler sa femme qui ne pouvoit pas croire la chose possible.

Mais ce fut Thérèse qui me fit rire me disant avec un ton de raillerie que je ne devois pas m'imaginer qu'on la croye mentueuse. Ils crurent, dit elle, que j'avois entendu cent au lieu de cinquante; il leur semble que je ne veux pas d'avantage — Tu en veux mille, charmante Thérèse. Tu t'es mise à la porte, m'empêchant de partir, et ton courage m'a plu. Je veux te voir en domino, car j'ai peur qu'on te critique — Oh! Tu me trouveras bien — dit elle la des souliers, et des boucles! Tu n'as pas d'autres bas? As-tu des gans? — Je n'ai rien — Crois chercher tout cela. Que les marchands viennent ici. Tu choisiras, et je payerai tout.

Ce fut M. Rinaldi qui partit d'abord pour faire monter un bijoutier, un marchand de bas, un cordonnier, et un parfumeur. J'ai dépensé une trentaine de écus à lui acheter tout ce qu'elle a voulu, et que j'ai jugé lui être nécessaire.

44 159 63. v. 59
Mais lorsque j'ai vu son masque sans un tour de dentelle d'Angle-
terre, j'ai crié miséricorde. Son père fit d'abord monter une
marbrière de mode, et je lui ai donné une aune d'estoilage de
point à l'équille pour la faire coudre en papillotes à l'entour de son
masque. Elle m'a coûté dix à douze cequins. Trène s'est ébahie; et
son père, et sa mère se montraient tristes, car tout d'argent leur
paraissait jeta.

Quand je l'ai vue vêtue, je l'ai trouvée charmante. Je lui ai dit
de se tenir prête le lendemain à l'heure de l'opéra, puisqu'avant d'
aller au bal nous irions souper quelque part. Lorsque je fus pour
partir Rinaldi me demanda où j'allais en quittant Milan. A l'instant,
lui dis-je, puis à Marseille, puis à Paris, puis en Angleterre pour
y passer un an — Heureuse suite des plombs — J'ai ri que la
vie — Il est certain que vous méritez votre fortune — Le
croirez-vous? Je ne l'emploie qu'à mes plaisirs — C'est beaucoup
que vous ne conduites pas avec vous une maîtresse — Elle
m'empêcherait de trouver cinquante bonnes fortunes dans
toutes les villes, où je fais un séjour. Si j'avais une maîtresse
avec moi elle m'empêcherait de conduire demain au bal
cette charmante Trène. — Tout cela est vrai.

Je suis allé à l'opéra, où j'aurais joué; mais ayant trouvé dans
le portier Cesarino j'ai parlé avec lui deux heures délicieuses.
Il m'a ouvert son cœur, il m'a engagé à parler à sa sœur pour
la persuader à consentir à sa vocation. Il se fustoit lui-même
par un penchant invincible à la navigation, et il me disait qu'
en faisant le commerce ce penchant pourroit être la source de
sa grande fortune. Je lui ai promis de lui parler.

J'ai mangé avec lui quelque chose, puis je suis allé me cou-
cher. Le lendemain matin le frère de Melle Q. vint me
demander à déjeuner, et à me dire qu'il avoit parlé à sa
sœur, et qu'elle lui avoit répondu que certainement je m'
étais moqué de lui puisqu'il n'étoit pas croyable que je pensasse
à me marier ~~mais~~ dans la vie que je menais — Je ne vous ai pas
dit que j'aspire à l'honneur ~~de l'honneur~~ de devenir son mari —

Vous ne me l'avez pas dit, et je ne le lui ai pas dit; mais c'est pour-
tant cela ce qu'elle m'a répondu. — L'honneur m'ordonne
d'aller la débusquer sans différer d'un seul jour — Vous ferez bien.
Aller y à deux heures, je dîne là, et ayant à parler de quelque
chose à ma cousine, je vous laisserai tête à tête.

Cet arrangement me plut. Je voyant admirer un petit étui d'or
qui étoit sur ma table de nuit, je lui ai dit que c'étoit une
bagatelle que j'osais lui offrir, et qu'il pouvoit accepter de l'o-
nité sans la moindre répugnance. Il m'embrassa, et il le mit dans
sa poche m'assurant qu'il le garderoit jusqu'à la mort.

Étant sûr de souper avec Irène je me suis passé de dîner. Le
comte étoit allé la veille à S. Angelo quinze milles distant de Mi-
lan, et la comtesse étant restée seule je ne pouvois pas me dis-
puter d'aller dans sa chambre pour lui demander excuse si je
ne pouvois pas avoir l'honneur de dîner avec elle. Elle me ré-
pondit avec la plus grande douceur que je ne devois pas me gê-
ner. Je voyois avec évidence toute la fausseté du rôle qu'elle jou-
oit; mais je voulois qu'elle crût que j'en étois la dupe. J'y gagnais.
Constant de passer pour fait, je lui ai dit que je n'étois pas un
ingrat, et que je pouvois l'accuser que je la vengerois en cas que
de la dissipation qui m'empêchoit de lui faire une cour plus
assidue donne le conseil qui s'acheminait à grands pas à sa fin.
Elle me répondit avec un sourire qu'elle l'espéroit, et en me
disant cela elle me donna une prise de tabac, après en avoir
savourée une; mais ce n'étoit pas du tabac. Elle me dit que c'
étoit une excellente poudre qui faisoit saigner du nez. Fâché de
l'avoir prise je lui ai dit en riant que n'ayant pas mal à la
tête cela ne m'amuseroit pas. Elle me répondit en riant qu'on
ne saignoit pas beaucoup, et que cela ne pouvoit faire que du
bien; et dans l'instant nous éternuâmes ensemble quatre ou cinq
fois de suite; je me serois fâché tout de bon si je ne l'eusse vue rire.
Connaissant cependant la propriété des éternutatoires je ne croyois
pas que nous saignerions; mais je me trompais. Elle approcha
d'elle une grande cuvette d'argent, et j'ai vu son sang. Un moment
après, j'ai dû en faire de même excité par elle qui m'a empêché
de le prendre dans mon mouchoir. Après en avoir rendu vingt
ou trente gouttes la scène finit. Je voyant toujours rire, j'ai dû

45 161 65 261
vire. Nous nous lavons avec de l'eau fraîche. Nos sangs mêlés,
me dit elle toujours naît, feront naître entre nous deux une amitié
immortelle. Je lui ai demandé un peu de cette poudre, et elle me
l'a refusée: je lui ai demandé quel nom elle avoit; et elle me dit qu'elle
ne le savoit pas. La première chose que j'ai faite en la quittant fut d'aller
cher un apothicaire pour m'informer de cette poudre dont je n'avois ja-
mais entendu parler, et que sans ce qui venoit de m'arriver, j'aurois
cru fabuleuse; mais l'apothicaire n'étoit pas plus savant que moi. Il
me dit cependant que l'Euphorbe pouvoit quelque fois faire saigner; mais
il ne s'agissoit pas de quelques fois; ce devoit être sûr, et inmarcable, et j'en
étois plus que convaincu. Ce petit accident me fit faire des réflexions
sérieuses. Madame étoit Espagnole, et devoit me haïr. Le lecteur
verra de quoi il s'agissoit.

J'ai trouvé le joli officier dans le salon près du jardin avec sa cou-
sine qui écrivoit. Mademoiselle de O, étoit dans le jardin. Il avoit
déjà dîné. Sous le prétexte de les laisser écrire je suis allé la re-
joindre. Je mis au désespoir, lui dis-je, d'un qui ne quo qui a juste-
titre pouvoit me représenter à votre esprit pour fait, et de pousser
de jugement. Je vien me justifier mademoiselle — Je devine ce
que c'est; mais voyez sûr que mon frère n'y entend pas malice.
Vous semble-t-il que je puisse vous
faillir même qu'il le croie. Vous semble-t-il que je puisse vous
avoir eu capable d'une pareille demande tandis que nous ne nous
connoissons pas? J'ai eu de devoir donner une tourmente de ma-
riage à une galanterie à la quelle sans cela mon frère trop jeune
auroit pu donner une interprétation sinistre — J'admire votre
esprit, et je n'ai plus rien à vous dire; mais je ne me trouve pas
moins obligé à M. votre frère d'avoir eu la complaisance de vous
faire savoir que vos charmes m'ont seduit, et qu'il n'y a rien au monde
de que je ne sois prêt à faire pour vous convaincre de mon tendre
attachement — Cette explication ne me déplait pas; mais vous
auriez mieux fait de ne pas informer mon frère de vos sentiments,
et même, permettre que je vous le dise, de ne pas les déclarer à moi
même. Vous auriez pu m'aimer; je m'en serois aperçue, et j'aurois fait
semblant de ne pas le savoir: moyennant cela, je me serois trouvée en
droit de ne pas me gêner. Actuellement je dois me tenir sur mes gardes. En

convener vous ? — Vous me petrifier, belle marquise ; on ne m'a jamais de ma vie si bien convaincu de ma bêtise. Mais ce que je trouve de plaisant est que tout ce que vous ~~savez~~ de me dire m'étoit connu. Vous m'avez fait perdre la tête ; mais j'espère que vous n'aurez pas la cruauté de m'en punir — Comment pourrai-je vous en punir ? — Ne m'aimant pas — Hélas ! cela dépend-il de nous ? On nous force à aimer ; et nous voilà perdus.

Expliquant à mon avantage ces dernières paroles, j'ai cru de devoir parler d'autre chose. Je lui ai demandé si elle alloit au bal. Elle me répondit que non, — Vous avez peut-être inconnues — Nous le voudrions bien ; mais c'est impossible. Il y a toujours quel-
qu'un qui nous connoît — Si j'avois le privilège de vous servir, je gagerois ma tête que personne ne vous connoitroit — Je ne crois pas que vous voudriez vous occuper de nous — Je vous aime un peu incrédule. Mettez moi à l'épreuve. Si vous pouvez sortir sans les nous nous déguiserons de façon à exciter la plus grande curiosité ; mais en vain — Nous pourrions sortir avec mon frère, et une de-
moiselle qui l'aime ; et nous sommes sûrs qu'il sera discret — Chou-
moiselle qui l'aime ; mais ce ne peut être que pour le bal de dimanche
Je m'entendrais donc avec votre père. Dites lui qu'il vienne chez moi,
et avec elle la que Barbato même ne doit rien avoir. Vous viendrez
vous marquer là où je vous dirai ; mais nous nous verrons. Je m'en vais
à la jardine pour m'occuper d'abord de cette importante affaire.
Sûr de parvenir, et n'ayant dans la tête aucun projet de mascarade
en cinq personnes, j'attens à mettre ma cervelle à l'alambic dans un
moment plus tranquille, car dans celui là l'esprit m'occupoit trop.
Je suis allé chez moi me mettre en domino, et je suis allé la prendre
au trois vois. Je n'ai pas eu besoin de monter ~~chez elle~~ ; elle est de-
scendue dans l'instant, et je l'ai conduite à mon bel appartement,
où j'ai ordonné au portier de nous donner un bon souper à minuit.
Nous avions devant nous six heures que le lecteur peut bien s'ima-
giner bien remplies. Nous sommes du lit très satisfaites, et riant de
ce que nous inventions de faire. Notre souper fut aussi délicat que gai.
Frère me dit que son père lui avoit appris à tailler à Pharaon d'une
façon qu'elle ne pouvoit pas perdre. Curieux de la chose je lui donne
un jeu de cartes tout neuf, et en cinq ou six minutes elle l'accomode
comme elle savoit en causant, et me regardant pour m'empêcher

de voir ce qu'elle feroit. Après cela je lui donne les cent ⁴⁶cequins ¹⁶¹³que
je lui devois, et je lui dis de me gagner comme si elle eût dû faire
tout de bon. Elle me dit avec beaucoup de douceur que ne jouant
qu'une seule carte, elle étoit sûre de me la faire toujours perdre,
et elle tint parole. Je lui ai avoué qu'elle ne m'avoit pas me-
venu, j'en aurois pu m'apercevoir de rien. J'ai vu alors quel cas le
vieux capon Rinaldi devoit faire de sa fille qui étoit un vrai trésor.
Avec un air gai d'innocence, de timidité, et de candeur elle étoit
faite pour duper des grecs très aguerris. Elle me dit avec un ton de
mortification que son talent ne lui servoit à rien parce qu'elle ne se
trouvoit jamais que vis à vis des grecs, et avec celui du sentiment,
ce qui me fit bien rire, qu'elle m'aimoit au point que si je voulois la
conduire avec moi elle planteroit là ses parents, et elle me gagneroit
des trésors. Elle me dit qu'elle étoit aussi très habile à pointer lorsqu'elle
ne jouoit pas contre des grecs; et ce fut dans ce moment là que je
lui ai dit de jurer les cent ducats que je lui avois donnés à la
banque de Carrara où je la conduirois. Tu joueras, lui dis je, ta
carte à vingt cequins, et la gagnant tu mettras parole, et sept, et
le va, et tu quitteras le jeu d'abord que tu le trouveras. Si tu ne
peux pas trouver trois cartes secondes de suite, tu auras perdu les
cent ducats; mais je te rembourserai. A ce mot elle vint à mon
cœur, et elle me demanda si elle me donneroit la moitié si elle gagnoit,
et j'ai cru qu'elle me devoit de baisers quand je lui ai dit que tout
servoit pour elle.

Nous sommes d'abord partis en chaise à porteurs, et à peine arrivés
au bal, qui n'étoit pas encore en train, nous sommes entrés à la
redouble. Carrara qui ne feroit rien, de quaetta d'abord un jeu de
cartes faisant semblant de ne pas me connaître. Je l'ai vu sousire
allait
quand il vit que le joli masque qui étoit avec moi ~~jeu~~ jouer
à ma place. Il me lui fit une profonde reverence lorsqu'il lui offrit
à s'asseoir près de lui. Elle mit ses cent cequins devant elle, et elle
commença par en gagner cent vingt parce qu'au lieu de mettre le
sept et le va, elle mit ^{la paix de} la parole. Son économie m'a plu, et j'ai
laissé qu'elle poursuivie à jouer. Dans la suite suivante elle
perdit trois cartes de suite, puis elle gagna une autre paix de

164 ⁶⁸ paroli. Après cela elle perdit encore deux cartes, et après avoir ramassé son or, elle salua le banquier, et nous partîmes. Mais à peine sortis de la sale je me mis à courir pour voir ^{d'où} sortoient des sanglots qui perçoient le cœur. J'ai vu le masque qui pleuroit s'éloigner. Frère me dit à l'oreille qu'elle étoit sûre que c'étoit son père qui l'avoit vue jouer, et qui pleuroit de consolation. Elle avoit dans sa poche deux cent quarante caguis qu'elle lui porta à la maison après s'être divertie trois heures. Et n'ai dansé avec elle qu'un menuet. La jouissance amoureuse, et le souper m'avoit tellement fatigué que je n'en pouvois plus. En attendant qu'elle dût je me mis assis dans un coin, et je me mis endormi. Je me mis étonné quand j'ai vu en ^{me} me levant Frère qui me cherchoit par tout. J'avois dormi trois heures. Je l'ai conduite aux trois rois, où je l'ai conignée à son père, et à sa mère. Le pauvre homme hon de lui même de joye quand il recut de sa fille l'or qu'elle avoit gagné, me dit de lui souhaiter un bon voyage car il alloit partir à la pointe du jour. Je ne pouvois pas m'opposer; et je n'en avois pas envie; et il s'attendoit peut être au contraire. Mais Frère à cet annonce monta en fureur; elle lui dit qu'elle vouloit rester avec moi, et elle lui reprocha que d'abord qu'elle se feroit un ami, il la lui avochoit. Quand elle vit que je ne prenois pas son parti contre son père, elle pleura, puis elle m'embrassa, et se les ai laissés. Le lendemain verra où je les ai mis. Je mis alla me coucher.

Le lendemain à huit heures j'ai vu dans ma chambre le beau lieutenant, qui après m'avoir dit que sa sœur lui avoit rendu compte de la mascarade à la quelle je m'étois engagé, me dit qu'il avoit un grand secret à me confier. Un des plus aimables seigneurs de cette ville, me dit il, mon ami intime, qui aime ma cousine, et qui a intérêt d'être discret est plus encore que tous nous autres, doit être de la partie, si vous n'y avez pas des difficultés. Ma sœur, et ma cousine, si vous y consentez en seront enchantées — Je voudrois savoir comment vous pouvez doubler de mon consentement. J'ai pensé à cinq; actuellement je penserai à six. Dimanche sur la brune vous serez où je vous dirai, nous souperont, et nous nous marqueront, et nous irons au bal. Demain à cinq heures nous nous verrons chez votre sœur. Dites moi seulement quelle est la taille de votre maîtresse, et de

l'ami de votre charmante cousine. Ma chère amie a deux ⁴⁷ 165
pouces moins de ma cour, et de ma cousine, et elle a la taille moins
fine, et mon ami est positivement fait comme vous de façon que je
vous prie pour lui toutes les fois que je vous vois par derrière. — Cela
me suffit. Laissez à moi le soin de penser à tout, et allez, car je suis
curieux de savoir ce que me veut le capucin qui est là dehors.

J'avois dit à Clairmon de lui faire l'aumône; mais il me dit
qu'il avoit besoin de me parler en secret. Je ne pouvois pas con-
sevoir ce qu'un capucin pouvoit avoir à me dire en secret.
Je l'ai fait entrer, et j'ai fermé ma porte. Monieur, me dit
il, faites attention à ce que je vais vous dire, et profitez en. Evitez
vous de la tentation de mépriser mes paroles, car vous pour-
riez payer de votre vie ce mépris. Vous vous repentiriez, et
votre repentir seroit trop tardif. Après que vous m'aurez bien
écouté faites ce que je vous aurai conseillé de faire, et ne me
faites la moindre interrogation, car je ne vous répondrai
pas. La raison qui m'empêchera de vous répondre est un
devoir au quel je me suis soumis, et que tout chrétien doit
respecter. C'est l'invincible sceau de la confession. Son-
gez que ma foi, et mes paroles ne peuvent pas vous être
suspectes puisque nul il intérêt m'empêche devant vous.
Ce n'est qu'une puissante inspiration qui me force à vous par-
ler ainsi. Ce ne peut être que l'ange votre gardien qui ne pou-
vant pas vous parler lui même se sert de mon organe pour
vous conserver en vie. Dieu ne veut pas vous abandonner.
Dites moi, si vous vous sentez aimé, et si je peux vous donner
le conseil salutaire que je renferme dans mon cœur —
N'en doutez pas, mon révérend père, parlez, donnez moi
ce conseil, vos paroles m'ont donné non seulement de l'émou-
tion, mais une espèce de terreur. Je vous promets de suivre
votre conseil, si dans l'exécution je ne trouve rien contre mon

honneur, et contre les lumières de ma raison — Fort bien.
 Un sentiment de charité vous empêchera aussi, quelque soit la fin de l'
 affaire dont vous vous mettez à part, de me compromettre. Vous ne
 parlerez à personne de moi ou que vous me consultiez, ou que vous ne
 me connaissiez point. — Je vous le promets. Partez, de grace. —
 Allez tout seul aujourd'hui avant midi à la place....., à la maison
, monter au second, et sonner à une porte que vous verrez
 à votre gauche. Dites à la personne qui ouvrira que vous voudriez
 parler à Madame..... On ne fera pas de difficulté à vous con-
 duire à sa chambre: je suis sûr qu'on ne vous demandera pas
 votre nom. Quand vous serez vis à vis de cette femme priez la
 avec douceur de vous écouter, et d'être secrète sur la chose que
 vous allez lui confier. En disant cela inspirez lui de la confiance
 mettant dans sa main un ou deux écus. Elle est pauvre, et je suis
 sûr que cet acte généreux vous gagnera dans l'instant son amitié.
 Elle fermera sa porte, et naturellement elle vous dira de lui parler.
 Vous lui direz alors d'un air sérieux que vous ne sortirez pas de
 sa chambre avant qu'elle vous ait remis la petite bouteille
 qu'une servante doit lui avoir consignée hier au commencement
 de la nuit avec le billet. Menez ferme, si elle résiste, ne faites
 pas de bruit, ne la laissez pas sortir de la chambre, empêchez la
 d'appeler quelqu'un, et finissez de la persuader lui disant que
 vous êtes prêt à lui donner le double de l'argent qu'elle
 perd en vous rendant la bouteille, et tout ce qui en dépend.
 Souvenez vous bien. Tout ce qui en dépend. Elle fera tout ce
 que vous voudrez. La somme que cela vous coûtera ne sera
 pas grande, mais quand même, votre vie doit vous être plus
 chère que tout l'or du Pérou. Je ne peux pas vous dire d'avance
 l'âge. Avant que j'aille, dites moi si j'ai pu apercevoir que vous iiez
 — Je misrai l'inspiration du même ange qui vous a dirigé ici.
 Après son départ je ne me suis pas trouvé en humeur de rire.
 La raison me disoit de mépriser toute cette filastroque, et de
 n'aller nulle part, et un fond de superstition qui me fut toujours

caractéristique m'empêchoit d'écouter la raison. ⁴⁸ Ajou: 167
Tous à cela que le capucin m'avait plu. Il avait l'air honnête,
et respectable. Il m'avait persuadé, et il me sembloit se devenir
sot agissant contre la persuasion. Tout d'un coup enfin je me
détourne, je prends le petit papier où j'avais écrit les noms qu'il
m'avait indiqués, je mets dans ma poche des pistolets innom-
brables, et je vais à l'endroit dit à Clémence d'aller m'atten-
dre à la même place où je devais aller. Ce fut pour précaution.
Comme le capucin m'avait dit. La laide vieille
Tout alla ~~donc~~ ^{comme le capucin} ~~se terminant~~ m'avait dit. La laide vieille
femme gagna courage à la vue de deux cequins, et ferma sa
porte au verrou. Elle me dit en riant qu'elle n'avait que j'étais
amoureux, et que c'était ma faute si je n'étais pas heureux.
Mais qu'elle m'en donnerait les moyens. A ces paroles j'ai d'a-
bord vu que j'étais chez une sorcière. La Bonfems à Paris
m'avait parlé avec le même style. Mais quand je lui ai dit
que je ne sortirai de sa chambre sans la bouteille, et tout
ce qui en dépendoit, la phisionomie devint horrible, et elle
trembla lorsque je l'ai empêchée de se lever tenant dans ma
main un carif. Quand enfin je lui ai dit que je lui donnerai
le double de l'argent qu'elle perdait me donnant tout ce que je
voulais, je l'ai vue calme, et tranquille. Elle me dit qu'elle
perdrait six cequins, mais que je lui en payerais volontiers
douze quand je me verrais, car dans le moment elle venoit
de me reconnaître. Je lui demande qui je suis, et elle m'a
étonné en me disant mon nom. Je crois alors de devoir tirer
de ma bourse douze cequins, et la vieille les voyant s'attendrit,
et pleure. Elle m'assure qu'elle ne m'avait pas fait mourir;
mais ~~que~~ certainement elle m'avait rendu amoureux, et mal-
heureux — Expliquez moi cela — Suivez moi. BnF MSS
J'entre avec elle tout ébahi dans un cabinet où je vois mille
choses dont le sens commun ne peut pas expliquer l'usage. Des
phyloges, des pierres, des métaux, des minéraux, des petits clous,

168
des grands, des terrasses, des fourneaux, des charbons, des statues
defformes, et que sais-je. Voilà, me dit-elle votre bourseille —
Qu'y a-t-il dedans? — Votre sang mêlé avec celui de la
comtesse, comme vous pouvez lire dans ce billet.

Ce fut dans ce moment là que j'ai vu de quoi il s'agissait,
et je m'étonne aujourd'hui que je n'aie pas donné dans un
grand éclat de rire. Au lieu de rire mes cheveux s'herissent,
et je me suis senti inondé par une sueur froide. Qu'aviez-
vous fait de ce sang? — Je vous avais induit — Qu'appelleriez-vous
induit? Comment? Ça ne vous entends pas — Vous allez voir.

J'étais effaré; mais la scène changea dans l'instant. La vieille
ouvrit une cassette d'une coudée de longueur, et je vis une
statue de cire couchée sur le dos, et toute nue; j'y lis mon nom,
et quoique mal faite, je reconnais mes traits, et je vois en sautoir
au cou de l'idole ma croix. Le simulacre ressembloit à un mon-
strueux Priape dans les parties qui caractérisent ce dieu. A cette
vue trop comique le fou rire me prend, et je me jete sur
un fauteuil jusqu'à ce que j'ai mis haleine. Vous riez? me dit
la magicienne. Malheur à vous si je vous avais baigné dans
ce sang selon ma science! Malheur encore plus grand si après
j'avais mis au feu votre portrait que vous voyez — Et à là
tout — Oui — Mais cela est à moi, voilà vos douze ducats.
Allumez moi du feu actuellement, car je veux fondre la sta-

tue, et pour ce sang permettre que je la jette par la fenêtre.
Le tout fut fait sur le champ.

La vieille qui avoit peur que je ne portasse tout cela avec
moi, me dit que j'avais la bonté d'un ange, et me baillant
la main me pria de lui pardonner, et de ne rendre compte
à personne de ce qui étoit arrivé entre nous. Je lui ai juré
que la comtesse même n'en sauroit jamais rien. Ce qui me
inspira fut que la rebelle sorcière me dit que si je voulois lui
montrer encore douze cequins, elle feroit devenir la comtesse

49 169

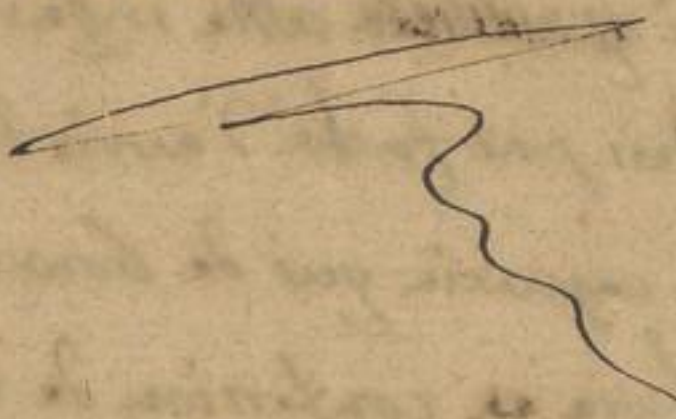
folle d'amour. Je l'ai remerciée, et je l'ai laissée en la con-
seillant d'abandonner son maudit métier qui la condamnoit
justement à être brûlée vive.

J'ai vu sur la place Clairmon, et je lui ai dit de retourner à
la maison. Malgré ^{tout l'or que} ~~je lui avais~~ cette infamie ^{m'avait} ~~elle~~ contre elle-
~~même~~ je n'étois pas fâché d'avoir tout su, et d'avoir sui-
vi le conseil du bon capucin qui de bonne foi me croyoit perdu.
Il dut avoir en la chose sa confession de la personne même qui
avoit porté le sang à la rouerie. Ce sont les miracles que fait
très souvent dans la religion catholique romaine la confession au-
viculaire.

Mes déterminé à ne jamais faire savoir à la comtesse que
j'avois découvert son horrible crime, je me suis disposé au con-
traire à avoir avec elle des procédés doux pour la calmer,
et pour lui faire oublier la cruelle injure que je lui avois
faite. Je devois remercier la providence qu'elle croyoit aux
sorcelleries, car sans cela, elle auroit prêté des accusés
qui auroient pleinement ^{justifiés} ~~accomplis~~ la vengeance.

D'abord que je fus chez moi j'ai pris le plus beau de deux man-
chettes que j'avois, et je suis allé lui en faire présent en lui
baisant la main. Il étoit double d'hermines. Elle me de-
manda en l'acceptant de la meilleure grâce du monde à
quel propos je lui ferois un si joli cadeau. Je lui ai répondu
que j'avois rêvé qu'elle étoit si fâchée contre moi qu'elle
avoit parlé à des démons pour me faire assassiner. Elle
me répondit en rougissant qu'elle n'étoit pas devenue folle.
Je l'ai quittée la voyant plongée dans des ombres re-
flexions. Soit cependant qu'elle ait oublié tout, soit qu'elle
n'ait pas trouvé le moyen de se venger j'en ai pas eu sujet
de me plaindre d'elle dans tout le reste du tems que ~~j'ai~~
passé à Milan. Le comte étoit retourné de son fiât. Il me

dit qu'au commencement du carême nous devions absolument aller y faire un tour. Je lui ai donc parole d'y aller. La comtesse dit qu'elle resteroit à Milan. Je suis allé en Lablès, et à penser à la mascarade.



W VIII

Chap. VIII

(Original Tome VII, chap. VI)

pages 171 à 204



141

chap. VIII

(Grafen von Turenne III. 1711-1712)
1711-1712

Masquerade surprenante. Mes amours heureux avec la Quin la
 Marseillaise abandonnée. Mon départ pour S. Ange.
 Ayant besoin dans mon projet de personnes de confiance, j'ai pen-
 sé à deux, dont je pouvois me fier sans en avoir le moindre dou-
 te. Ce fut l'époux de Zénobie parceque j'avois besoin d'un tail-
 leur, et Zénobie même qui devoit être prête pour faire ce
 qui pouvoit être nécessaire aux trois demoiselles que je vou-
 lois déguiser. En sortant donc à pied je fus chez le tailleur au
 quel j'ai fait quitter tout travail pour me conduire chez le plus
 riche fripier de Milan. Ce fripier me demanda si je voulois
 des vieux habits, ou de tous neufs — Vous avez du neuf? —
 Oui Monsieur: en homme, et en femme. — Trouvez moi
 auparavant un bel habit de velours pour moi tout neuf,
 qui ne soit connu de personne sans or, ni argent tout uni.
 Il m'en montre plusieurs, et je choisis un habit bleu dou-
 ble de satin blanc. Il me dit le prix, le tailleur marchand,
 nous nous accordons; je le mets à part, ^{lui faisant} ~~et j'écris~~ écrire
 le prix. C'étoit l'habit que je destinois à l'amant de la
 courtoise. Cherchez moi un autre bel habit pour homme
 bien fait trois pouces moins grand que moi — en voila un
 couleur de souffre de velours rat double de satin de la même
 couleur — de la garde. Mettez le lui, et écrivez le prix. C'é-
 toit l'habit que je destinois à l'officier. DSF
MSS
 Trouvez moi ^{deux} ~~une~~ robes de femme avec courtoise toutes neuves.
^{six} Ces dames sont tres ~~cette femme est~~ bien faites ~~plusieurs~~ six pouces moins grandes que
 moi — en voila deux d'hiver d'un goût différent; mais toutes
 les deux charmantes — J'en suis content. Faites le prix, et met-
 tez les à part. Une de ces robes étoit de satin couleur de feu:

L'autre étoit d'un bout de roye fille. Les couines étoient de la même taille — Je lui demande alors une robe pour la maîtresse de l'officier ^{deux pouds plus grosse que} ~~pour le capitaine~~ les deux autres, et il m'en donne une charmante à rayes — Je lui demande des chemises fines, et il m'en montre de toile batiste pour homme, et pour femme. J'en achète deux d'homme, et trois de femmes garnies de belles dentelles. J'achète aussi ^{des} mouchoirs de batiste, et plusieurs demi-aines de velours de différentes couleurs, de satin, et d'étoffes de roye, tous en petits morceaux. Je lui paye ^{environ} ~~pour~~ deux cent cinquante d'or de toute la marchandise; mais sous condition que si l'on venoit à savoir que j'ai acheté tout cela de lui, et qu'on pourroit prouver que ce fut de lui qu'on l'a vu, il doive me rendre tout mon argent, et reprendre la marchandise quelque soit l'état dans lequel elle puisse être. Il signe à cette condition, le tailleur prend tout cela et vient le porter avec moi à l'appartement garni que j'avois loué. Après l'avoir menacé de la mort s'il ne rend compte à quel-
qu'un du travail que j'allois lui ordonner, je m'enferme avec lui dans une chambre, je mets sur une table les habits d'homme, je tire de ma poche un couteau je commence à y faire de trous, puis à y mettre les doigts, et les déchirer deux ou trois pouds par ci, deux ou trois par là, culottes, vestes, habit, doubleuse, rien pouvant plus d'envie de vivre voyant le tailleur pâle, et tremblant, qui me croyoit devenu fou, et qui s'attendoit à être égorgé.

Après avoir ^{donné aux deux} fait ~~aux deux~~ trois habits soixante blessures toutes dans ce goût là j'ai mis devant le tailleur toutes les demi-aines, et les morceaux d'étoffe, et de velours que j'avois achetés de vingt diffé-
rentes qualités — C'est à vous, lui dis-je, à équiper votre bel esprit pour raccommoder ces ^{habits} ~~trois habits~~, en cousant mal ici les endroits de-
chirés, et en leur mettant des pièces plus mal assorties que vous pour-
rez là où il vous paroitra plus à propos de les mettre. Vous voyez que vous avez beaucoup à travailler. Je vous ferai donner à mon-

54 173
ger dans un autre chambre, et vous ne sortirez plus d'ici avant que
votre ouvrage ne soit fini. Je m'en vais appeler votre femme: elle
aura aussi à travailler, et elle couchera avec vous — Et ce que vous
allez aussi mettre en morceau ces trois belles robes? — Surement
— C'est un mensonge. Ma femme va pleurer.

Avant d'aller chercher Zenobie j'ai acheté ^{cinq} paires de bas de
soye blanc paille, des gants d'homme, et de femme, deux chapeaux
du plus fin castor, ~~deux~~ ^{des} marques d'hommes en caricature, et trois
pour femme à belle physionomie naturelle, mais ^{vieille}. J'ai
aussi acheté ^{des} assiettes de porcelaine. J'ai mis tout cela dans une
voiture à porteur, où j'ai fait entrer Zenobie que j'ai conduite
chez le pâtissier.

J'ai trouvé son mari ^{qui} travailloit à chercher les morceaux pour
mettre des pièces. Zenobie étoit interdite; mais lorsqu'elle me
vit traiter les robes de femme comme j'avois traité les ~~hommes~~ ^{habit}
d'hommes, elle eut peur tout de bon. Son mari l'encouragea, et
lorsqu'elle comprit mon intention, elle conçut que j'aurois été dans
mon bon sens selon l'idée bizarre qui m'étoit venue. Zenobie ven-
chait sur mon idée lorsque je lui ai dit de me redonner ces robes à
un point que les dames qui en seroient vêtues exciteroient à l'a-
mour plus encore qu'elles ne feroient, si elles étoient ^{n'} ^{gâtées} ~~sauvées~~
^{nulle} ~~trouvées~~ ^{part}.

Zenobie les déchira à la gorge aux épaules, et elle maltraita
les coutures au point qu'on devoit quelque part voir la chemise.
Je les ai laissées travailler, et plus que la moitié de la journée. Je les ai laissées travailler,
— les faisant bien nourrir, et en allant trois ou quatre fois par
jour voir leur ouvrage, et en sortant toujours plus content.
L'ouvrage ne fut fini que le ^{samedi} ~~dimanche~~ après dîner. J'ai congédié le
mari en lui donnant six ^{écus} ~~écus~~; mais j'ai gardé Zenobie, car
elle devoit être nécessaire aux demoiselles. J'ai eu l'attention

Je mettre dans une chambre poudre, pomades, et peignes, et tout ce que des demoiselles comme il faut pourroient désirer. Il y a aussi aussi de la ficelle, et de ruban de fil.

Le lendemain à cinq heures, j'ai trouvé le jeu en grand train, et ne voyant pas les demoiselles je suis allé chez la tante, où elles étoient. Elles me dirent qu'elles ne jouoient pas parce que M. Barro étoit trop heureux — Mais mon frère gagne, me dit Mademoiselle Q... La tante étant sortie, elles me demandèrent si le tante n'avoit dit qu'il y auroit aussi une autre fille, et je leur ai assuré qu'elles seroient contentes; mais pour plus que moi. Je leur ai dit que j'avois besoin de parler à l'officier le lendemain matin. — Dites nous comme nous seons marquées — Comme vous me l'avez ordonné — Je ne vous ai rien dit car ^{Ne m'avez vous} ~~vous m'avez~~ pas dit que vous vouliez être mesde n'être pas connues? Vous ne savez pas connues — Mais comment? — A l'empêcher; à surveiller la plus grande curiosité. A avoir un cercle depuis le commencement jusqu'à la fin du bal. Mais ne me demander pas comment, car je veux jouir de votre belle surprise. Les cours de théâtre sont ma passion. Vous ne savaient rien qu'après souper. — Vous voulez que nous souper? — Si cela vous fait plaisir. Je suis un grand mangeur, et j'espère que vous n'avez pas la crainte de me laisser manger seul. — Non, vraiment, puisque cela vous fait plaisir. Nous mangerons même peu à dîner. Je suis seulement fâché que vous fassiez pour nous une dépense — Ce n'est rien. En partant de Milan je me féliciterai d'avoir goûté un plaisir en compagnie de deux ^{cette ville} plus aimables demoiselles qu'on puisse voir dans ~~la ville~~ ^{la ville}. — Comment vous traite la fortune? — Carrano me gagne deux cent cinquante par jour — Et vous lui en gagnez deux

55 175

mettre dans un — Je suis cependant en perte — Vous le débarrasserez
~~Hémarche~~
~~Le di~~ — Voulez-vous que je vous donne ce spectacle? — Il me feroit
bien platir. Mon frère m'a dit que vous ne voulez pas être avec nous
— Non. Parcequ'on me connoitroit. Il m'a dit pourtant que la personne
qui sera avec vous me ressemble — Tout à fait, dit la couine, l'ovis
dans le visage, car il est blond — Il est bien heureux. Les blonds char-
ment les bruns — Pas toujours, dit la couine. Vous pouvez bien nous
^{dire} ~~déjà~~, il vous nous faites habiller en hommes — Si donc! Je n'
y ai pas seulement pensé. Je ne peux souffrir une jolie fille
habillée en homme — C'est singulier. Dites ~~moi~~ pourquoi
— Avec plaisir. Si une fille habillée en homme paroitroit
subitement un homme, elle me dégoûte, car je vois qu'elle n'a
pas la charmante beauté que doit avoir une femme, dont la
forme doit être différente de celle d'un bel homme; ~~car je~~
~~mais par sa figure de femme, car elle a la même figure que~~
~~la femme en homme~~ — Et si cette fille habillée en homme
vous fait voir qu'elle a les beautés que vous exigez d'une
belle fille? — Pour moi, j'en suis fâché qu'elle me prouve de l'il-
lusion; car j'aime à ne regarder que la seule physionomie, et
m'imaginer le reste — Mais souvent l'imagination trompe
il y aigue. Je deviens toujours amoureux du visage prêt à pardonner
tout le reste, si j'obtiens la grace de le voir. Vous n'êtes
Je n'ai de l'énergie que vous donnez à votre raisonnement — Ai-
mez-vous d'être habillée en homme — Oh! Je n'y attendrai
que vous nous ferez cette question. Après tout ce que vous avez dit
nous ne pouvons plus vous répondre. ~~Alors parlez-moi? Non.~~
~~Je suis même jadis une fois en de l'homme et l'homme~~
~~en homme, l'homme dit bien clairement que nous y perdions~~
~~le sens de l'homme, l'homme dit bien clairement que nous y perdions~~
~~il n'y a jamais de l'homme, l'homme dit bien clairement que nous y perdions~~

retourner chez vous sans rien que personne vous verra. La même voi-
ture à quatre chevaux devra s'en aller d'abord que vous serez de-
cendus. Vous irez chez vous en chaise à porteurs. Le maître qui
au bal vous fera tant d'effet qu'on voudra vous connaître
comme qui courte — Je vous donne ma parole que la connais-
sance que vous me donnez sera faite exactement. Celui qui la fera
sera mon ami, le marquis F..., qui est impatient de vous connaître.
— Je vous attends donc à sept heures à la maison que vous ha-
bitiez. Vous viendrez tout en chaise à porteurs, et vous irez
aussi en chaise à porteurs au bal. Je compte à quatre che-
vaux ne doit vous venir que pour vous sauver. L'atten-
tion que vous devez avoir est que le cocher ne soit pas connu.

vous n'avez besoin d'aucun domestique. Je lui ai donné la clef
d'une loge, où ils auroient pu aller se reposer à leur bon plaisir.
Pour moi, je me suis déterminé à m'habiller en Pierrot.

Il n'y a pas de masque qui déguise plus que celui là, car il
cache la forme de toute la personne, ^{ne laissant voir que la cou-}
leur de la peau nulle part. ^{Le lecteur peut se souvenir de ce qui}
m'est arrivé il y a dix ans lorsqu'en Pierrot. ^{il est la marque d'un être}
~~me suis fait, toujours le même.~~ Le tailleur m'a trouvé

un habit, que j'ai fait mettre avec les autres, et pourvu de
mille cequins dans deux bourses je me suis trouvé chez le pa-
rtier à six heures, et demie, où j'ai trouvé les conviés mis
pour souper d'abord que la compagnie arriveroit. J'ai enfermé
l'entée dans la chambre où il y avait tout le nécessaire ^{pour la mascarade}

À sept heures précises j'ai vu la compagnie, et j'étais en-
chanté de connaître le marquis F... que j'ai trouvé accompli.
Il étoit beau, jeune, et riche, très amoureux de la cousine à
la quelle il baïsa avec beaucoup de respect la main. La mai-
tresse du lieutenant étoit un bijou; elle étoit folle de lui;

~~elles y parurent si bien que~~ Comme on savoit que je ne
voulais leur faire voir les marques qu'après le dîner, nous nous
mîmes d'abord à table, et nous fîmes un dîner délicieux, car
tout étoit excellent. Le masqui ne savoit pas qu'un pareil
hôteur existoit. Lorsque nous fûmes en état de nous lever je
leur ai fait un petit préambule. Votre mascarade, leur dis-je,
car je ne veux pas être avec vous, représentera cinq gueux,
deux hommes, et trois femmes. Vous aurez chacun un anneau
à la main comme pour demander l'aumône, et vous vous
promèneront ^{tous ensemble} ainsi dans par le bal. Venez avec moi dans cette
chambre, et vous verrez vos habits de vrai gueux.

Mon plaisir fut extrême en voyant le dégoût de tous les
cinq à cet annonce. Ils me suivirent, j'ouvris la chambre,
et ils virent la belle Zenobie, qui leur fait la révérence,
se tenant devant la table, où étoient les ^{superbes robes} ~~robes superbes~~
^{devenues} ~~guenilles~~ guenilles. Voilà dit-je aux deux courtisanes vos robes
bec, et voilà la robe, mademoiselle, un ^{peu} ~~plus~~ plus coûte.
Voilà vos chemises ~~de nuit~~, vos mouchoirs, vos bas, et voilà
une toilette où vous vous laverez coiffer en gueux par
votre très humble servante que voilà. Voilà vos marques,
dont la physionomie n'est pas si belle que la robe, et voilà
trois anneaux sur les quels on mettra l'aumône que vous
demanderez, ces ^{jaquetiers} ~~jaquetiers~~ qui contiennent un sou feront voir vos
très pauvreté, si la cas arrive, si on voit le haut de votre jambe,
et ces bas avec des trous ^{indiquent} ~~indiquent~~ que vous n'avez pas un
sou pour acheter de la robe bonne pour le boucher. Ces
pichets vous tiendront lieu de bouches, et nous ferons des ou-
vertures à vos pantalons, dont le quartier derrière sera pour

le talon. Ces gants auront des trous aussi, et d'abord que vous aurez
changé de chemise on déchirera par ci par là la dentelle qui
forme le tour de gorge. Les trois demoiselles virent d'abord la
magnificence de ce déguisement. Elles voyaient la beauté de
ces robes mises ainsi en lambeaux, et elles n'osaient pas dire
c'est un dommage.

Venez voir les habits de vos gueux. Les voici: j'ai oublié
de faire des trous ^{aux} chapeaux. Comment trouver vous cela?
Allez mesdemoiselles, et fermez votre porte, car vous devez
changer de chemises. Faites nous habiller aussi.

Le Marquis de T... étoit lui de lui-même en songeant
à l'effet que cette mascarade devoit faire, car on ne pouvoit
rien inventer de plus noble. On voyoit les habits superbes tous
rents déchirés exprès, et rapiécés si comiquement que c'étoit
un charme. Dans une demi heure nous fumes vêtus les bas
avec des trous, les souliers coupés exprès, les chemises de Bas
fistées avec des manchettes de fine dentelle déchirées exprès,
les cheveux épars, les marques qui indignoient le despoir,
et l'arnette de porcelaine rongée exprès à l'entour faisoit
un spectacle. Pour moi en Piarot on me trouva inconvenien-
ble. Les demoiselles furent plus lentes à s'habiller à cause
de la coiffure. Leurs cheveux alloient de tout leur long sans
qu'ils pussent aller; Mademoiselle Q... les avoit jusqu'à
mi-jambe. Elles ouvrirent à la fin la porte, et nous vîmes
tout ce qu'une charmante fille pouvoit exposer pour intéresser,
et malgré cela très déguisée. J'ai admiré l'adresse de Je-
nobia à les habiller. Les coutures déchirées monstroient leurs

179 84
180

jambes dont on voyoit la blancheur par les goushous des bas,
les chemises déchirées à propos sous une ouverture de la robe
laidoient voir des petits morceaux de leurs beaux
seins. Mais les cheveux jusqu'au bas feroient triompher
Mademoiselle Q...

Je leur ai appris comme elle devoient marcher, comment
elles devoient tenir la tête pour mouvoir à pitié; et com-
ment elles devoient tenir leurs fins mouchoirs pour faire
voir leur misère dans les trous qu'ils avoient. Et chassées,
lors d'elles mêmes il leur tardoit d'être au bal; mais j'ai voulu
y aller avant elles pour jouir du plaisir de les voir entrer. J'ai
mis vite mon masque de Pierrot ayant dit à Zénobie d'aller se
coucher, puisque nous ne rentrions qu'à la pointe du jour.

J'entre au bal, et comme il y avoit plus de vingt Pierrots per-
sonne ne me regarde. Cinq minutes après je vois tout le monde
qui accourt pour voir des masques qui amusoient, et je me mets
à la place, où j'étois sûr de les bien voir. Le marquis étoit
entre les courtois. Leur marche lente, et piteuse ^{intéressoit} ~~amusoit~~.
Mlle Q... avec sa robe de satin couleur de feu tout en lambeaux,
et ses cheveux qui la couvroient toute imposoit silence. La foule
n'a commencé à parler qu'un quart d'heure après. ~~à propos~~
~~L'air~~. Quelle mascarade! Quelle mascarade! Qui sont elles, qui
sont ils? Je n'en sais rien. Je le saurai, ce qui me combloit de joie
étoit leur allure.

L'Orchestre sonne. ^{Mais} ~~Les~~ beaux marquis en domino se pressent
à mes genoux pour les inviter à danser un menuet; ~~et elles~~
^{les} ~~elles~~ font voir leurs jolis déchirés, ~~et~~ s'en dispensent. Ce bal
m'a beaucoup plu. Après les avoir vus par tout le bal pour

Mus d'une heure, et m'être rejoui de la réussite de ma mascarade, et assuré que la curiosité s'entendrait toujours plus grande, je suis allé voir Camano qui avait un gros jeu. Un masque en bûche, et en marteau dans le costume venitien portait à une seule carte, et me donnait cinquante ceguins pardi, et paix de pardi à ma guise, et perdoit trois cent, le masque était de ma taille, et on disait que c'était moi. Camano disait que non. Le masque trois ou quatre ceguins sur une carte pour avoir le droit de rester là, et dans la taille m'importe la masque venitienne met cinquante ceguins sur une carte, trouve le pardi, et la paix, et il retire tout ^{ou} l'argent qu'il avait perdu qui c'est tout là en dix fois.

La taille en suite il a le même bonheur il se fait payer, et il s'en va. La chaise restait vide, je la prends, et j'entends une dame me nommer, et dire que j'étais dans la salle du bal habillé en gueux avec quatre autres masques que personne ne connaissait comment en gueux. dit Camano — En gueux; tout déchiré, en lambeau, et malgré cela magnifique, et en même temps comique. Ils demandent tous les cinq l'assurance — On devrait les laisser du bal.

Je commence à mettre des ceguins sur une carte prise au hasard sans compter, et je perds cinq ou dix cartes de suite; en moins d'une heure je perds cinq cent ceguins. Camano m'étudiait, tout le monde disait que ce n'était pas moi, parce que j'étais resté en gueux au bal. Dans trois heures heureuses, je ~~gagne tout~~ ^{ce pardi} ce pardi, et je pourrais avec tout le tas devant moi. Je mets une bonne poignée de ceguins; je gagne la carte, je fais pardi, je gagne, je mets à la paix, et je ne vais pas en avant, car la banque était aux abois. Il me paye; et il fait demander au cainier mille ceguins; pendant qu'il mène, j'entends dire voilà les gueux, voilà les gueux.

Il se mettent devant la banque de Carraro, qui regarde le Marquis
 F..., et lui demande une prise de Tabac. J'ai admiré alors un
 beau trait de jeu, que je n'ai pas prévu. Le marquis tire de
 sa poche un papier où il y avait deux sous de Tabac, et lui en
 donne, la ruse fut générale. Mademoiselle Q... allonge son arriette
 pour lui demander l'aumône, et il lui dit qu'avec des si beaux
 cheveux elle ne lui ferait pas pitié; mais que si elle vouloit les
 mettre sur une carte il les évalueroit ^{mille} ~~en~~ cequins. Mademoiselle
 Q... allonge son arriette vers moi, je lui mets une prise de cequins
 du bout des doigts, et j'en fais autant aux deux autres. ~~Je leur ai fait~~
~~Je leur ai fait~~ dit Carraro, aime les jeux. Elles s'en allerent
~~avec un sac de cequins~~ ~~Je leur ai fait~~ Miki dit à Carraro,
 que sûrement le jeu à l'habit couleur de paille étoit moi.
 Je l'ai connu ~~Je l'ai connu~~ d'abord dit Carraro; mais qui sont les ^{jeunes} ~~jeunes~~
~~les jeunes~~ Nous le saurons — Cette mascarade est la plus
 chère qu'on puisse inventer, car ces habits sont tous neufs.
 En attendant l'or, il metoit. Les mille cequins arrivent. Le poste
 à cent, et à la seconde taille j'emporte tout. Il me demande,
 si je veux jouer encore, je lui fais signe ^{que non,} ~~que non,~~ et je lui mar-
 que de la main que je prendrai un billet du carlier. Miki
 avec sa balance, et voulant aller donner je lui donne tout
 moins une cinquantaine de cequins ^{moins} l'or que j'avois, il me fait le billet de vingt ^{vingt} ~~vingt~~ livres d'or,
 et quelques onces que Carraro signe, ce qui feroit plus que deux
 mille, et quatre cent cequins. Je me lève, et en maintenant de
 Pierot marchant de travers je vais ~~à la salle au parterre, puis je~~
 vais à ma loge au troisième rang, où mes jeux se trouvoient,
~~loges mes jeux~~ ~~et dans cette que j'avois dans le lieu~~
~~etant~~ ~~je suis~~ pour m'essuyer, car j'étais tout en nage. Je paye en
 leur faisant entendre que c'étoit moi, et pour lors nous voilà

enchantei de parler ensemble sur toutes nos aventures. Nous é-

tions tous sans marque; mais nous n'avions rien à craindre, car

Les deux loges qui cotoyent la nôtre étoit vides. ^{Les trois gentes parleront}
 de me vendre l'aumône que je leur avois faite; mais je leur ai répondu de
~~proposition, et de leur dire qu'elle qui me demandait, si je~~
~~foron qu'elle n'insisterait pas. Le Marquis s'est mis à dire qu'on le prenait~~
~~pour moi, et que cette mesure pourroit faire deviner quelque~~
~~chose. je lui ai dit que vers la fin du bal je me demanderois.~~
~~Je ne puis pas le savoir, mais je ne puis pas le dire.~~

~~Je ne puis pas le savoir, mais je ne puis pas le dire.~~

~~Je ne puis pas le savoir, mais je ne puis pas le dire.~~

~~Je ne puis pas le savoir, mais je ne puis pas le dire.~~

~~Je ne puis pas le savoir, mais je ne puis pas le dire.~~

~~Je ne puis pas le savoir, mais je ne puis pas le dire.~~

~~Je ne puis pas le savoir, mais je ne puis pas le dire.~~

~~Je ne puis pas le savoir, mais je ne puis pas le dire.~~

~~Je ne puis pas le savoir, mais je ne puis pas le dire.~~

~~Je ne puis pas le savoir, mais je ne puis pas le dire.~~

~~Je ne puis pas le savoir, mais je ne puis pas le dire.~~

~~Je ne puis pas le savoir, mais je ne puis pas le dire.~~

~~Je ne puis pas le savoir, mais je ne puis pas le dire.~~

~~Je ne puis pas le savoir, mais je ne puis pas le dire.~~

~~Je ne puis pas le savoir, mais je ne puis pas le dire.~~

~~Je ne puis pas le savoir, mais je ne puis pas le dire.~~

~~Je ne puis pas le savoir, mais je ne puis pas le dire.~~

~~Je ne puis pas le savoir, mais je ne puis pas le dire.~~

~~Je ne puis pas le savoir, mais je ne puis pas le dire.~~

~~Je ne puis pas le savoir, mais je ne puis pas le dire.~~

~~Je ne puis pas le savoir, mais je ne puis pas le dire.~~

~~Je ne puis pas le savoir, mais je ne puis pas le dire.~~

— Quarante; mais c'est étonnant. Nous nous souviendrons de
cette mascarade. Il y a à parier, dit le marquis, que personne
ne nous imitera — Mais nous mêmes, dit la cousine, n'oserions
pas y venir une autre fois.

Nous revînmes nos marques, et je les ai précédées. Après a-
voir fait des impertinences aux arlequins, et aux arlequines j'ai
vu ^{Thérèse} ~~la~~ en domino, et de la manière la plus gauche du
monde je l'ai invitée à la contredanse — Vous êtes, me dit elle,
le Pierrot qui a débarqué — J'ai confirmé par Pantomime —

~~Vous êtes le grand maître — Je lui ai dit un peu mais~~
~~par les yeux, et elle me dit ce qu'il me fallait, et~~
~~elle a dit: J'ai dansé comme un démon: on me voyoit toujours~~
dans le moment de tomber, et j'étois toujours debout.

La contredanse finie, ^{je l'ai conduite à sa loge} ~~elle m'a dit dans la loge~~ où Treggi étoit seul;
et elle m'y laissa entrer. Ils furent étonnés lorsque j'ai ôté mon
masque, car ils me croyoient avec les guenues. J'ai donné à
M. Treggi le billet au porteur, ^{dont il me fit d'abord quitance,} et je suis redescendu sans masque
sur le stage ce qui dérouta tous les curieux qui venoient pour
moi le Marquis ?.....

Vers la fin je suis sorti ^{prenant} ~~par~~ une chaise jusqu'au Cordus;
et traversant une maison j'en ai pris une autre qui me porta
chez le pâtissier, où j'ai trouvé Zenobie au lit qui me dit qu'elle
étoit sûre que je rentrerois avant les autres. Ce fut la première
fois que je l'ai eue véritablement entre mes bras. J'y suis resté
jusqu'à ce que le ~~troupeau~~ de quatre chevaux m'avertit que mes
guenues rentroient. Zenobie se habilla vite comme un éclair.
Le Marquis, et le lieutenant allèrent se déshabiller, et ayant dit
aux trois guenues que je pouvois rester, car elles pouvoient se dis-
puter de changer de chemise, et de bas, elles ne firent pas des diffi-

60 1888 89

cultes. J'ai borné mes regards à Mlle Quin, dont j'ai admiré toutes les
beautés, ^{et} dont elle se sent en devoir de n'être pas avare. Zélie la laissa
après avoir ramassé ses cheveux pour aller coiffer les autres, et pour lors elle
me permit de l'aider à se remettre sa robe, ~~et elle lui donna~~ ^{laissant} que mes
yeux jouissent d'un grand bon que sa chemise avait au devant de sa poi-
trine — Que ferez vous de cette chemise? mademoiselle — C'est un
enfantillage; mais nous avons décidé de garder tout en mémoire
du fait. Vous en laisserez le soin à mon frère de nous faire
tenir tout ce que nous laissons ici. Nous allons nous coucher.
Viendrez vous chez nous ce soir? — Etant sage, je devrais en-
visiter votre présence — Et étant bien sage, je ne devrais pas
vous exciter à venir — Quelle repartie! Vous me venez cer-
tainement. Oserai-je vous demander un baiser? — Deux.

Mon frère, et le Marquis M. sortirent. Deux chaises ~~à~~
~~portières~~ ^{portèrent les} que j'avois fait venir à la porte ~~meurent~~
~~deux~~ ^{coûtes} chez elles, et deux autres que j'ai fait venir
après partirent avec le lieutenant, et la maîtresse, et
le Marquis restèrent avec moi me dit le plus poliment du
monde qu'il desiroit de me payer la moitié de ce que la
mascarade me coûtoit — J'ai deviné que vous alliez m'
humilier — Ce n'est pas mon intention; et je n'insisterai
pas. Mais vous sentez que c'est moi qui desiers l'humilié
— Non; car je compte sur votre esprit. Vous voyez que je
~~ne me coûte rien~~ ^{ne me coûte rien}
~~l'argent~~ ^{ne me coûte rien} ~~ne me coûte rien~~
~~et le reste du carnaval~~ ^{le reste du carnaval} ~~ne me coûte rien~~
role d'honneur de vous laisser payer ma part dans toutes
les parties de plaisir dans les quelles je pourrais me trouver
avec vous dans ~~le reste du carnaval~~ ^{le reste du carnaval}. Nous souperons
ici quand il vous plaira: c'est chez moi. Vous ferez la com-

185

186

pagnie, et je vous laisserai payer la carte. — Fort bien. Cet arrangement me plaît. Soyons bon amis, et je vous laisse avec cette charmante femme de chambre que je ne comprend pas qu'elle ait pu exister à Milan inconnue à tout le monde, excepté vous. — C'est une bourgeoise, qui sait garder le secret. Dis-je vrai madame? ~~Je mourrai~~ Je mourrai plutôt que de dire à quelqu'un que Monsieur est le Marquis F... — Très bien. Ne manquez donc jamais à votre parole. Voilà un petit souvenir.

Il lui donna alors une jolie bague ^{qu'elle} ~~qui elle~~ accepta ~~de très bonne grâce~~ ^{de très bonne grâce}, et il s'en alla. C'était une rosette qui pouvoit valoir ^{cinquante} ~~soixante~~ cequins. ~~Quand on est si riche, on ne doit pas compter~~ une heure après, je l'ai renvoyée avec vingt quatre cequins. J'ai dormi jusqu'à deux heures, j'ai bien dîné, ~~et~~ je suis allé ^{puis je suis allé} chez moi pour m'habiller, ~~et j'ai fait~~ la Q... que, selon ce qu'elle m'avait dit, je ne devoi pas trouver bien sage. Tout le monde jouoit, elle exceptée, qui appuyée à une fenêtre, et attentive à lire ne s'apercevoit pas de mon arrivée. Elle mit dans sa poche la brochure d'abord qu'elle me vit devenant rouge de fureur — Oh je ne suis pas indiscret. Je ne dirai rien à personne que je vous ai surpris en lisant un livre de prières — Précisément. Et je serois perdue de réputation si on savoit que je suis dévote — A-t-on parlé de la maraude? Dit-on qui étoient les marques? — On ne parle que de cela; et on nous plaint de n'avoir pas été au bal. On se plaint de savoir qui étoient les marques, parce qu'on dit qu'une voiture inconnue à quatre chevaux, qui alloient comme le vent, les ont transportés à la première poste, où Dieu sait quelle route ils ont prise. On dit que mes chevaux étoient portés, et il me

vient alors envie de leur donner un démenti; et on dit aussitôt que
 vous devez les connoître, car sans cela vous ne leur auriez pas don-
 né des poignées de cequin. Ce qui est vrai est que nous avons
 un grand plaisir. Si vous faites si bien toutes les commissions qui
 on vous donne, vous êtes unique — Mais ce n'est que de vous que
 j'aurais pu ^{accepter} ~~prendre~~ une pareille commission — Aujourd'hui de moi,
 et demain d'une autre — Oui: je le vois, la doit passer dans vo-
 tre esprit pour instant; mais je vous jure que si vous me
 trouviez digne de votre cœur, votre image dans le mien ne l'est
 feroit plus — Je suis sûre que vous avez dit cela à mille
 filles, et que vous les avez méprisées après qu'elles vous ont
 trouvée digne de leur cœur — Ah! De grâce. Ne vous rendez
 pas du tout méprisée, car vous me supposez un monstre. La
 beauté me séduit, j'aspire à en jouir, mais en vérité je la mé-
 prise si ce n'est pas l'ameur qui m'en offre la jouissance.
 Or vous voyez qu'il est impossible que je méprise une beauté
 qui ne l'est donnée à moi que par amour: je devrais comen-
 cer par me mépriser moi-même. Vous êtes belle, et je vous adore,
 mais vous vous trompez bien si vous croyez, que je pourrais me
 contenter ^{de} ne vous posséder que par un effet de votre complai-
 sance — Vous en voulez à mon cœur — Précisément. C'est
 mon seul objet — Pour me rendre malheureuse dans quinze
 jours — Pour vous aimer jusqu'à la mort. Pour signer à toutes
 vos loix — Vous vous fixeriez à Milan — N'en doutez pas, si
 vous me rendiez heureux sous cette condition — Je préférant
 de la chose est que vous me trompez sans le savoir, s'il est
 vrai que vous m'aimez — Trompez quelqu'un sans le savoir,
 c'est pour moi du nouveau. Si je ne le sais pas, je suis innocent.
 — Mais vous ne me trompez pas moins, si je vous croi, car vous
 ne serez pas le maître de m'aimer quand vous ne m'aimerez plus.

187 92

13

188

C'est entre les possibles, mais je rejette cette idée en prison :
 nerve. J'aime mieux me croire amoureux de vous à perpétuité.
 Depuis que je vous connois je ne trouve plus à Milan une fille
 jolie — Pas même la charmante fille, qui nous a servis, et
 que vous avez peut être en entre vos bras jusqu'à ce moment.
 — Que dites vous là, divine marquise, c'est la femme du
 tailleur, qui a travaillé à vos habits; elle est partie une de-
 mie heure après vous, et son mari ne l'auroit pas laissée
 chez moi, ^{s'il n'aurait pas vu} ~~si je ne l'avais dit~~ que j'en avois besoin pour
 faire servir trois ^{dames} ~~dames~~ — Elle est jolie comme un cœur.
 Est il possible que vous ne l'aimiez pas? — Comment aimer
 une personne, dont on sait qu'un magot jouit quand bon lui
 semble? Je sent plaisir que cette jeune femme m'a fait ce ma-
 tin fut lorsqu'elle me parla de vous — De moi? — Me pardon-
 nez vous, si je vous confesse, qui étant curieux, je lui ai de-
 mandé la quelle des trois filles qu'elle devoit avoir un cors
 chemise étoit plus belle? — Question de libertin. Eh bien! que
 vous à t-elle répondu? — Que celle aux longs cheveux cha-
 tains étoit toute supérieurement belle — Je n'en croi rien,
 car j'ai appris à changer de chemise avec decena, elle ne peut
 avoir vu que ce qu'un homme même auroit pu voir,
 elle a voulu flatter votre curiosité indiscrète; si j'avois
 une femme de chambre dans ce goût je la chasserois.
 — Vous êtes fâchée — Non — Oh! vous avez beau dire
 non. J'ai vu votre ame dans votre petite incartade. Je suis
 au désespoir de vous avoir tenu ce propos — Alors: ce n'est
 rien. Mais je sais que les hommes questionnent sur cela les femme
 mes de chambre, et qu'elles répondent toutes comme votre belle,
 qui voudroit peut être vous rendre curieux d'elle — Comment

pouvoit elle croire de me flatter en vous exaltant au dessus des
deux autres, tandis qu'elle ne sauroit pas que vous étiez celle que
je préférerois. — Si elle ne le sauroit pas j'ai tort; mais elle n'
a pas moins menti. — Elle peut avoir inventé; mais je ne crois
pas qu'elle ait menti. Vous n'iez, et vous me railliez — Je vis
parce que j'aime à vous laisser croire tout ce que vous voulez.
Je veux vous priver d'un plaisir. Voici deux cequins. Mettez les
à la loterie sur un arbre, et vous me donnerez le billet quand
vous viendrez me voir, ou vous me l'envoyez. Personne ne doit
savoir cela — Vous l'aurez demain. Pourquoi me dites vous
de vous l'envoyer — Parce qu'il se peut que vous vous ennuyiez
avec moi — Ah! je sais air! Je suis bien malheureux. Quels sont
vos numéros? — Je trois, et le quarante. C'est vous qui me
les avez donnés. Trois pincées de cequins: toujours quarante.
Je suis superstitieuse. Il me semble que vous êtes venu à Milan
pour me porter bonheur. — Ce sont des paroles qui me com-
plaisent de joye. Vous avez l'air d'être un peu soucieux; mais
ne vous ennuiez pas, si vous ne gagnez pas cet arbre, di-
tez la conséquence que je ne vous aime pas au moins, car le
sophisme me seroit montueux — Je ne raisonne pas si mal
— Croyez vous que je vous aime? — Oui — Me permettrez
vous de vous le dire cent fois? — Oui — Et de vous le prouver
de toutes les façons? — Pour les façons je veux les savoir d'a-
vance, car celles que vous croirez les plus efficaces ^{pourroient} ~~pourroient~~
peut être me sembler très inutiles. — Je prévois que
vous me ferez soupirer long temps — Plus que je pourrai —
Et quand vous n'en pourrez plus — Je me rendrai. Et es-
vous content? — Oui. Mais je vais employer toute ma force
pour diminuer la vôtre — Faites cela. Vos efforts me plairont
— M'aidez vous à venir? — Oui — Ah! Charmante

189 94. marquise, vous n'avez besoin que de parler pour rendre un hom-
me heureux. Je pass tout en feu, et réellement heureux: non
pas en imagination; mais réellement.

Je suis allé au Theatre, et j'ai vu à la banque de Carano
la marque qui lui avoit gagné les troiscent cequins la nuit
precedente qui jouoit tres malheureusement. Il perdoit en
marques plus de deux mille cequins, et dans moins d'une
heure mille, et Carano mit

marques plus
 heure il fit arriver la somme à quatre mille, et Corrado mit
 bas les cartes, ^{disant} ~~et dit~~ que c'étoit assez. Il se leva, et le mar-
 que partit. C'étoit un Spinola Senois. Voyez vous, lui dis-je,
 si je vous aurois gagné une gageure? Avouer qu'en Piémont
 vous ne m'aurez pas connu? — C'est vrai. Mais la cas a fait,

que j'avois devant moi le masque queux que je prenais pour
vous. Vous savez qui c'est — Point du tout — On dit qu'ils sont
tous venutiers, et qu'en sortant d'ici ils sont allés à Bergame.
A. B.

Je lui ai allé raconter avec la comtesse ~~et les autres~~, son oncle, et
croient la même chose
Minké, qui ~~avait la même idée~~. Minké me dit que les
sages m'avaient tous condamné lorsque j'ai donné à ces mas-
ques les poignées de caquins. Je lui ai répondu que ^{pour} cette
action je ne buisais que le suffrage des fous.

action je ne voyois que le rapport
le lendemain j'ai joué l'ambo, et l'après dîné j'ai porté
à la superstieuse le billet. C'étoit amoureux tant qu'on
pouvoit l'être parcequ'elle me paroïroit amoureuse.
Sa couine ne jouoit pas, ainsi j'ai passé trois heures en
dialoguant toujours sur des propos amoureux, et se-
rant la chouette à ces deux couines, dont la beauté, et
l'esprit étoit tout ce qu'il y avoit de plus rare. J'ai connu,
quand je les ai laissées, que si le hasard m'avoit ^{mis} fait ~~un~~ ^{un}:

63 95. 198

~~La~~ la première fois et à l'un de l'autre, j'en serois devenu également amoureux.

On i'acheminait à la fin du Carnaval, qui à Milan dure quatre jours plus que dans toute la Chrétienté. Il y avoit encore trois bals. Le jour, je perdois toujours deux ou trois cent cequins, et tout le monde admiroit ma prudence plus que ma fortune. J'allois tous les jours chez les cousines, et j'espérois tous les jours plus sans jamais rien obtenir ~~elle~~ ^{elle ne} me payoit que de quelques baisers;

~~mais si je pouvois espérer de lui donner à souper~~ ^{je lui} de un rendez-vous. ~~Deux~~ ^{Trois} jours seulement avant le bal ~~je lui~~ ^{je lui} ai demandé

~~si je pouvois espérer de lui donner à souper~~ dans la même compagnie. Elle me répondit que son frère

passeroit chez moi le lendemain pour me dire tout ce qu'on auroit concerté. Le lendemain vint donc chez moi dans le mo-

ment même que je me rejoindrois en voyant le trois, et le quatre dans les cinq numéros du tirage. Elle ne lui a rien dit, parce que sa soeur me l'avoit défendu.

Le Marquis M..., me dit il, vous invite à souper chez vous la nuit du bal ~~de~~ avec la même compagnie; mais ayant

besoin de faire travailler aux habits de masque, et ne voulant pas que vous le sachiez, il vous prie de lui porter votre ap-
pointement, et pour ne pas ^{confier} le secret à d'autres personnes,

il desire que vous avertissiez la femme de chambre même, que vous ayez chez vous — Volontiers, volontiers — Faites

qu'elle soit là aujourd'hui sur les trois heures, et avertissez le pâtissier, que vous lui ayez donné un plein-pouvoir.

N'adieu que le cher marquis M... voudrait taper de se-
noble, et j'en ai été fort fâché. Touet, et Touet étoit

191⁹⁶
192
ma devise favorite, et graces à mon bon naturel elle l'est en-
core, et elle le sera jusqu'à ma mort. Je fus d'abord avertir
le pâtissier, et j'ai passé chez le tailleur, qui ne fut pas fâché,
quand je lui ai dit que je n'avais point du tout besoin de lui,
et que je ne lui demandais que ma comère. Il me dit qu'à trois
heures il lui donnerait congé pour trois jours.

L'après dîner, j'ai trouvé la Q... transportée de joie. L'ambro
gagné lui valait cinq cent cequins — Ce qui fait, me dit-elle,
ma joie n'est pas la somme, malgré que je ne sois pas riche, ~~et~~
~~que c'est la beauté de l'idée qui m'est venue, et que j'ai~~
mais c'est la beauté de l'idée qui m'est venue, et que j'ai
embarrassée; c'est le plaisir que je ressens en songeant que ce bon
heur me vient de vous; c'est la combinaison qui me parle
impérieusement à votre faveur — Que vous dit-elle? — Que
je dois vous aimer — Vous dit-elle aussi que vous devez me
le prouver? — Ah! Mon cher ami, croyez-le.

Elle me donna la main pour la première fois que j'ai con-
vertie de baisers. — Sachez, me dit-elle, que ma première
idée fut de mettre sur l'ambro tous les quarante cequins —
Vous n'en avez pas eu le courage — C'est par cela. J'ai
eu honte. J'ai eu peur d'une pensée qui aurait pu vous
venir, et que vous ne m'en ayez pas communiquée. Vous auriez
pu penser qu'en vous donnant tous les quarante cequins pour
les jouer, j'en veux vous faire comprendre que je me pri-
vise cette somme, et cela m'aurait fait du tort à l'égard de
mon caractère. Si vous m'en aviez encouragé, j'y aurais con-
sens sur le champ — Je n'ai pas pensé. Vous auriez actu-
ellement dix mille cequins. Votre père m'a dit que nous nous

64 9/10 #193

au premier bal en masque sous la direction du marquis, et vous
pourrez vous imaginer que ma joye est grande quand je pense
que je ~~passerai~~ ^{passerai} une nuit entière ~~avec~~ ^{avec} vous; mais, j'ai
une inquiétude. J'ai peur que la partie n'aille pas si bien que
la mienne — ~~N'ayez pas cette peur.~~ ^{N'ayez pas cette peur.} Il a beaucoup d'esprit; et il aime ma soeur
comme son propre honneur. ~~Il est sûr qu'on ne nous~~
~~connaîtra pas~~ ^{Il est sûr qu'on ne nous}
~~ne s'en apercevra pas~~ ^{ne s'en apercevra pas} — le souhaite.
C'est lui qui veut payer tout. Même le souper — Il a raison.
Le jour du bal je me suis rendu au bureau chez le patibier,
où j'ai trouvé le marquis très content de ce que tout étoit au
point. La chambre aux habits étoit fermée. Je lui ai demandé
s'il étoit content de Zenobia, et il m'a répondu qu'il ne
pouvoit l'être que de son ouvrage, car il n'avoit exigé d'elle
rien au delà — Je le crois; mais j'ai peur que mademoiselle
ne sera un peu incrédule là dessus — Non. Elle sait que je ne peux
aimer qu'elle. Ses compagnons arrivèrent, et le marquis
nous dit que la mascarade étoit d'une espèce que nous au-
rions plus de plaisir à nous habiller avant souper qu'après.
Soit. Il nous mène donc dans la chambre, où nous vo-
yons sur la grande table deux paquets assez gros — Celui
ci, dit-il, est pour nous, et celui là mademoiselle est pour vous.
Restez donc ici, et faites vous servir pour vous habiller, tandis
que nous allons faire la même chose dans l'autre chambre.
Il prend le grand paquet, nous lenivons, il s'enferme, il
développe le paquet qui en contenait trois. Il me donne le
mien, il donne le sien au lieutenant, il garde l'autre pour
lui, et il dit habillons nous. La risée fut inmanquable
lorsque nous trouvâmes tout l'habillement d'une femme;

193 98. jusqu'aux souliers, ses habits étoient de fine toile tous blancs.
194 ses chemises étoient de femme, et j'ai remarqué des jarretières
fort galantes. Ses coiffes étoient de nuit, pour nous délivrer de
l'embaras de la frisure, mais elles étoient garnies de dentelles
de point de Venise. Il y avoit aussi des bas, dont nous n'avions
pas besoin, ~~mais~~ ^{car} nous pouvions garder les nôtres; mais il y avoit
des boucles pareque les nôtres pouvoient nous faire connoître.
Je fus surpris de trouver que les souliers de femme m'alloient
bien; mais j'ai vu que ^{mon} ~~son~~ cordonnier étoit le sien. Corset, jupon,
soutane, robe, fichu, cravatte, sac à ouvrage, boote de rouge,
margues entiers, il n'avoit oublié rien. Nous nous habilla-
mes en ne nous entraînant que pour placer nos cheveux
sous le grand bonnet. Le lieutenant avoit le véritable air d'
une très jolie fille de la grande taille; moi le marquis et
moi étions quelque chose de surprenant. Deux filles de cinq
pieds, et dix pouces étoit quelque chose de très rare. Je plai-
sant et que nous nous le dire nous nous mimons tous sans culottes.
J'ai dit au marquis que les jarretières m'avoient averti que je de-
vois ^{m'en parler} ~~être en culottes~~ — le malheur est, ~~si~~ me rependit-il, qu'
on ne cherchera pas de le savoir. Nous avions tous les trois des
grandes poches de femmes, où nous mimons tout ce qui nous
étoit nécessaire.

195 ^{déjà} ses demoiselles étoient habillées ~~plus à la française~~. Nous
aurons la chambre, et nous voyons le dos tourné contre la
cheminée, ~~et elle avoit froid~~ les trois beautés, qui
dans cet habillement avoient l'air un peu interdit, malgré
qu'elles voulaient nous faire croire d'être à leur aise. Nous
les approchâmes avec la révérence du sexe; et avec la réserve

de la pudeur qui convenoit au personnage que nous représentâmes.
 Cela fit qu'elles^{se} eurent en devoir d'imiter les manières des hommes; mais leur accoutrement n'étoit pas celui dans lequel elles pussent avoir vu à voir des ~~hommes~~^{femmes} l'air respectable. Elles étoient habillées en coureurs, de toile fine comme nous, culottes à la taille, gilet, et veste très courte avec leur chemise en treilles ~~et~~ et un bonnet léger aux armes banales de carton doré, et argenté. Leur chemise à jabot long étoit carton doré, et argenté. Leur chemise à jabot long étoit étoient cependant garnies de belle dentelle. Ces trois filles habillées comme cela durent rendre nos devoirs sans frein; mais nous les aimions trop pour les effaroucher. En parlant Lors de notre rote jusqu'à ce qu'on ~~servait~~^{servait} les cousines, comme la maîtresse du lieutenant nous aimèrent qu'elles ne s'étoient jamais habillées en hommes de leur vie, et elles nous confièrent leur crainte sur le danger qu'elles couraient orant aller au bal habillées comme cela si par malheur on parvenoit à les connaître. Elles ~~avaient~~^{avaient} raison; mais malgré cela nous employâmes toute notre éloquence pour les rassurer. Nous nous mîmes à table chacune près de sa chaise; et contre mon attente la première qui commença à égayer la partie fut la maîtresse du lieutenant qui eut de ne pouvoir bien jouer l'homme qui en se montrant audacieuse, le lieutenant se défendait, et lui donnoit sur les mains, mais elle ne cessoit pas pour cela d'aller aux prises. ~~Elle fit beaucoup~~
 Les deux cousines piquées de paraître avoir moins d'agilité qu'elle commencèrent aussi à faire les hardies avec nous. Zenobie qui nous servoit à table ne put s'empêcher de rire, lorsque mon adorable Quin lui reprocha de m'...

196 ¹⁰⁰
avoir fait ma robe trop étroite à la poitrine, et n'ayant alongé son
main je lui ai donné un petit soufflet, et elle alors me demanda
pardon, et me baisa la main. ^{Le marquis ayant dit} ~~La cousine~~ qui il avait froid, et
son faux chevalier lui demanda si elle avait de cuisses, et tasta;
mais vite elle retira la main se contenant ce qui nous fit
rire tous, mais elle se remit, et elle joua très bien le rôle d'a-
mouroux. Le souper avait été aussi exquis que le mien. Nous
étions chauffés d'amour, et de Bacchus. Nous étions à table
depuis deux heures. Nous nous levâmes, et nous vîmes les
cousines tristes. Elles ne savaient comment se résoudre à aller
au bal dans leur équipage. Le marquis voyait cette vérité
comme moi, et trouvait leur répugnance raisonnable.
Il faut pour tant se déterminer dit le lieutenant. Ou au
bal, ou chez nous — Ni l'un ni l'autre, dit le marquis,
dansson ici — Ou sont des violons, dit la maîtresse — Vous
n'en auriez pas cette nuit à tel prix que ce soit — Oh bien, leur
dis-je, buvons du punch, et chantons. Nous ferons des jeux d'en-
fants, et quand nous serons las nous dormirons. Nous avons
trois lits — Deux suffisent dit la maîtresse du marquis —
C'est vrai, Mademoiselle, mais plus il y en a mieux l'on est.
Zenobie ^{était} ~~était~~ allée souper avec la femme du pasteur, et
je lui avais dit de ne remonter que lorsqu'on l'appellerait. A
près deux heures de petites folies la maîtresse du lieutenant e-
tait allée se jeter sur un lit dans la chambre au delà de
celle où étoient les robes des demoiselles, et le lieutenant
l'avait suivie. ^{ayant} ~~était avec elle~~ Maîtresse Q. me dit qu'elle ~~avait~~ ^{avait} bu un peu
trop de punch, ~~et~~ qu'elle se jetterait volontiers sur un lit, et je l'ai
conduite dans une chambre où elle pouvoit même s'en-

66 197

fermer, et je le lui ai offert — Elle me répondit qu'elle ne
 croyoit pouvoir se marier de personne. Nous laissons donc le
 marquis seul avec la comtesse dans la chambre où nous av-
 ions dîné, où il y avoit un lit dans une alcove.
 La Quinzième ^{après avoir passé deux minutes} dans le cabinet de toilette, ~~et elle me pria en~~
 sortant d'aller lui prendre sa robe ~~au deuxième~~ soutane,
 et lorsque je la lui ai portée elle est retournée dans le
 cabinet, d'où ~~elle est sortie après l'avoir~~ ^{étant sortie après l'avoir} ~~elle est sortie après l'avoir~~
 elle me dit
 mise, ~~et elle se mit~~ qu'elle respiroit, parce que les culottes
 trop étroites lui faisoient mal, ~~et elle se jeta sur le lit~~ — Où
 donc vous faisoient mal ces culottes, mon bel ange, lui dis-je
 en la servant entre mes bras, puis me couchant près d'elle,
 et ne parlant plus ni elle ni moi pendant ^{un bon quart d'} ~~une~~ heure. Je ne
 l'ai laissée que pour aller au cabinet de toilette, car il ne faut
 jamais négliger les égards dûs à la décence. En sortant ~~elle~~ ^{je l'ai}
 tournée sous les couvertures.
~~me dit que pour mieux~~ Elle me dit qu'elle s'étoit déshabillée
 et en fit d'abord semblant. Je me mis vite
 pour dormir, ~~et je la vis~~ ^{et je la vis} ~~elle me dit qu'elle s'étoit déshabillée~~
 de bas, ~~de tout l'arnail de femme~~
~~faire de même, et me jeta au lieu de réponse que de vous~~
~~qui avoient été de même de moi, je me mis vite de la même~~
~~de la même, et de la même, et je me mis moi-même, où j'~~
 ai reçu toutes les récompenses dues à ma tendresse, et où
 mes bons procédés. Elle a laissé que je m'étale toutes ces beautés
 ses. Elle me dit qu'elle devoit ce moment, ~~et qu'elle étoit sage~~ ^{et qu'elle étoit sage}
 nous n'irons plus à l'avenir à aucun bal, mais là où nous nous
 trouverons heureux, et contents.
 bal, ~~qui elle n'y étoit~~ ^{qui elle n'y étoit} ~~et qui à la place d'y aller~~
~~me n'empêcheront, et nous irons jusqu'à la fin de la vie.~~ J'ai
 baisé mille fois la belle bouche qui m'annonçoit en termes si
 clairs mon bonheur, et par mes transports je l'ai plus que

convaincue qu'homme au monde ne l'avoit jamais aimée plus
que moi. Je n'ai pas eu de peine à ne pas la laisser dormir, ^{car}
le sommeil ne s'est jamais présenté sur ses paupières. De mon côté
ses charmes, sa douceur, et ses tendres transports me rendoient insatiable. Nous ne finîmes que lorsque nous vîmes le jour.

Nous n'eûmes pas besoin de nous cacher les uns des autres, car
chacun avoit joui en paix de son propre partage. Une modestie
reciproque nous empêcha de nous entretenir de complimens.
~~Par ce~~ ^{Par ce} silence nous ne disconvînions pas d'avoir joui; mais nous
n'en convînions pas non plus. D'abord que nous fûmes habillés,
j'ai remercié le marquis, et je l'ai prié d'aller à souper la même ^{future} nuit
qu'il y ait question de marquer pour la nuit ~~du bal~~ ^{du bal}, si ces demoiselles
en étoient contentes. Le lieutenant dit qu'oui pour elles, et
sa maîtresse le baïsa en furor lui reprochant d'avoir dormi toute
la nuit. Le marquis dit avec moi que nous avions fait la même
chose, et les cousines firent l'éloge de ^{nos honnêtes} ~~notre~~ modestie. Nous
partîmes comme la première fois, et le marquis resta seul avec
Zenobie.

Je lui allai me coucher, et ayant dormi jusqu'à trois heures,
et personne n'étant à la maison je lui allai manger chez la par-
tissier dans mon appartement où j'ai trouvé Zenobie avec son
marquis, qui étoit venu jurer de quelques débris du souper. Le ma-
ris disoit que j'avois fait sa fortune, car la femme avoit reçu
vingt quatre cequins et sa robe, comme je venois de lui donner
la mienne. Après avoir mangé quelque chose je lui allai chez
la Qu. que j'aimois plus qu'avant la belle nuit que j'avois pas-
sée avec elle. Il me falloit de la voir pour savoir quel effet
elle feroit sur moi après qu'elle avoit fait si solidement mon
bonheur. Je l'ai trouvée plus belle; elle me reçut comme un

67 103 199

amant sur lequel elle avoit gagné des droits. Elle me dit qu'elle étoit
je serois allé
sûre que ~~j'allois~~ la voir, et en présence ^{même} de sa cousine elle vint, et elle
me rendit des baisers enflammés. J'ai passé cinq heures avec elle
qui me passeroient comme cinq minutes ne faisant autre chose
que de raisonner sur l'amour rapportant tout à nous
mêmes. L'amour propre rend donc ce cas la matière
inexhaustible. Cette visite de cinq heures le lendemain de la nocce
me fit voir que j'étois vraiment amoureux de la ^{la} ~~Q^{ue}~~, et ~~con-~~
vainquit ~~la~~ que j'étois digne de sa tendresse.

J'étois invité par un billet de la comtesse à souper avec elle,
et son mari, et le marquis Triuki qui avoit invité tous les amis
de la maison. Par cette raison je ne fus pas voir Canaro, qui
depuis ma victoire en Pierot m'avoit déjà gagné à deux ou
trois cent à la fois mille sequins. Je savois qu'il disoit qu'il
étoit sûr de me tenir. A ce souper de Triuki la comtesse
me fit la guerre, se décochoit; on me voyoit rarement,
on me donnoit la corbe pour m'arracher des secrets, qui re-
gardoient mes bonnes fortunes. On savoit que je souperais chez
^{Therese} ~~la comtesse~~ avec Grepri, et on voit de Grepri qui disoit que j'é-
tois sans conséquence. Je répondois qu'il avoit raison, et je me-
nois une vie dont on ne pouvoit pas dériver la plus heureuse.
comme tous

Le lendemain matin Barbato honnête homme ~~qui~~
les joueurs qui corrigent la fortune, vint
~~pour~~ me porter mes deux cent sequins, et
plus que deux cent de la moitié de la banque, parce qu'il
ayant
avait eu une dispute avec le père de la ~~Q^{ue}~~, et il ne

BnF
MSS vouloit plus tailler. Je lui remercie de tout, et principale-
ment de m'avoir fait connoître ^{sa soeur} ~~la~~, qui m'avoit enchainé
le coeur, et ^{dont} j'esperois de vaincre la rigueur. Il sembla à
rire, et il loua ma direction. L'après dîner à trois heures je

suis passé chez elle, et j'y suis resté jusqu'à neuf heures dans la
 journée précédente. ~~Il y avait~~ ^{ayant} par de jeu, on avait fait dire
 à la porte à tout le monde que personne n'était à la maison.
 Devenue amant déclaré de la Quin, la cousine me traitait en ami;
 elle me priait de rester à Milan plus qu'il m'était possible, car outre
 qu'en restant je faisais le bonheur de sa cousine je serais avec le
 sien, car sans moi il lui seroit impossible de passer des heures
 avec le marquis Fini, qui tant que son père vivoit ne pourroit
 jamais la voir librement; mais elle se disoit sûre qu'à la
 mort de son père il le pourroit. Elle l'espéra en vain, ce
 marquis donna peu de temps après dans des tracas qui
 le minèrent.

Le lendemain au soir les cinq aimables personnes, au
 lieu d'aller au bal vinrent souper chez moi, on eut
 un repas délicieux nous allâmes sans façon nous couchés
 chez ~~mes oncles~~. Charmante nuit dans laquelle
 notre joie fut souvent interrompue par les réflexions
 que le carnaval ~~allait finir~~ ^{allait finir}.
 L'été triste, et vraie, ~~le carnaval~~ ^{le carnaval} ~~allait finir~~ ^{allait finir}.

~~Je me plains de ce que le carnaval allait finir. Elle
 s'efforçoit de me faire oublier ce que le carnaval allait finir.
 Elle a été triste pendant le carnaval.~~

L'avant-dernier jour du carnaval, n'y ayant point d'opéra,
 je me suis mis à jouer, et ne trouvant jamais ^{de} cartes ga-
 gnantes de suite j'ai perdu l'or que j'avois, et je serois parti
 comme à l'ordinaire si ~~une femme masquée~~ ^{une femme masquée} ~~ne m'eût~~ ^{ne m'eût} ~~donné~~ ^{donné} ~~une carte~~ ^{une carte} ~~me~~ ^{me} ~~présentant~~ ^{présentant} ~~par~~ ^{par} ~~signes~~ ^{signes} ~~de~~ ^{de}
 la jouer. Je l'ai mise devant le banquier à cent sequins sur la
 parole. Je l'ai perdue, et pour regagner les cent j'en ai perdu

68
mille que je lui ai fait payer le lendemain. ²⁰¹ Voulant sortir pour
aller chez la Quin je vois le même ^{marque} de mauvais au-
gure accompagné d'un autre homme qui m'approche me
serre la main, et me dit à l'oreille d'aller aux trois vois à dix
heures à la telle chambre si l'honneur d'un ancien ami m'
etoit cher — ~~Qui est cet ami?~~ — Moi même — Qui êtes vous —
Je ne peux pas le dire — Je ne viendrais pas; car si vous étiez
mon ami rien ne peut vous empêcher de me dire votre nom.
Je vois, il me mit ~~et il me dit~~ ^{me disant} d'aller au de là de l'arcade que
nous voyions ^{ou} il ôtera son masque. S'y vais, il se deman-
que, et je vois ~~celui~~ ^{Croce}, dont le lecteur peut se souvenir. Je
savais qu'il étoit banni de Milan et je m'étonnois de le voir
là, et comprenant la raison par laquelle il n'avoit pas voulu
lui se nommer je me mis alors trouvé fort content de lui et
voir refusé le plaisir d'aller à son auberge — Je mis surpris,
lui dis-je de le voir ici — Je mis venu sous la faveur de la raison qui
permet le masque pour obliger mes parents à me donner
l'argent qui ils me doivent, et ils me traînent en longueur
pour ne me rien donner, et sont sûrs que, crainte d'être con-
nu, je devrai m'en aller en carême — Et en carême com-
ment tu de partir, quand même tu n'aurais pas d'argent? —
J'y serai forcé; mais puisque tu ne veux pas venir me voir,
salue moi — ne me donnant que vingt cequins, et par là
je me verrai sûr de partir dimanche matin, quand même
mon cousin qui me doit dix mille livres me refuseroit les
mille que je lui demande; mais avant de partir je le tuerais.
— Je n'ai pas le sou, et ton masque qui est là me coûte mille
cequins. — Je le sais. Je mis un malheureux qui porte mal-
heur à tous mes amis. C'est moi qui lui a dit de te donner une

106
non ^{ce} carte — Est une fille de Milan? — Point du tout. C'est une
fille de Marseille, que j'ai enlevée. Elle est fille d'un commis-
sionnaire: je suis devenu amoureux d'elle; je l'ai seduite,
et elle est partie avec moi. J'avais beaucoup d'argent; mais
malheureux j'ai tout perdu à Gènes, j'ai vendu tout ^{ce que j'avais} ~~ce que j'avais~~,
et je suis venu ici; j'y suis depuis huit jours. Rens moi sûr de pou-
voir me sauver, demande vingt cequins à quelqu'un.

Mais à pitié, ~~car~~ je suis retourné en mer par peur des deman-
des à Cascano; je les lui ai données, et en lui disant de m'écrire,
je l'ai quitté. Je suis allé chez la q... où j'ai passé la soirée, et
fixé que nous souperions ensemble le lendemain pour la dernière
fois en Carnaval. Nous fîmes la partie avec bonheur, que
les autres fois. J'ai passé le premier jour de carême au lit, et le
lendemain lundi de très bonne heure Clairmont me donna une
lettre qui un valet de chambre lui avait remis. Je la lis, et ne vo-
yant aucun nom signé je trouve hélas! Monsieur! Ayez pitié
de la plus malheureuse ^{de} creature qui existe. M. de la Voix est une
ment parti de ripère. M'a plantée dans ^{celle} auberge, et n'
a rien payé; que m'arrivera-t-il? Venez me donner au
moins un conseil.

Je n'ai pas hésité un moment. Ce n'était ni l'amour, ni
le libertinage qui me forçoit à aller secourir cette malheureuse,
mais le sentiment, la vertu. Je mets vite une redingote, et
je cours au troisième à la même chambre où étoit Thérèse;
et je vois une fille d'une figure à intéresser qui que ce soit.
Je crois de voir l'innocence, et la candeur opprimées. Elle se
lève, et tristement elle me ^{demande} ~~fait une petite révérence de~~
~~me~~ excuse d'elle avoir osé m'incomoder, et me priant en
même tems de dire en Italien à une femme qui étoit là de s'en

69 107 nos
me dit-elle
aller, elle m'ennuya depuis une heure; je n'entens pas sa
langue; mais j'ai compris qu'elle veut m'être utile. Je ne me
sens pas inclinée à implorer son secours: ~~C'est à elle~~
dis-je à cette femme
Qui vous a dit, ~~madame~~, de venir chez mademoiselle? — Un ca-
let de place m'a dit hier qu'une fille étrangère étoit restée
ici toute seule, et qu'elle étoit à plaindre. Je suis venue voir,
par sentiment d'humanité, si je pouvois lui être de quelque
utilité. Je m'en vais fort contente d'en être quitte par ma
bonne volonté. Je la laisse en bonnes mains, et je lui fais mon
compliment. Le langage de ma... m'a fait rire.
la délaissée me dit alors
~~Restée seule avec moi elle me dit en peu de parole ce que j'e~~
avois, et elle m'ajouta que son amant ~~avait~~ ^{ayant} perdu d'abord les
vingt cequins que je lui avois donnés qu'il l'avoit conduite à l'au-
berge au désespoir, où il avoit passé tout le lendemain n'osant
pas sortir le jour. Il étoit sorti ^{vers le soir} ~~marqué~~, et vers le jour il étoit
entré, j'étois habillée avec une capote en lui disant que s'il ne
revenoit pas, il ^{lui} ~~me~~ feroit avoir de ses nouvelles par mon canal.
Il lui avoit laissé mon adresse. — Si vous ne l'avez pas vu je lui
dirai qu'il est parti à pied, et sans le sou. L'hôte voudra être pa-
jé, et j'ai arret en vendant tout; mais que ferai-je après? — O:
rien vous retourner chez vous. — Surment je l'oserai. Mon père
me pardonnera, lorsque je lui dirai, les larmes aux yeux, que j'ai
prêté à aller dans un couvent — Je vous conduirai à Marseille
moi-même, et en attendant je vous louerai ici une cham-
bre chez des honnêtes gens. Jusqu'à ce que je vous la trouve, en-
fermez vous dans votre chambre, et ne recevez personne.
J'appelle l'hôte pour qu'il porte son compte qui montoit à peu
de chose, je paye, et je la laisse hors d'elle-même par la surprise
qui lui causa ce que j'avois fait, et les paroles que je lui avois dites.

108
no 4 Je pense de la mettre avec Zenobie, si elle pouvoit la loger, et
s'y voir. Je lui dis en presence de son mari de quoi il s'agissoit, et le
mari dit qu'il lui cederait la place si elle vouloit coucher avec sa
femme, ^{et que pour lui il loueroit} ~~en louant~~ une petite chambre pres de sa maison, où il
habiteroit tant que la demoiselle resteroit chez lui. Pour le mari-
ger, dit-il, elle fera ce qu'elle voudra. J'ai trouve cela tres
bien pense; j'ai écrit un billet à l'abandonnée, et j'ai dit à
Zenobie de le lui porter, et de faire tout. Je l'avertissois dans mon
billet, que la personne qui le lui portoit avoit ordre de moi
de prendre entièrement soin d'elle. Je l'ai vue le lendemain
chez Zenobie mal logée; mais contente, et jolie tout à fait.
Je me voyois sage; mais je soupissois en pensant combien il me
seroit impossible de l'être en voyage.

Je n'avois plus rien à faire à Milan; mais je m'étois en-
gagé avec ^{le comte} ~~un comte~~ d'aller passer en sa compagnie quinze jours à
S. Anze. C'étoit un fief qui appartenoit à sa maison, qu'on
se mille ditant de Milan, et dont il me parloit avec en-
thousiasme. Je l'aurois trop mortifié si j'avois voulu par-
tir sans lui donner la satisfaction ^{d'y} ~~de~~ l'aller voir. Il avoit
un pere marié qui y demouroit toujours, et qui ~~seroit~~ ^{devroit être} enchan-
té de ce qu'il me disoit de
le faire ma connoissance. De retour du fief, il m'auroit don-
né le bon voyage entièrement content. Determiné donc à
le faire, j'ai mis congé ~~le quatrieme jour de carême, de Therese,~~
^{le quatrieme jour de carême,} ~~le dixieme jour de ca-~~
rême de la rendre ~~pour~~ ^{pour} deux semaines. La comtesse
ne se soucia pas d'être de ce voyage; elle demouroit
beaucoup plus volontiers à Milan où le Marquis Minichini la
laissoit manquer de rien. Nous partîmes de Milan à neuf heu-
res, et nous arrivâmes à S. Anze à midi; où on nous attendoit à
diner

W VIII

Chap IX

(Original Tome VII chap. VII.)

pages 205 à 232



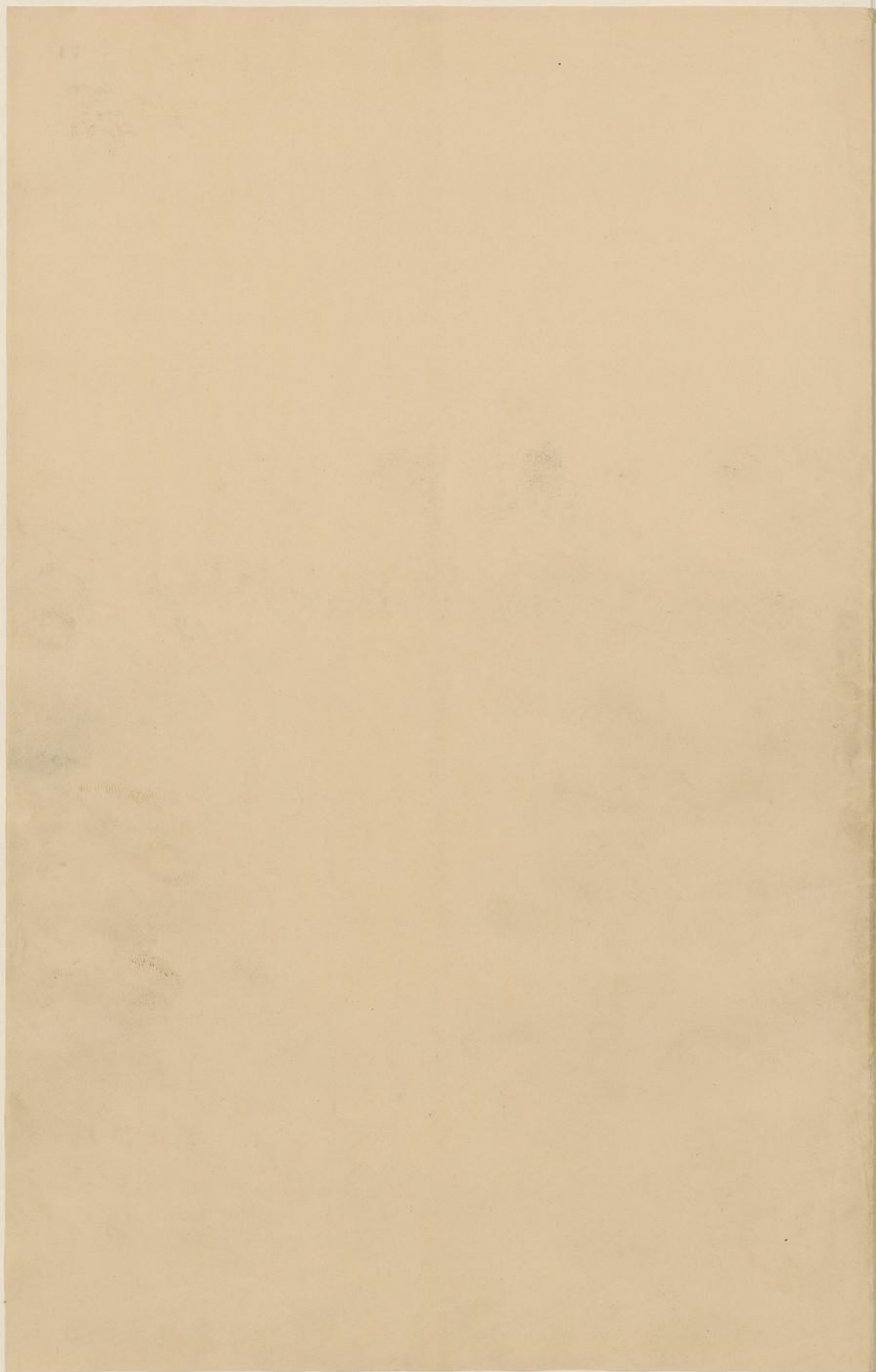
101
111 110

Chap. IX

(Bibliographie des ouvrages cités)

Page 202 & 232

②



Chateau ancien. Clementine. Lodi. Declaration
reciproque d'amour sans en craindre les suites

Le chateau seigneurial de la petite ville de S.A. étoit vaste, avoit au moins huit siècles d'antiquité, et nullo forme d'architecture, car on n'y voyoit ni dehors, ni dedans aucune régularité. Des grandes chambres toutes dans un étage, et des petites rez de chaussée, et au grenier. Les gros murs étoient pleins de crevasses, les escaliers de pierre manquoient par ci par là de degrés, le pavé des chambres étoit défoncé, et on voyoit, les fenêtres étoient ouvertes par égales, elles manquoient de vitres, et aucune n'avoit des volets; les plafonds de poutres étoient remplis de nids d'oiseaux de plusieurs especes nocturnes, et hospitaliers.

Dans ce palais gothique, monument de l'ancienne noblesse des comtes A.B., dont ils faisoient plus de cas qu'ils n'avoient fait d'un très beau de Milan qu'ils avoient acheté avec leur argent; il y avoit pour tant à trois de ses coins quatre ou cinq chambres qui se ruinoient. C'étoient les appartemens des seigneurs. Mon cher comte avoit, outre le frere marié, qui demouroit toujours là, un autre frere aussi qui servoit en Espagne dans les gardes Walonnes. Ce fut l'appartement de ce frere absent qu'on me donna. Mais parlons de la reception qu'on me fit.

Le comte Ambroise, car on l'appelloit par son nom de baptême, me reçut à la porte du chateau, porte qu'on n'auroit pas pu fermer, car il en manquoit la moitié. D'un bon noble, le bonnet à la main, figure decente, et negligée, âgé à peu

près de quarante ans, il me dit que son frère avoit eu tort de m'engager à aller voir leurs miseres, que je ne trouverois chez eux aucune commodité de la vie; mais en revanche le cœur milanois. C'est une phrase qu'ils ont toujours à la bouche; et ils ont raison. Les milanois sont generalement bons, et honêtes: par la franchise de leur caractere ils semblent condamner les piemontois, et les genoïs qu'ils ont à égale distance aux deux lisières opposées de leur beau païs.

Le comte Ambroise me presenta à la comtesse son épouse, et à ses deux sœurs, dont une étoit une beauté des plus fines, à l'air spirituel, quoiqu'un peu embarrassé. L'autre n'étoit ni belle, ni laide. La comtesse portoit sur une physionomie fort douce un maintien de dignité, et un caractere de candeur: il n'y avoit que deux ans que le comte l'avoit épousée à Lodi sa patrie. Elles étoient toutes les trois fort jeunes, tres nobles; mais sans fortune. Le comte me dit vers la fin du dîner qu'il l'avoit épousée faisant plus de cas de ses moeurs que de sa naissance, qu'elle faisoit son bonheur, et que malgré qu'elle ne lui eut rien porté, il lui sembloit qu'elle l'avoit enrichi, car elle lui avoit appris à regarder comme superflu tout ce qu'il n'avoit pas.

La comtesse alors, enchantée de l'éloge que son mari venoit de lui faire, prit toute vivante entre ses bras un joli enfant de six mois qu'une vieille femme lui a présentée, et suspendit son manger pour se delacer, et pour mettre entre les lèvres du poupon un tetin qui marquoit le centre d'un sein fait au tour blanc comme la neige. C'est le privilege de toute femme qui allaite. Elle a appris, sans qu'on le lui dise, que de ce côté là elle est dispensée de toute pudeur. Sa poitrine de-

73 113 nov

devenue sacrée source de vie n'est censée pouvoir revivifier
dans les spectateurs autre sentiment que celui du respect.

Le dîner que le comte Ambroise nous donna auroit été excellent sans les ragouts, car la bonne soupe, le bouilli, les mets de cochon salé saucissons, mortadelles, les laitages, les légumes, le gibier, la verdure, et le fromage marcorpon étoient exquis; mais averti par son frère que j'étois un homme qui franchoit du grand, et qui aimoit la table, il avoit voulu donner des plats travaillés qui étoient tout ce qu'on peut imaginer de plus mauvais. Devant par politesse en goûter, je me trouvois dégouté des solides, et naturels; mais j'y ai mis bien vite remède m'expliquant après dîner à mon oncle. Je l'ai convaincu que la table sera excellente, et ponde avec dix plats simples sans le moindre ragout; et il fit très facilement entendre raison à son frère. Dans tout le temps que j'ai passé là j'ai fait une chère délicieuse.

Nous étions six à cette table, tous gais, et causeurs, excepté la comtesse plus jolte, et plus jeune qui s'appelloit Clementine, qui m'avoit déjà froppé: elle ne parloit que lorsqu'elle étoit forcée à répondre, mais toujours rougissant. N'ayant autre moyen de voir ses yeux que celui de lui adresser la parole, je lui faisois des questions, et elle me répondoit; mais sa rougeur me faisant conjecturer que je la gênois, j'ai pris le parti de la laisser tranquille, et d'attendre l'opportunité de faire avec elle une plus ample connoissance.

Après dîner on m'a conduit à mon appartement, et on m'y laissa: j'ai vu, comme dans la salle où nous avons dîné, des fenêtres vitrées, et des rideaux, mais Clairmont me dit qu'il n'osoit pas faire mes malles, car il n'y avoit

de clefs ni aux portes des chambres, ni aux commodes à moins que je ne le délivre de toute responsabilité. Il avoit raison: je vais consulter mon ami: il me répond que dans tout le château il n'y avoit de clefs nulle part, excepté à la cave, et que malgré cela tout étoit sûr. Il n'y a pas de voleurs à S.A., me dit-il, et s'il y en a, ils n'osent pas entrer chez nous — Je le crois; mais vous sentez que mon devoir est d'en supposer par tout: vous sentez que mon valet même pourroit saisir cette occasion de me voler sans que je puisse le convaincre; et vous sentez que je devrai me faire, si le cas arrive que je me trouve volé — Je sens tout cela. De: main matin un serrurier mettra des clefs à vos portes. Vous serez le seul dans la maison qui pensera à prendre des précautions contre les voleurs.

J'aurois pu lui répondre avec Juvenal cantat vacuus co-
ram latrone viator; mais je l'aurois mortifié. J'ai dit à mon valet d'attendre à ouvrir mes coffres au lendemain. Nous sortîmes avec ses deux belles-sœurs pour aller nous promener par la ville: le comte Ambroise resta à la maison avec la comtesse qui ne quitoit jamais son cher fils. Elle avoit vingt deux ans; sa sœur Clementine en avoit dix huit, et elle prit mon bras: mon ami donna le sien à la comtesse Eléonore. Nous allons voir, me dit-il, la belle pénitente. C'est une fille de joye qui a vécu deux ans à Milan avec une telle réputation de beauté qu'on venoit des villes voisines exprès pour lui faire une visite. Sa maison s'ouvroit, et se fermoit cent fois par jour à la satisfaction de tous les curieux de cette rare beauté; mais on mit fin à ce charmant spectacle il y a un an. Le comte de Firmian, homme savant, et rempli d'esprit, retournant de Vienne dut faire enfermer dans le couvent où nous allons la belle malheureuse en conséquence d'un ordre absolu que l'auguste Marie Thérèse lui donna, qui dans toute sa vie n'a jamais pu pardonner à la beauté mercenaire.

74 115 209
On s'empara de la charmante fille, on l'enferma, on lui dit
qu'elle étoit coupable, on lui intima une confession générale, et une
penitence qui devoit durer jusqu'à la fin de sa vie. Elle reçut l'ab-
solution de ses péchés de notre cardinal Porrobonelli grand pontife
du rit ambrosien, qui lui conféra le sacrement de la confirma-
tion lui changea le nom de Thérèse, qu'elle avoit reçu au font
du baptême, en celui de Marie Magdelaine voulant par là lui
indiquer le sûr chemin du salut éternel imitant la penitence
de sa nouvelle patronne, dont jusqu'à ce moment là elle avoit
fait la vie. On l'enferma dans les penitentes de cette ville,
dont notre famille possède le droit de patronage. C'est un cou-
vent inaccessible où les recluses vivent en communauté sous la
direction d'une supérieure d'un caractère doux faite pour
amoindrir les peines qu'elles doivent endurer étant privées de
toutes les délices de ce monde aux plus grandes privations.
Elles ne peuvent que travailler, et prier Dieu, et elles ne voyent
autre homme que le prêtre leur confesseur dont elles entendent
tous les jours la messe. Nous sommes les seuls aux quels ma-
dame la supérieure ne peut pas défendre l'entrée dans cette
sainte prison; et elle ne s'avise pas d'exclure les personnes qui sont

avec nous.

Pauvre Marie Magdelaine! Ah! les barbares! Cette narration
m'avoit fait pâlir. D'abord que le comte fut annoncé, la supe-
rieure même vint le recevoir à la porte. Nous entrâmes dans une
grande salle, où il me fut très facile de distinguer la célèbre
entre cinq à six autres toutes penitentes; mais qui ne pou-
voient pas l'être de grande chose, car elles me parurent laides.
Elles se levoient cessant de coudre, ou de tricoter. La seule
Marie Magdelaine, malgré le costume austère de son habit
de laine, me surprit. J'ai vu la beauté, et la majesté dans l'op-
fliction, et avec mes yeux profanes au lieu de voir le péché affreux,

et hideux, j'ai cru voir la sainte innocence; elle tenoit ses beaux yeux inclinés vers la terre. Mais quelle ne fut ma surprise, lorsque les ayant élevés, et arrêtés sur ma figure, elle s'écria Dieu que vois-je! Sainte vierge Marie venez à mon secours. Va-t-en hon d'ici pecheur scelerat, malgré que tu merites d'y être plus que moi.

Je ne me suis pas senti excité à rire. La supérieure me dit d'abord que la malheureuse étoit devenue folle, à moins qu'elle ne m'eût reconnu — Non madame, car elle ne peut m'avoir jamais vu

— Je le crois; mais elle est folle.

Le fait est qu'à cette incartade il me fut plus facile de reconnaître un grand bon sens indigné qu'une folie décidée. Elle m'embrassa; j'ai retenu avec peine mes larmes. J'ai prié le comte de ne pas vivre; mais un moment après Marie Magdeleine exagéra, et pour lors j'ai vu le symptôme de la colere qui confine avec la demence. Elle pria la supérieure de me faire sortir lui disant que je n'étois allé là que pour la donner. Cette dame alors, après lui avoir faite une douce correction, la fit partir, ~~elle se trouva~~ ^{lui disant} qu'elle se trompoit, et que ceux qui venoient la voir ne pouvoient desirer que de contribuer à son salut éternel. Elle eut la dureté de lui dire que personne au monde n'avoit été plus pecheur qu'elle. La malheureuse nous quitta venant un torrent de larmes, et me perçant l'ame avec ses sanglots. ^{me trouvant}

Moi, commandant general d'une armée victorieuse ~~de cette~~ ^{et} dans une situation pareille, dans cette ville là, ~~de cette~~ ^{et} c'est plus que certain que j'aurois mis par la main Marie Magdeleine, et je l'aurois conduite avec moi sanglant des coups de cane à la misérable abbaye, si elle s'étoit avisée de s'opposer à ma volonté. Elle nous dit que cette fille avoit les qualités d'un ange, et que certainement elle deviendrait une sainte, si auparavant elle ne devenoit folle. Elle nous dit qu'elle l'avoit priée d'oter de l'oratoire deux tableaux, dont l'un representoit S.^t Louis Gonzague, et l'autre S.^t Antoine,

75 111
parceque ces saintes images lui causoient des distractions in-
vincibles, et qu'elle avoit cru de devoir la contenter, malgré la
confesseur qui la ~~deus~~ ne vouloit pas entendre raison.

Le pretre étoit un butor, et cette supérieure avoit de l'esprit.
Nous quittons cette maison infernale, tous les quatre tristes d'a-
voir eu des victimes de la tyrannie. Si dans la vérité de notre
sainte religion l'ame de la grande Marie Theresse doit avoir un
état dans ce qu'on appelle l'éternité, ou l'autre vie, elle doit é-
tre damnée, à moins qu'elle ne se soit repentie, quand même
elle n'auroit fait autre mal que celui qu'elle fit de mille façons
différentes, persecutant les pauvres filles qui tiroient parti de
leurs charmes. La pauvre Marie Magdelaine devoit folle,
et souffroit l'enfer dans ce monde parceque la nature, Dieu
maître de tout l'avoit favorisée par le plus précieux de tous
les dons. Elle en avoit trop abusé, ~~qu'elle se peut~~ ^{cela se peut}, mais à cau-
se de ce crime, qui sans contredit est le plus petit de tous, fol-
loit il lui infliger la plus grande de toutes les punitions?

Retournant au château, la comtesse Clementine, à qui je
donnois le bras, pouffoit de temps en temps des petites risées. J'ai-
mois cela. Oserais-je vous demander, belle comtesse, pourquoi
vous pouffiez à rire toute seule? — Je vous prie de me par-
donner, je ne vie pas de ce qu'elle vous a reconnu, car elle dut
s'être trompée; mais je vie de la surprise que vous marquâtes
quand elle vous dit que vous méritiez d'être enfermée plus qu'elle —
Et vous le croyez aussi peut être? — Moi! Dieu m'en preserve;
mais dites moi d'où vient que la folle n'a pas attaqué mon beau-
frere? — Apparemment, elle a trouvé mon air plus pécheur
que le sien — C'est la seule raison; et voila pourquoi il ne
faut jamais faire attention aux propos des fous — Belle com-
tesse, votre discours est ironique; mais je le prens du bon côté. Je
suis peut être un grand pécheur comme j'en ai l'air; mais songez
que la beauté doit m'être indulgente, car je ne me trouve

souvent réduit que par elle — Je ne comprends pas pourquoi l'impératrice ne s'amuse pas à faire enfermer des hommes aussi — Parcequ'elle espere peut être ^{de les voir à ses pieds} ~~qu'ils~~, quand ils ne trouveront plus des filles. ~~Il y a beaucoup de filles~~ — Oh! Vous badinez. Dites plutôt que c'est parcequ'elle ne peut pas pardonner à son sexe de manquer à une vertu qu'elle possède au suprême degré, et qu'on peut d'ailleurs exercer si facilement — Je ne doute pas, mademoiselle, de la vertu de l'impératrice; mais avec votre permission, et parlant en general, je doute beaucoup de la facilité que vous supposez à l'exercice de la vertu qu'on nomme continence — Chacun parle, et pense selon les notions qu'il tire de l'examen de soi même. On prend souvent pour vertu la sobriété dans quelqu'un qui n'a cependant aucun mérite à l'être. Vous pouvez trouver difficile ce qui me semble très facile; et vice versa. Nous pouvons avoir raison tous les deux.

Cette fille me parut alors une seconde Q.... avec la différence que celle-ci mettoit de l'importance à son raisonnement, tandis que Clementine me debitoit sa doctrine avec l'air nonchalant de la plus grande indifférence. Elle me fit faire. Quel échantillon d'esprit juste! Je me sentois mortifié d'avoir porté sur elle à table un faux jugement. Son silence, et la rapidité avec laquelle son sang lui montoit à la tête quand elle devoit répondre m'avoit fait conjecturer sur sa conception un embarras d'idées compliquées qui ne feroit guere honneur à son esprit. Trop de timidité n'est souvent que bêtise. La marquise Q...., plus aguerrie que Clementine, même en raison d'âge, étoit peut être plus forte en dialectique; mais Clementine m'avoit deux fois eludé la question, ce qui est le comble du bel artifice dans une fille de condition bien élevée, dont le devoir est de ne point ouvrir ses trésors à quelqu'un qui peut n'être pas digne de les connoître.

De retour au château, nous trouvâmes une dame avec son fils, et sa fille, et un abbé parent du comte qui me déplut sonica. Parleur impitoyable, qui disant qu'il m'avoit vu à Milan, me cassa

le nez avec le plus ennuyeux de tous les encensoirs : outre cela ⁷⁶ N13
il longuait Clementine ; et j'étais bien décidé à ne vouloir ce
bavard ni pour compagnon, ni pour rival. Je lui ai dit sèche-
ment que je ne me souvenais pas de l'avoir vu, et cette ré-
ponse faite pour démonter ne le démontra pas. Il s'agit à côté
de Clementine, et lui prenant la main, et lui disant des
fadeurs il l'encouragea à faire ma conquête : c'était plat,
et ne pouvant qu'en rire elle rit ; mais ce rire m'a déplu. Il
me sembloit qu'elle auroit dû lui répondre, je ne ~~sais~~
sais quoi, quelque chose d'impertinent. Il lui parla à l'oreille, et
elle lui ayant répondu, j'ai presque perdu contenance : j'ai trou-
vé cela horrible. On tint un propos, chacun opina, et l'abbé
dit son avis m'excitant à l'appuyer ; mais lui en voulant,
je lui ai dit qu'il raisonnait en termes caustiques espérant
qu'il finiroit de parler ; mais il avait la peau dure : il op-
pella à Clementine, qui lui donna raison rougissant, et
le fat alors lui baisa la main. Ne pouvant plus y tenir
je mis elle me mettre à une fenêtre. La fenêtre sert à un
homme impatient à tourner le dos à un ennuyeux sans qu'on
puisse absolument l'accuser d'impolitesse ; mais on le pousse
à se faire semblant de contempler l'horizon. Je ne pouvois pas
souffrir cet abbé, et j'avais tort, car, bien loin de m'avoir offensé,
il avoit aspiré à me plaire.

Cette mauvaise humeur dans les cas de cette espèce me fut
dans toute ma vie caractéristique, et il est trop tard aujourd'hui
pour que je pense à en guérir. Je crois même n'en avoir plus
besoin, car ceux qui m'écoutent me mettent poliment, quoique
sans me le dire, à quarante ans de distance rétrograde.

Clementine m'avait altéré, et pour me bouleverser ainsi
elle n'avait eu besoin que de sept heures. Me sentant tout
à elle, il me paroissoit de devoir mettre tout en œuvre pour

la rendre tout à moi. Je ne doutois pas de la revuë, et dans ma
 prétention il y avoit certainement de la fatuité; mais il y avoit
 aussi une modestie de raison, car pour parvenir à lui toucher
 le coeur ^{croiant} ~~je croyais~~ d'avoir besoin d'applanir toutes les difficultés:
 il me sembloit que le moindre obstacle me feroit échouer. ~~Il me~~
~~me sembloit que le moindre obstacle me feroit échouer.~~ Or ce polisson ténébreux me
 sembloit une guêpe que j'avois besoin d'écraser. La froide jalousie
 s'en mêloit aussi pour faire du tort à l'objet qui m'avoit déjà
 enchanté: je me figurois Clementine, si non amoureuse, du
 moins indulgente vis à vis de ce singe, et dans cette idée je me
 trouvois envahi par une sensation de vengeance qui devoit tom-
 ber sur elle. L'amour est le dieu de la nature; mais qu'est ce
 que la nature si son dieu est un enfant gâté? Nous le convoisons,
 et malgré cela nous l'adorons.

Le comte mon oncle vint me distraire me demandant si j'a-
 vois besoin de quelque chose. Je lui ai répondu que j'étois dans
 ma chambre écrire quelques lettres jusqu'à l'heure de souper.
 Il me pria de rester en compagnie, et il appella Clementine se
 recommandant à elle pour qu'elle m'empêche d'aller écrire. Elle
 lui répond d'un ton timide que si j'avois des affaires il étoit impoli
 de me retenir. L'abbé survient, et me dit sans détour qu'au lieu
 d'aller écrire je devois ^{leur} faire une banque de Pharaon. Un
 oncle général veut que je me vende. S'y consens.

On porte des cartes, et des petits paquets remplis de marques
 de différentes couleurs, et je m'assieds me tenant devant moi vingt
 ou trente cequins. C'étoit une grande banque pour cette com-
 pagnie qui ne demandoit qu'à s'amuser: il falloit perdre quin-
 ze marques pour perdre un cequin. Tout le monde s'assit.
 La comtesse Ambroise se mit à ma droite, et l'abbé s'assit de
 sa gauche. Ce fut Clementine qui lui fit place.
 Trouvant cela insolent, je lui dis que je ne faillis jamais qu'en-
 tre deux dames, et pour lors Clementine se remit à sa place.

77
Au bout de trois heures on revint le souper, et j'ai ^{mis} quitté. Tout le monde avoit gagné, l'abbé excepté, qui avoit perdu en marques vingt cequins. Quel plaisir ! En qualité de parent il resta à souper; la dame partit avec ses enfans: on chercha en vain de la retenir. Avez content de ma soirée, car je voyois l'abbé desolé; je me met en humeur de rire. Je fais parler ma belle voisine à force de l'enjoler, et de lui tenir des propos faits pour la forcer à se défendre. Elle brille, et elle me fait gré. Voyant l'abbé ternir l'envie me vient de le relever: je lui demande son avis sur ^{un} ~~la~~ propos en question; il me répond qu'il n'y avoit pas fait attention, et qu'il espéroit qu'après souper je lui donnerois la revanche — Après souper, monsieur l'abbé, je vais me coucher; mais je vous la promets demain, charmé que ce petit jeu amuse ma bonne hôte, et ses vœux: la fortune aujourd'hui vous est contraire; elle vous sera favorable demain.

Après souper il partit fort triste. Le comte m'accompagna à ma chambre, et me souhaitant un bon sommeil, il me dit de ne rien craindre, s'il n'y avoit pas de clefs à mes portes, puisque ses belles vœux qui étoient mes voisines n'en avoient pas non plus aux siennes.

Fort étonné de la magnificence de cette hospitalité, je dis à Clémentine qui entre, et me surprend me disant que dans le château il n'y avoit pas de femme de chambre qui pût avoir soin de mon linge, et que partant elle me prioit de permettre sans façon qu'elle en fît l'office — Voulez-vous? — Moi; et je vous prie de ne pas résister. Je m'en fais un plaisir; et qui plus est, je suis sûre que vous en serez content. Faites-moi donner la chemise que vous mettez demain; et ne répliquez pas.

Je me fais d'abord aider par Clairmont à trainer dans la chambre ma malle au linge, et je lui dis qu'il me falloit tous les jours une

216 122
chemise, un gilet, un col, des catgors, et deux mouchoirs, et que le choix
m'étoit indifférent. Je suis plus heureux que Jupiter. Adieu. Bonne
nuit charmante Hebe.

Sa sœur Eléonore, qui étoit déjà au lit, s'évertuoit à me de-
mander excuse. J'ai sur le champ ordonné à Clairmont d'aller
dire au comte que je n'avois plus besoin qu'il fit mettre des clefs
à mes portes. J'ai eu honte. Devoit-je craindre pour mes que-
rilles, quand ces trésors animés ne se méffioient pas de ma cu-
ridité?

Ayant trouvé mon lit très bon, j'ai parfaitement bien dormi. Clair-
mont me coiffait quand j'ai vu entrer mon Hebe tenant un pa-
lier sur ses mains. Avec une très noble contenance elle me dit
qu'elle étoit sûre que je serois content. Je ne vois sur sa belle
figure le moindre air d'une mauvaise honte dépendante de
la fautive idée d'avoir déroge à sa noblesse me servant ainsi. Elle
avoit rougi; mais son roucier de me le cacher, car ce qui l'avoit
enflammée étoit une satisfaction qui témoignait la beauté de son
âme dégagée de préjugés vulgaires des esprits bornés. Jamais une
chemise ne m'avoit tant plu comme celle que je voyois.

Le comte mon ami survient dans ce moment. Il m'enlève
Clementine des bontés qu'elle avoit pour moi; et il l'embrasse:
j'ai trouvé cet embrassement de trop. Oh! c'est sa belle sœur;
c'est son beau frère: tout ce que vous voudrez; mais si j'en suis
jaloux, tout est dit: la nature, qui en sait plus que vous me
dit que j'ai raison. Il est impossible de n'être pas jaloux de ce
qu'on aime bien, et qu'on n'a pas encore conquis, car on doit
toujours craindre que l'objet qu'on veut conquérir ne soit
enlevé par un autre.

Le comte me pria de lire un billet qu'il tira de sa poche.
L'abbé son cousin le prioit de me faire des excuses s'il ne
pouvoit pas me remettre les vingt sequins qu'il avoit perdus
dans le terme prescrit par le code des joueurs. Il s'agis-
seroit de la dette, lui disoit-il, avant la fin de la semaine.

78 123 117
Fort bien, lui dis-je, mais avertirez-le de ne pas pointer ce
soir à ma banque, car je ne lui tiendrai pas — Vous avez raison;
mais il pourra jouer argent comptant — Non plus, car il joue-
rait contre moi avec mon argent. Il en sera le maître après
qu'il m'aura payé. Vous pouvez même lui dire de prendre tou-
tes ses commodités, et l'assurer que je ne le priverai jamais pour
qu'il me paye cette misère — Il sera mortifié — Tant mieux,
dit Clementine, pourquoi va-t-il perdre sur sa parole ce qu'il
n'étoit pas sûr de pouvoir payer aujourd'hui?

Charmante comtesse, lui dis-je, étant resté seul avec elle, di-
ez-moi franchement, si la façon un peu dure dont je traite
cet abbé vous fait de la peine, et je vous donne dans l'instant
vingt cequins que vous pouvez lui faire parvenir, qu'il pour-
ra me compter ce soir, et faire ainsi bonne figure. Je vous pro-
metts que personne n'en saura rien — Je vous remercie; je
ne m'intéresse pas avec à son honneur pour accepter votre
offre. Qu'il sente la honte de la faute; et qu'il apprenne à
vivre — Vous verrez que ce soir il ne viendra pas — Cela
peut être; mais croyez-vous que j'en sois fâchée? — J'aurais
pu le supposer — Quoi! Parce qu'il n'a badiné qu'avec moi?
C'est une tête éventée dont je ne fais aucun cas — Il est
malheureux autant que l'homme, dont vous faites cas est
heureux — Cet homme n'est pas encore né peut être —
Comment! Vous n'avez pas encore connu un mortel digne
de votre attention? — Beaucoup de dignes d'attention;
mais en faire cas est quelque chose de plus. Je ne saurais fai-
re cas que de quelqu'un que j'aimerais — Vous n'avez donc
jamais aimé. Vous avez le cœur vide — Ce mot vide me
fait rire. Est-ce un bonheur, ou un malheur? Si c'est un
bonheur je m'en félicite; si c'est un malheur je le méprise, car
je ne le sens pas — Il n'est pas moins un malheur, et vous

en serez convaincue quand vous aimerez — Mais si quand j'aimerais je me trouverais malheureuse, je connoitrai alors que mon cœur vide étoit un bonheur — C'est vrai; mais il me semble impossible que vous puissiez être malheureuse en amour — Ce n'est que trop possible. Il s'agit d'un accord réciproque qui est bien difficile, et plus encore difficile qu'il soit durable — J'en conviens; mais Dieu nous a fait naître pour que nous en courions les risques — Un homme peut en avoir besoin, et s'arrêter à cela; mais une fille a des lois différentes.

Dans ce moment le comte vint nous interrompre, et s'étonna de nous trouver encore là. Il nous dit qu'il desiroit de nous voir amoureux l'un de l'autre, et elle lui répondit qu'il souhaitoit donc de nous voir malheureux; elle parvint à elle aimeroit un inconstant, et moi parce que je me sentirois l'âme déchirée de remords. Et après avoir prononcé cette sentence elle se sauva.

Je suis resté là comme pétrifié; mais le comte qui de toute sa vie n'avoit jamais pensé, dit en riant que sa belle sœur Clementine avoit l'esprit romanesque. Nous allâmes à l'appartement de la comtesse que nous trouvâmes avec son poupon à la mamelle. Le chevalier, lui dit il, est amoureux de votre sœur, et elle de lui; ^{je voudrais bien, lui répondit} elle ~~me dit~~ qu'un bon mariage nous fit devenir parents.

~~Le mot mariage ne sert qu'à masquer la plus flatteuse de toutes les idées. Sa réponse me plut au point que je n'y ai répondu que par une inclination de tête.~~

Nous allâmes nous promener, et faire une visite à la dame qui n'avoit pas voulu rester à souper, ou nous trouvâmes un chanoine régulier, qui après m'avoir dit des choses gracieuses, et m'avoir fait l'éloge de ma patrie, qu'il croyoit connoître pour avoir lu l'histoire, il me

79 125 219
demanda quel étoit l'ordre de chevalerie qu'indiquoit la
croix que je portois en sautoir au cordon rouge. J'ai dû lui ré-
pondre, modestement glorieux, que c'étoit une marque de la
bienveillance dont notre très saint père le pape m'honoroit,
qui ~~monseigneur de son propre mouvement~~ m'avait fait chevalier de S. Jean de latran,
et protonotaire apostolique.

Le moine n'avoit pas voyagé. Ayant l'esprit du monde, il
ne m'auroit pas demandé ce que c'étoit que mon ordre;
mais de bonne foi il eut de me flatter me faisant une pa-
reille question, car en même tems qu'il vouloit me convain-
cre que ma personne l'intéressoit, il m'autorisait à étaler
mes fastes.

Il y a une grande quantité de questions, qui ne paroissent
pas indiscrètes en société de gens de bonne foi, et qui ne sont
pas au fait de la corruption des mœurs, et qui cependant
le sont. L'ordre qu'on appelle de l'éprou d'or étoit si décrit qu'
on m'ennuyoit beaucoup quand on me demandoit des nou-
velles de ma croix. On m'auroit plus sans doute, si j'eusse pu
répondre en deux mots c'est la Toison; mais après avoir ré-
pondu la vérité, l'amour propre exigeoit que je lui ajoutasse
un commentaire, qui dans le fond étoit une glose justificative.
C'étoit une corvée: ma croix enfin me gênoit, c'étoit une
vraie croix; mais étant une décoration magnifique, et
qui en imposoit aux sots, dont le nombre est immense,
je la portois même en deshabillé. L'ordre de Christ, qui
est l'ordre de Portugal, est à la même condition, parce que le
pape a le privilège de le donner comme S. M. très fidèle.
On n'estime l'ordre de l'Aigle rouge que depuis que le roi de
Prusse en est le grand maître: il y a trente ans qu'un honnête
homme ne le vouloit pas parce que le margrave de Basse
le faisoit vendre. Le cordon bleu de S. Michel est honorable

aujourd'hui depuis que celui qui le confère est l'électeur de Bavière : on n'en vouloit plus parce que l'électeur de Cologne l'avoit prodigué. J'ai vu un de ces chevaliers à Prague il y a cinq ans ; mais il ne falloit pas lui demander de qui il l'avoit reçu. La fureur des crachats ~~augmente~~ augmente toujours, et il n'y a plus personne qui puisse se vanter, en voyant les devises, de les connoître, car outre les enseignes d'une quantité de chapitres obscurs, il y en a des capitaines d'associations particulières de chasseurs, d'académiciens, de musiciens, de devots, d'amoureux, dont il seroit même dangereux de s'informer, car elles pourroient être de conjurés. Pour ce qui regarde les femmes, le bon sens suffit pour que tout homme qui pense s'abstienne de demander ce que c'est ^{qu'un} ~~un~~ me: daillon marqué, ou une aigrette placée extraordinairement, ou un portrait en bracelet, ou en bague. Il faut les aimer, et n'être pas curieux de leurs mysteres d'autant plus que le plus souvent ce n'est qu'un colifichet, un marmouset qu'elles ne portent que pour se faire regarder, et exciter la curiosité.

On est parvenu au monde, si on veut être poli, à ne pouvoir plus demander à quelqu'un le nom de sa patrie, car s'il est Normand, ou Calabrois il doit, s'il vous le dit, vous demander excuse, ou, s'il est du pays de Vaux, vous dire qu'il est Suisse. Vous ne demandez pas non plus à un seigneur quelles sont ses armoiries, car, s'il ignore le jargon heraldique, vous l'embarrasserez. Il faut s'abstenir de faire compliment à un homme sur ses beaux cheveux, car si c'est une perruque, il pourroit croire que vous vous moquez, ni louer à un homme, ou à une femme leurs belles dents, car elles pourroient être portiches. On m'a trouvé impoli en France, il y a cinquante ans, parce que je demandois à des comtesses, et à des marquises leur nom de baptême. Elles ne le savoient pas. Et un petit maître qui par malheur s'appelloit Jean satisfit à mon impertinente curiosité ; mais m'offrant un coup d'épée.

80 127 ANI

le comble de l'impolitesse à Londres c'est de demander à quel-
qu'un de quelle religion il est, et en Allemagne aussi, car s'il est
Hermite, ou Anabaptiste il sera fâché de vous l'avouer. Le plus
sûr à la fin, si on veut se faire aimer, c'est de n'interroger personne
sur rien, pas même s'il a la monnaie d'un Louis.

Clementine à table répondit à tous mes propos très fine-
ment; mais personne ne pouvoit lui en tenir compte: l'esprit se
trouve souvent, en certaines sociétés, soumis par la bêtise.

Clementine me versant trop souvent à boire, je lui en ai fait
des reproches qui donnerent sujet à un court dialogue qui me
donna le coup de grace. Je me mis levé de table amoureux
mort. Voici le dialogue. Vous avez tort, me dit elle, de vous plain-
dre, car le devoir d'Hebe est celui de tenir toujours la verre de
son maître rempli — Mais vous savez que Jupiter la renvoya —
Oui; mais j'en sais la raison. Je ne tomberai jamais si maladroitement.
Ce ne sera jamais par cette raison qu'un Ganymede ^{viendra occuper ma} ~~place~~
place — C'est fort sage. Jupiter eut tort; et je prens dans ce moment
le nom d'Hercule. En êtes vous contente belle Hebe? — Non; car
il ne m'a épousée qu'après sa mort — C'est encore vrai. Je ne
saurois être que Iolas, car.... — Mais vous. Iolas étoit vieux —
C'est vrai: je l'étois hier; mais je ne le suis plus: vous m'avez
donné la jeunesse — J'en suis bien aise cher Iolas; mais souvenez
vous de ce que j'ai fait de lui quand il m'a quittée — De grace: qu'
avez vous fait? Je ne m'en souviens pas — Je n'en crois rien —
Croyez le — Je lui ai oté le don que je lui avois fait.

Ce fut à ces dernières paroles que l'incendie eclata sur la char:
maute figure de cette fille: j'auois eu peur de bruler ma main,
si j'auois osé l'appliquer sur son front; mais les étincelles de feu,
qui sortirent visiblement de ses yeux, me dardèrent le coeur, et
me gelerent. Ne vous fâchez pas physiciens de nos jours qui me li-
sez: car je ne vous donne pas ce phenomene comene un miracle:
oui: ils me gelerent. Un grand amour qui eleve l'homme au

dessus de son être est un feu très puissant qui ne sauroit comen-
cer que par un froid de la même force en juste opposition, tel que je
l'ai senti dans ce moment là, et qui m'auroit causé la mort s'il eut
duré au delà d'une minute. L'application supérieurement ingeni-
euse de la fable d'Hébé m'a voit non seulement démontré Clemen-
tine savante en mythologie; mais m'a voit offert un échantillon
d'un esprit juste, et profond. Elle avoit fait plus: elle m'a voit con-
vaincu que je l'avois intervenue, qu'elle avoit pensé à moi, qu'
elle avoit voulu me surprendre, et me plaire. Toutes ces idées
n'ont besoin que d'un instant pour sauter à l'âme d'un homme
déjà prevenu. Elles sont incendiaires. Je me suis trouvé exempt de
doute. Clementine, me suis je dit, m'aime, et elle m'en a rendu
certain. Nous serons heureux.

S'étant évadée, elle m'a donné le temps de sortir de ma léthargie.
Dites moi madame, dis-je à la comtesse, où, et par qui cette char-
manche fille a été élevée — A la campagne, étant toujours pré-
sente aux études que Sardini faisoit faire à mon frère, qui cepen-
dant ne s'occupoit que de lui. C'étoit Clementine qui en profittoit,
mon frère s'ennuyoit. Elle faisoit vive notre mere, et elle étouffoit
le vieux précepteur — Nous avons des poésies de Sardini que
personne ne lit à cause de son trop d'érudition en mythologie —
Fort bien. Sachez qu'elle a un manuscrit de lui même qui con-
tient une quantité de fables du paganisme. Faites qu'elle vous
montre ses livres, et les vers qu'elle fait, et qu'elle ne laisse voir à
personne.

J'étois hors de moi même. Elle revient; je lui fais des compli-
mens; je lui dis que j'aimois la poésie, et les belles lettres, et qu'
elle me feroit plaisir à me faire voir ses livres, et sur tout ses vers.
— J'en aurois honte. J'ai du finir d'étudier il y a deux ans,
quand notre soeur s'étant mariée nous dûmes venir ici, où nous
ne voyons que des honnêtes gens qui, ne pensant qu'à la récolte,

ne s'intéressent qu'à la plume, et au beau vers. Vous êtes le premier, ^{81 1797 ANB}
qui m'appellant Hebe m'a fait juger que vous aimez les lettres.
Si Sardini étoit venu ici, j'aurois poursuivi à m'instruire; et il
seroit venu; mais ma sœur ne s'en est pas souciée — Mais,
ma chère Clementine, lui répondit la sœur, à quoi pouvoit,
je te prie, être utile à mon mari un octogenaire qui ne sait
autre chose que faire des vers, et peser l'air? — A la bonne
heure, dit le comte Ambroise, s'il eût pu s'employer à l'écono-
mie; mais c'est un honnête vieillard qui ne veut supposer per-
sonne fripon. C'est un savant qui est bête — Juste ciel! s'é-
cria Clementine, Sardini bête! N'est vrai qu'on le trompe fa-
cilement; mais on ne le tromperoit pas s'il avoit moins de
probité, et d'esprit. J'aime un homme qu'on trompe facile-
ment par ces raisons là. Mais on dit que je suis folle — Non
ma chère sœur, lui dit la comtesse. Tout ce que tu dis, au con-
traire, est marqué au coin de la sagesse; mais hors de ta sphere,
car les belles lettres, et la philosophie ne sont pas ce qu'il faut à un
ménage de maison; et lorsque l'occasion de te marier se présentera
ton goût pour les sciences fera peut être un obstacle à un bon
parti — Je m'y attens; et je me sens déjà disposée à mourir fille;
mais cela ne fait pas l'éloge des hommes.

Quel tumulte de passions dans ma bonne âme à ce cruel dialogue!
Je me trouvois malheureux. Noble, et riche, je lui aurois donné sur
le champ cent mille ecus, et je l'aurois épousée avant de me
lever de table. Elle me dit que Sardini étoit à Milan malade
de vieillesse, et quand je lui ai demandé si elle lui avoit fait une
visite, elle me répondit qu'elle n'avoit jamais vu Milan ni elle,
ni aucune de ses sœurs. En voiture cependant, et au grand trot
on pouvoit y aller en deux heures.

Je l'ai tant pressée, qu'après le café elle me mena dans un ca-
binet près de sa chambre pour me faire voir tous ses livres. Elle
n'en avoit qu'une trentaine tous bons; mais qui ne regardoient

que la littérature d'un jeune homme qui avoit finies ses études à la rhétorique. Ces livres ne pouvoient instruire mon ange ni dans l'histoire, ni dans aucune de ces parties de la physique qui pouvoient la faire sortir de l'ignorance dans l'essentiel, et faire les délices de sa vie — Vous apprendrez vous, ma chère Hébé, quels sont les livres qui vous manquent? — Je m'en doute, mon cher Solas — Soyez en sûre, et laissez moi faire.

Après avoir passée une heure à parcourir les écrits de Sardiné, je l'ai priée de me faire voir du sien — Non: il y a trop de fautes — Je m'y attens; mais ce que j'y trouverai de bon me vaudra. Je pardonnerai à la langue, au style, aux idées absurdes, au défaut de méthode, et même à vos vers manqués — C'est un peu trop, car je ne crois pas avoir besoin d'une indulgence si plénière. Tenez monsieur. Voici tous mes griffonnages.

Ravi d'être réuni par la muse, j'ai commencé par lui lire une chanson anacréontique très lentement, donnant du relief par le ton de ma voix à toutes ses beautés, et jouissant de la joie qui inondoit son âme, et qui brilloit dans ses yeux, et sur toute sa figure s'entendant si belle. Quand je lui lisois un vers, que j'avois rendu plus touchant par le changement de quelques syllabes, elle s'en apprenoit, car elle me miroit des yeux; mais elle, bien loin de se trouver humiliée par la correction, m'en avoit gré. Elle trouvoit que mes coups de pinceau n'empêchoient pas que le tableau ne fût d'elle, et elle étoit ravie d'être sentant que le plaisir que j'avois à la lire étoit beaucoup plus grand que celui qui dans ce moment là la rendoit heureuse. Notre jouissance réciproque dura trois heures: jouissance de nos âmes déjà amoureuses, et dont il n'est pas possible d'imaginer ni la plus pure, ni la plus voluptueuse. Heureux, et très heureux si nous eussions pu, et si nous entendions là; mais l'amour est traître, et trompeur, et rit de tous ceux qui croient de pouvoir badiner avec lui sans tomber dans ses filets.

82 131. 125

Ce fut la comtesse Ambroise qui vint nous dire de quitter les lettres pour aller un peu en société. Clementine remit tout à sa place me remerciant, et m'offrant pour gageant de la reconnaissance son sang, dont je voyois la vive flamme sur son intéressante figure. Paroissant ainsi à l'assemblée suivie par moi, et par la comtesse on lui demanda si elle venoit de se battre.

La table pour le Pharaon étoit préparée; mais avant de m'asseoir j'ai mis à l'écart Clairmont pour lui ordonner de se rendre sûr que le lendemain au point du jour j'aurois quatre chevaux attelés à ma voiture pour aller à Lodi, et revenir pour dîner.

Toute la compagnie pontait comme dans le jour précédent, et je fus bien aise de ne pas y voir l'abbé. J'y ai vu le chanoine qui pontait au ducal en ayant devant lui un tas. J'ai alors augmentée la banque, et à la fin du jeu j'eus le plaisir de voir toute la famille contente. Le seul chanoine avoit perdu une bourse de cequins; mais à cause de cette perte il ne fut pas moins gai à table.

Le lendemain je suis allé à Lodi sans avoir averti personne. J'ai acheté tous les livres que j'ai jugés convenables à la comtesse Clementine qui n'entendoit que l'italien. J'ai acheté des traductions que je fus surpris de trouver dans la ville de Lodi qui jusqu'à ce moment là ne me paroïtoit respectable que par son excellent fromage, que toute l'Europe ingrate appelle parmesan. Il n'est pas de Parme; il est de Lodi, et je n'ai pas manqué d'ajouter dans le même jour un commentaire à l'article Parmesan dans mon dictionnaire des fromages que j'avois

entrepris, et que dans la suite j'ai abandonné le trouvant
au dessus de ma force, comme J. S. trouva au dessus de la
sienne celui de Botanique. Il avoit alors pris le nom de Re-
naud le Botaniste. Quisque histrioniam exerceat. Mais l'élo-
quent Rousseau n'avoit ni l'inclination à vivre, ni le divin
talent de faire vivre.

J'ai ordonné à la meilleure auberge de Lodi un dîner pour
douze personnes pour le lendemain donnant des hautes,
et prenant quittance. J'ai ordonné tout ce qu'il falloit pour
dépenser le plus possible.

De retour à S. A., j'ai porté le sac plein de livres dans
la chambre de la comtesse Clementine, qui à la vue de ce
présent perdit entièrement l'usage de la parole. Les livres
passoient le nombre de cent tous poètes, historiens, géogra-
phes, physiciens, et quelques romans traduits de l'espagnol,
ou du françois, car, trente ou quarante poèmes exceptés,
nous n'avons pas en italien un seul bon roman en prose.
Nous avons en revanche le chef d'œuvre de l'esprit hu-
main dans le Roland Furieux qui n'est susceptible de
traduction dans aucune langue. Si ce poème donc n'est
fait que pour la langue italienne, il semble que la langue
italienne ne soit faite que pour lui. L'auteur européen
qui a fait l'éloge de l'Arioste le plus vrai, le plus beau, et
le plus simple fut Voltaire âgé de soixante ans. S'il n'a-
voit pas chanté cette palinodie, la postérité lui auroit op-
posé une inexpugnable barrière, qui l'auroit empêché
de parvenir au temple de l'immortalité. Je le lui ai dit,
il y a trente six ans; et le grand Genie m'a cru, eût peur,
et rien ne pourra empêcher son apothéose, si ce n'est un
grand videau qu'il devoit s'abstenir de tirer. Voltaire

a bien vu; mais il a mal, et très mal vu. 83 139 117

Clementine passoit ses yeux de ses livres à moi, et de moi à ces livres paroissant douter qu'ils lui appartenissent. Devenue tout d'un coup sérieuse, elle me dit que j'étois allé à ^{S.A.} pour faire son bonheur. Voilà le moment que l'homme devient Dieu. Homo homini Deus. Il est impossible que dans ce moment là l'être qui reçoit le bienfait ne se trouve déterminé à faire aussi tout ce qui dépend de lui pour faire le bonheur de celui qui a fait si facilement le sien.

Le plaisir qu'on ressent quand on voit le divin caractère de la reconnaissance sur une physionomie, dont on est devenu amoureux, est supreme. S'il ne vous intéresse pas tant que moi, mon cher lecteur, je ne me soucie pas que vous me lisiez: vous ne pouvez être qu'avare, ou maladroit, et indigne par conséquent d'être aimé. Clementine, après avoir dîné sans ^{le reste de la journée} appétit, passa ~~dans sa chambre~~ dans la chambre avec moi pour arranger ses livres. Elle ordonna d'abord à un menuisier une bibliothèque grillée, et à la clef qui devoit faire ses délices après mon départ. Elle fut heureuse au jeu, et fort gaye à souper où j'ai invité toute la compagnie à dîner à Lodi le lendemain. Mon dîner étant pour douze, la comtesse Ambroise s'engagea de trouver à Lodi les deux convives qui me manquoient, et le chanoine se chargea de conduire sa dame avec sa fille, et son fils. J'ai parlé le lendemain sans sortir du château, occupé à donner une idée de la sphere à mon Hébé, et à la mettre sur le chemin de goûter Wolf. Je lui ai fait présent de mon traité de mathématique, qui lui parut un don inestimable. BnF
MSS

Je brulois pour elle; mais son penchant à la littérature m'avance. Il rend amoureux si je ne l'avois pas trouvée jolie d'avance. Hélas! Non. J'aime un ragout, et je suis friand; mais si il n'a pas bonne mine, il me semble mauvais. Le premier objet qui intéresse est la superficie, c'est le siege de la beauté: le

examen de la forme, et de l'intérieur vient après, et s'il enchante, il embrase: l'homme qui ne s'en soucie pas est superficiel. C'est un synonyme de méprisable en morale. Ce que j'ai trouvé de nouveau en moi allant me coucher fut que dans mes lèze à lèze avec Hébé de trois ou quatre heures sa beauté ne me causoit la moindre distraction. Ce qui me tenoit dans cette contrainte n'étoit cependant ni respect, ni vertu, ni prétendu devoir. Qu'étoit ce? Je ne me souciois pas de le deviner. Je savois seulement que ce platonisme ne pouvoit pas durer long temps, et en vérité je m'en sentois mortifié: cette mortification venoit de vertu; mais d'une vertu à l'agonie. Les belles choses que nous lisons nous intéressent si fort que les sentiments d'amour, devenus accablants ou secondaires, doivent se taire. Devant l'esprit le cœur perd son empire, la raison triomphe; mais le combat doit être court. Nos victoires nous abusent: nous nous croyons sûrs de nous mêmes; mais sur un fondement d'argile: nous aimons d'aimer; mais nous ne saurons pas d'être aimés.

Cette confiance téméraire autant que modeste me fit entrer dans sa chambre pour lui dire quelque chose qui regardoit la partie de lodi, les voitures étant déjà prêtes. Elle dormoit: elle se réveilla en sursaut, et je n'ai pas seulement pensé à lui demander excuse. Ce fut elle qui s'excusa me disant que l'*Amintha* du Tasso l'avoit tant intéressée quand elle alloit se coucher qu'elle n'avoit pu le quitter qu'après l'avoir tout lu. Elle l'avoit sur son chevet. Et il de lui ai dit que le pastor fido lui plaisoit d'avantage — ~~Et il~~ plus beau? — Non — Pourquoi dites vous donc qu'il me plait d'avantage? — Parcequ'il a un charme qui attaque le cœur. Et attendrit, il séduit, et nous aimons la séduction — Il est donc séducteur? — Non: il est séduisant comme vous — Cette distinction est essentielle. Je le lirai ce soir. Je vais vite m'habiller. Elle s'habilla sans se souvenir que j'étois un homme; mais avec décence. Malgré cela j'ai vu qu'elle en auroit employé

84 135 ANG
d'avantage si elle eût été sûre que j'étois amoureux d'elle.

J'ai entrevu, lorsqu'elle se passa sur son séant une chemise, lorsqu'elle laça son corset, lorsqu'elle mit son jupon, et lorsqu'étant sortie du lit, elle se chaussa, et mis ses jaretieres au dessus du genou, j'ai entrevu dix-je des beautés qui m'égarèrent, me firent baisser sur le poupon qu'elle me tenoit, et me firent à sortir pour garantir mon esprit charnel d'une trop longue défaite.

Je me mis ^{assis} sur le strapontin de ma voiture tenant le fils de la comtesse sur mes genoux couché sur un grand oreiller. Elle se penchoit de vive comme Clementine. A la moitié du voyage l'enfant pleura; il vouloit du lait: la maman decouvrit vite un robinet couleur de rose qu'elle n'est pas fâchée que j'admire, et je lui ^{approche} ~~apporte~~ le poupon, qui vit de ce qu'il va manger, et boire en même temps. Je convoitois le respectable tableau: ^{ma joye} ~~il~~ étoit visible. Le joli ^{raillais} jeton ~~se~~ s'en détache; je vois la blanche liqueur qui poursuit à mille lieues. Ah! madame. C'est un meurtre: permettre à mes lèvres de cueillir ce nectar qui me mettra au nombre des dieux, et ne craindre pas que je vous morde. Dans ce temps là j'avois des dents.

Je me mis ^{assis} ~~assis~~ à genoux regardant la comtesse mere, et la soeur, qui nioient paroissant avoir pitié de moi: c'est une espèce de vire qui aucun peintre n'a jamais su imiter, excepté le grand peintre Homere là où il nous represente Andromaque avec Astianacte entre ses bras dans le moment qu'Hector la quitte pour retourner à l'armée. Invariable de faire vire, j'ai demandé à Clementine si elle avoit le courage de m'accorder la même faveur — Pourquoi non, si j'avois du lait? — Vous n'avez besoin que d'en avoir la source. Je penserai au reste.

Mais à ces mots elle rougit si fort que je fus presque fâché de les avoir prononcés. Toujours gais, nous arrivâmes à l'auberge de Lodi sans avoir vu le tems que nous employâmes au petit voyage. La comtesse envoya d'abord son domestique avertir une dame son amie

de venir dîner avec elle en compagnie de sa sœur. J'ai saisi ce tems pour envoyer Clairmont m'acheter du papier en abondance, cire d'Espagne, plumes, encre, écritoire, et un beau portefeuille à def pour ma belle Hebe qui ne devoit plus m'oublier. Quand elle vit tout cela devant elle avant dîner, elle ne put me témoigner sa reconnaissance qu'avec ses beaux yeux. Il n'y a point de femme loyale, qui ait un cœur non corrompu, qu'un homme ne soit sûr de conquérir à force de la rendre reconnaissante. C'est le moyen le plus sûr, et le chemin de parvenir le plus court; mais il faut toujours savoir s'y prendre.

La dame de Lodi vint avec sa sœur qui pouvoit disputer le prix de la beauté à tout son sexe; mais Venus même n'auroit pu dans ces moments là m'arracher de Clementine. Les dames, et les demoiselles s'embrassèrent à reprises se montrant ravies de se revoir. On me presenta, on me caractérisa, on me porta aux nues: j'ai fait le bouffon pour faire finir les complimens.

Mon dîner fut beau, et fut bon. Etant en carême les scrupuleux trouverent des poissons qui ne leur firent pas regretter les pou: lards, et le gibier. L'excellent esturgeon plut à tout le monde.

Après dîner, le mari de la dame vint avec l'amant de sa sœur; ainsi la joye s'accrut. J'ai contenté toute la belle compagnie, lui faisant une banque; et au bout de trois heures j'ai quitté en chanté d'avoir perdu trente à quarante sequins; sans cela on ne m'auroit pas preconisé pour le plus beau joueur de toute l'Europe.

L'amant de la belle s'appellant Vigi, je lui ai demandé s'il descendoit de l'auteur du treizieme chant de l'Eneïde de Virgile: il me dit qu'oui, et qu'il l'avoit traduit en stances italiennes. M'en étant montré curieux, il me promit de me le porter à SA le lendemain. Je lui ai fait compliment sur son ancienne noblesse, car Masseo Vigi fleurissoit au commencement du quinzieme siecle.

A l'entrée de la nuit nous partîmes, et en moins de deux heures nous fûmes à St. La lune qui éclairait tous mes mouvements m'aidera à résister aux tentations que m'inspirait une jambe de Clementine qui pour mieux tenir sur ses genoux son neveu avait un pied sur le tréportin. La marron de retour chez elle fit de cent façons l'éloge de la bonne compagnie que je lui avais tenue. N'ayant pas envie de souper, nous nous retirâmes; mais Clementine me confia qu'elle étoit au désespoir de n'avoir la moindre idée de l'Enéide. M. Vigi devoit venir à St. avec son treizième chant, et elle étoit déçue de ce qu'elle ne pourroit pas en juger. Je l'ai consolée. Nous lisons, lui dis-je, cette nuit la superbe traduction de Vous lisons, lui dis-je, cette nuit la superbe traduction de Vous l'avez; et vous avez ce poème faite par Annibal Caro. Vous l'avez; et vous avez celle d'Anguilara des métamorphoses d'Ovide, et celle de Lucrèce faite par Marchetti. — Je voulais lire le Pastor fido — Nous le lisons une autre fois.

Nous passâmes donc la nuit à lire ce magnifique poème en vers blancs italiens. Mais cette lecture fut maintes fois interrompue par les spirituelles rires de ma charmante écolière. Elle vit beaucoup du hazard qui mit Enée dans le cas de donner à Didon une bonne marque de sa tendresse quoique très incommodement; mais encore plus quand Didon, se plaignant de la perfidie du Troyen, dit qu'elle pourroit encore lui pardonner si avant de la délaisser il lui avoit fait quelque petit Enée qu'elle auroit eu le plaisir de voir folâtrer dans sa cour. Clementine avoit raison de rire; mais d'où vient qu'on ne rit pas quand on lit cela en latin? Si quis mihi parvulus aut lauderet Enneas. Ce n'est que la beauté de la langue qui donne un vernis de dignité à cette plaisante plainte.

Nous ne finîmes cette lecture qu'à la fin de la nuit. Quelle nuit, mon
cher ami, me dit-elle. Je l'ai passée avec vous dans la joie de mon
âme. Mais vous? — Avec un plaisir extrême voyant le vôtre
— Et si vous n'aviez pas vu le mien? — J'en aurais eu
deux tiers de moins. J'aime au suprême degré votre esprit;
mais dites moi, je vous prie, si vous croyez possible d'aimer
l'esprit de quelqu'un sans aimer son être — Non; car sans
l'être il s'évaporerait — La conséquence est donc que je
dois vous aimer, et qu'il est impossible que je passe six heures
avec vous tête à tête sans mourir d'envie de vous donner
cent baisers — Vous dites vrai; et je crois que nous ne risis-
sons à cette envie que parce que nous avons des devoirs, et que
nous nous trouverions humiliés si nous les violâmes — C'est
vrai; mais si vous êtes faite comme moi, cette contrainte doit
vous coûter beaucoup de peine — Autant peut être que
vous en reveniez vous-même; mais je vous dirai que je
crois que la résistance à certains desirs ne coûte que dans le
commencement. Peu à peu on s'accoutume à s'aimer sans
aucun rigueur. Nos enveloppes qui actuellement nous plai-
sent nous deviendront indifférentes, et pour lors nous pourrons
passer ensemble des heures, et des journées sans qu'aucun de
nos étrangers vienne nous importuner — Adieu belle Hébé.
Dormez bien. — Adieu Solas.

MS VIII

1763 20 Mars (page 256)

Chap. I

(Originale Tome VIII chap. VIII)

pages 233 à 260.



1763

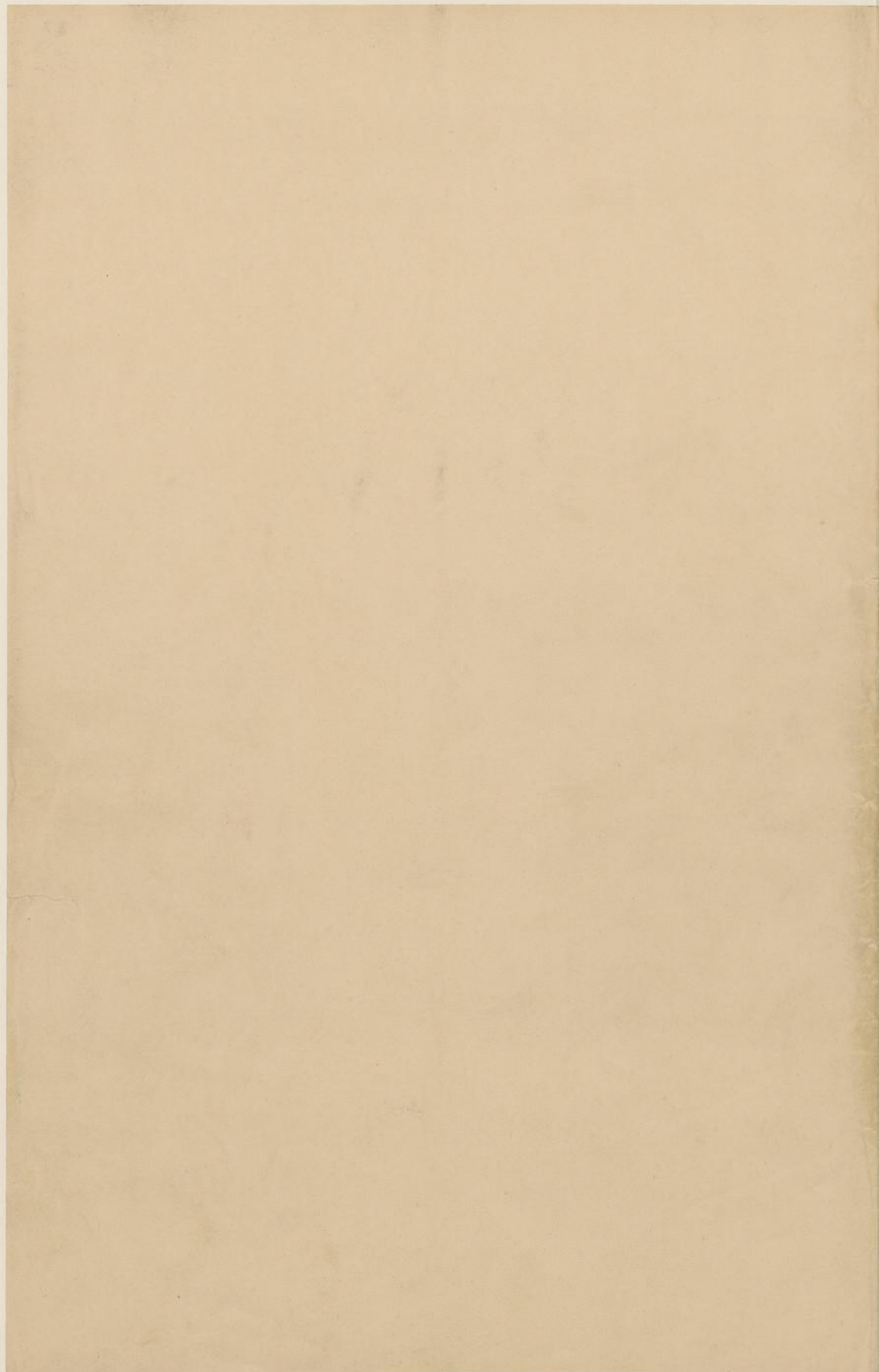
1763 12. 12. (Page 226)

Page 7

(Confession of the 17th Chap. 1711)

Page 222 & 223

(22)



Chapitre VIII

28 137/133

Partie de plaisir. Mon triste départ de S^a. Je quitte
Milan avec la maitresse de la Croix. Mon arrivée à Gènes.

Je me mis d'abord au lit, ordonnant à Clairmont de ne plus m'attendre à l'avenir. Je vis du projet de Clementine, qui croyoit que le moyen de faire passer l'appetit à quelqu'un étoit celui de mettre devant ses yeux les plats qu'il aimoit, lui faisant seulement savoir qu'il lui étoit défendu d'y toucher. Elle n'en savoit pas plus que moi sur cette matière; mais le mot qu'elle m'avoit dit que venant aux devoirs, il n'arrive pas qu'on se trouve humilié après y avoir satisfait, étoit plein de sens. L'humiliation qui lui faisoit peur venoit de l'attachement, et du respect qu'elle avoit à ses devoirs, et elle me seroit honneur supposant que je pensasse comme elle. Je devois le lui laisser croire. Je me mis endormi déterminé à ne jamais rien entreprendre qui put me faire perdre sa confiance.

Le lendemain j'ai appelé fort tard. Elle vint me souhaiter le bon jour tenant entre ses mains le Pastor fido. J'ai lu le premier acte, me dit elle: j'en ai jadis lu de si doux. Lisez vous. Nous lirons le second avant dîner — Oserai-je me lever devant vous? — Pourquoi pas? Un homme n'a besoin que de très peu d'égards pour observer la décence — Faites moi donc le plaisir de me donner cette chemise

Elle me la passa par dessus la tête d'un air niant, et je lui ai dit la remerciant qu'à la première occasion je lui rendrois le même service. De vous à moi, me répondit elle rougissant, il y a moins de distance que de moi à vous.



— Pour le coup, ma divine Hebé, vous m'avez répondu en orade, comme vous feriez quand on vous adoroit à Corinthe.

— Est-ce qu'Hebé eut un temple à Corinthe? Sardinine le dit pas — Mais Apollodore le dit. C'étoit même un asile. Mais je vous prie de ne pas eluder la question. Ce que vous avez dit est antigéométrique. La distance de vous à moi doit être la même que de moi à vous — J'ai dit une bêtise — Point du tout. Vous eutes une idée: juste ou non, je veux la savoir — Eh bien. Les deux distances différent à l'égard de l'ascension, et de la descente. N'est-il pas vrai que la descente est naturelle au corps lâché sans qu'il ait besoin d'être lancé? N'est-il pas vrai aussi que sans lancement il n'y a point d'ascension? Si cela est vrai, conviendrez-vous que moi, étant plus petite que vous je ne saurois vous atteindre qu'en descendant ce qui est difficile, tandis que pour venir à moi vous n'auriez besoin que de vous laisser aller, ce qui est très facile. Par cette raison vous ne risquez rien me permettant de vous changer de chemise; mais je risquerois beaucoup vous laissant faire la même fonction. Votre chute sur moi trop rapide pourroit m'opprimer. Etes-vous persuadé? — Persuadé? Je suis hors de moi-même. On n'a jamais justifié un paradoxe avec plus d'esprit. Je pourrais vous chicaner; mais j'aime mieux me taire, admirer, et vous adorer — Je vous remercie; mais point de grâce. Comment pourriez-vous me chicaner? — Dans l'adresse que vous avez eu de mettre en jeu ma taille. Je dis que vous ne voudriez que je vous changeasse de chemise quand même je serois un nain — Très bien, mon cher Solas, nous ne pouvons pas nous en imposer. Je serois heureuse si si Dieu m'avoit destiné un mari comme vous — Hélas! Que n'en suis-je pas digne!

la comtesse maman vint nous dire d'aller dîner, ^{89 141} se ¹⁸³⁵
rejoignant en même temps que nous nous aimions —
A la folie, lui répondit Clementine; mais nous sommes sages.
— Si vous êtes sages, vous ne vous aimez donc pas à la folie.

Nous dinâmes, nous jouâmes, et après souper nous ache-
vâmes le Pastor fido. Elle me demanda si le treizième chant
de l'Enéide de M. Virgile étoit beau — Ma chère comtesse,
il ne vaut rien; et je ne l'ai loué que pour flatter un de-
scendant de l'auteur, qui cependant fit un poème sur les fixon-
neries des payans qui a du mérite. Mais vous avez raison,
et je vous empêche de vous déshabiller — Ne croyez pas cela.

Après s'être déshabillée, sans rien accorder à la cupidité
de mes yeux, elle se mit au lit sur son séant: je me, ^{ut} assis
à ses pieds; et sa main nous tourna le dos. Le Pastor fido
étant sur la table de nuit, je l'ai pris, et je l'ai ouvert
par hasard là où Mirtille parle de la douceur du bai-
ser qu'il recut d'Amarillis. Clementine me paraissant
aussi ennuie, et attendant que je me sentois ardent, j'ai
collé ma bouche sur la sienne, et ne voyant aucune mar-
que d'alarme, j'allois la serrer contre mon sein, lorsqu'
avec la plus grande douceur, allongeant un bras, elle
s'éloigna me priant de l'épargner. Je lui ai alors deman-
dé pardon, baillant cent fois la belle main qu'elle m'avoit livrée.
— Vous tremblez, me dit-elle — Oui, ma chère com-
tesse; et je peux vous assurer que c'est de peur de vous
avoir déplu. Adieu. Je m'en vais desirant de vous aimer
moins — Point du tout, car ce desir ne peut être qu'un
commencement de haine. Faites comme moi: je desirerai que
l'amour que vous m'avez inspiré s'augmente tous les jours
en parfaite égalité de la force qui m'est nécessaire pour y

resister.

Je suis allé me coucher fort mécontent de moi même. Je ne savais pas décider si j'avais fait trop, ou trop peu; et soit l'un, soit l'autre, je me trouvais repenti. Clementine me semblait faite pour être respectée autant qu'aimée, et je ne pouvais pas me figurer de pouvoir poursuivre à l'aimer sans la récompense que l'amour doit à l'amour. Si elle m'aimoit, elle ne pouvoit pas me la refuser; mais c'étoit à moi à la solliciter, je devois même être méchant pour justifier la défaite. Le devoir d'un amant est d'obliger l'objet qu'il aime à se rendre, et l'amour ne sauroit jamais le trouver indolent. Clementine donc ne pouvoit m'opposer une résistance absolue que ne m'aimant pas; je devois la mettre à l'épreuve; d'autant plus que la trouvant invincible je me sentois sûr de guerir. Ce n'étoit pas douteux. Mais à peine décidé à employer ce moyen, j'y pensois, et je le trouvois abominable. L'idée de cesser d'aimer Clementine m'empoisonnoit. J'abhorrois cette question plus que la mort, car elle étoit digne d'être adorée.

J'ai mal dormi. Je me suis levé de très bonne heure, je suis entré dans la chambre, elle dormoit encore, et la comtesse Eleonore s'habilloit — ~~elle se leva~~ ^{elle se leva}, me dit elle, a la jusqu'à trois heures du matin. A présent qu'elle a tous ces livres, elle va devenir folle. Faisons lui une niche. Mettez vous près d'elle de ce côté. Voyons la surprise lorsque se reveillant, et se tournant elle vous verra — Croyez vous qu'elle prendra la chose en badinage? — Elle ne pourra qu'en rire. Vous êtes habillé.

237 113 187
Je fais ce qu'elle me dit. En robe de chambre, et en bonnet de nuit je me mets à la place qu'Éléonore venoit de quitter couvert jusqu'au cou: elle voit tandis que mon cœur palpite, mon esprit ne se reconnoissant pas capable de donner à ce tour l'air comique de plaisanterie qui seul pouvoit le couvrir avec le vernis de l'innocence. Je desirois qu'elle tâtât à seveiller pour avoir le temps de prendre une contenance facétieuse.

Clementine enfin seveille. Elle se tourne, et, avec les yeux fermés, elle allonge le bras libre, et croyant de tenir sa sœur, elle me donne un baiser d'habitude, et reste ferme en position de se redormir; mais Éléonore ne pouvant s'empêcher de pousser, Clementine ouvre les yeux, et ne me voit entre ses bras que l'instant après avoir vu sa sœur de bout qui voit.

Le tour est joué, dit elle sans bouger, et je vous admire tous les deux. A ce début mes esprits reprennent leur place; la confiance vient m'animer, et je me trouve assez maître de moi même pour jouer un rôle. Voilà, lui dis-je, comment j'ai reçu un baiser de ma belle Hébé — J'ai eu de le donner à ma sœur: c'est le baiser qu'Anaritis donna à Mistille — C'est égal. Ça fait l'effet qu'il devoit faire; et Solas est ^{laissé} faire à ce jejeuni — Ma chère sœur; ce que tu as fait faire à ce cher Solas est trop fort, car nous nous aimons, et je revois à lui — Ce n'est pas trop fort, repartit Éléonore, car il est tout habillé. Tiens.

Disant ces mots, elle me decouvre pour la convaincre; mais voulant me montrer à sa sœur, elle m'étale les beautés que la couverture ne me laissoit pas voir. Clementine se cache vite; mais j'avais déjà vu la corniche, et la fise de l'autel de l'amour, où je desirois mourir. Elle se recouvre,

et Eleonore s'en va me laissant appuyé sur un coude la tête penchée vers ce trésor, dont une force occulte m'empêchoit de m'emparer.

Ma chère Hebe, lui disois-je, vous êtes certainement plus belle que la déesse. J'ai vu ce qu'on lui vit quand elle tomba : si j'avois été Jupiter, je n'en aurois pas agi comme lui — Sordani dit qu'il l'a chassée ; et pour venger Hebe, je devrois maintenant chasser Jupiter. — Mais songez ; que je suis folas. Je suis votre ouvrage. Je vous aime ; et je travaille à étouffer des desirs, qui me martyrisent — Vous avez concerté ce jeu avec Eleonore — Point de concert. Tout fut hasard. Je suis entré, elle s'habilloit, vous dormiez, elle me dit de me mettre à sa place pour rire de votre surprise, et je dois lui savoir gré, les beautés que j'ai vues surpassent l'idée que j'en avois conçue. Mon Hebe est charmante. Puis-je espérer un pareil pardon ? — C'est singulier, que quand on a une trop grande amitié pour quelqu'un, on ne puisse pas s'empêcher d'être curieux de toute la personne ! — C'est naturel, ma divine penseuse. L'amour même pourroit être considéré comme une très forte curiosité, si on pouvoit mettre la curiosité entre les passions ; mais vous n'êtes pas curieuse de moi ? — Non. Vous me déplaisez peut être ; et je ne veux pas en couvrir le visage, car je vous aime, et je suis enchantée des sentiments qui me parviennent en votre faveur — Je vois que cela est très possible, et que par conséquent je dois avoir grand soin de conserver mes avantages — Vous êtes donc content de moi ? — A l'excès, car je suis assez bon architecte. Je vous trouve d'une régularité divine — A la bonne heure, mon cher folas, mais abstenez-vous d'y toucher. Pour en juger, qu'il vous suffise d'avoir vu — Hélas ! Permettre aussi quelque chose au toucher, qui doit juger de la résistance, et de la douceur de ces marbres que la nature a si bien polis. Laissez que je baise ces deux sources de vie.

de la préfère aux cent de Cybele, et je ne suis pas jaloux d'Athys. 145.2139
— Vous vous trompez. Sardini dit que c'étoit Diane d'Éphèse qui avoit cent mammelles.

Comment m'empêcher de rire, écoutant dans ce moment sortir de la bouche de Clementine une exultation mythologique? L'amour peut-il s'attendre à un pareil épisode? — Peut-il le craindre? Le prévoir? Non. Mais bien loin de le trouver cruel, j'ai vu qu'il ne pouvoit ^{m'}être que favorable. Je lui ai dit qu'elle avoit raison lui demandant excuse, et un sentiment de reconnaissance littéraire l'empêcha de défendre à mes lèvres de tomber sur un bouton de rose qui n'avoit de visible que la couleur — Vous sucer en vain. Cela est stérile. Allez cher ma ~~sœur~~ ^{sœur}. Vous avalez? — Oui. La quintessence de mon propre baiser — Il se peut aussi quelques parcelles de ma substance, puisque vous m'avez fait plaisir. Ce fut un long baiser; mais il me semble que celui qu'on décroche dans la bouche lui soit préférable — Vous avez raison. La reciprocité y est réelle — Précepte, et exemple! Quel précepteur! Finissons. Cela fait trop de plaisir. L'amour nous regarde, et rit de notre bernerie — Pourquoi, ma chère amie, différerons nous à lui accorder une victoire qui ne peut que nous rendre heureux? — Ce bonheur n'est pas sûr. Non. Je vous en prie. Tenez vos bras ici. Si des baisers peuvent nous tuer, tuons nous; Mais ne nous servons pas d'autre armes.

Après un long débat aussi doux que cruel, ce fut elle qui fit pause, et qui jetant des yeux des étincelles de flamme me pria d'aller dans ma chambre

Dans la violence de ma situation mon amour s'étoit dressé en larmes déplorant la contrainte dans la quelle un préjugé ennemi de sa nature l'avoit tenu. Après avoir calmé mon feu par une toilette qui jamais ne m'avoit été tant nécessaire, je me suis habillé, et je suis retourné dans sa chambre. Elle écrivait.

Je me sens animée, me dit elle, par un enthousiasme que dans tout mon temps passé je n'ai jamais senti. Je veux chanter en vers la victoire que nous avons remportée — Triste victoire ennemie de la nature humaine, source de mort que l'amour doit abhorrer, parcequ'elle le honnit — Voilà de la poésie. Écrivons tous les deux suivant le génie de notre muse, ~~moi~~ célébrant cette victoire, vous la fondant. Mais vous avez l'air triste — Je souffre, et ne connaissant pas la constitution masculine, vous devez en ignorer la raison.

Clementine ne me répondit pas; mais je l'ai vue affectée. Je souffrois une douleur sourde, et affligeante là où le préjugé tyrannique m'avoit tenu garotté dans les moments où l'amour me vouloit libre. Il n'y avoit que le lit, et le sommeil qui pussent remettre le pays en équilibre. J'ai dîné tristement, n'ayant prêté qu'une légère attention à la lecture de la traduction que M. Vigi me porta. J'ai prié le comte mon ami de tailler pour moi, et on me permit d'aller me coucher. Personne ne pouvoit deviner ma maladie: la seule Clementine devoit s'en douter.

Après avoir dormi trois ou quatre heures, je me suis mis à écrire en terza rima, comme Dante, l'histoire de la maladie que j'avois endurée en conséquence de la triste victoire. Ce fut Clementine même qui me porta à souper me disant que la banque avoit gagné, et que son beau frère m'en rendroit compte le lendemain. Après m'avoir vu souper avec bon appetit, elle se retira pour aller aussi chanter en vers la même histoire. Je l'ai finie, et mise en nest avant de dormir de nouveau, et de tres bonne heure j'ai vu Clementine à mon lit tenant entre ses mains son petit poëme que j'ai lu avec plaisir. Celui qu'elle venoit m'entendant faire l'éloge de ses pensées fut beaucoup plus grand que le mien.

Mais le mien fut encore plus grand quand lui lisant ce que j'avois écrit je l'ai vue attendrie, et souvent prête à verser des larmes. J'ai eu le plaisir aussi de l'entendre me dire que si

92 147 R41
elle avoit connu cette partie de la physique qui rend t^{te} ^{est}
judiciant avant sur cette matiere, elle en auroit agi autrement.
ment.

Après avoir mis une tasse de chocolat avec elle, je l'ai prise
de se coucher près de moi ainsi vêtue, et de me traiter
comme je l'avois traitée la veille pour apprendre quelle
espece de martyre c'étoit; et après avoir ~~su~~^{souri} elle se
rendit à mes instances; mais sous condition que je n'en
prendrais rien sur elle.

J'ai donc dû la laisser faire; mais à la fin je n'ai pas eu
beaucoup de me plaindre. Étant maîtresse de tout, j'ai joui
du despotisme qu'elle exerça sur moi, sachant la peine
qu'elle devoit ressentir ne l'exerçant pas sur elle, et con-
damnant ses yeux à ne pas voir ce dont ses mains étoient
en possession: je l'ai excitée en vain à se satisfaire en tout
ce qu'elle pouvoit desirer; mais elle n'a jamais voulu con-
venir de desirer autre chose d'avantage de ce qu'elle
faisoit. Dans ce moment, lui disois-je, il est impossible que
votre plaisir soit égal au mien; et elle me répondoit que
j'aurois donc eu tort de me plaindre.

Quand elle me quitta, elle me dit, toute enflammée,
qu'elle étoit convaincue qu'en amour il falloit tout
faire ou rien.

Now passer la journée à lire, à table, à nous pro-
mener, à jouer, à rire de cent choses sans faire en
amour le progrès que les échantillons que j'en avois
reçus me promettoient. Elle vouloit être maîtresse de
moi, et elle ne vouloit pas que je le fusse d'elle; je m'en

plaignots avec douceur, et elle ne pouvoit pas le trouver mauvais.

Deux ou trois jours après, vers minuit, je lui ai proposé, sa soeur étant présente, et couchée près d'elle, l'expédient qu'on propose à une religieuse, à une veuve, à une fille nubile qui se refuse à l'amour à cause des conséquences qu'elle craint. J'ai tiré de ma poche un paquet de fines redingotes d'Angleterre, lui expliquant l'usage qu'on pouvoit en faire, et laissant qu'elle examinât à son aise le mécanisme, et la forme de ces bourses. Après en avoir beaucoup vu, elle prononça, sa soeur étant de son avis, qu'elles étoient vilaines, dégoutantes, et scandaleuses. Elle soutint outre cela qu'elles n'étoient point sûres, car elles pouvoient facilement se déchirer. Je leur ai contesté en vain la facilité. J'ai dû les remettre dans ma poche quand elle me dit que leur seul aspect lui feroit horreur.

J'ai décidé que Clementine ne pouvoit tant résister que parce qu'elle n'étoit pas assez amoureuse, et dans cette idée j'ai vu que c'étoit à moi à la rendre telle par le moyen infailible de lui procurer des plaisirs nouveaux ne pardonnant pas à la dépense. J'ai pensé à lui donner un beau dîner à Milan chez le pâtissier, dont l'appartement m'appartenoit encore. Je devois y conduire toute la famille; sans m'expliquer sur l'endroit, car le comte mon ami auroit pu se croire obligé d'avertir sa femme, et à lui présenter ses soeurs. Cela auroit gâté tout mon plaisir. Cette partie devoit être secrète, car aucune des trois soeurs n'avoit jamais vu Milan. Peu à peu, je me mis trouver moi-même tant réduit par l'idée que j'avois enfantée ~~de cette partie~~, que je me mis déterminé

à la rendre magnifique.

J'ai écrit à Zenobie d'aller d'abord acheter trois robes toutes faites pour trois filles de condition, tout ce qu'elle pouvoit trouver de plus joli d'étoffe de Lyon; je lui envoyois les mesures l'avertissant en détail des garnitures que je voulois. La plus courte, qui devoit être d'entoilage de Valenciennes, je l'avois destinée à une robe de satin perse, qui étoit la plus courte, et qui devoit appartenir à la comtesse Ambroise. Je lui ai envoyée une lettre pour M. Evry, qui lui auroit donné un homme qui ~~payeroit~~^{auroit} payé la valeur de tout ce qu'elle auroit acheté. Je lui ordonnois de porter les trois robes chez le patissier, et de les étendre sur mon lit. Je lui envoyois une lettre pour le patissier dans laquelle je lui ordonnois de me faire un dîner pour huit personnes pour le tel jour, gras, et maigre sans épargne. J'avertissois Zenobie que tout devoit être prêt en deux fois vingt quatre heures, et qu'elle devoit être chez le même patissier m'attendre au moment de mon arrivée en compagnie des dames aux quelles les trois robes étoient destinées. Je lui ai envoyée ma lettre par Clairmont sans rendre compte à personne où je l'envoyois.

Au retour de Clairmont, quand je fus sûr que mes ordres seroient exécutés à la lettre, j'ai dit à table à la comtesse ma man que je desirois avoir l'honneur de lui donner un autre dîner dans le goût de celui que je lui avois donné à Lodi; mais sous deux conditions: l'une que personne de toute la famille ne sauroit où je les mène que lorsque nous serions montés dans nos voitures; l'autre que personne ne sortiroit de la maison, où je leur donnerois à dîner que pour remonter dans les voitures qui devoient nous reconduire à S. A. le même jour. La comtesse par bienséance regarda son mari, qui dit dans l'instant qu'il étoit prêt, et content quand même je me serois proposé d'enlever toute la famille. Je lui ai dit que nous partions le

Bnf
MSS

Lendemain à huit heures du matin, et qu'ils n'avoient aucun besoin de penser aux voitures. Je n'ai pas exclu de cette partie le bon chanoine tant parce qu'il seroit sa cour à la comtesse Ambroise, comme parce qu'il étoit devenu fort joueur, et perdoit tous les jours. Il fit ce même jour une grosse levée. Il perdit trois cent cequin sur sa parole, et il me dit en ruyant qu'il avoit besoin que je lui donnasse trois jours jusqu'au retour d'un homme qu'il enverroit le lendemain de bonne heure à Milan. Je lui ai répondu que tout mon argent étoit à ses ordres.

Quand nous nous retirâmes, j'ai accompagnée comme toujours ma charmante Hebe dans sa chambre. Nous avions entamée la pluralité des mondes de Fontenelle. Elle me dit que devant se lever de bonne heure elle vouloit aller se coucher, et lui disant qu'elle avoit raison j'ai pris l'histoire, et tandis qu'elle alloit se mettre au lit, je lui ai lu l'histoire de Glaudivine princesse d'Erpagne qui étoit devenue amoureuse de Bradamante. A la fin de ce charmant conte je croyois de voir Clementine ardente; mais point du tout: elle étoit morte comme sa sœur Eléonore. Qu'avez vous, divine Hebe? Ricciardetto vous a peut être déplu — Ricciardetto m'a plu, et à la place de la princesse j'en aurois fait autant; mais nous ne dormirons pas cette nuit, et vous en êtes la cause — Moi! Qu'ai-je fait? — Helas! Rien. Mais vous pourriez nous rendre heureux nous donnant une grande marque d'amitié — Parlez. Ma vie, tout ce que j'ai, ma volonté même, tout est à vous. Vous dormirez — Confiez nous où nous allons demain — Ne vous ai-je pas dit qu'au moment du départ vous le saurez? — Mais nous n'aurons pas dormi; et nous serons malades toute la journée — J'en serais devoté! — Doulez vous de notre discrétion? Ce secret d'ailleurs ne peut pas être important — Il ne l'est pas non plus. C'est un secret d'ordre; mais je vais vous le révéler. J'aurois tort d'hésiter. Je vous donnerai demain à dîner chez moi à Milan — A Milan? — A Milan? dit l'autre.

Elles se levèrent toutes les deux telles qu'elles étoient, elles tombèrent sur moi, elles me mangèrent, puis elles me quittèrent pour s'embrasser; puis elles retournèrent à s'asseoir sur moi, et elles me parlaient. Elles n'ont jamais vu Milan; elles ne desiroient rien tant que voir la superbe ville; quand elles devoient avouer qu'elles ne l'avoient jamais vue elles étoient honteuses; mais dans le même temps qu'elles apprennent qu'elles alloient avoir ce bonheur, l'idée qu'elles devoient retourner à St le soir les désespéroit, et la loi de ne pas sortir de la maison où je les conduisois leur paroissoit dure, et barbare. Peut-on faire, me disoit Clementine, quinze milles pour aller à Milan rien que pour y dîner, et les refaire après dîner pour retourner à la maison! — Pourquoi nous y aller, disoit Eléonore, sans voir au moins notre belle sœur! — J'ai prouvé toutes vos remontrances, mes chers enfants, et c'est la raison du mystère; mais la partie est arrangée ainsi. Peut-elle vous déplaire? Ordonnez. — Vous déplaire! dit Clementine. Cette partie, telle que vous l'avez concertée dans votre esprit, n'est que plus charmante.

Me disant cela, enivré par la joie, et par le sentiment, elle ne pensa pas à se défendre de l'amour. Elle étoit entre mes bras, comme j'étois entre les siens; Eléonore étoit rentrée dans son lit. Clementine s'abandonna à tous mes desirs, et partagea mes transports, mêlant à ses vifs des larmes qui sortoient de son âme amoureuse, et contente.

Deux heures après je l'ai quittée, et je suis allé me coucher plein de mon bonheur, et impatient de le renouveler le lendemain dans un plus grand degré de perfection en conséquence d'un sang plus rassasié. Le lendemain à huit heures nous déjeunermes tous; mais malgré mon talent je n'ai pas pu rendre ma compagnie gaye. Clementine, et sa sœur diminuoient leur joie; mais les autres dans l'impatience de savoir où je les menois avoit l'air un peu sombre.

Clairmont ayant très bien fait mes commissions, et les voitures étant dans la cour toutes prêtes, nous descendons, et

je place dans ma voiture la comtesse Ambroise avec Clementine, qui tenoit sur ses genoux son enfant: apres cela je vais à l'autre, ^{à la compagnie qui m'attendoit de} et je dis ~~aux nouveaux~~ ^{curiosité} nous allons à Milan. ~~Yanche~~ Voite postillon. A Milan: autordus; chez le patissier.

Je vais d'abord monter dans la mienne disant à mon postillon la même chose, Clairmont monte à cheval, et nous partons. Clementine contrefaisoit l'étonnée, et la comtesse Ambroise avoit l'air qu'on a dans une surprise agréable qui cependant donne sujet à penser. Nous eumes tout le tems de causer la dessus, et de nous mettre en train de gaieté jusqu'à un village, où nous descendîmes, parce qu'étant allés au plus ~~grand~~ ^{grand} train, il falloit ôter pour un quart d'heure la bride aux chevaux.

J'ai trouvé mes compagnons contents comme des gens qui avoient pris leur parti. Que dira ma femme? dit le comte mon ami — Elle n'en saura rien, et en tout cas je serai le seul coupable. Vous dînez chez moi, ou j'habite incognito — Il y a deux ans dit la comtesse Ambroise à son mari que tu penses à me mener voir M. Lan, et notre ami n'y a pensé qu'un quart d'heure — C'est vrai, lui répondit-il; mais je voulois que nous y passions un mois. Je lui ai alors dit que s'il vouloit y passer un mois je me chargeois de tout, et il me remercia me disant que j'étois un homme extraordinaire. Je lui ai dit que j'étois un homme qui ne trouvoit pas difficile ce qui étoit facile.

Avouez que vous êtes heureux, me dit la comtesse Ambroise d'abord que nous remonterons en voiture, et j'en mis convenu; mais c'est la roulette qui me rend heureux; chasser moi de votre présence et me voila malheureux. Je l'ai faite rire aux larmes attachant à mon sein son pignon, qui après avoir sucé en vain pleura, se plaignant de la tromperie. La tendre mere l'appaisa, jouissant de l'éloge que je faisois du beau tableau qu'elle offroit à ma vue. Elle ne cèdoit en beauté qu'à sa soeur Clementine qui étoit aussi trois pouces plus grande qu'elle. Nous avons toujours ri chemin faisant, et principalement du chanoine,

qui s'étoit recommandé à elle pour que je lui accordasse la ⁹⁵ 147
permission de s'absenter une demi heure pour aller faire une
visite. Elle lui avoit répondu qu'il devoit être à la condition de
tous les autres. Il vouloit aller voir une dame, qui venant à
savoir qu'il avoit été à Milan sans aller chez elle, ne le lui auroit
jamais pardonné.

Nous arrivâmes à Milan au son de la cloche de midi, et nous de-
cendîmes à la porte du patinier, dont la femme prit d'abord
entre ses bras le noble rejeton unique de la famille AB; elle
supplia la comtesse de le lui confier lui montrant son sein qui
témoignoit l'idonéité de son offre. Cette scène d'hospitalité
nouvelière se fit au pied de l'escalier, et la comtesse accepta. La
politesse de la bonne patinière avec un air de dignité qui m'en-
chantait. Il me sembloit d'être auteur de toutes les petites beau-
tés que le hasard envoyoit embellir la pièce que mon génie avoit
produite. J'étois le plus heureux de tous mes acteurs, et je le sentois.

Elle prit mon bras, et nous entraîna dans mon appartement, dont
on ne pouvoit rien voir de plus propre. Le reste surpris de voir Ze-
nobie avec la délaissée de la Croix, que je trouve jolie à ravir.
J'ai manqué de ne pas la reconnoître. Elle étoit très bien mise,
et la figure décolorée de l'air de tristesse que je lui avois vu quand
je l'avois consignée à Zenobie étoit devenue rieuse.

Voilà deux charmantes poupotes, dit la comtesse milanaise.
Qui êtes vous mesdemoiselles? — Nous sommes, lui répondit
Zenobie, les très humbles servantes de m. le chevalier, et nous
ne sommes ici que pour avoir l'honneur de vous servir.

Zenobie avoit mis sur elle d'aller là avec l'autre, qui commen-
çoit déjà à parler italien, et qui me regardoit d'un oeil incertain
craignant que je puisse le trouver mauvais. Mais je l'ai vite sa-
lignée, lui disant qu'elle avoit bien fait d'accompagner Zenobie.
Son front devint serein. Cette fille ne pouvoit pas être long
temps malheureuse, car on ne pouvoit la regarder sans s'intéresser

à elle. Une lettre de recommandation sur la physionomie n'est sujette à aucune banqueroute. Quiconque a des yeux la paye à vue.

Mes tres humbles servantes prenent donc les mantelets des dames qui les suivent dans ma chambre à coucher, où elles voyent les trois robes déployées étendues sur la grande table. Je ne connoissois que celle de satin perse garnie de dentelles, parce que je l'avois ordonnée. Ce fut la comtesse Ambroise même qui la remarqua avant les deux autres. La charmante robe! dit elle. Vous devez savoir à qui elle appartient — Sans doute je le sais. Elle appartient à votre mari, qui en fera ce qu'il voudra. J'espère que, s'il vous la donne, vous ne lui ferez pas l'affront de la refuser. Menez, monieur le comte, cette robe est à vous. Je me tue si vous ne me faites pas l'honneur de l'accepter — Nous vous aimons trop pour laisser que vous vous tuez. La plaisanterie est aussi noble que neuve. Je la reçois de cette main, et je la donne de cette autre à ma chère moitié. — Comment, mon cher ami, cette robe, cette charmante robe est à moi! Qui remerciez-vous? Vous les deux. Je veux absolument dîner avec elle.

Les deux autres n'étoient pas si riches; mais elles étoient plus brillantes, et je jouissois voyant les yeux de mon ange attachés sur la plus longue, et Eleonore qui ne regardoit que celle qu'elle étoit sûre que je lui avois destinée. Une étoit de satin à rayes vert pomme, et couleur de rose garnie de fleurs de plumet; et l'autre bleu celeste parsemée de boutons de cinq à six couleurs, garnie de mignonne à gros ses boucles qui feroit le plus joli effet. Ce fut Zenobie qui de bonne foi dit à Clementine que la rayée lui appartenoit — Comment le savez-vous? — C'est qu'elle est la plus longue de toutes les trois — Elle est donc à moi! me dit elle — Si j'ose l'espérer — Je vais la mettre.

La comtesse Eleonore trouva que la pierre étoit d'un goût gai, ⁹⁶ ¹²⁴² sur-
passoit les deux autres. Nous les laissâmes seules.

Je mui sorti de la chambre avec les deux comtes, et le chanoine,
qui étoient pensifs. Ils devoient faire des réflexions sur la pro-
digalité des jeunes aux quels l'argent ne coûtoit rien; mais je
les voyois tout de même étonnés, et celle d'étonner étoit ma
passion. C'étoit un sentiment effrené d'amour propre qui me
rendoit supérieur à ceux qui m'entouroient; il me suffisoit
de le croire. J'aurois méprisé quelqu'un qui auroit osé me
dire qu'on se moquoit de moi; et il se peut cependant qu'on
m'auroit dit la vérité.

Animé par le contentement, j'ai communiqué ma gaieté
à mes convives. J'ai cordialement embrassé le comte Arn-
broise lui demandant pardon des cadeaux que j'avois faits
à sa famille, et j'ai mille fois remercié son père de m'en avoir
prouvé la connoissance.

Les belles comtesses vinrent brillant comme des astres,
disant toutes les trois qu'il étoit sûr que je leur avois pris la
mesure, elles ne savoient pas comment. La comtesse Arn-
broise remarquait que j'avois fait faire la robe de façon à
pouvoir l'élargir quand elle seroit grosse; et elle admiroit
la garniture qui devoit coûter quatre fois plus que la robe.
Clementine ne pouvoit se détacher du miroir: elle se figu-
roit que dans les couleurs rose, et verte j'avois voulu lui
donner les attributs d'Hebé. Pour la comtesse Eleonore elle
poursuivoit à soutenir que la sienne étoit la plus jolie.

Charmé de la satisfaction de mes belles, nous nous mîmes
à table ayant tous grand appétit. On nous servit à ce dîner
tout ce qu'on pouvoit imaginer de plus fin en gras, et en maigre,
et des huitres de l'arsenal de Venise que le pâtissier avoit

en le talent d'escamoter au maître d'hôtel du duc de Modène, qui firent nos délices. Nous en mangeâmes trois cent, et nous vidâmes vingt bouteilles de Champagne. Nous restâmes trois heures à table buvant, et chantant servis par les belles de 3 moiselles dont les charmes disputoient le prix à celles qui les admiraient.

Vers la fin du repas la femme du pâtissier entra tenant à la main une pouce de la comtesse. Ce fut un nouveau coup de théâtre: la joye de la chère maman qui fit un cri d'allégresse le voyant, et la pâtissière qui paroisoit fort heureuse d'avoir occupé la place de la comtesse quatre heures en: fieres.

Nous passâmes encore une heure à boire du punch, et à vivre, après quoi les comtesses allèrent se déshabiller. Zenobie eut soin de placer dans ma voiture les trois robes dans un panier; et quand je leur ai intimé le départ je les ai vues tristes. La ~~comtesse~~ ^{délaissée de Coce} trouva le moment de me dire qu'elle étoit très contente de Zenobie, et de me demander quand nous partirions. Je lui ai promis qu'elle seroit à Marseille quinze jours après Pâques tout au plus tard.

Zenobie interrogée à part m'assura que c'étoit une fille d'un excellent caractère, fort sage, et belle qui elle seroit bien triste quand elle la verra partir. Sans la satisfaction de mon âme pour les belles robes qu'elle avoit achetées je lui ai fait présent de douze cequins. Elle me dit que je trouverois les quittances du fripier entre les mains du commis de M. Guzzi. Content de tout j'ai payé au brave pâtissier tout ce qu'il a voulu. J'aimois, j'étois aimé, je me portois bien, j'avois beaucoup d'argent et je le dépensais; j'étois heureux, et je me le disois, vivant des sots

97 151

moralistes qui disent qu'il n'y a pas de véritable bonheur sur la terre. C'est le mot sur la terre qui me fait vivre comme si on pouvoit aller le chercher ailleurs. Mors ultima linea venum est. Il y a un bonheur parfait, et réel tant qu'il est ^{nécessaire} ~~permanente~~ : ce bonheur passe ; mais sa fin n'empêche pas qu'il n'ait existé, et que celui qui en a joui n'ait pu se le témoigner. Les hommes qui ne le méritent pas sont ceux qui le tenant se le dissimulent, ou les autres qui ayant les moyens de se le prouver les négligent. Carpere diem quam minimum credula postero, et dans un autre endroit : Sur dens futuri temporis exitum caliginosa nocte premit Deus videtque si mortalis ultra fas trepidat. Quod adest memento componere equis : cetera fluminis ritu feruntur.

Nous partîmes de la maison du praticien à sept heures, et nous arrivâmes à S. A. vers minuit ; et nous allâmes d'abord nous coucher ; mais j'en ai ^{quitte} Clementine qui après avoir passées avec elle deux de ces heures qui rendent l'homme heureux, et qui retournent à le rendre tel toutes les fois que se portant bien de corps, et d'esprit il se les rappelle.

Comprend-tu, me dit-elle, qu'après ton départ je puisse vivre heureuse ? — Dans les premiers jours nous serons tous les deux malheureux ; mais peu à peu notre feu sous la cendre de la philosophie deviendra paisible — Mais conviens que tu t'en considéreras facilement avec les demoiselles ; mais ne m'en croye pas jalouse, car je me ferois honneur, si je me connoissois susceptible d'une consolation pareille à celle que certainement tu te procureras — Je te prie de ne pas te le figurer. Les filles que tu as vues ne sont pas faites pour te remplacer, et elles ne peuvent pas s'occuper. La plus grande est la femme d'un tailleur, et l'autre est une fille comme il faut que je dois reconduire à Marseille sa patrie, d'où un

malheureux l'a enlevée après l'avoir seduite. Tu seras pour l'avenir, et jusqu'à ma mort la seule qui regnera sur mon ame, et si il m'arrive jamais qu'égare par les sens je sois entre mes bras un objet qui m'aura seduit, l'affreux repentir, ma chère amie s'ennuiera pour te venger, et me rendra malheureux. — Je suis sûre que par cette raison je ne me trouverai jamais malheureuse. Mais je ne comprends pas comment m'aimant comme tu m'aimes, et m'ayant entre tes bras tu puisses croire à la possibilité de me devenir infidèle — Je ne la crois pas; je la suppose — Cela me paroit égal.

Que répondre! Elle avoit raison, malgré qu'elle se trompoit: mais ce qui la trompoit étoit l'amour: le mien ne déployoit pas une force égale à celle avec laquelle il l'empêchoit de prévoir. Je ne raisonneis plus juste que parerque j'aimois moins. L'homme qui en est convaincu se trouvant entre les bras de la maîtresse ne sait répondre que par des soupirs, et des baisers mêlés à des larmes.

Mène moi avec toi, me dit elle, je suis prête. Je serai heureuse. Tu dois, si tu m'aimes, être enchanté de ton propre bonheur. Rendons nous heureux cher ami — Je ne peux pas déshonorer ta famille — Me trouves tu indigne d'être devenue ta femme? — Tu es digne d'un monarque. C'est moi qui suis l'indigne — de posséder une fille comme toi. Sache que je n'ai rien au monde de que la fortune qui peut m'abandonner demain. Etant seul je ne crains pas les revers; mais je me tueois, si je te voyois à part de mes malheurs — Pourquoi me semble-t-il que tu ne puisses jamais devenir malheureux, et pourquoi me sens-je sûre que tu ne puisses être heureux qu'avec moi? Mon amour ne ressemble pas au mien, si tu n'as pas en lui une confiance égale à la mienne — Je possède plus que toi, mon ange, une cruelle expérience, qui me faisant trembler pour

pour l'avenir, alarme l'amour. L'amour l'alarme perd en ⁹⁸ ¹⁵⁹ R 513
force ce qu'il gagne en raison — Raison cruelle! Nous devons donc
signer à notre séparation? — Mon cœur restera avec toi: je par-
tirai t'adorant, et si la fortune me sera favorable en Angleterre,
tu me verras ici l'année prochaine. J'achèterai une terre où
tu voudras, et je t'en ferai présent sûr que tu me la porteras
en dot, et nos enfants feront nos délices — Ah! le charmant ave-
nir. C'est un rêve. Que ne puis-je m'endormir, et le rendre du-
rable jusqu'à ma mort! Mais que ferai-je, si tu me laisses
grouir? — Ah! Ma divine Hebé! Cela ne sera pas. Tu ne t'es
donc pas aperçue que je t'ai menagée? — Menagée. Je n'en
sais rien; mais j'en ai gré. Hélas! Tu n'en par-
les pour me causer des chagrins. Non. Il n'arrivera jamais que
je puisse me repentir de m'être livrée à l'amour entre tes bras.
Toute la famille ici dit que tu es heureux, et que tu mérites de
l'être. Quel éloge! Mon cher ami. Tu ne saurais croire com-
me mon cœur palpite de joie quand j'entends dire cela en ton
absence. Quand on me dit que je t'aime, je réponds que je
t'adore, et tu sais que je ne mens pas.

C'étoit avec ces dialogues que nous remplissions les in-
tervalles de nos transports amoureux pendant les cinq ou
six dernières nuits que nous passâmes ensemble. Sa sœur
couchée près de nous dormoit ou en faisoit semblant. Quand
je me retirais, j'allois me coucher, je me levais tard, puis
je passois toute la journée avec elle seule ou en famille.
Quelle vie! Est-il possible qu'un homme maître de lui-même
puisse se déterminer à la quitter? La fortune m'avoit fait
gagner au charoie tout l'argent que j'avois laissé gagner
à toute la famille, dont je ne regardois jamais le jeu. La
seule Clementine ne voulut jamais profiter de mon inat-
tention; mais les deux derniers jours, je l'ai par force prise

de moitié de ma banque, et le chanoine étant toujours malheureux, elle a gagné une certaine de cequins. Le brave moine perdit mille cequins, dont septcent restèrent dans la maison.

La dernière nuit que j'ai passée toute entière avec mon ange fut très triste; nous étions morts de douleur sans l'amour qui de temps en temps venoit à notre secours.

Lorsque nous parvîmes en famille dans la dernière demi heure pour déjeuner tous ensemble, nous avions, Clementine, et moi l'air d'être à l'agonie; mais on nous respecta. On ne m'a pas vu gai, et on ne m'en a pas demandé la raison. Je leur ai promis de leur donner de mes nouvelles, et de retourner chez eux l'année suivante; et je leur ai écrit; mais j'ai cessé quand les malheurs qui m'accablèrent à Londres me firent perdre l'espoir de les revoir. Je ne les ai plus revus; mais je n'ai jamais pu oublier Clementine. Six ans après, à mon retour d'Espagne, j'ai su, et j'ai pleuré de plaisir, qu'elle vivoit heureuse, mariée de — dans la ville de — mariée depuis trois ans, et mère de deux enfants mâles, dont le cadet, âgé actuellement de vingt sept ans est aujourd'hui capitaine dans l'armée autrichienne. Quel plaisir j'aurais à le voir. Quand j'ai vu, retournant d'Espagne le bel état de Clementine j'étois malheureux. J'allois chercher fortune à Livourne après avoir traversé la Lombardie. Je me suis trouvé à quatre mille d'une terre où elle pouvoit être avec son mari; mais je n'ai pas eu le courage d'aller la voir. Peut être ai-je bien fait.

Devant descendre pour partir, et voyant toute la famille en train de m'accompagner à ma voiture, et ne voyant pas Clementine, j'ai fait semblant d'avoir oublié quelque chose pour aller lui donner le dernier adieu. Je l'ai trouvée fondante en larmes, le gosier gros, et hors d'état de me dire un seul mot. Mêlant mes larmes aux siennes, j'ai mis sur ses tremblantes lèvres le dernier baiser, et je l'ai laissée là. Après avoir remémoré,

et embrassée toute la compagnie je suis parti avec mon cher comte,
et en moins de trois heures toujours dormant nous sommes ar-
rivés à Milan chez lui, où nous avons trouvé avec la comtesse,
qui ne nous attendoit pas, le marquis Triulzi. Après avoir ri de
tout son coeur, l'aimable homme envoya chercher son dîner pour quatre.
Ils furent nous dire que nous avions été à Milan, et la comtesse
s'est plainte que nous ne l'avions pas faite avertir; mais le mar-
quis l'appaisa lui disant qu'elle auroit dû nous donner à dîner.
Je leur ai dit en dinant que je partirois pour Gènes le qua-
drieme jour, et pour mon malheur le marquis Triulzi me pro-
mit une lettre pour madame Bona-bella celebre coquette, et
la comtesse m'en promit une pour l'évêque de Tortone son
parent.

Je suis arrivé à Milan à temps de souhaiter un bon voyage
à ma chère Thérèse qui alloit à Palerme. Je lui ai parlé du pen-
chant de notre fils P. Cesarino, sachant de la persuader à re-
conder son inclination. Elle me répondit qu'elle le laissoit à Milan.
Qu'elle savoit déjà de quelle source sa passion avoit pris naissance, et
qu'elle ne se détermineroit jamais à y consentir. Elle me dit qu'elle
esperoit de le trouver chargé à son retour; mais il ne changea
pas, le lecteur en saura des nouvelles dans quinze ans d'ici.

J'ai réglé mes comptes avec Freppi qui me donna des lettres
de change sur Marseille, et une lettre de credit de 10000[#] sur
Gènes, où je ne me voyois pas d'avoir besoin de beaucoup d'argent.
Malgré mon bonheur au jeu je partois de Milan avec mille
ceguins de moins. J'avois faite une dépense exorbitante.

J'ai passé tout les après dîners chez M. Q. tantôt seule, et
tantôt avec sa soeur. Ayant continuellement devant les yeux de
mon ame l'image de Clementine, elle me paroissoit une autre.

N'ayant aucune raison de faire un mystere au comte AB
de la demoiselle que je menois avec moi, j'ai envoyé Clairmont
prendre la petite mâle après avoir payée à l'encre toutes

Les dépenses qu'elle avoit faites pour elle, et elle vint chez moi le jour de mon départ très proprement mise à huit heures du matin. Après avoir baisée la main à la comtesse qui avoit attendu à ma vie, et avoir remercié mon cher comte, je suis parti de Milan le 20 de Mars de l'an 1763, et je n'y suis plus retourné.

Mademoiselle, que par respect pour elle, et pour sa famille j'appellerai Grosin, étoit charmante, et avoit un air de noblesse qui en imposoit, outre un ton de reserve qui annonçoit sa belle education. La voyant près de moi, je me félicitois de ne pas me sentir en danger d'en devenir amoureux; mais je me trompois. J'ai averti clairement que je voulois l'annoncer pour ma niece; et je lui ai ordonné d'avoir pour elle toutes les attentions.

N'ayant jamais raisonné avec elle, mon premier soin fut de sonder son esprit, et, malgré que je n'eusse pas intention de faire l'amour avec elle, de lui inspirer de l'amitié, et de la confiance. La playe que Clementine avoit faite dans mon coeur ne pouvoit pas se cicatrizer. Je me félicitois de me trouver en état de la remettre dans le sein de sa famille sans me gêner, et certain que je l'y laisserai sans regret. Je jouissois d'avance de ma belle action, et j'étois vain de me voir capable de vivre avec une très jolie fille sans autre intérêt que l'héroïque de la garantir de l'opprobre dans le quel elle auroit pu tomber si elle avoit dû faire ce voyage toute seule. Elle sentoit cela. Aussi, me dit elle, je suis sûre que M. de la Croix ne m'auroit jamais abandonnée, s'il ne vous eut trouvé à Milan. — Je vous admire. Croyez moi qu'il en a agi en lâche, car, malgré tout votre mérite, il ne pouvoit pas compter sur moi avec tant de certitude. Je ne vous

100 163 n. 57
disai pas qu'il vous ait donné une marque de mépris,
car il s'est peut être trouvé au désespoir; mais vous devez
être convaincue qu'il ne vous aimait plus — Je suis sûre
du contraire. Se voyant sans ressource, il devoit me laisser
ou se tuer — Ni l'un ni l'autre. Il devoit vendre tout
ce que vous avez, et vous remettre à Marseille. Quand
on est à Gênes, on y va par eau pour très peu d'argent.
La Croix a compté sur l'intérêt que votre jolie figure ins-
pire, et il a bien compté; mais vous sentez à quel risque.
Quand on aime, croyez moi qu'on ne peut pas en souffrir.
Quand on aime, permettez que je vous avoue, que si vous ne
m'avez pas frappé, je ne me serois intéressé à vous que
très faiblement. Mais j'ai tort de condamner la Croix, car
je vois avec évidence que vous en êtes encore amoureuse.
— C'est vrai: je le plains ne me plaignant que de ma
mauvaise destinée. Je ne le verrai plus; mais je l'aimerais
plus personne. Je me retirerais dans un couvent. J'ai
un père qui a un cœur excellent: il me pardonnera.
Je fus la victime de l'amour: ma volonté n'étoit point
libre. Quand j'y pense je trouve que je ne peux pas me re-
pentir — Vous serez partie de Milan avec lui, même
à pied, s'il vous l'avez dit — En doutez vous? Mais il m'
aimoit trop pour m'exposer aux fatigues, et à la misère.
— Je suis sûre que si nous le trouvons à Marseille vous
retournez avec lui — Pour cela, non. Je commence de-
jà à recouvrer la liberté de mon ame. Je pourrai bientôt
que je remercie Dieu de l'avoir entièrement oublié.
La sincérité de cette fille me plut. Connoissant la force de l'
amour, je l'ai plainte. Elle employa deux heures à me conter

258 en détail toute l'histoire de sa malheureuse passion.

164. Étant arrivé à Tortone au commencement de la nuit, j'ai pensé d'y coucher, laissant le soin à Clairmont de m'ordonner un bon souper. Mais ma prétendue nièce à ce souper me déploya une espèce d'esprit au quel je ne m'attendais pas. Outre cela elle me tint tête à ravoir les bons ragouts, et le verre à la main. Je l'ai trouvée plaisante, gage sur le ton de la bonne compagnie, et ne me parlant plus de son malheureux amant. A un certain propos, après nous être levés de table, elle dit un bon mot qui après m'avoir fait éclater de rire me donna un goût de icé pour elle. Je l'ai embrassée d'exubérance de cœur, et ayant trouvé sur sa belle bouche un baiser aussi ardent que le mien, l'idée d'amour vint me redire. Je lui ai demandé si elle vouloit que nous couchassions ensemble.

A cette invitation elle se montre surprise, et d'un ton sérieux avec un air de soumission absolument faite pour me déplaire, elle me répond hélas! Vous en êtes le maître — le maître? Il n'y a pas question d'obéissance; pas même de complaisance. Vous m'avez inspirés des sentimens d'amour; mais si vous ne les partagez pas, je peux les étouffer dans leur naissance. Ici, comme vous voyez, il y a deux lits — J'irai donc me coucher dans l'autre. Si à cause de cela vos bontés pour moi diminueront, je m'appellerai malheureuse — Non non, mon ange: vous ne me trouverez pas digne de votre mépris. Allez vous coucher. Je saurai me gagner votre estime.

Elle tira un paravent, et elle se coucha après s'être entièrement déhabillée, comme je l'ai su d'elle même à Gènes plusieurs jours après.

Le lendemain de tres bonne heure j'ai envoyée à l'évêque
de Tortone la lettre de la comtesse AB. Une heure après
dans le moment que je déjeunais avec ma niece, un vieux
pretre est venu m'inviter à dîner chez Monseigneur avec
la dame qui étoit en ma compagnie. La lettre de la com:
tesse ne lui parloit pas d'une dame qui pouvoit être avec
moi; mais le prelat espagnol tres poli vit que ne pouvant
pas la laisser seule je n'aurois pas acceptée son invitation: il
m'obligea à l'accepter m'invitant avec elle. Il avoit apparemment
appris par la comtesse que j'avois donnée à l'auberge que cette
dame étoit ma niece. J'ai dit au pretre que j'irois.

Ma niece ^{se montrant} de tres bonne humeur ~~et~~ me traita, comme
si je n'avois dû être nullement sensible à la preference qu'elle
avoit donnée à son lit sur le mien. Cela me plut. Je songeais,
je voyois qu'elle ^{se seroit} ~~se~~ avilie si elle avoit fait autrement. Je ne
me trouvois pas même piqué. L'amour propre ordonne à une
femme d'esprit de ne se rendre aux desirs d'un amant que lors:
qu'il peut la supposer gagnée par ses attentions. Je l'avois in:
vité à se coucher dans mon lit comme par maniere d'acquit.
J'avois trop ~~eu~~. Je l'ai un peu flattée quand je lui ai dit que je
la conduirai dîner avec moi chez l'évêque. Elle se mit tres
elegamment, et avec decence. Monseigneur à midi nous envoya
une voiture.

J'ai vu un prelat plus grand que moi de deux pouces âgé
de quatre vingt ans, mais ingambe, serieux, et affable. Lorsque
ma niece voulut lui baiser la main, il la retira lui presen:
tant la croix d'or qu'il avoit sur sa poitrine. Elle la baisa
disant c'est ce que j'aime. Elle me regarda alors, et cette fine
plaisanterie m'a un peu surpris. A table, j'ai trouvé l'évê:
que savant. Nous étions neuf à dix; outre quatre pretres, il avoit
invité deux jeunes seigneurs qui eurent pour ma niece toutes les



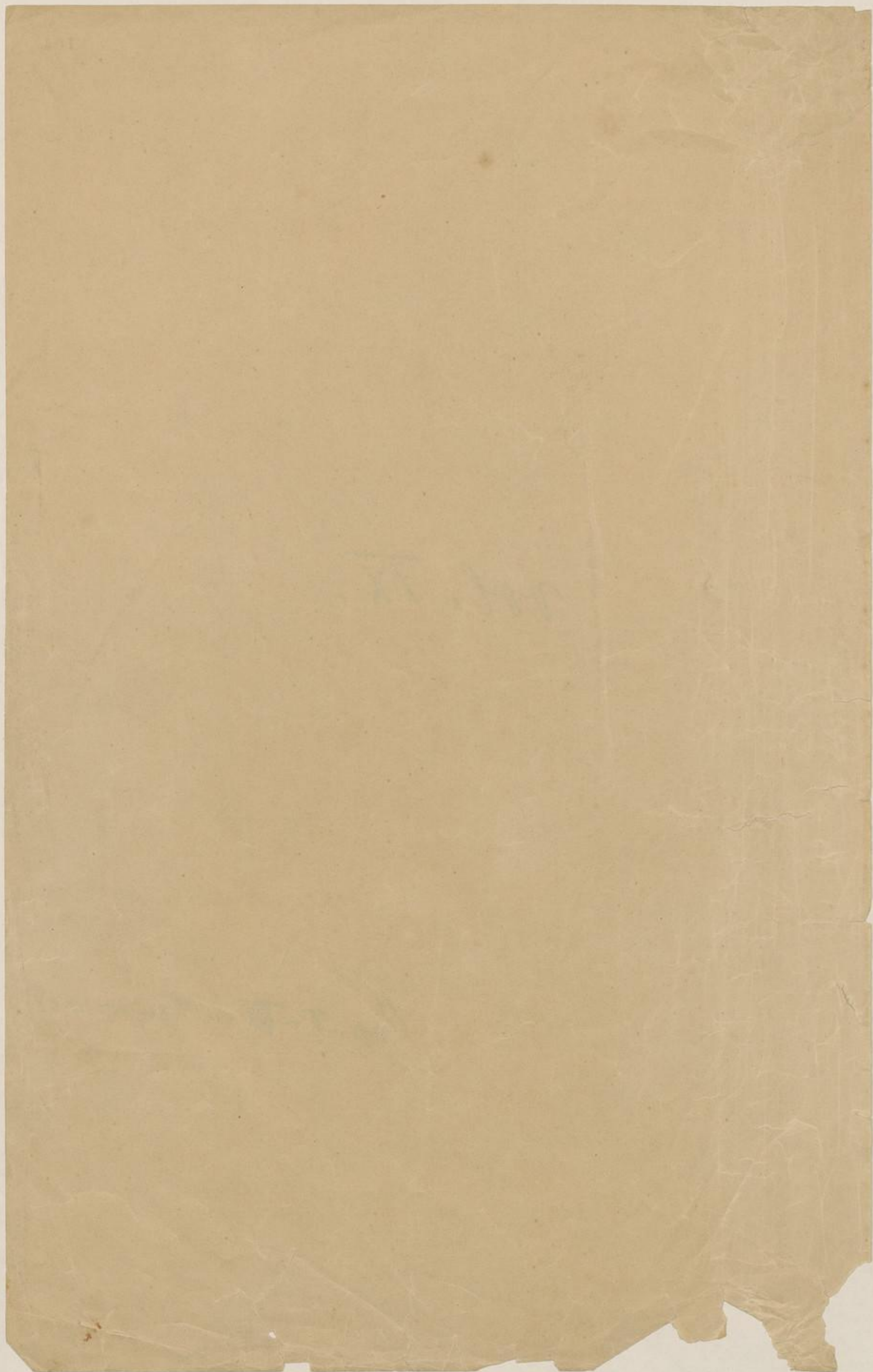
260 attention qu'elle reçut d'une façon à me convaincre qu'elle
y étoit habituée. J'ai remarqué que l'évêque n'a jamais fi-
xé ses yeux sur sa jolie figure, même lui parlant. J'ai décidé
de me prouver par des soins la tendre amitié de cette fille.
Je suis sorti de Tortone à quatre heures, et je suis allé me
coucher à Novi. En soupaant j'ai fait tomber le propos sur
la religion, et l'ayant trouvée bonne chrétienne, je lui ai
demandé comment elle avoit donc pu plaisanter baisant la
croix de notre seigneur. Elle me dit que l'équivoque ne lui
avoit été fournie que par le pur hasard, et que si elle y avoit
pensé ce bon mot lui ne seroit pas sorti de sa bouche. J'ai
fait semblant de lui croire. Elle avoit de l'esprit. Ses desirs qu'elle
m'inspiroit devenoient à chaque moment plus forts; mais mon
amour propre m'obligeoit à les tenir en frein. Je me suis abstenue
de l'embrasser quand elle alla se coucher; mais n'y ayant pas
de peurvent elle ne se déshabilla que quand elle me crut en-
dormi. Le lendemain nous partîmes à six heures, et à midi
nous fûmes à Gènes.

Je suis allé me loger dans une maison bourgeoise, dont
Pogomas m'avoit envoyé l'adresse à Milan. Il m'avoit loué
un appartement de quatre pièces très bien meublé, dont
je fus très content. Je lui ai fait dire que j'étois arrivé, et
j'ai ordonné à dîner.

vol. IX.



Cop. T-V on Fran, 10.10.08.



1763

B9 TX

Chap. I

Tome VII

(Original chap. TX)

pages 261 à 280

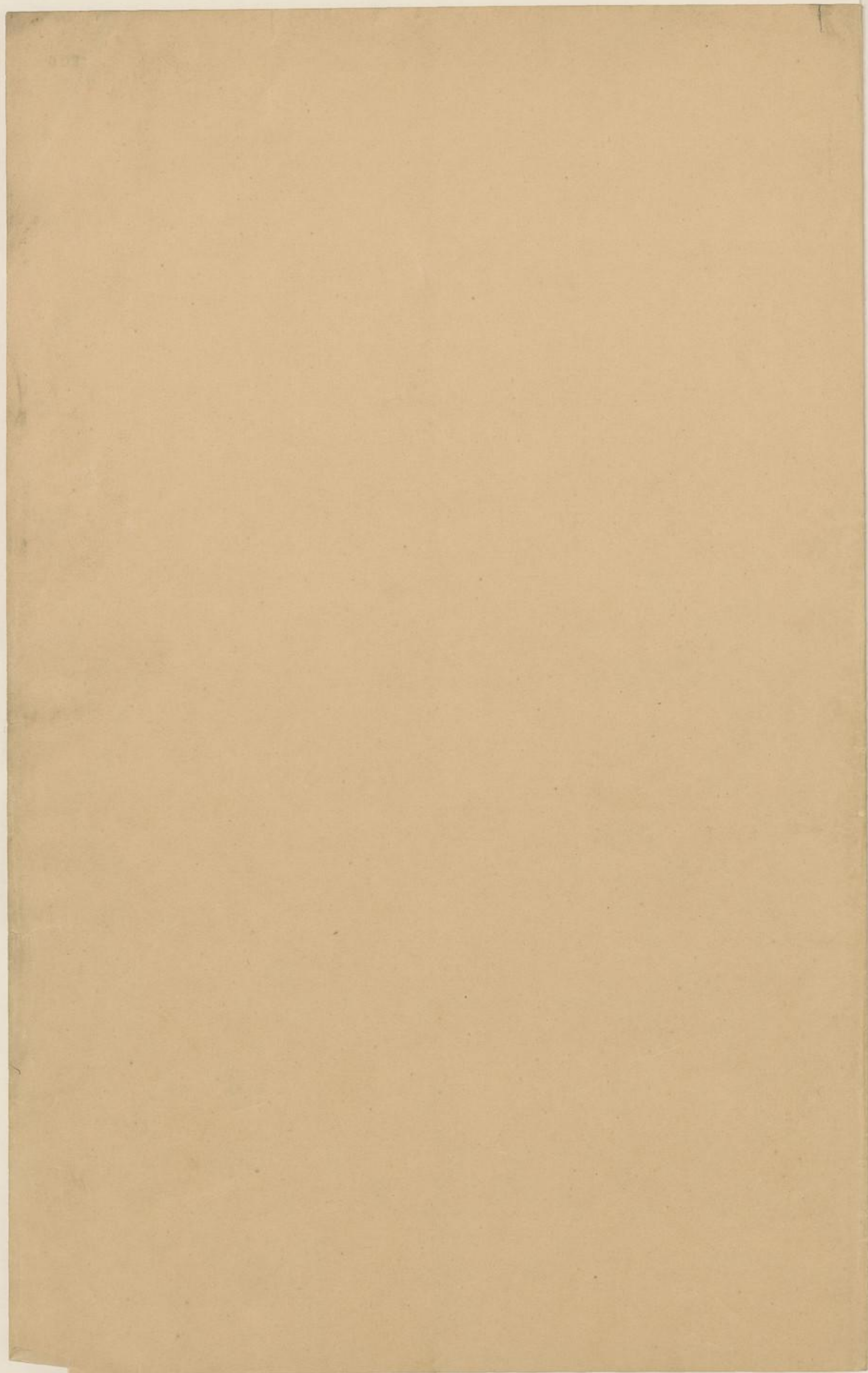


1763

Chap. I

(Partenaires, Chap. II)

Page 261 à 280



Rosalie heureuse. La Signora Silabella. Cuisinière. Biribis.
Trene. Parano et mison. Ma nièce ancienne connaissance de
Rosalie

Pogonas, qui à Venise s'appelloit Parano parceque tout le
monde le connoissoit, me presenta sa femme, et sa fille laides,
sales, et effrontées. Je m'en mis vite debataillie pour diner à la
hâte avec ma nièce, et pour aller tout de suite chez le marquis
Erinaldi. N'estois pressé de savoir où demouroit Rosalie.

Un staffiere du senateur me dit que Son E. étoit à Venise,
et qu'on ne l'attendoit que pour la fin d'Avril. Il me conduisit
chez Paretti qui l'avoit épousée ^{six à sept mois après mon départ.} ~~il y étoit depuis six à sept mois.~~

M'ayant d'abord reconnu, il se montra enchanté de me voir,
et il quitta son comptoir pour aller me présenter à sa femme,
qui me voyant fit un cri d'allégresse, et vint ^{à moi à} ~~aller~~ bras ou-
verts. Une minute après, il nous quitta pour aller vaguer à ses
affaires priant sa femme de me présenter sa fille.

Rosalie, après m'avoir présenté un enfant de ^{six} ~~trois~~ mois, me
dit qu'elle étoit heureuse, qu'elle possédoit le coeur, et l'âme de
son mari, qui aidé du crédit de M. le marquis Erinaldi avoit
si bien pourvu son commerce qu'il négocioit déjà tout seul.

Rosalie étoit devenue une beauté parfaite. Elle me fut
un gré infini d'être allé la voir à peine arrivée, et elle me
dit impérieusement qu'elle m'attendoit à diner le lendemain.

— Mon cher, et tendre ami, je te dois ma fortune, et ma paix;
embrasson nous, et bornons nous là, et demain gardons nous
de nous tutoyer. Mais à propos: attends: je vais te surprendre.

Elle s'en va, et deux minutes après elle vient avec Veronique.
Elle l'avoit prise pour femme de chambre. La revoyant avec

plaisir, et jouissant de sa surprise, je l'ai embrassée lui demandant d'abord des nouvelles d'Annette; elle me dit qu'elle se portoit bien, et qu'elle travailloit chez elle avec sa mere. Je lui ai dit de me l'envoyer pour servir de fille de chambre à ma niece dans les deux ou trois semaines que je voulois passer à Genes. Elle me promit de me l'envoyer le lendemain; mais Rosalie éclata de rire, et fit les hauts cris. Encore une niece! Mais en qualité de niece, tu la conduiras demain avec toi; j'espere — Avec plaisir, d'autant plus qu'elle est de Marseille — De Marseille? Elle pourroit me connoître; mais je m'en moque. Comment s'appelle-t-elle? — Lui disant un nom banal, je la dis fille d'une cousine que j'avois à Marseille: elle n'en croit rien; mais elle se rejouit me voyant toujours plongé dans les aventures agréables.

Sortant de chez elle je vais chez la signora Tolabella, et je lui fais passer la lettre du marquis Triulzi. Une minute après, elle vient me recevoir me disant qu'il l'avoit prevenue, et qu'elle m'attendoit. Elle me presente d'abord le marquis Agostino Grimaldi della pietra son grand ci-devant dans la longue absence de son mari qui vivoit à Lisbonne.

Madame Tolabella étoit bien logée, avoit une jolie figure, l'esprit doux, et agréable, l'âge de trente ans, la taille mince, et fort maigre, et la peau de son visage couverte de blanc, et de rouge; mais si maladroitement qu'on s'en apperçavoit d'abord. Cela me degouta malgré ses yeux noirs qui étoient superbes. Une demi heure après je prens congé, et je me laisse engager à souper pour le sur lendemain.

De retour à mon logis, je suis bien aise de voir que ma niece s'étoit très bien arrangée dans une chambre qui n'étoit réparée de la mienne que par un cabinet, où je lui dis que je ferois connoître une fille de chambre que j'avois prise pour elle, et qu'elle viendroit le lendemain. Elle me remercie. Je lui dis qu'elle viendroit dîner avec moi dans une maison de negociant en qualité de

ma nièce; et elle me sait gré de tous les plaisirs que je lui procure.
 Cette fille que la Croix avoit fait devenir folle, étoit jolie comme un
 ange; mais son ton noble, et son caractère doux surpassoit encore la
 rareté de ses charmes. J'en étois amoureux, et le repentir de
 ne m'en être pas emparé le premier jour me rongeoit l'âme. Si
 je l'avois prise au mot, je serois devenu son amant tranquille, et je lui
 # aurais fait peut être parfaitement oublier la Croix.

N'ayant guère dîné, je me mis à table affamé comme ma nièce,
 dont la friandise étoit sublime. Nous vîmes d'accord trouvant tout
 notre souper fort mauvais. J'ai dit à Clairmont de faire monter
 l'hôte. La faute, me dit elle, est du cuisinier. C'est un cousin de
 votre secrétaire Barrano qui l'a accordé à votre service. S'il m'en
 avoit chargée, je vous aurais donné un cuisinier excellent, et à
 meilleur marché — Donner le moi demain — Volontiers; mais
 auparavant faites que celui ci decampe. Il est chez moi avec femme
 et enfans. C'est à Barrano qui l'a pris, à le renvoyer — Laissez moi
 faire. En attendant arrêtez à mon service le vôtre; j'en ferai l'
 usage après demain

J'ai accompagnée ma nièce dans sa chambre, je l'ai mise de
 se coucher sans prendre garde à moi. Je lisois la gazette. Après l'
 avoir lue, je suis allé l'embrasser, et je lui ai souhaité une bonne
 nuit lui disant qu'elle pourroit m'épargner la peine d'aller me
 coucher tout seul. Elle ne me répondit pas.

Le lendemain elle entra dans ma chambre dans le moment
 que Clairmont me lavoit les pieds, me priant de lui faire don:
 ner du café au lait parce que le chocolat l'échauffoit trop: j'ai
 d'abord fait aller Clairmont lui en chercher, et elle se mit à ge:
 noux devant moi pour m'embrasser — Je ne souffrirai pas cela
 — Pourquoi non? C'est une marque d'amitié — Vous ne pou:

vez la donner sans balleine qu'à un amant

Elle bailla ses beaux yeux, et elle s'assit près de moi. Clairmont
 remonta, m'embrassa, me chassa, et l'hôte vint porter du café



pour elle, et du chocolat pour moi. Elle lui demanda, si elle vou-
loit acheter une belle mantille de sequin à la mode de Genes, et
je lui ai dit qu'elle n'avoit qu'à la lui porter. Elle est allée faire
monter la marchande; et en attendant je lui ai donné vingt
sequins de Genes lui disant qu'ils devoient lui servir pour ses
petits besoins. Elle les prit me témoignant de la reconnaissance,
et se laissant embrasser de la meilleure grace du monde. La
marchande monta, elle choisit, marchandisa, et paya.

Pallano vint me faire des remontrances sur le cuisinier. Je
l'ai pris par votre ordre, me dit-il, pour tout le temps que
vous resterez à Genes à quatre livres par jour logé, et nourri.
Où est ma lettre? — La voici: pouvoyez moi d'un bon cuisinier
que je garderai tout le temps que je resterai à Genes —
Je vous ai dit bon, et il n'est pas bon. Je suis le seul juge com-
petent de la bonté — Vous vous trompez, car il prouvera
qu'il est bon: il vous fera un procès; et vous aurez tort — Vous
lui avez donc fait un engagement par écrit? — Autorisé par
vous — Je veux le voir d'abord. Faites le monter.

J'ai ordonné à Clairmont d'aller chercher un avocat. Le cui-
siner monte avec Pallano, et je vois l'engagement signé par
deux témoins fait d'une façon que stricto jure je devois ac-
cuser: j'investis; mais c'est égal. Le cuisinier me dit
qu'il étoit bon, et qu'il trouveroit à Genes quatre mille per-
sonnes qui signeroient qu'il étoit bon cuisinier. L'avocat arri-
ve, et me dit la même chose: il me dit plus: il me dit que
je ne trouverois personne qui voulut dire qu'il étoit mauvais —
Cela se peut, lui dis-je; mais je veux qu'il s'en aille, car je
veux en prendre un autre; et je le payerai tout de même.
Dans ce cas, me dit le cuisinier, je vous demanderai ex ju-
rice un dédommagement convenable à ma réputation flétrie.

Pour lors j'ai commencé à rire ex juro, et dans ce moment
arriva D. Agostino Trimaldi. Quand il fut instruit de l'affaire,

109 105
il rit, il leva les épaules, et il dit de me garder d'aller aux tribu-
naux, car on me condamneroit, et aussi à payer les frais. Celui
qui vous a trompé, me dit-il, s'il n'est pas una bestia, est votre
commissionnaire, qui devoit mettre la condition de l'essayar,
comme on la met à tous les cuisiniers. Passano alors dit l'inter-
rompant, qu'il n'étoit ni trompeur, ni bestia. L'hôte a ajouté
qu'il étoit son cousin.

Pour lors je paye l'avocat, et je le renvoie, et je dis au cuisinier
de descendre. Après cela je demande à Passano si je lui devois
de l'argent: il me répond qu'au contraire, je lui avois payé le
mois d'avance, et qu'il devoit me servir encore dix jours — Fort
bien; je vous fais présent des dix jours, et je vous renvoie dans
l'instant à moins que votre cousin ne sorte de chez moi aujourd'hui
d'hui vous rendant le 10 engagement que vous lui avez fait.
Allez.

Il s'en allerent tous; et pour lors M. Guinatti me dit que j'avois
gagné mon procès avec l'épée d'Alexandre. Il me pria de le
présenter à la dame qu'il voyoit là, et je lui ai dit que c'étoit
ma nièce. Il me dit que je ferois un grand plaisir à ^{madame} la
Isolabella la lui présentant, et je m'en suis dispensé lui disant
que la marquise Triulzi ne l'avoit pas nommée dans la lettre.
Un moment après, il partit; et voilà Annette avec sa mère.
Elle étoit devenue éblouissante. Ses petites taches jaunâtres
qu'elle avoit sur le visage étoient disparues, ses dents me pa-
roissent devenues blanches, elle avoit grandi, et sa gorge é-
tonnante arrivée à la perfection étoit couverte d'une gaze. Je l'ai
présentée à la maîtresse, dont la surprise m'a amusée. Je
lui ai montré son lit, disant à sa mère de lui envoyer ses
hardes. Avant faire ma toilette, j'ai dit à ma nièce d'aller
faire la sieste avec Annette, qui étoit enchantée de se
voir de nouveau avec moi.

Vers midi, lorsque nous étions tous prêts pour sortir, mon hôte vint me présenter mon nouveau cuisinier, et me remettre l'écriture que Passano avait fait à son cousin. Cette victoire cornique me mit en humeur de rire. J'ai ordonné au nouveau cuisinier le dîner que je voulois, et je mui allé en chaise à porteurs chez Rosalie mui par ma nièce.

J'ai vu une compagnie brillante tant en femmes qu'en hommes, et j'ai remarquée la surprise de Rosalie voyant ma nièce également que de celle-ci voyant l'autre. Rosalie l'embrassant l'appella par son nom, et elle lui répondit par un compliment qui finissoit par l'assurer que la premiere nouvelle qu'elle donneroit à sa mere seroit qu'elle l'avoit trouvée à Genes belle, et heureuse. Elles allerent ensemble dans une autre chambre, comme je m'y attendois, et elles revinrent un quart d'heure après d'un air satisfait. Mais la scene n'étoit pas encore finie. Passetti entre, et elle lui presente ma nièce, lui disant que c'étoit mademoiselle xxx. Il s'en felicite; il étoit en correspondance avec son pere; il sort en courant, et il revient une minute après tenant une lettre de son pere à la main qu'il lui montre, et dont ma nièce baise la signature. La voyant en larmes, et prête à pleurer, je ne peux pas résister mes larmes; j'avertis Rosalie de dire à son mari que par des raisons importantes il devoit s'abstenir de donner cette nouvelle à son pere.

Le dîner fut brillant, et Rosalie en fit les honneurs avec la plus grande aisance; mais celle qui reçut les hommages de tous les convives fut ma pretendue nièce, qui en qualité de fille de M. xxx, connu pour riche negociant de Marseille, s'attira l'attention d'un jeune homme que Dieu lui avoit destiné pour mari. Quel plaisir ^{pour moi} de m'en voir le ministre!

110. 14/15
Pour Rosalie, elle m'étonna. Elle paroissoit vraiment à 67
née pour être maîtresse d'une grande maison. Elle s'attribuoit
de bonne foi le mérite de tout ce que je trouvois digne d'éloge ju:
que de la belle vaisselle, et des vins exquis. Nous nous leva:
mes de table très contents, et fort gais.

On voulut arranger des parties de jeu; mais Rosalie qui sa:
voit que je n'aimois pas les jeux de commerce, prononça
qu'il falloit faire un trente-quarante à la ronde. Le jeu
nous mena jusqu'à l'heure du souper sans que personne
pût se plaindre d'avoir trop perdu. À minuit nous nous re:
tirâmes tous enchantés de la belle journée que nous ^{avions} passée.

De retour à la maison, d'abord que je fus seul avec ~~mon~~
niece, je lui ai demandé comment elle avoit connue Ro:
salie à Marseille — Je l'ai connue chez moi, où elle ve:
noit avec sa mère porter le linge. Je l'ai toujours aimée.
Elle a deux ans plus que moi. Je l'ai d'abord reconnue.
Elle m'a dit que c'est vous qui lui avez fait quitter Marseille,
et qu'elle vous doit sa fortune; mais elle ne m'a rien dit en
détail. Pour moi je ne lui ai dit autre chose sinon ce qu'elle
devoit se figurer. Je lui ai avoué que vous n'êtes pas mon
oncle, et si elle pense que vous êtes mon amant, je n'en
suis pas fâchée. Vous ne sauriez croire combien la por:
tie d'aujourd'hui m'a fait plaisir; vous êtes né pour
faire des heureux — Mais la Croix! — Je vous prie de
ne pas m'en parler.

Elle me bruloit. Elle appella Annette, et je m'is allé me
coucher. Mais après avoir mis la maîtresse, elle vint
à mon lit comme je m'y attendois. S'il est vrai, me dit-elle,
que madame est votre niece, puis-je me flatter que vous
m'aimiez encore — Oui, ma chère Annette, je t'aime; vas te
deshabiller, et viens causer avec moi.

268 178.

J'ai passé avec cette rare fille deux heures charmantes, qui calmèrent le feu qui me brûloit pour ma nièce.

Le lendemain Pannas vint me dire qu'il avoit accomodé l'affaire avec le cuisinier moyennant six cagins, et je lui ai donné, le priant d'être plus sage à l'avenir.

Je m'ai allé déjeuner chez Rosalie pour la mener à dîner pour le lendemain avec son mari, et quatre autres à son choix lui disant que ce seroit elle qui me dirait si un cuisinier que je voulois prendre étoit bon. Après m'avoir promis de venir, elle vouloit savoir l'histoire de mes amours avec mademoiselle xxx; mais quand je lui ai dit que je ne pouvois lui rien dire de vrai, elle me répondit qu'elle ne se soucioit pas que je lui fisse de contes. Mais elle fut enchantée quand je lui ai dit ce qu'elle m'avoit dit d'elle. Elle me demanda, si j'ai trouverois mauvais, si elle venoit dîner chez moi avec le jeune homme qui à table avoit eu des grandes attentions pour ma nièce — Qui est il? D'en suis curieux — C'est un tel. Il est fils unique d'un riche

negociant — Mene le. Adieu mes anciennes amours.

Sortant j'ai prié Paretti de me donner un bon valet de place, et il m'en envoya un excellent le même jour. J'ai trouvé ma nièce encore au lit. Je lui ai dit que Rosalie viendrait dîner avec nous le lendemain, et qu'elle pouvoit être sûre que son mari n'écrivoit pas à son pere qu'elle étoit à Genes. Elle me remercia, car elle en étoit inquiète. Avant souper en ville ce jour là, je lui ai dit qu'elle pouvoit aller souper avec Rosalie à moins qu'elle n'aimât mieux de souper toute seule — Mon cher oncle vous avez pour moi des attentions qui m'accablent. J'irai chez Rosalie. — Et vous contentez d'Annette? — A propos. Elle m'a dit qu'elle a couché cette nuit avec vous, et que vous avez été son

111 ~~179~~ 1869

premier amant, en même temps que vous l'étiez de sa sœur ~~de~~
ronique — C'est vrai; mais c'est une bavasse indigne — Il
faut lui pardonner. Elle m'a dit qu'elle n'y a consenti qu'après
que vous lui aviez juré que j'étais votre nièce; et encore vous sentez
qu'elle ne peut m'avoir fait cette confidence que par esprit de van-
ité. Elle prétend par là d'exiger de moi une sorte de respect;
et elle a raison. Je dois respecter une fille que vous aimez —
Je vous aimerais mieux que vous eussiez le droit d'en être jaloux. Je vous
donne parole que si elle n'aura pour vous tous les égards, je
la mettrai à la porte. Vous pouvez ne pas m'aimer, et je ne
dois pas m'en plaindre; mais ^{vous} n'êtes pas faits ^{pour} être ma complaisante.
Je n'étais pas fâché que ma nièce eût su que j'avais Annette;
mais j'étais un peu piqué de la façon dont elle avait pu la chose.
plus est, qu'elle était bien aise de se voir délinquante par là du
moins que qu'elle n'avait aucun goût pour moi, et il me parut qu'il
me voyait tête à tête admirateur de ses charmes.

Nous dînâmes seuls; et les plats friands de mon cuisinier nous
firent bien augurer de lui. Le valet que Paretti m'avait promis
arriva; j'ai dit à ma nièce qu'il lui appartenait. Après nous
être promenés en voiture un couple d'heures, je l'ai conduite
chez Paretti, et l'y ai laissée. Je suis allée chez madame Tola-
bella, où j'ai trouvé très nombreuse compagnie; femmes, et
hommes de la première noblesse.

L'amusement qu'il y eut jusqu'à l'heure de souper fut
un biribis, dont les femmes principalement étaient folles.
A Venise, c'était un jeu défendu; mais dans les maisons on
était libre, et le gouvernement n'y avait rien à dire. Les
joueurs dont on se tenait alloient dans les maisons où on
les appelloit, et les joueurs avertis s'y trouvaient. Dans cette

soirée là leur malheur voulut qu'ils se trouvaient chez madame Solabella, et par cette raison elle avoit chez elle cette grande assemblée. Pour faire ce que les autres faisoient j'ai commencé à jouer aussi. Dans la sale où on jouoit il y avoit le portrait de madame habillée en Arlequine, et sur le tableau du biribis il y avoit une Arlequine: pour faire ma cour à la maitresse pres de laquelle j'étois assis, je mettois un cequin sur l'Arlequine. Le tableau étoit de trente six figures, on payoit au vainqueur trente deux fois la mise. Chaque joueur à son tour tiroit la balle hors du sac trois fois de suite. Les tenans du biribis étoient trois. Un tenoit le sac, un autre tenoit l'argent, le troisieme avoit soin du tableau pour en ramasser l'argent qui étoit sur les chances d'abord que la balle avoit été tirée. La banque étoit de ~~deux mille~~ deux mille cequins à peu près. La table, un beau tapis, et quatre flambeaux d'argent appartenoient aux tenans. On pouvoit mettre sur le numero ce qu'on vouloit. Je mettois un cequin chaque fois.

Madame Solabella ayant été la premiere à tirer, et le sac faisant le tour à sa droite, mon tour ne vint que le dernier. Comme les joueurs étoient quinze à seize, quand mon tour vint je perdois déjà presque cinquante cequins; l'Arlequine n'étant jamais sortie. On me plaignoit.

Mais à la fin mon tour vint, je tire la balle, et on trouve l'Arlequine. On me paye trente deux cequins. Je le mets tout sur la même Arlequine, elle sort, et ils doivent m'en payer mille. J'en laisse cinquante, et je tire ma troisieme fois, et l'Arlequine sort. On me donne tout l'argent qu'on a, et n'étant pas assez tout m'appartient, la table, le tapis, le tableau du biribis, et les quatre flambeaux

112 171 271
d'argent. On vit, on m'applaudit, on siffle les fripon de ban-
quiers, buffons, et on les met à la porte. Mais après les éclats
de rire je vois les dames affligées. Le jeu est fini; elles ne
savent plus que faire. Je les console, leur disant que j'allois
moi même tenir le biibis, et je leur declare que je ne voulois
aucun avantage: je veux payer trente six. On me trouva
charmant. Je les ai amusées jusqu'à l'heure du souper sans
avoir ni gagné ni perdu. J'ai tant prié madame qu'elle
accepta en present toute la boutique. Cette aventure fut la
matiere qui nous amusa pendant tout le souper. Etant
resté le dernier, j'ai mis à diner pour le lendemain ma-
dame avec le marquis, et ils accepterent. J'ai fait porter
dans ma voiture un pesant sac où il y avoit trois cent ce-
quins en argent blanc, et je suis allé chez Rosalie pour
reconduire à la maison ma nièce, qui me dit d'avoir pas-
sée une soirée delicieuse.

Un jeune homme fort aimable, me dit elle, que Rosalie
conduira demain diner chez nous, me dit cent honnetetés,
et entre autres qu'il veut aller à Marseille faire connois-
sance avec mon pere pour me faire la cour. Il sera bien
attrappé — Pourquoi? — Parce qu'il ne me verra pas.
Un couvent deviendra mon monde. Mon pere humain,
est bon me pardonnera, et je me punirai — C'est une
pensee melancolique que vous devez abandonner. Vous
êtes faite pour faire le bonheur d'un epoux digne de vous,
et independant, autant qu'il est possible, de la fortune.
Plus je vous examine, plus je me trouve convaincu de
ce que je vous dis. BAF
MSS
J'ai remarqué avec plaisir les bons proceders de ma

nièce vis à vis d'Annette quand elle la deshabilla, et un certain air de nonchalance de celle-ci qui me déplut. Quand elle vint se coucher je lui ai fait sur cette matière des douces remontrances aux quelles elle ne devoit répondre que par des caresses; mais point du tout: elle s'avisa de pleurer. Les pleurs d'une jolie fille entre les bras de son amant qui a envie de rire l'indisposent. Soye gaye, lui dis-je, ou vas dans ton lit. A ces mots elle sortit de mes bras, et elle me planta là; je me suis endormi de mauvaise humeur. Le matin, en ton de maître, je lui ai dit qu'elle m'avoit joué un tour sanglant, et que je la renverrois si elle me le joueroit une seconde fois; au lieu de me calmer, elle pleura de nouveau; et impatientée je suis allé compter mon argent. Une demi heure après, ma nièce vient me demander d'un ton doux, et sentimental pourquoi j'avois mortifié la pauvre Annette — Ma chère nièce, dites lui d'être sage.

Elle prend alors en riant une poignée de mes ecus, et elle s'en va. Une minute après, je vois Annette gaye, qui avec ses ecus dans son tablier vient m'embrasser me promettant de ne plus pleurer dans toute sa vie. Tel étoit l'esprit de ma nièce, qui vouloit que je l'aimasse, et ne vouloit pas m'avoir pour amant. Dans le code de la coquetterie féminine, des projets de cette nature sont fort communs.

Parano, non appelée, entre, et me fait compliment sur ma victoire — Qui vous a dit cela? — Tout le monde au café. C'est une nouvelle unique, car les biribichanti sont des fripons ferrés à glace. Cette aventure va faire beaucoup parler de vous, car on dit qu'il est impossible que vous ayez débargué de cette façon là sans avoir été d'accord avec celui qui tenoit le sac — Mon cher, vous m'enrager. Donnez cette pièce à votre femme; et allez vous en.

La piece d'or que je lui ai donnée valoit cent livres de ¹¹³ 1713
Genes. C'étoit une monnoye que le gouvernement avoit fait
faire pour la comodité de la circulation interieure. Il y en
avoit de cinquante livres, et de vingt cinq.
Je pouivois à compter mon or, et mon argent. Clairmont
me remet un billet. C'étoit une tendre invitation d'aller
qui desiroit que j'allasse déjeuner avec elle. Elle m'envoyoit
son adresse. Ma chere sœur à Genes! Après avoir mis sous clef
mes monnoyes, j'y vais en deshabillé, je la trouve bien logée,
elle me dit que les meubles étoient à elle, et son vieux pere comme
Rinaldi m'embrasse venant des larmes de joye. Il me fait com-
pliment. Trois mille caguins, me dit il, sont bons — Oui: force,
et bonheur — Le plaisir de l'aventure c'est que l'homme
qui teroit le sac est aux gages des deux autres maîtres du biribis
— Qui y trouver vous de plaisir? — Que sans rien perdre, il
dût gagner la moitié de la somme, car sans cette condition il
ne se seroit jamais concerté avec vous — Vous croyez donc cela?
— Tout le monde le croit. La chose ne peut pas être au-
trement. C'est un coquin, qui a fait sa fortune trahissant des
coquins. Vous les grecs de Genes l'applaudissent, et vous celi:
breux — En qualité de coquin encore plus grand — On ne
vous donne pas ce nom là: tant s'en faut: on vous appelle
esprit sublime; et on vous approuve. — Grand-merci — J'ai
su cette histoire de quelqu'un qui se trouva present au joli
combat. Il dit que la seconde, et troisieme fois vous avez connu
la balle au fact par le ministère de l'homme au sac — Et vous
êtes persuadé que c'est vrai — J'en suis convaincu. Il n'y a pas
d'honete homme qui à votre place n'eût desiré de pouvoir en
faire autant. Mais je vous conseille de prendre bien vos me-
sures sur l'entrevue que vous aurez avec l'homme au sac pour
lui donner la moitié. Vous aurez des espions aux trousses. Si vous
voulez je vous servirai.

J'eus la force de conserver mon sang froid, de ne rien répon-
dre, de me lever, et de répondre indifféremment à elle, qui, comme
elle avoit fait à Milan, vouloit m'empêcher de partir. Cette
histoire calomnieuse qui dans la politique des jalousies d'avan-
tage me faisoit honneur me blesoit dans l'âme. Paffano, et
Rinaldi m'avoient assez dit pour ne pas douter de la publicité,
et je ne m'étonnois pas qu'on y ajoutât foi, mais je ne pouvois,
et je ne devois pas y consentir. Je vais dans la strada Balbi
pour la communiquer au marquis Rinaldi, et pour lui rendre
en même temps la visite. Il étoit allé siéger à son magistrat;
on m'y mène; on m'annonce, il sort, il me remercie de la peine
que je m'étois donnée, et après m'avoir entendu lui conter l'his-
toire courante il me répond en riant que je devois m'en moquer,
et pas même me donner la peine de la refuter — Vous me con-
seillez de convenir d'être fripon — Il n'y a que les sots qui vous
appelleront fripon; méprisez les, à moins qu'ils ne viennent vous
le dire en face — Je voudrois savoir qui est le patricien qui nar-
re le fait, et qui dit d'y avoir été présent — Il a tort de le con-
ter; mais vous auriez aussi tort de vous informer de son nom. Il
ne prétend pas le contant dire du mal de vous, ni vous faire
du tort — J'admire cela. Croyez vous que si la chose étoit com-
me on la débite elle me feroit honneur? — Ni tort, ni honneur.
On vous aimera, on vira, et chacun dira qu'à votre place il
en auroit fait autant — Vous aussi — Oui. Sûr que dans la
balle il y avoit l'Alleguine, j'aurois débâqué tout comme
vous avez fait. Je vous dirai sincèrement que je ne sais pas si vous
avez gagné par bonheur, ou par adresse; mais si je devois pro-
noncer une sentence fondée sur ce qui est plus vraisemblable,
je dirois que vous connoissiez la balle. Convenez que je raisonne
bien — J'en conviens; mais vous passant une supposition qui
me deshonne. Convenez aussi que tous ceux qui me supposent
capable d'avoir gagné par adresse m'insultent — Cela dépend
de la façon de penser. Je conviens qu'ils vous insultent, si vous

114 185 275
vous trouver insulté; mais ils ne peuvent pas le deviner, et par conséquent
n'ayant pas intention de vous insulter, ils ne vous insultent pas. Vous
ne trouverez d'ailleurs personne d'assez impudent pour dire que
vous avez gagné par adresse; mais vous ne pouvez pas empêcher
qu'on le pense — A la bonne heure qu'on le pense; mais qu'on se
garde de me le dire. Adieu monsieur le marquis jusqu'à l'heure de dîner.

Je suis rentrée chez moi fâché contre Trimaldi, contre Rinaldi,
fâché d'avoir maltraité l'ame que j'aimois, et fâché d'être
fâché, car j'aurais pu rire de tout; ~~elle~~ dans la corruption de
meurs courantes ce fait ne pouvoit pas nuire à mon honneur.
Ma réputation étoit celle d'homme d'esprit dans une acception
qui ennobliroit à Genes plus que par tout ailleurs la désagréa-
ble idée qu'on attachoit chez les jansénistes au nom de pipon.
Je réfléchissois enfin que je n'aurais pas eu de scrupule à entre-
prendre le biribis par le moyen dont on croyoit que je m'étois servi, si ef-
fectivement l'homme au sac se fut préalablement accordé à
avec moi, quand ce n'aurait été que pour amuser la belle com-
pagnie avec le joli exploit; mais la chose n'étant pas ainsi, je
ne pouvois pas endurer qu'on la débitât pour vérité.
La nuit donne le halan pour être de bonne humeur avec
la belle compagnie que j'attendois à dîner. J'ai vu paroitre
devant moi ma nièce, qui n'avoit ni diamant, ni montre, ne le
moindre bijou, son malheureux amant lui ayant tout vendu,
mais bien vêtue, et parfaitement bien coiffée elle brilloit
tant qu'elle pouvoit le deviner.

Rosalie arriva richement mise, puis Pavetti avec son oncle,
et la tante, et deux amis, dont l'un étoit celui qui cajoloit ma
nièce. Madame Isabella arriva fort tard avec M. Trimaldi.

Un moment avant de nous mettre à table, Clairmont
m'annonça un homme qui demandoit à me parler. Je lui
ai dit de le faire entrer; et ce fut M. Trimaldi qui me dit

que c'étoit l'homme qui tenoit le sac au biribis — Que
voulez vous de moi? — Je viens vous demander quelque
secours. On m'a renvoyé; et j'ai une famille. On croit que.....

Je ne l'ai pas laissé finir. J'ai dit à Clairmont de lui don-
ner quatre sequins, et je l'ai renvoyé.

Mais nous mîmes à table; et voilà encore Clairmont qui
me remet une lettre. Je vois l'écriture de Passano, je la
mets dans ma poche sans l'ouvrir.

Mon dîner fut très gai, et on rendit justice à mon cui-
sinier. Madame Solabella fit la première figure; mais Ro-

salie, et ma nièce l'éclipserent. Le jeune genois n'eut
des attentions que pour ma nièce, et elle me parut y être très
sensible. Je desirois la voir devenir amoureuse de quelqu'un

qui eût pu lui faire passer l'idée déespérée d'aller s'en-
velir dans un couvent. Elle ne pouvoit redevenir heureuse

que perdant le souvenir du malheureux qui l'avoit mise au
bord du précipice. Voici la lettre que m'écrivait Passano

„ Je suis allé à Banchi pour changer en monnoye la pièce
„ de cent livres dont vous m'avez fait présent. On l'a pesée,
„ et la trouvant dix carats moindre de sa valeur on me l'a
„ confisquée m'ordonnant de dire de qui je l'avois reçue. Vous
„ sentez que je ne devez pas satisfaire à cette demande. Je me
„ suis laissé conduire en prison, et si vous ne trouvez pas le mo-
„ yen de m'en faire sortir, on me fera un procès criminel. Vous

„ sentez aussi que je ne dois pas me laisser pendre. Je suis etc.
„ Je donne la lettre à M. Guimaldi. Il me dit après l'avoir lue me
prenant à part que c'étoit une très mauvaise affaire, qui par
le voyer directes ne pouvoit finir qu'à faire pendre celui qui a-
voit rogné la pièce — On pendra les tenans du biribis —
qu'on les pendre — Madame Solabella sera compromise, puis-
que le biribis est défendu par tout. Je dois aller parler aux
inquisiteurs d'état. Faites moi faire. Ecrivez à Passano qu'il

115 1877
poursuivre à le faire, et que vous vous charger de tout. La loi
sur l'article des monnoyes rognées n'est revenue qu'à l'égard
de ces pieces là, car le gouvernement desire qu'elles prennent cours
dans Genes, et que les rogneurs épouvantés par l'exemple les
respectent.

J'ai écrit à Passano en consequence, et j'ai fais venir de bon
lancer. Nous pesames toutes les pieces d'or que j'avois ro-
gnées au bixibis, et nous les trouvames moindres en va-
leur de deux mille livres de Genes. M. Grimaldi se chargea
de les couper, et de les vendre à un orfevre.

Nous trouvames toutes les parties de jeu faites, et M. Grimaldi
me proposa une partie au quinze tête à tête. Ce jeu tête à tête
est tres odieux; mais j'y ai consenti. A quatre cequins de cave
j'ai perdu en quatre heures cinq cent cequins.

Le lendemain vers midi, il est venu me dire que Passano étoit
hors de prison, et qu'on lui avoit rendue la valeur de sa piece.
Il m'a remis aussi douze ou treize cent cequins qu'il avoit reçus
de l'orfevre au quel il avoit vendues les pieces d'or rognées. Je
l'ai remercié de tout, et je lui ai dit que j'irais le lendemain
cher madame Isabella, et prendre ma revanche au quinze.

Je l'ai trouvé seul avec la dame. Nous devions jouer en
trois; mais nous ne soupames pas. Nous nous mimes à jouer, et
nous ne finimes que deux heures après minuit. J'ai perdu trois
mille cequins, dont je lui en ai payés mille le lendemain; lui
faisant des lettres de change tirées sur moi même pour les
autres deux mille. A l'écheance de ces lettres j'étois en An-
gleterre, et je les ai laissés protester. Cinq ans après il fut
excité par un traître à me contraindre par corps à Barcelone;
mais M. Grimaldi fut honête. Il m'écrivit une lettre dans
la quelle il me decouvrit l'ennemi, et il m'assuroit qu'il ne
feroit jamais la moindre demande contre ma personne,
rendente à me forcer à le payer. Il avoit été excité par

Bnf
MSS

Pavano, qui à mon insu se trouvoit alors à Bonellone. J'en par-
lerai quand je serai là. Tous ceux que j'ai pris avec moi avec
intention de me servir d'eux pour m'aider aux folies que je fe-
rois avec madame d'Urfé me trahirent, excepté une venitienne,
que je ferai connoître à mon cher lecteur dans le chapitre
suivant.

Malgré ces pertes je vivois bien, et l'argent ne me manquoit
pas, car enfin je n'avois perdu comptant que l'argent que
j'avois gagné au biribis. Rosalie venoit dîner chez moi, et j'ai-
lois tous les soirs souper chez elle avec ma niece, dont les amours
devenoient tous les jours plus sérieux. Je le lui disois, mais elle
ne quitoit pas sa proposition de se cloître, et elle me dit au
commencement de la semaine sainte que sa résolution étoit
devenue inmanquable étant dans ce jour là évidemment
certaine de n'être pas grosse.

Elle étoit parvenue à avoir une telle amitié pour moi,
et une si grande confiance après que j'avois Annette, qu'elle
venoit souvent le matin s'asseoir sur mon lit qu'elle étoit
encore entre mes bras. Elle vivoit nous voyant tendres, et
elle sembloit partager nos plaisirs amoureux. Il est certain
qu'avec sa présence elle augmentoit les miens. J'étois
dans Annette les desirs que ma niece m'inspiroit, ne pou-
vant pas les éteindre avec elle, et dans elle. Annette avec
sa vue basse ne pouvoit pas appercevoir mes distractions. Ma
niece savoit que sa présence me feroit plaisir, et je savois que
ce qu'elle me voyoit faire ne pouvoit pas lui être indifférent.
Quand elle me croyoit épuisé, elle prioit Annette de se lever,
et de la laisser seule avec moi ayant des affaires à me
communiquer. Annette se levait, et s'en alloit. Se trouvant
alors seule avec moi, elle vivoit, et n'avoit rien à me dire
d'important. Annette prit de moi dans le plus grand néglijé,

116 279 84 179
elle croyoit que ses charmes ne pouvoient plus exercer sur moi la moindre force. Elle se trompoit, et je ne pensois pas à la desabuser, de crainte de perdre sa confiance. Ma nièce ne savoit pas qu'elle n'étoit pas Annette, et qu'Annette n'étoit pas elle. Je me la menageois. Je me sentois certain qu'elle m'accorderoit à la fin la récompense que je meritois tout au plus tard après notre départ de Gènes, quand nous nous trouverions dans les trois livres tête à tête dans les quels on se trouve en voyage, et dans la douce oisiveté qui pour remplacer le rien faire force le corps, et l'âme à tout faire. On se trouve là de courir, d'insulter, de raisonner, et même de vivre: on se laisse aller, et on fait, sans qu'on ne veut pas savoir ce qu'on fait. On y pense après, et on est bien aise que tout cela soit arrivé.

Mais l'histoire de mon voyage de Gènes à Marseille étoit écrite dans le grand livre de la destinée. Ne l'ayant pas lu, je ne pouvois pas en savoir les circonstances. Je ne savois autre chose sinon que je devois partir, car madame d'Urfé m'attendoit à Marseille. À ce voyage étoient attachées des combinaisons décisives dont devoit dépendre l'état de la plus jolie de toutes les créatures féminelles; d'une vénitienne qui ne me connoissoit pas, et qui ne savoit pas que j'existois pour être l'instrument de son bonheur. Je ne savois pas de m'être arrêtée à Gènes pour l'attendre, car je ne savois pas qu'elle fût dans le nombre des êtres. Ayant fixé mon départ à la seconde fête de Pâques, j'avois encore devant moi six jours. J'ai soldé mes comptes avec le banquier au quel Brezzi m'avoit adressé, et j'ai pris une lettre de crédit sur Marseille, où ce pendant madame d'Urfé y trouvant, je ne pouvois pas

avoir besoin d'argent. J'ai pris congé de la maison de
madame Adabella pour vivre toute la semaine en pleine
liberté avec la seule Rosalie, et la famille allant souvent à
la ~~maison~~ maison de campagne.

1763

117

22 TX

Chap. II

Tome VII

(orig. Chap. X)

pages 291 à 314



1783

20 17

Chap. II

(Chap. I, Chap. II)

Page 201 & 214

⑤

Chapitre X

Mon frere l'abbé. Je m'empare de la maitresse. Mon depart
de Genes. Le prince de Monaco. Ma nièce tendre. L'amirant Antioche

Le mardi saint au matin, Clairmont me dit qu'un abbé
étranger, qui ne vouloit pas dire son nom, desiroit de me pro-
poser. Annette étoit allée servir la maitresse. J'avois invité à
diner ce jour là Rosalie, toute la famille, et les amis.
Je sortis de ma chambre en bonnet de nuit pour voir qui
étoit cet abbé. Je vois une figure qui me saute au cou,
et m'embrasse fort. La chambre étoit sombre. Je l'approche
de la fenêtre, et je vois le cadet de tous mes freres que j'a-
vois toujours méprisé, que je n'avois vu depuis dix ans, et
qui m'intéressoit si peu que je ne m'informois pas même
de son existence dans le commerce épistolaire que je tenois
avec Messieurs de Bragadin, Dandolo, et Barbaro.

D'abord qu'il s'embrasse, je lui ai de-
mandé froidement par quelle aventure il étoit à Genes
dans l'état pitoyable où je le voyois, car il étoit sale, de-
goutant, et dépenaillé: il n'avoit pour lui que la jolie
figure, des beaux cheveux, des belles couleurs, et l'âge
de vingt neuf ans. Il étoit né, comme Moomet, trois mois
après la mort de mon pere — Si je dois, mon cher frere,
vous dire toute l'histoire de mes malheurs, elle sera longue.
Entrez donc dans votre chambre, et je vous conterai tout dans
la plus grande vérité — Reprenez auparavant à toutes mes
demandes. Depuis quand es-tu ici? — Depuis hier au soir. —
Qui t'a dit que je suis ici? — Le comte AB à Milan — Qui
t'a dit que le comte me connoissoit? — J'ai lu il y a un mois
à Venise sur la table de M. de Bragadin une lettre qu'il vous

292 192
escriroit adressée à la maison de ce comte — lui a-tu dit que
tu es mon frère? — J'ai dû en convenir quand il m'a dit que
je vous ressemble — Il t'a trompé: tu es bête dans l'âme —
Il m'a invité à dîner — Ainsi de guenille. Tu m'as fait beau:
coup d'honneur — Il m'a donné quatre cequins sans quoi
je n'aurais jamais pu venir ici — Il a fait une bêtise. Tu
demandes l'aumône. Pourquoi as-tu quitté Venise, et que veux-tu
de moi? Je ne sais que faire de toi — Ah! te le prie de ne
pas me mettre au désespoir, car en vérité je suis capable de
me tuer — Je n'en crois rien; mais pourquoi as-tu quitté
Venise où avec ta messe, et les sermons tu vivais — C'est ici
le grand point de mon histoire. Entrons — Point du tout.
Attends moi ici. Nous irons quelque part où tu me contes
tout ce que tu voudras. Prends garde à ne pas dire à
mes gens que tu es mon frère, car j'en suis honteux.
Je vais vite me mettre en froc, et je lui dis de me me-
ner à son auberge — Je dois vous prévenir qu'à mon
auberge je suis en compagnie, et que je ne peux vous par-
ler que tête à tête — En compagnie de qui? — Je vous
le dirai. Allons dans quelque café — Mais quelle est cette
compagnie: c'est bientôt dit. Est-ce des voleurs? Tu soupirais?
— C'est une fille — Une fille? Tu es maître — Aveugle
par l'amour, séduit moi même, je l'ai séduite. Je lui ai
promis de l'épouser à Genève: et il est certain que j'y oserois
plus retourner à Venise, car je l'ai enlevée de la maison
de son père — Qui aurois-tu fait à Genève? On ne t'auroit
gardé que trois jours, puis on t'auroit chargé. Allons à ton
auberge, je veux voir cette fille que tu as trompée. Tu me
porteras tête à tête après.

120
1913
Il m'a amené à l'auberge qu'il m'avait nommée; il est obligé de me suivre; j'entre, et pour lors il me précède, et il monte au troisième, où je vois dans un vilain gîte une fille très jeune, grande taille, brune, jolie, piquante, l'air fier, et point du tout embarrassé, qui sans me saluer me demande, si je suis le frère de ce menteur qui l'avait trompée. Je lui répons qu'oui — Faites donc l'action honnête, et charitable de m'envoyer à Venise, car je ne veux plus rester avec ce coquin que j'ai écouté comme un imbécille, et qui m'a conté des fables qui m'ont fait tourner la cervelle. Il devait vous trouver à Milan, où vous deviez lui donner de l'argent pour aller à Genève en poste, où il m'a dit que les prestres se mariaient se faisant réformés. Il m'a dit que vous l'attendiez, et vous n'y étiez pas. Il a trouvé de l'argent, je ne sais pas comment, et il m'a menée ici. Dieu soit loué qu'il vous a trouvé, car sans cela je serois partie demain à pied, et demandant l'aumône. Je n'ai plus que la chemise que j'ai sur le corps. Il a vendu à Bergame les trois autres que j'avois, après avoir vendu à Verone, et à Bresse la môle, et tout ce que j'y avois dedans. Il m'a fait devenir folle. Il m'a fait croire que le monde hors de Venise étoit un paradis: j'en suis devenue curieuse, et j'ai quitté ma maison: j'ai trouvé qu'on n'est nulle part si bien comme chez nous. Que maudit soit le moment que j'ai connu cet importeur. C'est un gueux qui parle toujours comme il preche. Il vouloit coucher avec moi d'abord que nous arrivâmes à Padoue; mais j'en ai pas été si sotte. Je voulois auparavant voir ce mariage de Genève. Voici l'écriture qu'il m'a faite. Je vous en fais présent;

mais si vous avez une bonne ame envoyez moi à Venise sans que je sois forcée d'y aller à pieds.

J'ai écouté toute cette tirade debout, et dans un vrai étonnement. Ce qui donnoit à cette scene tragique une teinte comique étoit mon frere qui se tenant assis avec sa tête entre ses mains dut écouler toute cette cruelle histoire. Sans le soupçon qu'il pourroit de tenir en tenue j'aurois cru qu'il dormoit. Cette triste aventure m'a singulièrement affectée. J'ai d'abord vu que je devois avoir soin de cette fille, et de faire ce nouet mal assorti, la renvoyant entre des mains sûres à sa patrie, qu'elle n'auroit peut être pas quittée, si elle n'eût eu confiance en moi, comme mon frere avoit voulu lui en inspirer. Le caractère de cette fille tout à fait venitien me frappa plus encore que ses charmes : sa franchise, sa juste indignation, le retour sur elle même, son courage me plurent : elle ne m'avoit pas mis de la renvoyer chez elle ; mais elle m'avoit convaincu qu'en honneur je ne pouvois pas l'abandonner. Je ne pouvois pas douter de la vérité de son récit, puisque mon frere ne peut avoir toujours gardé le silence du vrai coupable. La pitié qu'il pouvoit me faire ne pouvoit qu'être accompagnée du mépris. Après un trop long silence, je lui ai promis de l'envoyer à Venise accompagnée d'une honnête femme ~~qui l'accompagnera~~ dans le carrosse qui partoit de Gênes toutes les semaines. Mais vous serez à plaindre, lui dis-je, si vous retournez chez vous si tant grosse — grosse. Ne vous ai-je pas dit qu'il devoit m'épouser à Gênes ? — Malgré cela... — Quoi ? malgré cela. Apprenez que je n'ai jamais consenti au moindre de ces de-là. — Souvenez vous, lui dit mon frere d'une voix plaintive, du serment que vous m'avez fait d'être toujours à moi. Vous

L'avez prononcé devant un Crucifix.

Disant ces paroles qui reprochoient à la fille un manque de foi, il s'étoit levé; mais bien loin de lui en imposer, elle lui lança un soufflet à main renversée des mieux conditionnées. Je m'attendois à un petit combat que je n'aurais pas empêché; mais point du tout. L'abbé humble, et doux se tourna vers la fenêtre levant ses yeux au ciel, puis il versa des larmes.

Vous êtes un méchant diable, lui dit-je, ma belle demoiselle. Celui que vous traitez comme ça est un homme qui est malheureux parce que vous l'avez rendu amoureux — Tout ce que je sais c'est qu'il m'a fait devenir folle, et que je ne lui pardonnerai que lorsque je ne le verrai plus. Ce n'est pas le premier soufflet que je lui ai donné; j'ai commencé à Padoue. — Vous êtes excommuniée, lui dit-il, car je suis prêtre — Je t'en donnerai d'autres — Vous ne lui en donnerez plus, lui dit-je. Prenez votre paquet, et venez avec moi — Où la conduisez vous, me dit l'amoureux — Cher moi, et tais-toi. Tiens. Voilà vingt cequins, que je te donne, pour que tu ailles d'abord t'acheter un habit, une redingote, et des chemises. Tu dois te tenir logé ici. Demain matin je viendrai te parler. Donne aux pauvres les haillons, et remercie Dieu de m'avoir trouvé. Alors, mademoiselle, je vais vous faire porter chez moi, car Genevieve ne doit pas vous voir en ma compagnie, sur tout sachant que vous êtes arrivée ici avec un prêtre. Je dois détruire ce scandale. Je vous consignerai à mon hôte, garde vous de lui conter cette vilaine histoire. Je vous ferai d'abord habiller promptement — Alors. Dieu soit loué.

Satisfait par les vingt cequins, il nous laissa aller sans prononcer un seul mot. J'ai d'abord chargée mon hôte de lui acheter une robe, des chemises, des bas, des souliers, et tout ce qui

pouvoit lui être nécessaire. J'étois fort curieux de voir ce que cette fille deviendrait, lorsqu'elle se verrait en état de tranquillité. J'ai averti Annette qu'une fille qui m'étoit recommandée mangeroit, et coucheroit avec elle, et devant recevoir belle et nombreuse compagnie je suis allé m'habiller. Le matin en en devoir d'informer ma nièce de toute cette histoire pour l'empêcher de porter sur moi un jugement sinistre. Elle trouva que je n'aurais pas pu faire une plus belle action, et elle devint fort curieuse de voir la fille aussi bien que mon frère; qu'elle trouva beaucoup plus à plaindre. Je lui ai fait présent d'une robe de Calençar fond couleur de cane à gros bouquets qui lui alloit à merveille. Elle étoit l'objet de mon admiration tant par rapport à sa conduite vis à vis de moi, qu'à la façon dont elle traitoit le jeune homme qui étoit déjà amoureux d'elle à la perdition. Elle le voyoit tous les jours ou chez moi ou chez Rosalie. Il lui écrivoit sans aucun détour en style de négociant que tout étant bien assorti entre elle et lui âge, condition, et airance rien ne pouvoit l'empêcher d'aller à Marseille la demander à son père qu'une antipathie de sa part en vers sa personne. Il la prioit de s'expliquer. Quand elle me montra cette lettre me demandant mon conseil, je lui ai fait compliment. Je lui ai dit qu'à sa place je ne mépriserois pas ce parti, si M. N. N. lui plaisoit. Elle me répondit que rien ne lui déplaisoit dans le jeune homme, et que Rosalie étoit de mon avis — Dites lui donc de bouche que vous l'attendrez à Marseille, et qu'il peut être sûr de votre consentement. — Je le lui dirai demain.

Me levant de table, je suis allé voir Annette qui dînoit dans la chambre de ma nièce avec Mandoline: c'étoit le nom de la venitienne. Je ne l'ai presque pas reconnue. Mais cela ne venoit pas à cause de sa robe qui n'avoit rien d'extraordinaire; mais à cause de sa figure que le contentement avoit rendue cent fois plus jolie. La gaisette avoit pris la place de la colerette.

qui enlaidit toujours, est la douceur née de la satisfaction don-
noit à sa physionomie le caractère de l'amour. Il me parois-
soit impossible que l'être que je voyois là eût donné à mon frère
prêtre sacré le soufflet honore que j'avois vu, et entendu. Les
deux nouvelles amies mangeoient, et vivoient de ce qu'elles ne
se comprennoient pas. Mandoline parloit le jargon venitien, et An-
nette pour se venger lui parloit le genoïs; mais le premier est char-
mant, et toute l'Italie le comprend, tandis que le second est plus
distant de l'italien que le misse de l'allemand. Je fais compliment
à Mandoline sur son air content — Je me vois partie de l'enfer
au paradis — Aussi vous me paroissez un ange — Et ce matin
vous m'avez appelée diable. Mais voilà un ange blanc, dont on
n'a pas d'idée à Venise — Aussi c'est mon bijou.

Ma nièce survient, et me voyant gai avec ces filles, elle se met
pres de moi pour bien examiner ma nouvelle acquisition. Elle
la trouve complètement jolie, et après le lui avoir dit elle lui don-
ne un doux baiser. Mandoline, tout à fait venitienne, lui deman-
de sans façon qui elle est — Je mis une nièce de monsieur, qui ac-
tuellement me reconduit chez moi à Marseille — Vous seriez
donc ma nièce aussi, si j'étois sa sœur. Que je serois heureuse,
si j'avois un si jolie nièce!

Voilà alors les baisers à foison que Mandoline reçoit, et rendit avec
toute l'ardeur que les baiseuses venitiennes y mettent.
Nous la laissons avec Annette, et nous allons tous en robe
dans une grande barque à voiles.

De retour à la maison vers minuit, j'ai demandé à Annette
qui déshabillait sa maîtresse où étoit la venitienne, et m'ayant
répondu qu'elle y étoit couchée de bonne heure et qu'elle dor-
moit, il me vint envie d'aller la voir. Elle se réveille, je m'
assieds près d'elle, je lui dis qu'au lit je la trouvois encore plus
belle, je veux l'embrasser, elle se défend, je n'insiste pas, et nous
parlons. Un quart d'heure après, Annette vient, je lui dis d'aller

se coucher, et elle y va glorieuse que Mandoline apprenne qu'elle est ma maîtresse.

Je la mets alors sur le propos de mon frère, je lui parle du vif intérêt qu'elle m'a inspiré d'abord que je l'ai vue, et de tout ce que je me serais disposé à faire pour elle soit qu'elle venille retourner à Venise, soit qu'elle ^{aimât mieux} passer en France avec moi — M'épouvanté? — Non, car je suis marié — C'est un mensonge; mais je ne m'en soucie pas. Envoyer moi à Venise, est

tout au plus tôt: je ne veux être la concubine de personne. Pour lui je suis devenu pressant, n'employant cependant que cette douceur de la quelle toute femme a plus de peine à se défendre que de la force ouverte. Mandoline riait, voyant que je pourrais, malgré qu'elle me fermait tous les chemins, sort soudainement du lit couverte d'une longue chemise, entre dans la chambre de ma nièce, et s'y enferme. Pour lui, je suis allé me coucher, mais point du tout fâché. Annette, se trouvant mieux fêtée, lona le parti que Marco: line avait pris.

Le lendemain de bonne heure je suis entré chez ma nièce pour vivre un peu de la compagnie que par hasard je lui avais prouvée: et il y eut de quoi vivre. Cette venitienne, me dit elle, m'a violée. L'autre, bien loin de se défendre, se met en train de lui donner de nouveau de marques d'une continuation de tendresse, qui acceptées de bonne grace me firent deviner ce qu'elle faisoient sous la couverture — Voilà, dis-je à ma nièce, une ruse avant aux regards que votre oncle a pour vos préjugés — Ces badinages entre filles, me répondit elle, ne peuvent pas tenter un homme qui sort des bras d'Annette — Oui, ils me tentent.

Disant cela je les découvre. Mandoline cria; mais sans bouger, et l'autre d'un ton de sentiment me dit de les recouvrir; mais ce que je voyais me ravisoit trop pour me hâter. Dans ce

123
moment Annette entre, et exécutant l'ordre de la mai-¹²³ R99
resse elle remet sur les bancs la couverture, et elle me prive
ainsi de la belle vision. Tâche alors contre Annette je la jete sur le
lit, et je donne aux deux autres un spectacle si intéressant qu'elles
quittent leur badinage pour le regarder avec la plus grande attention.
Après le fait Annette me jura que j'avois eu raison de me con-
gar ainsi de leur pudicité. Avec content de la force, je suis allé
diner, et tout de suite je suis allé à l'auberge pour voir mon frère.
Je l'ai trouvé bien vêtu. Comment se porte Mandine? me
dit-il tristement — Très bien. Je l'ai mise très proprement. Elle
mange, et elle couche avec la fille de chambre de ma nièce, et
elle est très contente — Je ne saurois pas d'avoir une nièce —
Tu le sais à présent. Je l'enverrai à Venise dans trois ou qua-
tre jours — J'espère de dîner avec vous aujourd'hui — Non
mon cher frère. Tu ne le laisseras jamais voir chez moi, car si
Mandine le voyoit, elle deviendrait triste. Tu ne la verras plus.
— Oh! J'irai à Venise aussi quand je devrai me faire pendre
— A quoi bon cela? Elle ne peut pas le souffrir — Elle m'aime.
— Elle te bat — Parce qu'elle m'aime. Elle deviendra douce quand
elle me verra mis proprement. Tu ne sais pas combien je souffre
— Je l'imagine; mais c'est un sentiment que je me dissimule,
car tu es impie, et toi, un barbare qui ne mérite pas pitié;
car pour satisfaire à un indigne caprice tu allois rendre malheu-
reux pour toute sa vie une fille charmante, et ne pour être
heureuse. Réponds moi. Qu'aurois tu fait, si j'ai l'avois tourné le
dos — Je serois allé demander l'aumône avec elle — Elle
l'auroit roué de coups; et pour se délivrer de toi elle auroit pu
demander main forte — Mais que feras tu de moi, si je la laisse
retourner à Venise sans la suivre? — Je la conduirai en France,
et je te ferai mettre au service de quelqu'évêque — Au ser-
vice? Je ne suis né que pour servir Dieu — Ah! Je suis orgueil-
leux! Mandine a bien dit hier que tu parles comme un âne.
Quel est ton Dieu? Quel est le service que tu lui rends? Imbecille

hippocrite! Le tien tu feras devenir folle une fille honête, profanant ton caractère, trahissant ta religion sans la connoître? Sans aucun talent, est malheureux qui s'imaginer de pouvoir devenir ministre protestant sans rien savoir de théologie, ne sachant pas même parler ta langue. Prends garde à ne pas te présenter chez moi, car tu m'obligerois à te faire chasser de Venise. — Eh bien. Conduisez moi à Paris. J'irai me présenter à mon frère François, qui a un cœur meilleur que le vôtre. — Fort bien. Je te ferai aller à Paris. Nous partirons donc cinq à six jours. Reste à cette auberge, et je te ferai avertir. J'aurai avec moi ma nièce, mon sacre faire, et mon valet de chambre; et nous irons par mer. — La mer me fait mal. — Tu vomiras.

Quand j'ai rendu à Mandoline tout ce dialogue, j'en ai vu sur sa figure aucune marque d'intérêt. Elle me dit avec gentillesse qu'elle ne lui avait autre obligation que celle de lui avoir fait faire sa connoissance. Je lui ai dit, que je ne lui pardonnois, que parcequ'il m'avait fait faire la sienne. Je vous aime, et si vous ne consentez pas à devenir ma maîtresse, j'en mourrai. — Jamais, car je deviendrois amoureuse de vous, et quand vous me quitteriez, j'en mourrais moi même. — Je ne vous quitterai jamais. — Fort bien; menez moi en France, et nous commencerons alors à coucher ensemble, actuellement vous avez Annette, et je suis, ^{amoureuse} de votre nièce.

Le beau de l'aventure étoit que ma nièce aussi étoit devenue amoureuse d'elle, et qu'elle m'avait dit que nous devions la faire manger avec nous, et que dorénavant elle ne coucheroit plus qu'avec elle. Étant devenu maître d'arrêter à leur folie, je n'y ai rien trouvé à redire. À table elle nous fit des contes si amusants qu'ils nous occupèrent jusqu'au moment que nous allâmes souper chez Rosalie où M. N. étoit incommode.

Le lendemain lundi saint Rosalie vint avec nous voir les provisions. J'avais à mes bras Rosalie, et Mandoline bien courtoises de leur mérito, et M. N. donnoit le bras à ma nièce. Le

124 201
jour suivant étant allé voir dans la même compagnie les provisions qu'on appelle à Genes les casacce, Mandoline me fit observer mon frere qui ne feroit que nous roder à l'entour faisant toujours semblant de ne pas nous voir. Il étoit fixé à quatre heures, et le fait esperoit de plaire ce jour là à Marcoline au point de la faire repentir de l'avoir méprisée; mais il dut souffrir comme un damné, car la venitienne accoutumée au manège du cedal savoit manier, et faire jouer le mezzaro mieux qu'une genoise: il ne put jamais être sûr d'avoir été observé. Outre cela la cruelle se tenoit à mon bras si serrée que nous pouvions être le mieux du monde.

Ces deux filles devenues amies intimes ne pouvoient pas souffrir que je leur dise que leurs folies amoureuses étoient la seule source de leur amitié: elles me promirent que leurs badinages finiroient à notre départ de Genes, et que je commencerois à coucher entre elles dans la felouque qui devoit nous transporter à Antibes, où nous devions passer au moins une nuit, et où on ne se deshailleroit pas. Je les ai sommées de leur parole, j'ai fixé notre départ au jeudi, j'ai ordonné la felouque et j'en ai allé le mercredi avertir mon frere de s'y trouver.

Un très cruel moment fut celui dans lequel j'ai congédié à sa mere ma bonne Annette. Ses pleurs nous en firent verser à tous. Ma niece lui donna une robe, et moi trente sequins lui promettant de retourner à Genes à mon retour d'Angleterre; mais je n'y eus plus retour: né. J'ai averti Pannano qu'il mangeroit avec l'abbé qu'il trouveroit dans la felouque. J'ai eu soin d'y mettre des provisions pour trois jours. M. N. N. promit à ma niece d'être à Marseille en quinze jours, et que quand il arriveroit le mariage seroit déjà conclu entre son pere, et le sien. ^{Cet} événement me combloit de joye, car il m'as-

seroit que son pere la recevoit à bras ouverts. M. N. N. avec Rosalie, et son mari ne nous quitterent que quand ils durent nous laisser monter au felouque.

Ma felouque assez grande avoit douze rameurs, et étoit armée de pierriers, et de vingt quatre fusils pour que nous pussions dans le cas nous défendre d'un corsaire. Clairmont avoit fait placer ma voiture, et me mêler avec tant d'adresse, que cinq matelots y étoient de travers de tout leur long, de sorte que nous aurions pu nous coucher, et même nous déshabiller comme dans une chambre. Nous avions des amplexes oreillers, et des larges couvertures. Une longue tente de serge couvroit toute la barque, et deux lanternes étoient suspendues aux deux bouts du long bois qui soutenoit la tente. D'abord qu'il fut nuit, on les alluma, et Clairmont nous donna à souper. Moi assis sur mon séant entre mes deux demoiselles, je servois mes concubines, ma nièce la première, puis Mandoline, puis mon frere, et Pélano. L'eau dans le vin étant défendue, chacun but la bouteille d'excellent Bourgogne. Après souper, malgré que le vent fut très léger, on mit la voile, et les rameurs se reposèrent. J'ai fait éteindre les lanternes, et mes deux anges se mettaient endormir, chacune ayant passé sur moi son bras libre. La clarté de l'Aurore me reveilla à cinq heures, et me fit voir les deux beautés endormies que j'avois à mes côtés dans la même position où je les avois vues quand on avoit éteint les lanternes. Je ne pouvois couvrir de mes baisers ni l'une ni l'autre. L'une paroit pour ma nièce, l'autre étoit une fille que l'humanité me défendoit de traiter comme ma maîtresse à la présence d'un frere qui l'adoroit, et qui n'avoit jamais obtenu d'elle la plus légère faveur. Il étoit là accablé par le chagrin, et par

125 200 B013

Le mal que lui faisoit la mer, qui lui revoltoit l'estomac, et lui faisoit vomir tout ce qui pouvoit s'y trouver. Il se tenoit là attentif à regarder s'il arrivoit quelque mouvement sous la couverture. Je devois avoir pitié de lui, et ne pas risquer de le mettre au désespoir dans un moment, où il auroit facilement pu se jeter à la mer, et s'y noyer.

Mes seveilles étoient fraîches comme des roses; et après les félicitations réciproques sur le bon sommeil dont nous avions joui, nous nous remuâmes, et allâmes, un à la fois à la messe, à une retraite qu'on nous avoit ménagée, et qui étoit nécessaire à la modestie de mes belles. Mais j'ai grand de la maîtrise de la felouque quand j'ai vu que nous n'étions que vis à vis de Final — le vent, me dirent ils tous, a cessé de souffler à Savone — Il falloit ramer — Nous avons craint de vous réveiller; mais demain vous serez à Antibes.

Les rameurs, maudissant le calme, commencèrent à travailler. Clairmont nous donna un excellent bouillon fait avec des tablettes que j'avois toujours avec moi. Nous dinâmes à midi, et à trois heures il nous prit envie de descendre à S. Remo. Tout l'équipage me fut gré. On nous y descend; mais j'ordonne que personne ne sorte de la felouque. Ma nièce ne pouvoit s'empêcher de rire au nez de mon misérable frère qui à tout moment tiroit de sa poche un miroir, et exaltoit du cœur un triste soupir voyant sa figure, dont la mer avoit diminuée la fraîcheur.

J'ai conduit mes deux demoiselles à l'auberge où j'ai ordonné du café. Un monsieur nous approche poliment, et nous prie de lui faire l'honneur d'aller chez lui, où nous pourrions nous amuser jouant au biribis — Je croyois, monsieur, ce jeu défendu dans l'état de Genes — C'est vrai; mais dans S. Remo nous jouissons de plusieurs privilèges. C'est

un fief de l'empire. Nous avons ici depuis quelques jours les
biribianti qui étoient à Gènes

Certain que les fripons étoient les mêmes que j'avois de-
 bonnés, j'accepte l'invitation. Ma nièce avoit cinquante louis
 dans sa bourse; j'en donne dix à douze à Manoline, et nous voilà
 dans une sale où il y avoit grande compagnie. On nous fait
 place; nous nous asseyons, et je vois les mêmes tenans que
 j'avois connus chez madame Holabella, excepté celui qui tenoit
 le sac. A ma vue ils palirent — Je joue l'Arlequine, leur
 dit-je — Elle n'y est plus — De combien est la banque? — Vous
 la voyez. On joue ici petit jeu. Deux cent louis que voici sur
 fixent. On peut mettre si peu qu'on veut, et un louis tout ou
 plus — Fort bien; mais mes louis sont justes au poids —
 Je crois que les nôtres le sont aussi — En êtes vous sûr? Non.
 — Dans ce cas, dit-je au maître de la maison, nous ne jou-
 erons pas — Vous avez raison. Vite des balances.

Le maître du biribi dit alors qu'à la fin du jeu il donneroit qua-
 tre ecus de six francs pour chaque louis qu'on lui aura gagné; et
 tout fut dit. Le tableau dans un moment fut tout couvert.

Nous portions tous au louis. J'en ai perdu vingt comme
 ma nièce; mais Manoline qui n'avoit jamais eu un biribi,
 et qui n'avoit jamais été maîtresse de deux cequins, se
 trouva victorieuse de cent quarante louis. Elle joua sur la
 figure d'un abbé, qui en vingt fois étoit sorti cinq. On
 lui donna un sac plein d'ecus de six francs, et nous retour-
 nâmes dans notre felouque.

Le vent étant contraire, nous dûmes aller à rames toute
 la nuit, et la mer étant devenue mauvaise je me suis
 déterminé à huit heures du matin à descendre à Menton.
 Ma nièce, et Manoline étoient malades. J'étois le seul privilégié

126 205 305
Après avoir fait enfermer le sac de Mandoline dans ma malle, j'ai mis pied à terre avec mes filles, disant à Passano qu'il pouvoit en faire de même avec mon frère.

Nous allons à l'auberge. Mes belles se jettent sur un lit. L'hôte me dit que le prince de Monaco étoit à Menton avec la princesse. Je me décide à lui faire une visite. Il y avoit treize ans que je lui avois fait ma cour à Paris. J'étois celui qui soupirait avec lui, et la maîtresse Coraline ~~je~~ l'empêchoit de bailler. C'étoit le même qui m'avoit conduit chez la vilaine duchesse de Ruffec: il n'étoit pas marié alors; et je le trouvois là à la principauté avec son épouse dont il avoit déjà eu deux fils. C'étoit une marquise de Brignole riche héritière; mais belle, et gentille plus encore que riche: je le savois par la renommée; j'étois curieux de la voir. J'y vais, on m'annonce, et après m'avoir fait bien attendre on m'introduit. Je lui donne son titre d'Altesse, que je ne lui avois jamais donné à Paris, ou personne ne le lui donnoit. Il dit qu'il me revoieit avec plaisir; mais avec une froideur étrangère au plaisir. Il devina que je m'étois arrêté à cause du mauvais temps: je lui dis que si il me le permettoit, je m'arrêtais: puis, dans sa délicieuse ville (qui n'est pas délicieuse) toute la journée; il me répond que j'en étois le maître, et il me rend compte qu'il y séjournoit plus volontiers qu'à Monaco, dont la situation déplaisoit à la princesse également qu'à lui-même. Je le prie de me présenter; et il ordonne à quelqu'un de me conduire là où elle étoit. Elle étoit à son dais, s'accompagnant un air; elle se lève, et n'y ayant personne qui me présente, je lui dis mon nom. Rien n'est si gauche qu'un homme de mon espèce qui s'annonce lui-même. La princesse fait semblant de n'avoir pas besoin de savoir d'avantage, et pour me dire quelque chose, elle cherche les lieux

commun du catechisme de la noblesse à l'article présentation; mais je ne lui laisse pas le temps de rester courtois. Je lui dis tout en peu de mots, excepté que j'avois avec moi deux demoiselles. Cette princesse étoit belle, affable, et élevée avec tous les talens. Elle étoit fille unique. Sa mère qui connoissoit le prince de Monaco, et qui pressentoit qu'il la rendroit malheureuse, ne vouloit pas la lui donner; mais elle dut s'y déterminer quand elle lui dit O Monaco, o monaca.

Voilà le prince qui entre courant après une de ses femmes de chambre, qui se sautoit en riant; mais la princesse fait semblant de ne pas voir, et achève le propos qui elle me tenoit. Je prens congé, et elle me souhaite bon voyage. Je rencontre de nouveau le prince qui me dit adieu, et m'invite à aller tous les jours le voir quand je passerai par là. Je retourne à l'auberge, et j'ordonne à dîner pour trois.

Dans la principauté de Monaco il y avoit garnison françoise, et le prince recevoit pour cela une pension de cent mille francs. Il avoit raison, car cette garnison lui faisoit honneur, et lui donnoit un air de grandeur.

Un jeune officier tout pimpant, frisé à quatre épingle, et sentant l'ambre, s'arrête devant notre chambre ouverte, et payant d'effronterie nous demande si nous lui permettons de joindre sa bonne humeur à la nôtre. Je lui réponds froidement qu'il nous feroit biens de l'honneur; ce qui n'est dire ni oui ni non; mais un françois qui a fait le premier pas ne recule jamais, et ne se laisse pas facilement monter. Après avoir déployé ses grâces devant mes belles, et

127 207 307
leur avoir tenu des courts propos sans liaison, et sans leur
avoir donné le tems de répondre, il se tourne à moi, et me
dit que sachant que j'avois parlé au prince, il étoit étonné
qu'il ne m'eût pas invité à dîner au château avec ces
charmantes dames. Il me semble de devoir lui ré-
pondre que je n'avois pas annoncé au prince les char-
mantes dames.

A peine entendue cette réponse, il se lève avec entou-
siasme, il dit qu'il n'en est plus surpris, qu'il va d'abord
en rendre compte à S. A., et que par conséquent il au-
ra l'honneur de dîner avec nous à la cour. A peine
dit cela, il prend l'escalier, et il s'en va.
Nous rions tous les trois de la fougue de cet étourdi,
bien sûrs de ne dîner ni avec lui, ni chez le prince.
Il revient un quart d'heure après tout gai, et il nous
invite d'un air triomphant à dîner au château de la
part du prince. Je le prie de remercier S. A., et de lui
faire en même tems nos excuses. Je lui dis que le
tems s'étant mis au beau, je voulois absolument
partir après avoir mangé un morceau à la hâte. Il
invite, il accepte, et il est à la fin obligé de partir avec l'air
mortifié pour aller dire au prince que cela ne se pouvoit pas.
Je croyois l'affaire finie; mais point du tout.

Un autre quart d'heure après, il revient d'un air en-
core plus content; et il dit à ces dames, ne me comptant plus
pour rien, qu'il avoit fait à S. A. une description de leurs
charmes si bien d'après nature qu'il s'étoit déterminé à
venir dîner avec elles. J'ai déjà ordonné, leur dit-il, qu'on
mette encore deux couverts, car j'aurai ^{ce} honneur moi aussi.

Dans un quart d'heure vous le verrez. — Fort bien, lui dis-je sans hésiter un seul instant, je vais donc à ma felouque pour prendre un excellent pâté que le prince trouvera exquis: alors mesdames — Vous pouvez, monsieur, les laisser ici. Je leur tiendrai compagnie — Je vous remercie: elles ont besoin aussi de prendre quelque chose — Vous permettrez donc que je vous accompagne? — Vous êtes bien le maître.

Je descends, et je demande à l'hôte combien le dîner coutoit — Monsieur, tout est payé. J'ai reçu dans ce moment l'ordre que je ne dois vous en rendre aucun compte — C'est assurément très beau au prince.

Je rejoins les demoiselles, et ma nièce vient prendre mon bras niant de tout son cœur que l'officier coutoit rien: celle à Marceline qui n'entendoit pas un seul mot de tout ce que l'officier français lui disoit, et il ne pouvoit pas le savoir, car il ne lui avoit pas donné le temps de le lui dire. A table, nous vivons bien, me dit ma nièce: mais qu'allons nous faire dans la felouque? — Nous allons partir. Mais toi. — Partir? — Sans l'instant — Voilà un tour sanglant.

Nous entrons dans la felouque; et l'officier en chaise de ma belle voiture se met à l'examiner. Je dis à voix basse au maître de la barque que je voulois partir dans la minute — Dans la minute? L'abbé, et votre secrétaire sont allés se promener, et deux de mes felouquiers aussi — Cela ne fait rien. Ils viendront à Antibes par terre: il n'y a que dix lieues: je veux partir vous dis-je; dépêchez vous — Ça suffit.

Il lève la chaîne, et la felouque se détache: l'officier ébahi me demande d'un air bête ce que cela vouloit dire — Cela veut dire que je vais à Antibes; et je vous y mène avec le plus grand plaisir — Voilà une plaisanterie de

128 200 309
plus belles. Mais vous badinez — C'est tout de bon,
et votre compagnie nous est très chère — Pardieu! met-
tez moi donc à terre, car, excuser mesdames mon impo-
ssible, je n'ai pas le temps d'aller à Antibes. Ce sera pour une
autre fois — Mettez donc monsieur à terre, dis-je au
maître, car notre compagnie n'est pas de son goût. —
Ce n'est pas cela, sur mon honneur, car ces dames sont
charmantes; mais vous sentez que le prince auroit raison
de se plaindre de moi; car il croiroit que j'étois d'accord
avec vous pour lui jouer ce tour, qui à la fin n'est pas
indifférent. Que disoit-il? Mais pour ce qui me regarde
je suis parfaitement justifié. Adieu mesdames, et monsieur.
Marceline étoit là étonnée, et n'y comprenant rien,
elle ne pouvoit pas en rire; mais ma nièce se tenoit les
mains dans les côtes, car rien n'étoit plus comique que le ton
sur lequel l'officier avoit pris la chose.

Clairmont nous servit un dîner dont nous ne pouvions
pas désirer le plus délicat. Tout nous feroit rire, jusque
l'idée de l'étonnement de Passano, et de mon 10¹ frère
qui devoit être fort comique à leur arrivée à l'endroit
où ils ne verroient plus la felouque. Je ne doutois pas
de les voir le lendemain à Antibes.

A quatre heures nous arrivâmes devant Nice, et à six
nous descendîmes à Antibes. Clairmont eut soin de faire
mettre dans mes chambres tout ce que j'avois dans la
felouque, attendant au lendemain à faire remonter
ma voiture. Nous soupâmes fort gaiement, et avec
l'appétit qu'on a quand on quitte la mer dont le vent air
suffit à troubler l'estomac.

Marceline, se sentant un peu grise, se mit au lit, et s'en-

dormit d'abord; et ma nièce alloit en faire de même, si je ne l'avois sommée de la parer avec la douceur que l'amour met dans l'élégance. Elle y consentit sans me répondre; mais avec l'air charmant d'une satisfaction parfaite.

Ravi d'être voyant une complaisance si bien marquée, et qui ressembloit si fort à l'amour, je me mis couché près d'elle, disant voilà enfin arrivé le moment de mon bonheur — et du mien aussi — Comment du tien? Tu m'as toujours refusé — Jamais. Je t'ai toujours aimé; et j'ai souffert ton indifférence dans l'amertume de mon cœur — La première nuit que nous passâmes à notre sortie de Milan, tu as choisi le plaisir de coucher toute seule de préférence à celui de te coucher avec moi — Pouvois-je faire autrement sans risquer de passer dans ton esprit pour une fille plus esclavée de son propre tempérament que de l'amour? Il falloit dire que tu m'aimais, et m'en convaincre par l'empressement le plus vif. Par là tu m'aurois encouragé à te convaincre aussi que je t'aimois, et pour lors tu m'aurois évité la mortification de te voir amoureux tout seul, et de mon côté je n'aurois pas eue celle d'imaginer que tu ne te serois cru redevable qu'à la complaisance du plaisir que tu aurois pu avoir m'ayant dans ton lit. Je ne vois pas si tu m'aurois aimé moins le lendemain; mais il est certain que tu ne m'aurois pas estimée.

Ma nièce avoit raison, et je le lui ai faite; mais me justifiant, car je devois avoir peur qu'elle ne crût que je voussusse lâchement qu'elle me payât par ses complaisances les obligations qu'elle avoit contractées avec moi. Nous sommes parant nos raisons, que dans la réciproque des sentiments amoureux de femme à l'homme c'étoit à l'homme à lui accorder tous les avantages du sentiment, et à ménager

129 211

toutes les idées qu'elle peut avoir, et qui ne peuvent
que l'humilier à moins que l'homme n'ait l'esprit de les
interpréter toutes favorablement pour elle. Une femme
humiliée ne peut ni aimer, ni pardonner au cruel qui a
dégrader son ame y introduisant le sombre sentiment de l'
humiliation. Il faut cependant dans ces vérités générales
excepter l'ame d'une esclave femme ou homme. L'es-
clavage fait des monstres. Aussi je ne comprends pas comment
des flots aient pu exister sur la terre sans avoir commis tou-
tes sortes de crimes.

Nous passâmes une nuit des plus douces; et elle me dit le
matin que ce n'étoit peut être que pour son bien que nous
n'avions pas commencé par où nous finissions, car elle ne
se seroit jamais décidée en faveur de M. N. N., malgré
que selon l'apparence il ne pouvoit que la rendre heu-
reuse. Je n'étois pas homme à me marier.

Mandine le matin nous fit compliment. Elle nous
jura qu'elle coucheroit toujours seule. Elle nous fit cent
caresses.

Pasano arriva avec mon frere que nous allions nous
mettre à table, et ma niece ayant fait ajouter deux
couverts, ^{j'y ai consenti} ~~il y a eu deux autres couverts~~. Mon frere
ne pouvoit pas marcher. Je ne suis pas accoutumé; nous
dit il, à monter à cheval, et ayant la peau délicate ce n'
est pas étonnant que je sois tout ecouhé. Mais la vo-
lonté de Dieu soit faite. Je n'ai jamais de ma vie souffert
des peines pareilles à celles que j'ai endurées dans ce fa-
tal voyage affligeant de mon corps, et encore plus mon esprit,
et disant cela il lança un regard piteux sur Mandoline qui
nous fit tous pouffer. Ma niece ayant envie de rire lui
dit je vous plains mon cher oncle. Au mot d'oncle il rougit,

B1R 212 Et l'appelant chere niece il lui fit la plus sot de tous les compliments en françois croyant de nous surprendre. Je lui ai dit de se taire, et d'en être honteux, puisqu'il avoit parlé comme un vrai cochon. Mais le poëte Pogornas ne parloit pas mieux que lui.

Celui-ci nous raconta que d'abord qu'il s'étoit rendu à l'endroit où la felouque devoit être, et ne l'avoit pas vue, il ne sut que penser. Je me mis rendu, nous dit il, avec M. l'abbé à l'auberge, où je savois que vous aviez ordonné à dîner, pour apprendre quelque chose; mais tout ce que j'ai appris fut que l'hôte vous attendoit, et qu'il attendoit aussi le prince avec un officier qui devoient dîner avec vous. Lorsque je lui disois qu'il vous attendoit en vain puisque vous étiez parti, voilà le prince qui arrive avec l'officier, qui fort en colère lui dit qu'il n'avoit qu'à se faire payer de vous même. L'hôte lui répond qu'avant de partir vous avez voulu le payer; mais qu'en force de l'ordre qu'il avoit reçu de lui même, il n'avoit vu: lui rien recevoir. A cette réponse le prince lui donna un louis nous demandant qui nous étions. Je lui ai dit que nous vous appartenions, et que vous ne nous aviez pas attendus non plus. Le prince, après avoir eu de l'aventure, me demanda qui étoient les deux demoiselles qui étoient en votre compagnie, et je lui ai dit qu'une étoit votre niece, et que je ne connoissoit pas l'autre; mais M. l'Abbé lui dit alors que c'étoit la cousine, au lieu de dire cousine. Imaginez vous si le prince a ri au mot de cuisine. Il partit disant qu'il vous trouveroit encore quelque part, et qu'il se souviendrait du tour que vous lui aviez joué. L'hôte, honête homme, se crut obligé en conscience à nous donner un fort bon dîner, comme aux deux ma: telots qui arrivèrent après. Après dîner nous louâmes deux

130 213 B1B

chevaux, et dormimes à Nice. Ce matin nous sommes
venus ici certains de vous trouver.

Marioline d'un ton sec dit à mon cher frere que s'il s'a-
vitait à Marseille ou ailleurs de l'appeller la cuisine, il au-
roit à faire à elle, car elle ne vouloit être ni la cuisine
ni la couvine. Je lui ai ajouté sérieusement qu'il devoit
s'abstenir de parler françois, car les betises qu'il diroit desdo-
noroient ceux avec les quels il étoit.

lorsque je me disposois à ordonner des chevaux de poste pour
aller passer la nuit à Tregus, un homme se presenta se
disant mon créancier de dix louis pour le loyer d'une
voiture que je lui avois laissée il y avoit presque trois ans.
Je me souviens dans l'instant que cela avoit été quand j'a-
vois été enlevée de Marseille Rosalie. Je me mets à rire,
car la voiture étoit mauvaise, et n'en valoit pas cinq.
Je lui réponds que je lui en ferois présent. Il me dit qu'il
ne vouloit pas de mon présent, qu'il vouloit dix louis. Je
l'envoie se promener, et j'ordonne des chevaux pour partir.
Un quart d'heure après un fuillier vient m'ordonner à
la requiition de mon créancier d'aller parler au coman-
dant. J'y vais, et je vois un manchot qui poliment me
dit de payer à l'homme qui étoit là les dix louis, et de
retirer ma voiture. Je lui réponds que dans mon contract
à dix francs par mois ne se trouvant pas prescription de terme,
je ne vouloit pas la retirer. — Et si vous ne la retirez jamais?
— Il sera le maître de laisser en testament sa prébention à
son heritier — Je crois cependant qu'il pourroit vous intimier
de la retirer, ou de consentir à la vendre à l'encant — Cela
se peut; mais je veux lui épargner cette peine le plus noblement
du monde. Non seulement je consens qu'il la vende; mais je lui
en fais présent — Voilà qui est fini. La voiture est à vous,

314 dit il à mon homme — Je demande pardon, monsieur le commandant, ce n'est pas fini, car je veux bien la vendre, mais je veux le surplus — Vous avez tort. Et vous, faites un bon voyage, et pardonnez à l'ignorance de ces gens là, qui voudroient les lois conformes à leurs idées.

Il étoit tard, et j'ai différé mon départ au lendemain. Ayant besoin d'une voiture pour Passano, et mon frere, j'ai pensé que celle en question pourroit leur servir. Passano est allé la voir, et l'ayant trouvée dans un état déplorable, il l'eut pour quatre louis, et j'en ai dépensé encore un pour la mettre en état d'arriver à Marseille. Je n'ai pu partir que dans l'après diner.

1763 (Mai, page 347 RB)

RD IX

Ms des 2 cahiers Switzer des vers RB facsimilé

Chap. III.

Tome VII

(Original Chap. XI)

RB: ^{pages} 319 à 352undX: pages 319 à 345

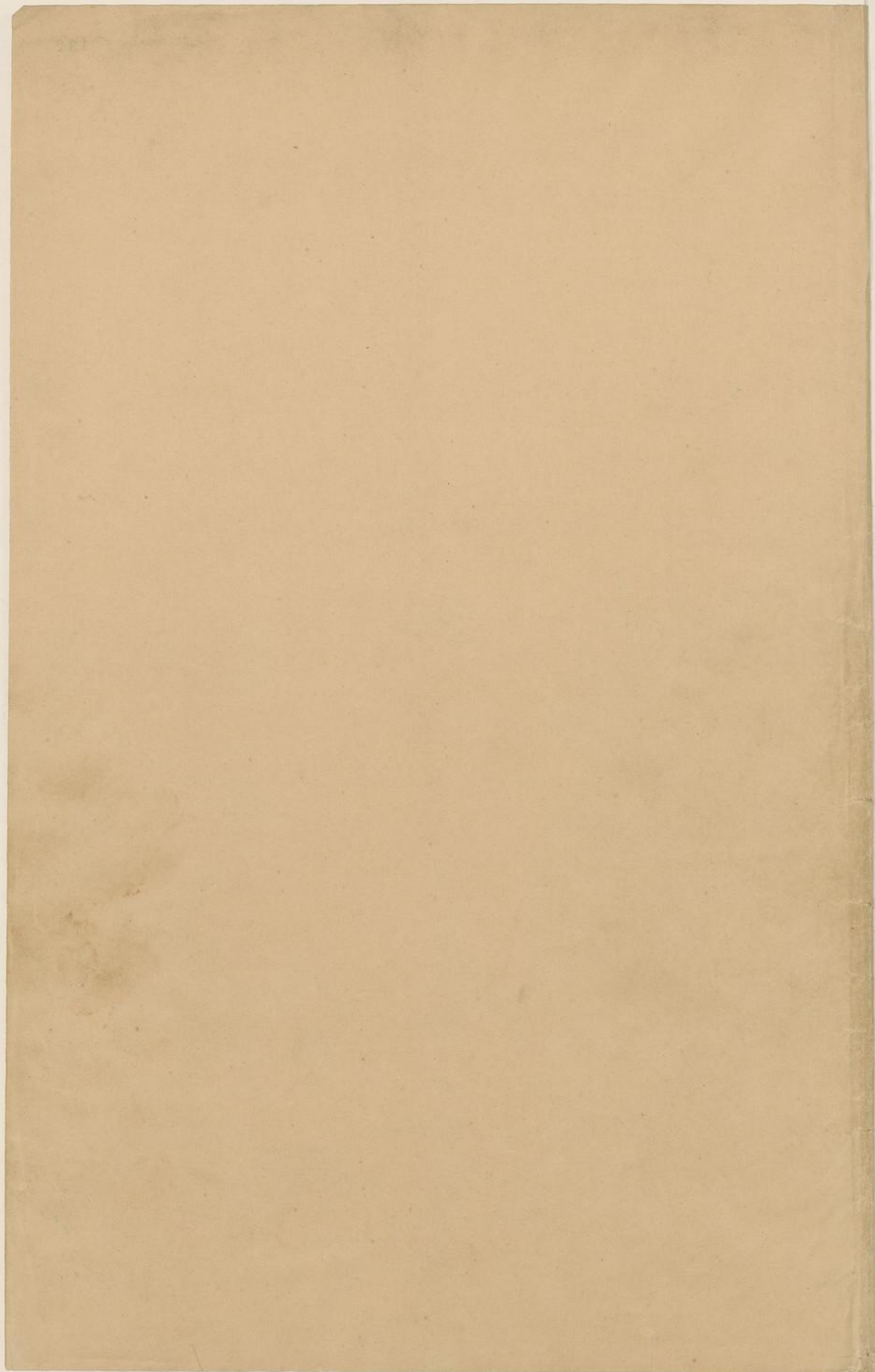
Ms Süss young manuscript

Ms 2^{tes} Es bei RB Autographen von 1878-1901

Wurde es je gedruckt?

p. 330 (RM) après parution de "Chevalier de Sengalk" ?
(c'était moi)p. 343 Chap. XI "1762-1763" ll. ll = deuxième Ma-
(RKB) chambre!

Das ist ein glossar des. ll X, deuxième ma-
chambre deuxième (in 2^{tes} ma- chambre), deuxième ma-
chambre (in 2^{tes} ma- chambre) deuxième ma-
 (in ma- chambre deuxième ma- chambre) !



20 FEB. 1901

Rolf paginist: } 17 bis 2000
 227 - 254 incl. } Seiten facsimil
 link 30 JAN 1906

Unter M. S. Spiel
 long in und Richard
 Tautling. (BnF MSS) Auf 2. Ausgabe
 - für frühe in AD.

In letzter Zeit
 n. R. 2 m. L. L. L.
 L. S. Casanova, n. in

Original- Kuchik.

Leip 3 Treppe
nach. bei einem
basanova - Orlyuk mit
französisch!

777

221

1762-1763

Chapitre X¹³⁵⁻¹³⁶⁻¹³⁷⁻¹³⁸

135

1319

Mon arrivée à Marseille. Madame d'Urfé, Ma niece bien reçu de Mad.
Audibert, Mon père, et Parrano d'avis. Regeneration. Départ de
Madame d'Urfé. Mandoline constante.

Ma niece devenue ma maîtresse m'enflammait. Le cœur
me saignait quand je pensais que Marseille devoit être le
tombeau de mon amour. Tout ce que j'ai pu faire fut d'y
aller à tres petites journées. D'Antibes je ne mis allé qu'à
Trois en moins de trois heures; j'ai dit à Parrano de
souper avec mon père, et d'aller se coucher, ~~et je me suis~~
m'ordonnant un souper delicat avec mes deux filles, et des bon
vins. Je mis resté à table avec elles jusqu'à minuit, et
j'ai fait le tour du quadrant en l'employant en folies
amoureuses, et a dormir; la même chose j'ai fait au Luc,
à Brignoles, et à Antibes où j'ai passé avec elle la dixième
nuit delicieuse, qui fut la dernière.

A peine arrivé à Marseille

Je l'ai conduite chez Madame Audibert, ~~à peine arrivée à~~
Marseille, ayant envoyé Parrano avec mon père aux Trete
cantons, où ils devroient se loger sans rien faire savoir à
Madame d'Urfé, qui logeoit dans la même auberge de
puis trois semaines pour m'attendre.

C'étoit chez Madame Audibert que ma niece avoit connu
^{la croix} ~~elle~~, c'étoit une femme d'esprit, ^{et intrigante} qui avoit eu pour elle
la plus tendre amitié jusqu'à son enfance, et c'étoit par
son canal qu'elle esperoit d'obtenir de son père son par-
don, et de rentrer ainsi dans le sein de sa famille. Nous a-
vions concerté ^{la laissant} que ~~je la laisserois~~ dans la voiture avec Mar-
line, ~~et que je monterois~~ ^{je connoissois} chez cette dame que ~~je n'avois~~
~~deja, et de la~~ ^{laquelle} je saurois où elle avoit pu
~~se cacher~~ ^{qu'elle eût fait toutes les démarches}
aller se loger en attendant que Madame Audibert se voit

nécessaires pour parvenir à l'heureuse réunion de son projet.

Je monte chez Madame Audibert, qui de la fenêtre m'avait vu descendre, et qui curieuse de savoir qui était la personne qui arrivait en poste chez elle me vint au devant. Après m'avoir remis dans son souvenir elle consent à entrer avec moi tête à tête dans une chambre pour savoir ce que je pouvais vouloir d'elle. Je lui narre en bref la substance véritable de toute l'affaire, le malheur qui avait forcé ^{l'ore} ~~l'ore~~ à abandonner Mademoiselle P.P., le bonheur que j'avais eu d'empêcher sa perte, l'autre bonheur de lui avoir fait faire à sa connaissance avec quelqu'un qui se présenterait en moins de deux semaines par l'obtenir pour femme de son père même, et le plaisir que j'avais de pouvoir dans le moment même remettre entre ses mains cette aimable créature, dont j'avais été le sauveur.

— Où est elle donc? — Dans ma voiture, où des stores la rendent invisible aux passans — Faites la descendre, et laissez moi tout l'embarras de cette affaire. Personne ne saura qu'elle est chez moi. Il ne tarde de l'embrasser.

Je descends; je lui fais avancer son caprice sur la figure, et je la conduits entre les bras de sa prudente amie, jouissant de ce beau corps de théâtre. Embrassements, baisers, larmes de joie mêlées à celles du repentir m'en arrachant aussitôt. Clairmont que j'avais averti monta sa mère, et tout ce qu'elle avait dans la voiture, et je pars lui promettant d'aller la voir tous les jours.

Je remonte dans ma voiture, après avoir dit aux postillons où ils devoient me conduire. Ce fut chez le brave vieux homme où j'avais si heureusement tenu Rosalie. Marolne pleuroit de douleur se voyant séparée de sa chère amie. Je descends chez

136 223 321
le vieillard; je fais à la hâte mon marché avec lui pour que Mar-
coline soit logée, nourrie, et servie comme une petite princesse.
Il me dit qu'il mettra près d'elle sa propre nièce, il m'assure
qu'elle ne sortira jamais, et que personne n'entrera dans son
appartement qu'il me fait voir, et que je trouve charmant.

Je vais alors la faire descendre de la voiture, et j'ordonne
à Clairmont de nous suivre avec son portemanteau. Voici la, lui
dis-je, ta maison. Je viendrai demain savoir si tu es contente,
et je souperai avec toi. Voilà ton argent réduit en or, tu n'
en auras pas besoin; mais ayez en soin, car mille ^{ducats} ~~ducats~~ à la
mise te rendront respectable. Ne pleures pas, ma chère Mar-
coline, car tu possèdes mon cœur. Adieu jusqu'à demain
au soir. Le vieillard alors me donna la clef de la porte de
sa maison, et je suis allée à grand trot au treize cantons. On
m'y attendoit, et on me mena dans l'appartement que Ma-
dame d'Urk m'avoit ménagé contigu au sien. J'ai d'a-
bord un Brongnole qui vint me faire les compliments de sa
maîtresse, et me dire qu'elle étoit toute seule, et qu'il lui
tardoit de me voir.

Le lecteur s'ennuyeroit à lire les circonstances détaillées de cette
entrevue, car il ne trouveroit que des disparates dans les raisonnemens
de cette pauvre femme qui étoit entichée de la plus fautive, et de
la plus chimérique de toutes les doctrines, et de ma part des fautes
lès qui n'avoient aucun caractère ni de vérité, ni de vraisemblance.
Absorbé dans le libertinage, et amoureux de la vie que je menois je tirois
parti de la folie d'une femme qui n'étoit pas trompée par moi,
auroit voulu l'être par un autre. Je me donnois la préférence,
et en même tems la comédie. La première chose qu'elle me de-
manda fut ou étoit Quenilinte, et elle fut surprise quand je lui ai
dit qu'il étoit dans l'auberge — C'est donc lui qui me reverra en

224
me moi même. J'en vis sûre. Margerie m'en vend certaine toutes les
nuit. Demander à Paralis, si les presens que je lui ai préparés sont
dignes d'être faits par Serapis à un chef des Rosecroix.

Né sachant pas ce que c'étoit que ces presens, et ne pouvant pas
lui demander de les voir, je lui ai répondu par l'oracle que
nous devions auparavant les sacrer aux heures planétaires pro:
pres aux cultes que nous devions faire, et que Querilinte même
ne pouvoit pas les voir avant la consecration. Cela fit qu'elle
me fit entrer d'abord dans la chambre voisine où elle tira hors
d'un secrétaire sept paquets que le Rosecroix devoit recevoir en
qualité d'offrandes au sept planètes. Chaque paquet contenoit
sept livres du métal dependant de la planète, et sept pierres pre:
cieuses dependantes de la planète même chacune de sept carats.
Diamant, Rubi, Emeraude, Saphir, Chrysolite, Topaze, et Opale.

Bien déterminé à agir de façon que rien de tout cela n'iroit entre les
mains de ce herois, je lui ai dit que pour la méthode nous devions
entièrement dependre de Paralis, et commencer par consacrer
placant dans une coiffe faite exprès chaque paquet. On ne pouvoit
en consacrer qu'un par jour, et il falloit commencer par le Soleil.
C'étoit un Vendredi, il falloit attendre jusqu'au lendemain, j'ai
fait faire la coiffe le lendemain samedi avec sept richesses. Pour
cette consecration j'ai passé trois heures par jour tête à tête avec
Madame d'Urfé, de sorte que le culte ne fut fini que le Samedi
en huit. Dans ces huit jours j'ai fait dîner avec ~~mes~~ ^{elle} Paralis, et
mon frere, qui ne comprenant rien aux discours qu'elle tenoit
à Paralis, et à moi, ne disoit jamais le mot. Madame d'Urfé
qui le ~~croioit~~ ^{trouvoit} imbécille, croyoit que nous voulions mettre dans son
corps l'ame d'un sylphe pour lui faire engendrer quelque crea:
ture d'une espece entre la divine, ^{et l'} humaine. Quand elle me
confia sa découverte, elle me dit qu'elle s'en accommoderoit pourvu

qui après l'opération il eut en l'air avec elle d'avoir le sens commun,
 Je me divertissois extrêmement en voyant mon père qui étoit au
 désespoir de ce que madame d'Urfé le prenoit pour imbécille, et
 qu'il le lui paroissoit au double, lorsqu'il l'avoit de dire quelque
 chose qui put la convaincre qu'il avoit de l'esprit. Je vis de ce
 qu'il avoit joué fort mal ce rôle si je l'avois pris de le jouer ex-
 près; mais le rôle n'y perdit rien, car la marquise pour s'amuser
 l'a habillé avec tout le modeste luxe qu'avoit affiché un
 abbé de la famille de France la plus illustre ~~qui avoit apparu à~~
~~de sa vie~~. Celui que le dîner de Madame d'Urfé devoit
 étoit Paccano qui devoit répondre aux interrogations sublimes
 qu'elle lui feroit, et qui le plus souvent ne sachant que dire
 baïloit. Il baïloit, il n'osoit pas se rouler, il n'obévoit pas
 la décence, et la politesse que l'usage ordonne d'observer à table.
 Madame d'Urfé me disoit que quelque grand malheur devoit me
 vider l'ordre, puisque ce grand homme se trouvoit se disoit.
 D'abord que j'ai fait porter la caisse à Madame, et que j'ai tout
 disposé avec elle pour commencer les consecrations le dimanche;
 que j'ai fait ordonner par l'oracle que je devois pour sept jours
 de suite aller coucher à la campagne, observer une parfaite
 abstinence avec toute femme mortelle, et faire un culte à la
 lune toutes les nuits à son lever en pleine campagne pour
 me disposer à la regénérer moi-même au cas que Quenilinte
 ne put pas par des raisons toutes divines faire l'opération en
 personne. Moyennant cet ordre, Madame d'Urfé ne pouvoit pas
 trouver mauvais que je ~~me couchasse~~ ^{de couchasse} ~~par l'usage~~ ^{la voie} gre'
 des peines que je me donnois pour arriver l'heure venue de l'
 opération.

Le Samedi donc, qui fut le lendemain de mon arrivée à Mar-
 seille, je m'is allé chez Madame Audibert, où j'ai eu le plaisir de voir

Mademoiselle P.P. fort satisfaite de l'amitié avec laquelle ~~elle~~ elle
~~l'~~ avait mis à coeur ses intérêts. Elle avait ~~parlé à~~ ^{parlé à} son père; elle
 lui avait dit que la fille étoit chez elle, et qu'elle n'aspiroit qu'à
 obtenir son pardon pour retourner ^{dans le sein} ~~entre les bras~~ de sa famille
 pour devenir la femme d'un riche jeune seigneur, qui ne ~~voudoit~~ ^{pouvait} la
 recevoir que de ses mains pour l'honneur de la maison. Son père
 lui avait répondu qu'il viendrait la prendre le lendemain pour
 la conduire chez une de ses soeurs qui demeurait toujours dans
 une maison qu'elle avait à S. Louis deux petites lieues loin de la ville.
 Elle pouvait se tenant la tête tranquillement, attendre sans don-
 ner occasion à aucun bruit l'arrivée de son futur époux. Made-
 moiselle P.P. étoit surprise que son père n'en eût pas encore reçu
 des nouvelles. Je lui ai dit que je n'irai pas la voir à S. Louis, mais
 que je la reverrai certainement à l'arrivée de M. N.N., et que je ne
 partirai de Marseille qu'après l'avoir vue mariée.

De là je suis allée chez Marjolaine qu'il me falloit de passer en-
 tre mes bras. Elle me reçut dans la joie de son coeur; elle me dit
 qu'elle se ^{verrait} ~~voyait~~ heureuse si ce n'étoit qu'elle ne pouvait pas se faire
 comprendre, ni comprendre ce que la bonne femme qui la servait
 lui disoit. Je voyais cette vérité; mais je n'y trouvais pas de remède:
 il auroit fallu lui chercher une servante qui parlât italien, et c'eût
 été une corvée. Elle fut sensible aux larmes, lorsque je lui ai fait
 les compliments de ma nièce, et que je lui ai dit qu'elle seroit le len-
 demain entre les bras de son père. Elle savoit déjà qu'elle n'étoit
 pas ma nièce.

Le souper délicat, et fin que nous fîmes me fit souvenir de Rosalie,
 dont l'histoire fit le plus grand plaisir à Marjolaine, qui me dit qu'il pa-
 roitroit que je ne voyagerois que pour faire le bonheur des filles mal-
 heureuses pourvu que je les trouvasse jolies. Marjolaine me char-
 moit aussi par l'appétit avec lequel elle mangeoit. La chère qu'on fait
 à Marseille est exquise, excepté ~~par~~ ^{qui} la volaille ne vaut rien, mais on

si en face; ~~et~~ l'ail qu'on met dans tous les plats pour les rendre sa-
gittans. Au lit Mandoline fut charmante. Il y avoit huit ans que je
ne jurois des folies venitiennes au lit, et cette fille étoit un chef d'œu-
re. Je vis de mon père qui avoit eu la bêtise de devenir amou-
reux d'elle. Ne pouvant la conduire nulle part, et devant qu'elle
s'amusât, j'ai dit à l'hôte de la laisser aller à la comédie avec sa
niece tous les jours, et de me préparer à souper tous les soirs.
Le lendemain je l'ai mise en riper en lui achetant tout ce qu'
elle pouvoit desirer pour briller comme les autres.

Le lendemain elle me dit que le spectacle lui plaisoit infiniment,
malgré qu'elle n'y comprendroit rien, et le lendemain elle me
surprit en me disant que mon père étoit allé se mettre près
d'elle dans la loge où elle étoit, et qu'il lui avoit dit tant d'im-
pertinences que si elle avoit été à Venise elle l'auroit soufflé.
Croyoit qu'il l'avoit suivie, et elle craignoit d'être inquiétée.
Elle ~~me dit qu'elle avoit été à la comédie avec sa niece et qu'elle avoit~~
~~dit qu'elle avoit été à la comédie avec sa niece et qu'elle avoit~~

~~dit qu'elle avoit été à la comédie avec sa niece et qu'elle avoit~~

De retour à l'auberge je suis allé dans la chambre où j'ai
un près du lit de Paccano un homme qui ramassoit des men-
bles de chirurgien avant de s'en aller — D'où vient cela? — Est-
vous malade? — J'ai gagné quelque chose qui me fera être
plus sage à l'avenir — À soixante ans c'est trop tard — Il
est toujours temps — Vous prenez le baume — Je ne sortirai
pas de ma chambre — Cela fera mauvais effet vis-à-vis de la
Marquise qui vous croit le plus grand des adeptes — Je me
fais de la marquise. laissez moi en repos. Ce coquin ne m'
avoit jamais parlé sur ce ton. Je disimule; est je m'approche
de mon père qui se rasait — Qu'est-il allé faire hier à la comédie
près de Mandoline? — Je suis allé lui rappeler son devoir, et lui
dire que je n'étois pas fait pour être son magicien — Tu l'as

inultée, et moi aussi. Tu es un sot misérable qui doit tout à cette charmante fille, car sans elle je ne t'aurois pas seulement regardé, et tu oses aller lui dire des sottises? — Je me mis mine pour elle, je ne peux plus retourner à Venise, je ne peux pas vivre sans elle, et vous me l'arrachez. Quel droit avez vous de vous enparer d'elle? — Le droit de l'amour, bête, et le droit du plus fort. D'où lui vient qu'avec moi elle se dit heureuse, ^{et qu'} elle ne peut pas se résoudre à me quitter? — Vous l'avez éblouie, et après vous ferez d'elle ce que vous avez fait de toutes les autres. Je crois enfin d'être le maître de lui parler par tout où je la trouve — Tu ne lui parleras plus. Je t'en repens.

À peine dit cela je sors en fiacre, et je vais chez un avocat pour m'informer si je pouvois faire mettre en prison un abbé ^{étranger} qui me devoit de l'argent, malgré que je n'aiois pas les papiers nécessaires pour prouver sa dette — Vous pouvez, si il est étranger, donner caution, le faire sequestrer à l'auberge où il est, et vous faire payer, à moins qu'il ne prouve qu'il ne vous doit rien. Vous doit il beaucoup? — Douze louis — Venez avec moi au magistrat où vous déposerez douze louis, et vous serez dans l'instant le maître de lui donner une garde où il loge! — Dans la même auberge où j'en suis; et je ne veux pas le faire arrêter là. Je le ferai renvoyer, et je le ferai aller à la sainte Beuve qui est une vraie auberge; et ce sera là que je lui donnerai une garde. En attendant voilà douze louis pour la caution, allez prendre l'ordre, et vous me venez à midi — Donnez moi son nom, et le votre.

Après avoir fait cela je retourne aux treize cantons, et je vois mon père complètement vestu qui alloit sortir. Allons, lui dis-je, chez Mandine. Vous aurez ensemble une explication à ma présence — Avec plaisir. Il monte avec moi dans le fiacre auquel

j'ordonne de nous conduire à l'auberge de sainte Beaume, et d'abord que nous y sommes, je dis à mon frère de m'y attendre, en l'assurant que j'allais revenir avec Mandine; mais je mis allé cher l'avocat, qui ayant déjà l'ordre, alla d'abord le porter là où on l'exécute. Le nuit, retourné alors aux treize cantons, j'ai fait mettre dans une malle toutes ses hardes, et je les lui ai portées à la sainte Beaume, où je l'ai trouvé dans une chambre gardée à une partant avec l'hôte qui étoune n'y comprenoit rien. Mais quand il vit une malle, et que l'ayant mis à l'ecart je lui ai dit toute ma table il s'est en allé sans se soucier d'en savoir d'avance. Étré alors cher mon frère, je lui ai dit qu'il devoit se disposer à quitter Marseille le lendemain, et que je lui payerois le voyage pour aller jusqu'à Paris; mais que si il ne vouloit pas y aller de bon gré, je l'abandonnois, étant sûr par des moyens à moi connus de le faire chasser de Marseille.

Le lache se mit à pleurer, et me dit qu'il iroit à Paris — Tu partiras donc demain matin pour Lyon; mais tu dois me faire d'abord un billet dans lequel tu te confesseras débiteur de douze Louis au porteur — Pourquoi? — Parceque je le veux. Moyennant cela je t'assure que je te donnerai demain matin douze Louis, et que je déchirerai ton billet — Te dois faire arranger ment tout ce que vous voulez — Tu ne saurais mieux faire.

Il me fit le billet: ~~je mis allé cher l'avocat au quel j'ai dit que j'avois été payé, et que demain il y avoit faire de la garde à l'abbé, parcequ'il alloit partir pour Lyon.~~ ^{le lendemain} Je mis d'abord allé lui arrêter une place ^a dans la diligence, et le lendemain je mis allé avec l'avocat faire maire luee, et retirer mes douze Louis, que j'ai portés à mon frère, qui partit d'abord avec une lettre de recommandation à Monsieur Bonn, que j'ai averti de ne pas lui donner d'argent, et de le faire partir pour Paris dans la diligence. Je lui ai donné douze

louis, qui estoient plus qu'il ne lui falloit, et j'ai déchiré un billet. Ce fut ainsi que je me mis de baroquer de lui. Je l'ai revu à Paris un mois après, et à la place je dirai comment il est retourné à Venise.

Mais dans la journée précédente à celle-ci avant que d'aller dîner tête à tête avec Madame d'Urfé, et après avoir transporté la male de mon père à la sainte Beuve, je suis allé parler à Passano pour savoir en détail la raison de la mauvaise humeur. — Ma mauvaise humeur vient de ce que je suis sûr que vous allez vous emparer de vingt ou trente mille écus en or, et en diamants, que la marquise m'a voit destiné — Cela peut être. Mais ce n'est pas à vous à savoir si je m'en emparerais ou non. Ce que je peux vous dire est que je l'empêcherai de faire la folie de vous donner ni l'or ni les diamants. Si vous pouvez les prétendre, alors porter vos plaintes à la marquise, je ne vous l'empêcherai pas — Je dois donc souffrir d'avoir rien de truchement à vos importunes sans en avoir retiré aucune utilité? Vous ne vous en contentez pas. Je veux mille louis — Je vous admire.

Je monte chez la Marquise et je lui dis qu'on avoit servi, et que nous dînions tête à tête, puisque des fortes raisons m'avoient obligé à renvoyer l'abbé — C'estoit un imbécille. Après dîner Paroli nous dîna tout. J'ai Mais qu'en linte — Nous sommes tout après dîner de Paris des grands soupçons — J'en ai aussi. Cet homme me semble changé. Où est-il? — Il est dans son lit avec cette vilaine maladie que je n'ose pas vous nommer — Voilà qui est extraordinaire. C'est un ouvrage de noirs qui n'est jamais arrivé je crois — J'ai peur que je sois; mais actuellement mangeons. Nous avons beaucoup à travailler aujourd'hui après la consecration de l'étain — Tant mieux. Il faut faire un culte d'expiation à Ormaiz, car quelle honneur! Il devoit me regénérer dans quatre jours; et il est dans cet état affreux! — Mangeons vous dit-je — J'ai peur que l'heure de Jupiter nous surprenne — Ne

craigner rien.

Après le culte de Jupiter, j'ai transporté celui d'Ormaïs à un autre jour pour faire force cabales que la marquise traduisoit en lettres. L'oracle dit que sept Salamandres avoient transporté le vrai Queniliste dans la voye lactée, et que celui qui étoit au lit dans la chambre vers de chaux étoit le noir St Germain, qui une Enomide avoit mis dans l'état affreux où il étoit pour le faire devenir le bourreau de Saramis qui seroit morte de la même maladie avant de parvenir à son terme. L'oracle disoit que Saramis devoit laisser tout le soin à Parolisee Salkhaide (c'est-à-dire moi) de se débarrasser de St Germain, et de ne point douter de l'heureuse venue de la regeneration, puisque le verbe de l'heureuse venue de la regeneration, puisque le verbe devoit m'être envoyé de la voye lactée par Queniliste même la septième nuit de mon culte à la lune. Le dernier oracle decidoit que je devois inoculer Saramis deux jours après la fin des cultes, après qu'une Ondine charmante nous auroit purifiées dans un bain dans la chambre même où nous étions.

M'étant ainsi engagé de regénérer ma bonne Saramis j'ai pensé à ne pas m'exposer à faire mauvaise figure. La Marquise étoit belle mais vieille. Il pouvoit m'arriver de me trouver nul. A fruste huit ans je commençois à voir que j'étois souvent sujet à ce fatal malheur. La belle Ondine que j'observois de la lune étoit Marjolaine qui devenue baigneuse devoit me prouver dans l'instant la force génératrice qui m'étoit nécessaire. Je ne pouvois pas en douter. Le lecteur verra comment j'ai fait pour la faire descendre du ciel.

Un billet que j'avois reçu de Madame Audibert me fit aller cher elle avant que d'aller surfer avec Marjolaine. Elle me dit toute joyeuse, que M^r P. P. avoit reçu une lettre de Genes de M. N. N. qui lui

BnF
MSG

1330. 232
demandoit la fille, ~~la même~~^{pour} femme de son fils unique, la même
qu'il avoit connue chez M. Parotti présentée par le Chevalier de
Seingalt (c'étoit moi) qui devoit l'avoir reconduite à Marseille,
et rendue à sa famille. M. P. P. me dit Madame Audibert, croit vous
avoir la plus grande obligation qu'un père qui aime sa fille peut avoir à
quelqu'un qui eût pour elle des soins paternels. Sa fille même lui
a fait de vous le portrait le plus intéressant, et il veut absolument
vous connaître. Dites moi quand vous pouvez souper chez moi. Sa
fille n'y sera pas — Cela me fait plaisir, car l'époux de Made-
moiselle P. P. ne peut qu'augmenter l'estime qu'il devra avoir
pour sa femme quand il trouvera ici que je suis amie de son père;
mais je ne peux pas être du souper: je viendrai quand vous
viendrez à dix heures, et je resterai avec vous jusqu'à huit, et
la connaissance sera faite jusqu'à l'arrivée de l'époux.

J'ai fixé ce rendez-vous pour le lendemain, et je suis
allée chez Mandine où je lui ai rendu compte de toutes ces
nouvelles, et de la manière, dont j'allois me faire le le-
vain de mon père, dont j'ai déjà rendu compte au lecteur.

Ce fut le lendemain que lorsque nous allions dîner la
marquise me donna en ouvrant une longue lettre que le
coquin Passano lui avoit écrit ^{en} très mauvais français, mais
qu'on pouvoit cependant comprendre. Il venoit ven-
dre huit pages pour lui dire que je la trouvois, et pour la con-
science de cette vérité il lui disoit toute la véritable histoire de
l'affaire sans lui cacher la moindre circonstance qui pouvoit
l'aggraver. Il lui disoit outre cela que j'étois arrivée à Mar-
seille avec deux filles qu'il ne savoit pas où je tenois, mais que
c'étoit assurément avec elles que j'allois coucher toutes les nuits.

J'ai demandé à la marquise en lui rendant la lettre si elle
avoit eu la patience de la lire toute entière, et elle me dit qu'elle

n'y avoit rien compris, car il écrivoit en ostrogot, et qu'elle ne se souvenoit pas de le comprendre, car il ne pouvoit lui avoir écrit que des menonges faits pour la faire égarer dans un moment où elle avoit le plus grand besoin de ne se pas laisser induire en erreur. Cette prudence de sa part me plut beaucoup, car j'avois besoin qu'elle ne soupçonnât pas l'Ordine, dont la vision m'étoit nécessaire au mécanisme de l'œuvre de chair.

Après avoir dîné, et dépêché tous les cultes, et les oracles dont j'avois besoin pour étayer l'esprit de ma pauvre marquise je m'alle chez un banquier faire une lettre de change de cent louis à l'ordre de Monsieur Bono, et je la lui ai envoyée l'aver: Lyon à l'ordre de Monsieur Bono, et je la lui ai envoyée l'aver: disant qu'il payera les cent louis à Parrano sous la caution d'une lettre d'avis écrite par moi que Parrano devra lui présenter pour avoir les cent louis dans le jour même qu'il sera marqué sur la lettre. S'il la présente après le jour marqué, il ~~devrait~~ lui refuser le paiement.

Après cette expédition. J'ai écrit à Bono la lettre que Parrano devoit lui présenter dans laquelle je disois à Bono présenter à M. Parrano une de cette-ci cent louis d'or, si elle vous est présentée dans ce jour 30 Avril 1763. Après ce jour mon ordre deviendra nul. Tenant cette lettre à la main je mis entre dans la chambre de ce traître auquel le bistouis avoit une heure auparavant, pressé l'aine.

Vous êtes, lui dis-je, un traître. Madame d'Urfe n'a pas lu la lettre que vous lui avez écrite, mais je l'ai lue. Or voici ce que vous avez à choisir sans réplique, car je suis pressé. Ou devez-vous vous à choisir sans réplique, car je suis pressé. Ou devez-vous vous à vous laisser porter d'abord à l'Hôpital, car nous ne voulons pas ici des malades de votre espèce, ou déterminer vous de partir dans une heure pour aller à Lyon sans jamais vous arrêter, car je ne vous donne que soixante heures qui doivent vous suffire pour faire quarante portes. A peine av-

332 234.
vint à Lyon vous porter à M. Bono cette lettre qui vous pa-
yera à une cent louis, dont je vous fais présent, et après vous
ferai ce que vous voudrez, puisque vous n'êtes plus à mon ser-
vice. Je vous fais présent de la voiture retirée de la remise à
Antibes, et je vous donne d'abord vingt cinq louis pour faire vo-
tre voyage. Choisissez. Mais je vous avertis que si vous choisissez
l'Hôpital je ne vous payerai que les gages d'un mois, puisque
je vous chasse de mon service dans cet instant même.
Après avoir un peu pensé il me dit qu'il étoit à Lyon ^{quand} au risque
de sa vie, ~~par~~ ^{car} il étoit fort malade. J'ai alors appelé Clairmont,
pour qu'il fasse la malle, et j'ai averti l'aubergiste du départ de
cet homme pour qu'il lui envoie chercher des chevaux de poste
dans l'instant. Après cela j'ai donné la lettre adressée à Bono,
et vingt cinq louis à Clairmont pour qu'il les donne à Passano
d'abord qu'il le verra monter en voiture, et au moment de
partir. A la fin de cette expédition je suis allé à mes amou-
res. J'avais besoin d'avoir des longues conversations avec
Mandine, dont il me paroissoit de devenir tous les jours plus
amoureux. Elle me reprochoit tous les jours que pour se sentir
plinement heureuse il ne lui manquoit que l'intelligence
de la langue françoise, et une ombre d'espoir que je pour-
rois la conduire en Angleterre avec moi.

Je ne l'avais jamais flattée de cela, et je me rattrais quand
je voyois que je devois penser à me repaier de cette fille prai-
sée de volupté, de complaisance, et née avec un tempé-
ment qui la rendoit insatiable de tous les plaisirs au lit, et
à table où elle mangeoit autant que moi, et buvoit d'avan-
tage. Elle étoit enchantée que je me fusse débarrassé
de mon frère, et de Passano, et elle me conjuroit d'aller quel-
que fois à la comédie avec elle où tout le beau monde ap-
-

142 235 BBA
produit sa complaisance pour savoir qui elle étoit, en la querant
de ce qu'elle ne lui permettoit pas de ^{leur} répondre. Je lui ai
promis d'aller avec elle dans le courant de la semaine suivante;
car j'ai actuellement ^{lui dis-je} une affaire magique qui m'occupe toute
la journée, et dans laquelle j'aurai besoin de toi. Je te ferai
un petit habit pour le ^{deguiser} ~~marquer~~ en Jaquet, et vestue ainsi tu
te présenteras à la marquise, avec la quelle je loge, à l'heure
que je te dirai. Je remettrai entre ses mains un billet. Tu auras
tu le courage de faire cela? — Surement. Je serai br! — Oui.
Elle te parlera, et ne parlant pas français, et par conséquent
ne pouvant pas lui répondre, tu passeras pour muet. Le
billet t'annoncera pour tel. Le même billet dira que tu
t'offres à la servir au bain en ma compagnie; elle acceptera
ton offre, et à l'heure qu'elle te l'ordonnera tu la déshabilleras
toute nue, et en suite tu en feras de même, et tu la frotteras
depuis la pointe de pieds jusqu'au haut des cuisses, et pas d'a-
vantage. Tandis que tu feras cela dans le bain avec elle, je
me mettrai tout nu, j'embrasserai étroitement la marquise,
et pour lors tu ne feras que nous regarder, lorsque je me re-
verrai d'elle, tu laveras avec tes mains délicates ses parties a-
moureuses, et en suite tu les essuyeras. Tu feras sur moi la
même fonction, et je t'embrasserai fort une seconde fois. A
la fin de cette seconde fois après l'avoir de nouveau lavée,
tu me laveras aussi, et tu courras de baisers florentins l'
instrument avec le quel ^{je lui} j'aurais donné des marques non é-
quivoques de ma tendresse. Je t'embrasserai alors pour la
troisième fois, et ton office dans cette fois sera celui de nous
faire des carresses à tous les deux jusqu'à la fin du combat.
Tu nous feras alors la dernière allusion, et après nous avoir
essuyés, tu t'habilleras, tu prendras ce qu'elle te donnera, et
tu retourneras ici. Tu me verras une heure après — Je ferai

Tout ce que tu m'ordonnes; mais tu sais combien cela dura me
 coûter — Pas plus qu'à moi, car ce sera toi que j'aurai envie
 d'embrasser, et non pas la vieille femme que tu verras — Est
 elle bien vieille? — Elle aura bien tot soixante et dix ans
 — Tant que ça! Je te plains mon pauvre Giacomo. Et
 après, tu viendras souper, et coucher avec moi — Certaine-
 ment — A la bonne heure

J'ai un jour appointé avec madame Audibert, le père
 de ma jeune nièce, au quel j'ai dit la vérité de tout, excep-
 té d'avoir couché avec elle. Il m'embrassa à reprises, et
 il me remercia cent fois d'avoir fait pour elle plus qu'il
 n'aurait pu faire lui-même. Il me dit qu'il avait reçu
 une autre lettre de son correspondant qui en contenait
 une de son fils très soumise, et très respectueuse. Il me
 demanda rien pour la dot, me dit il, mais je lui donnerai
 quarante mille ecus, et nous ferons la noce si car ce
 mariage est fort honorable. Toute la ville de Marseille
 connoit Monsieur N. N., et demain je dirai toute l'histoire
 à ma femme qui en grace du bel événement accordera
 à la fille un plein pardon. J'ai dû m'engager d'être de la
 noce avec Madame Audibert qui me connoissant pour gros
 joueur, et ayant chez elle grande partie de jeu, j'étonnoit
 de ne m'y voir pas; mais je me trouvois alors à Marseille
 pour créer, et non pas pour détruire. Tout doit être fait à
 son temps.

J'ai fait faire à Marjolaine une veste de velours vert just
 qu'à la ceinture, et des culottes de la même étoffe, je lui ai
 donné des bas verts avec des coutiers de peau de mouton, et
 des gans de la même couleur, et un verreau vert à l'épa-

143 335
gros avec une longue houppe derrière qui enfermait ses longs
cheveux noirs. Habillée ainsi elle représentait un personnage
si digne d'admiration que si elle y étoit montrée dans les rues
de Marseille tout le monde l'auroit suivie, car outre cela
son caractère de fille ne pouvoit échapper aux yeux de
personne. Je l'ai conduite avant soupée habillée en fille chez
moi pour lui apprendre dans quel endroit de ma chambre elle
devoit aller se cacher après l'opération le jour dans lequel
je devois la faire.

Les cultes étant finis le Samedi, j'ai fait fixer par l'oracle
la régénération de Saramis au Mardi à l'heure du Soleil, de
Venus, et de Mercure, qui dans le système planétaire des
magiciens se suivent comme dans l'imaginaire de Pto-
lomée. Ce devoit être la neuvième, la dixième, et l'on-
zième heure de ce jour là; puisqu'étant Mardi la pre-
mière heure devoit appartenir à Mars: les heures au co-
mencement de Mai étoient de soixante cinq minutes cha-
cune; le lecteur voit donc, pour peu qu'il soit magicien,
que je devois faire l'opération à Madame d'Urfé de-
puis deux heures, et demi jusqu'à six moins cinq minutes.
Le lundi au commencement de la nuit à l'heure de la lune
j'avois conduit Madame d'Urfé sur le bord de la mer suivie
par Clairmont qui portoit la caisse qui pesoit cinquante livres.
Étant sûr de n'être observé de personne, j'ai dit à Madame
d'Urfé que c'étoit le moment, et en même temps j'ai fait por-
ter la caisse à nos pieds par Clairmont au quel j'ai ordonné
d'aller nous attendre à la voiture. Nous adressâmes alors une
prière de formule à Selenis, et nous jetâmes la caisse dans
la mer avec la plus grande joie de Madame d'Urfé; mais

non pas plus grande que la mienne, puis que la caisse jetée
à l'eau contenoit cinquante livres de plomb. J'avois l'
autre dans ma chambre où personne ne pouvoit la voir.
Je retour aux treize cantons ^{j'y ai} par la Marquise,
en lui disant que je retournerois à l'auberge après avoir
fait le vernement à la lune dans le même endroit où
j'avois fait mes sept cultes.

Je mis allé souper avec Mandine, et tandis qu'elle se de-
guisoit en Jaquet, j'ai écrit avec de l'alun de Roche sur
un papier ^{blanc} ~~ross~~ en caractères majuscules je suis mort,
mais je ne suis pas mort. Je suis du Rhone pour vous
baigner. L'heure ^{a comencé} ~~approche~~. Voilà le billet, dit-je à
Mandine que tu remettras à la marquise par son valet
à sa présence.

Je la fais sortir à pieds avec moi, nous entrons dans
mon auberge sans être vu de personne, et dans ma
chambre après, où je la cache dans une armoire.
En suite je me mets en robe de chambre, et j'entre chez madame
lui donner la nouvelle que Selenis avoit établi la regeneration le
lendemain avant trois heures, et qui devoit être terminée à
cinq et demie pour ne pas risquer d'empiéter sur l'heure
de la lune, qui étoit à la suite de celle de Mercur. Vous
ferez madame, qu'avant d'aller le bain soit prêt ici aux pieds
de votre lit, et vous vous assurerez que Bourguole n'est rien
par chez vous avant la nuit — Je lui disai d'aller se pro-
mener, mais Selenis nous avoit promis une Ondine — C'
est vrai, mais je ne l'ai pas vue — Interroger l'oracle —
Comme il vous plaira.

C'est elle même qui fait la question renouvelant ses

144 239/337

mener au Femic Paradi pour que l'operation ne soit pas différée
quand même l'Andine ne parviendroit pas, étant prête à se
baigner toute seule. L'oracle répond que les ordres d'Orma-
si sont immarçables, et qu'elle avoit eu tort d'en douter.

La Marquise à cette réponse se leve, et fait un culte d'expi-
tion. Cette femme ne pouvoit pas me faire pitié, car elle me
feroit trop vive. Elle m'embrassa en me disant demain, mon
cher Catharine, vous rever mon mari, et mon pere. Nites
aux savans d'expliquer cet enigme.

Je fermai la porte, et je vais tirer de l'armoire mon Andine,
qui se deshabille d'abord, et se met dans mon lit, où elle a
très bien entendu qu'elle devoit me respecter. Nous dormimes
toute la nuit sans nous regarder. Le matin avant d'appeller
Clairmont j'ai fait qu'elle dejeune, et je l'ai avertie de
rentrer dans l'armoire à la fin de l'operation, car elle ne
devoit pas risquer d'être une courtisane de l'auberge habili-
tée ainsi. Je lui ai repeté toute la leçon, je lui ai reco-
mandé d'être riante, et caressante, et de se souvenir qu'
elle étoit mûre, mais pas rousse, et qu'à deux heures et
demi precise elle devoit entrer, et presenter le papier
à la Marquise mettant un genou à terre.

Le diner étoit ordonné à midi, et en entrant dans la cham-
bre de la Marquise j'ai vu le baignoir aux pieds de son lit rem-
pli d'eau jusqu'à deux tiers. La Marquise n'y étoit pas, mais
deux ou trois minutes après je la vois sortir du cabinet de
toilette avec beaucoup de rouge sur ses joues, une coiffe de
fine dentelle, un mantelet de blonde qui couvroit la gorge,
dont quarante ans avant cette époque la France n'avoit
pas vu la plus belle, et avec une robe ancienne, mais très riche

en or, et en argent. Elle avoit à ses oreilles deux pendants d'emer-
raude, et un collier de sept aiguesmarines qui soutenoit une e-
meraude, dont il étoit impossible de voir la plus nette, la chaîne
qui la soutenoit étoit de diamans trois flans d'un carat et demi
en nombre de dix huit à vingt. Elle avoit à son doigt l'écarboucle
que je connoissois qu'elle estimoit un million, et qui n'étoit qu'
une composition; mais les autres pierres que je ne lui connois-
sois pas étoient fines comme je m'en suis assuré après.

En voyant Seramis décorée ainsi, j'ai vu que je devois la
flatter par mon hommage; aussi je m'ai allé au devant d'
elle pour lui baiser la main à genoux; mais elle ne ~~la~~
souffrit pas m'invita à l'embrasser. Après avoir dit à Beau-
gode qu'elle la laissoit en liberté jusqu'à dix heures nous sai-
sonnâmes sur la matière jusqu'à ce qu'^{on} eût revu.

Il ne fut permis qu'au seul Clairmont de nous venir à table, et
elle ne voulut ce jour là manger que du poisson. A une heure et
demi j'ai ordonné à Clairmont de fermer notre appartement à
tout le monde, et d'aller aussi se promener jusqu'à dix heures
s'il en avoit envie. Madame commençoit à se montrer inquiète,
et je ferois semblant aussi de l'être un peu, je regardois à mes men-
tres, je calculois de nouveau les minutes des heures planétaires,
et je ne disois autre chose si non nous sommes encore dans l'
heure de Mars, celle du Soleil n'^{est} pas encore commencée.

Nous attendons enfin la pendule qui marque la demie
de deux heures, et deux ou trois minutes après nous voyons
la belle Ondine qui entre riante, et à pas comptés, et qui
en en droiture remettre la feuille à Seramis mettant un ge-
noux à terre. Elle voit que je ne me lève pas, et elle se tient
aussi assise, mais elle relève le genou, en acceptant la feuille,
et elle est surprise de la voir blanche par tout. Je lui donne

145 241 BB9
d'abord une plume; elle comprend qu'elle doit consulter l'Oracle;
et elle lui demande ce que c'étoit que cette feuille. Je reprends
la plume, je tire la pyramide de sa question, elle l'interprète,
et elle trouve ce qui est écrit dans l'eau ne peut se lire que
dans l'eau. Je comprends tout, dit elle; et elle se lève, s'appro-
che du baignoir, y plonge la feuille déployée, et elle lit en ca-
ractères plus blancs que le papier je suis muet, mais je ne
suis pas sourd. Je vis du Rhone pour vous baigner, l'
heure d'Oronnois à commencer.

Baignes moi donc, divin Genie, lui dit Seramis en posant
la feuille sur la table, et se couchant sur le lit. Mandine
alors exacte à la leçon lui ôte les bas, puis la robe, puis la
chemise, lui place délicatement les pieds dans le baignoir, et
avec la plus grande civilité se met toute nue entre dans le
bain jusqu'au genou, tandis que n'étant ni tout seul dans
le même état où elles étoient, je prie le Genie d'effacer les
pieds à Seramis, et d'être le divin fermoir de mon union avec
elle en la gloire de l'immortel Horomadi roi des Salamandres.
À peine faite ma prière, l'Ordine muette qui n'étoit pas
soudée l'exauce, et je consomme le mariage avec Seramis en
admirant les beautés de Mandine que je n'avois jamais si
bien vues.

Seramis avoit été belle, mais elle étoit comme je suis au-
jourd'hui; sans l'Ordine l'opération auroit été manquée.
Seramis cependant tendre, amoureuse, propre, et point du
tout dégoûtante ne me déplut pas. Après le fait, il faut
lui dire-je attendre l'heure de Vénus.

L'Ordine nous purifie l'un ou l'autre les aspirations de l'
amour, il embrasse l'épouse, la baigne jusqu'au plus haut des
cuisses, la caresse, tour à tour ^{elle} l'embrasse, puis elle m'en

fait autant. Serapis enchantée de son bonheur admirant les charmes
de cette divine creature m'invita à les examiner, je trouvais qu'au-
cune femme mortelle ne lui ressembloit, Serapis devenant en-
core tendre, l'heure de Venus commence, et encouragé par l'
Ordine je m'entreprends le second assaut qui devoit être le plus
fort, car l'heure étoit de soixante cinq minutes. J'entre en
lice, je travaille ~~avec force et de l'heure~~ ^{et fatiguant} ~~et tout en me jouant à~~
^{une} ~~une~~ demie heure grondant en meurs, ~~tant on s'agace je suis~~ ^{Se :}
rassis sans pouvoir parvenir à l'extrémité, et ~~je suis~~ ^{ayant} honte à
la tricher, elle nettoyoit mon front de la meure qui sortoit de
mes cheveux mêlée à la pomade et à la poudre. L'Ordine
en me faisant des carresses les plus agaçantes ^{conservait} ~~me~~
ce que le vieux corps que j'étois obligé ^{de} ~~à~~ toucher ~~de~~ ^{de} détruisoit,
et la nature de avouoit l'efficacité des moyens que j'em-
ployois pour parvenir au bout du stade. Vers la fin de l'heure
à la fin je me détermine à finir après avoir contrefait toutes
les marques ordinaires qui paroissent dans ce doux moment.
Sortant du combat en vainqueur, et encore menaçant je ne
laisse à la Marquise le moindre doute sur ma valeur. Elle
auroit trouvé Anaclet injuste, il m'auroit déclaré à Venus
pour fautive.

Mandine même y fut trompée. La troisième heure ab-
solut, il falloit satisfaire à Mercur. Nous passons un quart
de son heure plongés dans le bain jusqu'aux reins. L'Ordine
enchanté Serapis par l'épice de carresses qu'elle lui faisoit, et
dont le Duc regent d'Orléans n'en avoit en aucune idée :
elle les croyoit naturelles aux Genies des rivières, ainsi elle
applaudissoit à tout ce que le Genie femelle travailloit avec elle
avec ses doigts. Emue par la reconnaissance elle pria la belle
creature de me prodiguer ses bresons, et ce fut pour lors que

Mandoline étala toutes les doctrines de l'école vénitienne. Elle
 devint tout d'un coup desbienne, et pour lors me voyant vi-
 vant elle m'encouragea à satisfaire à Mercur, mais me
 voila de nouveau non pas sans ^{la foudre} âme, mais sans la puis-
 sance de la faire eclater. Je voyois la peine inexprimable
 que mon frereit faisoit à l'Andine, je voyois que Seramis de-
 viroit la fin du combat, je ne pouvois plus le soutenir, je me
 mis décidé à la tricher une seconde fois par une agonie ac-
 compagnee de convulsions qui terminerent dans l'immobili-
 té, suite necessaire d'une agitation que Seramis trouva, com-
 me elle me le dit après, sans exemple:

Après avoir fait semblant d'avoir recouvré mes esprits,
 je mis entre dans le bain d'où je mis sorti après une courte
 ablution. Ayant commence à m'habiller, Mandoline en
 fit autant à la Marquise, qui la regardoit avec des yeux
 qui adourent. Tout de suite l'Andine s'habilla, et Se-
 ramis inspirée par son frere s'ôta le collier, et le mit au
 cou de la belle baigneuse qui après lui avoir donné le
 baiser florentin se sauva allant se mettre dans l'ar-
 moire. Seramis demanda à l'oracle si l'operation avoit
 été parfaite. Epuisée par cette question je lui ai fait
 répondre que le verbe du Soleil étoit dans son âme, et qu'
 elle accoucherait au commencement de Fevrier de soi mê-
 me changée de sexe; mais qu'elle devoit se tenir pour
 cent sept heures dans son lit.

Comblée d'aise, elle trouva que cet ordre du repos de
 cent sept heures étoit divinement savorant. Je l'ai embrassée,
 en lui disant que j'allois dormir hors de la ville pour ra-

mettre le reste des drogues que j'y avois laissées après le culte
que j'avois fait à la lune en lui promettant de dîner avec
elle le lendemain.

Je me mis infiniment rejoui avec Mandine jusqu'à sept heu-
res et demie, car si je n'ai pas voulu être vu à l'ortiv de l'auberge
avec elle j'ai dû attendre la nuit. J'ai quitté le bel habit de
noce que j'avois mis pour me mettre en frac, et dans un tin-
ce je mui allé avec elle à son appartement portant avec moi
la caisse des offrandes aux planètes que j'avois si bien gagnées.
Nous mourions de faim tous les deux, mais le ruyes délicat
que nous allions faire ~~allait~~ nous auroit de notre retour à
la vie. Mandine ôta sa veste verte, et se mit une robe de
fillette après m'avoir donné le beau collier — Je le vendrais,
ma chère, et je te donnerais l'argent — Que peut-il valoir? —
Mille sequins pour le moins. Tu iras à Venise maistrer de
cinq mille ducats courans: tu trouveras un mari avec le
quel tu pourras être très à ton aise — Je te donne tous les
cinq mille ducats, et même moi avec toi en qualité de ta
tendre amie: je t'aimerai comme mon ame, je ne serai ja-
mais jalouse, j'aurai soin de toi comme de mon enfant —
Nous parlerons de cela, ma belle Mandine; actuellement
que nous avons bien souppé allons au lit, car je n'ai jamais
été si amoureux de toi comme à présent — Tu dois être fa-
tiguée — C'est vrai; mais pas épuisée du côté de l'amour,
car je n'ai pas, le ciel soit loué, me distiller qu'une fois —
J'ai eu deux. La bonne vieille femme! Elle est encore ai-
mable. Elle dut être il y a cinquante ans la première beau-
té de France. Quand on devient vieux, on ne peut plus
plaire à l'amour — Tu me monstois avec force, et elle

que je dois renaître homme, qui aura soin de moi. Dieu mit dans
 quels mains je tombe. On me déclarera bâtard, et on me fera
 perdre quatre vingt mille livres de rente que vous pouvez me
 conserver. Perdez y bien Saltinaude. Je me rends déjà l'âme d'
 homme: je vous l'avoue; je suis amoureux de l'Ordine, et je
 veux savoir si je pourrais coucher avec elle dans quatre, ou
 quinze ans d'ici. Si Ormari le veut il le peut. Ah la char:
 mante creature! Avez vous jamais vu une femme si belle?
 Domage qu'elle est muette. Elle doit avoir pour amant un
 Ordine. Mais tous les Ordines sont muets, car dans l'eau on ne
 peut pas parler. Je suis étonnée qu'elle n'est pas morte. J'é:
 suis surprise de ce que vous ne la touchez pas. La douceur de
 sa peau est incroyable. Sa satire est douce. Les Ordines ont un
 langage en gestes qu'on peut apprendre. Que je sois charmée de pou:
 voir confabuler avec cet être! Je vous prie de consulter l'oracle, et de
 lui demander où je dois accoucher; et si vous ne pouvez pas ^{m'} épouser,
 il me semble qu'on doit vendre tout ce que j'ai pour m'assurer un
 sort quand je venantrai, car dans ma première enfance je ne saurais
 rien, et il faudra de l'argent pour me donner une éducation. En
 vendant tout on pourrait mettre en rente une grosse somme qui
 déposée entre mains sûres, enverrait à fournir à tous mes besoins a:
 vec les seuls intérêts.

Je lui ai répondu que l'oracle seroit notre seul guide, et que
 je ne souffrirais jamais que devenant homme et étant mon fils elle
 puisse être déclarée bâtard; et elle se tranquillisa. Elle raisonnoit
 très juste; mais le fond de l'argument étant une absurdité,
 elle ne pouvoit que me faire pitié. Si quelque lecteur trouve qu'
 en agissant en honnête homme je devois la déabuser, je le plains:
 c'étoit impossible; et quand même je l'aurois pu je ne l'au:
 rois pas fait, car je l'aurois rendue malheureuse. Telle qu'elle
 étoit faite elle ne pouvoit se repaître que de chimères.

Le troisième jour après la regeneration elle me donna une question à faire à Parulis pour savoir où elle devoit se dispenser à mourir, c'est à dire à faire ses couches, et ce fut à cette occasion que j'ai fait sortir l'oracle qui ordonnoit un culte aux Indiens sur deux rivières dans la même heure, après lequel la chose seroit décidée, le même oracle me disoit que je devois faire trois expiations à Saturne à cause du traitement trop dur que j'avois fait au faux Quenilinte, au quel culte Serapis n'avoit aucune raison d'intervenir, comme elle devoit se trouver présente aux cultes aux Indiens.

culte aux Indes.
En faisant semblant de penser à l'endroit ou deux rivières se trouvoient l'une peu distante de l'autre ce fut elle même qui me dit que Lyon étoit arrosé par le Rhone, et par la Saône, et que rien n'étoit plus facile que le faire dans cette ville, et je mui tombé d'accord. Ayant interrogé s'il y avoit des préparatifs à faire j'ai fait répondre qu'il ne falloit que venir une bouteille d'eau de la mer dans chacune des deux rivières quinze jours avant de faire le culte, ceremonial dont Serapis vouloit s'acquiescer en personne à la première heure diurne de la lune chaque jour. Il faut donc, me dit Serapis, venir plus les bouteilles ici, car tous les autres ports de mer de la France en sont plus éloignés, et il faut que je parte d'abord qu'il me sera permis de sortir de mon lit, et que je vous attends à Lyon. Vous voyez qu'étant obligé de faire ici des expiations à Saturne vous ne pouvez pas venir avec moi. J'en conviens en faisant semblant de ~~l'obliger~~ ^{revenir de la} peine me voyant forcé à la laisser partir seule, je lui porte

le lendemain deux bouteilles cachetées remplies d'eau salée
de la méditerranée, j'établis qu'elle verrait les bouteilles
dans les rivières le quinze du mois de May où nous étions,
en lui promettant d'être à Lyon avant que les deux re-
madres expirant, et nous établissions son départ pour le
lendemain qui étoit le onze. Je lui ai donné par écrit
les heures de la fune, et son itinéraire pour coucher à A-
vignon

Après son départ je suis allé me loger avec Mandoline. Je
lui ai remis ce jour là quatrecent soixante louis en or qui
 joints à cent quarante qu'elle avoit gagnés au Bini bi la
faisoit riche de six cent louis. Ce fut le lendemain du départ
de la Marquise que Monsieur N. N. arriva à Marseille avec
une lettre de Rosalie Parretti qui il me porta le même jour.
Elle me disoit que son honneur, et le mien m'obligeoit à
présenter moi même le porteur de la lettre au père de
ma nièce. Rosalie avoit raison; mais la fille n'étant pas
ma nièce la chose devenoit embarrassante. Mais cela n'em-
pecha pas que je ne lui dise après l'avoir bien embrassé que
j'allois d'abord le présenter à Madame Audibert aînée intime
de la prétendue, qui le présenteroit avec moi à son futur
beau père, qui après le conduiroit voir la fille qui étoit à
deux lieues de Marseille.

Monsieur N. N. étoit allé se loger aux Petits cantons, où on lui
avoit d'abord dit où je demurois, il étoit enchanté de se
voir parvenu au comble de ses vœux, et sa joie augmenta
lorsqu'il vit comme Madame Audibert l'accueillit. Elle prit d'
abord son mantelet, elle monta avec lui dans ma voiture,
et elle nous conduisit chez M. N. N. qui après avoir lu la lettre
de son correspondant le présenta à la femme qu'il avoit déjà
prévenue, en lui disant ma chère femme voila notre gendre.

Je fus fort étonné lorsque cet homme adroit, et d'esprit, instruit d'a-
 vance par Madame Audibert me presenta à sa femme me
 nomant son cousin, le même qui avoit voyagé avec leur fille.
 Elle me dit des bon'soirs, et voila l'embaras fini. Il envoya
 d'abord un exprès à sa soeur pour lui faire savoir qu'il étoit le len-
 demain dîner chez elle avec sa femme, ~~et~~ son futur gendre, ma-
 dame Audibert, et un de ses cousins qu'elle ne connoissoit pas.
 Après avoir envoyé l'exprès, il nous invita, et madame Audi-
 bert se chargea de nous conduire. Elle lui dit que j'avois a-
 vec moi une autre niece que sa fille aimoit beaucoup, et
 qu'elle seroit enchantée de revoir ~~et~~ Il en fut ravi. Admi-
 ration de l'esprit de cette femme je fus enchanté de procu-
 rer ce plaisir à Marceline, et j'ai fait les plus sinceres remer-
 ciemens à Madame Audibert qui s'en alla nous dire qu'elle
 nous attendroit à sa maison ~~à dix~~ ^{le} lendemain à dix heures.
 J'ai alors conduit chez moi M. N. N. qui vint à la comédie
 avec Marceline qui aimoit à parler, et qui à cause de cela
 ne pouvoit pas se suffire avec des français qui ne parloient
 que leur langue. Après le spectacle M. N. N. soupa avec nous,
 et ce fut à table que j'ai donné la nouvelle à Marceline,
 qu'elle dineroit le lendemain avec sa chere amie: j'ai
 vu qu'elle deviendroit folle de joye. Après le depart de
 M. N. N. nous nous couchames d'abord pour être prêts le
 lendemain de bonne heure. Le futur ne se fit point attendre.
 Nous fumes à l'heure fixée chez Madame Audibert qui par-
 fit cent caresses, ^{la plaignant} ~~et se plaignant~~ que je ne la lui avois pas pre-
 sentée. Nous arrivames à onze heures à S. Louis, où j'ai eu
 le plaisir de voir le beau coup de theatre. Mademoiselle P. P.
 avec un air de dignité mêlé de respect, et de tendresse fit l'a-
 cueil le plus gracieux à son futur, me remercia après ^{d'avoir} ~~de lui~~
 eu l'attention de le presenter à son pere, et passer du sérieux

au joyeux pour donner cent baisers à Mandoline, qui étoit ³⁴⁹ toute étonnée de ce que sa chère amie ne lui avoit pas dit d'avance quelque chose.

Tout le monde à ce dîner fut content, et très gai. Je vivois en moi-même quand on me demandoit pourquoi j'étois triste. On le croyoit parce que je ne parlois pas; mais il n'en falloit rien que je fusse triste. Ce fut un des plus beaux moments de ma vie. Dans ces beaux moments mon esprit se trouvoit contenté dans la divine tranquillité du vrai contentement, je me voyois là l'auteur de toute la belle comédie, très satisfait de voir (sur ma balance) que je ferois dans ce monde plus de bien que de mal, et que sans être vu il me venoit soit de faire des heureux. Il n'y avoit personne à cette table qui ne me fût redevable de son contentement particulier: cette réflexion faisoit mon bonheur, dont je ne pouvois jouir que dans le silence.

M. le P. P. retourna à Marseille avec son père, sa mère, et son futur gendre. M. P. P. voulut d'abord loger chez lui, et puis retourna avec Madame Audibert qui me fit promettre de continuer à souper chez elle Mandoline. On avoit fixé le mariage à la réponse d'une lettre que M. P. P. avoit écrit au père de son futur gendre. Nous étions tous invités à la noce, et Mandoline étoit très flattée d'y être. Quel plaisir pour moi de voir cette jeune vénitienne à notre retour de S. Louis folle d'amour. Telle est, on doit être toute fille qui vit avec un vrai amant qui a des attentions pour elle: toute sa reconnaissance se convertit en amour, et l'amant se voyant récompensé redouble de tendresse.

À souper chez Mad: Audibert un jeune homme ^{fort} riche gros marchand de vin, son propre maître, qui avoit été un an à Venise, assis auprès de Mandoline, qui dit mille jolies choses, se



montra sensible à ses charmes. Je fus toujours jaloux de toutes mes maîtresses par caractère, mais lorsque je pouvois entrevoir leur fortune dans le rival que je voyois naître devant mes yeux la jalousie s'en alloit. Pour cette première fois je n'ai fait que demander à Madame Audibert qui étoit ce jeune homme, et je fus très content de savoir qu'il étoit sage maître de cent mille ecus avec des gros magasins de vin à Marseille, et à Cette.

Le lendemain à la comédie il est entré dans la loge où nous étions, et je fus charmé de voir que Mandine lui fit un accueil très gracieux. Je l'ai engagé à dîner avec nous, il fut très peureux, ardent, et tendre. A son départ je lui ai dit que j'espérois qu'il me feroit cet honneur quelque autre fois; et resté seul avec Mandine je lui ai fait compliment sur sa conquête en lui faisant envisager une fortune à peu près égale à celle que ~~Madame~~ P. P. avoit faite; mais au lieu de la trouver reconnaissante, je l'ai vue furieuse. Si tu veux, me dit elle, te de faire de moi envoie moi à Venise, je ne veux pas me marier — Appaise toi, mon ange; me de faire de toi? Quel langage! Quelle marque est-ce que tu m'as à charge? Cet homme qui prétend te faire juger que tu m'es à charge? Cet homme beau, poli, jeune, et riche t'aime, j'ai cru de voir qu'il te plaisoit, desirant de te voir heureuse, et non sujette aux caprices de la fortune, je te fais envisager de loin un heureux sort, et tu me brusques? Charmante Mandine ne pleure pas: tu m'affliges — Te pleure parce que tu t'es imaginé que je t'aime — Cela pourroit être: je ne t'imaginerai plus. M'acquiesce toi, et allons nous coucher.

Elle passa des larmes aux rires, et aux caresses comme un collier, et nous ne parlâmes plus du marchand de vin. Le lendemain à la comédie il vint dans notre loge, et Mandine fut polie, mais avec réserve. Je n'ai pas osé l'inviter à dîner avec nous, mais

coline à la maison me venant de ne l'avoir pas prise, et me
dit qu'elle en avait eu peur. Ce fut avec pour me régler à l'
avenir. Le lendemain Madame Audibert vint nous faire une
visite pour nous prier à souper de la part du marchand de vin
chez lui même: je me mis d'abord tournée à Mandoline pour
lui demander si elle acceptait avec plaisir cette invitation,
et elle répondit qu'elle étoit très heureuse de se trouver là où
madame d'Audibert étoit. Elle vint donc nous prendre vers
le soir, et elle nous conduisit chez le marchand qui nous don-
na à souper sans avoir invité autre personne. Nous vîmes
une maison de garçon où il ne manquoit autre chose qu'
une femme faite pour en faire les honneurs, et en être la
maîtresse. Le jeune homme à ce souper très délicat portea
ses attentions entre Madame, et Mandoline, qui ayant pris les
belles, et nobles manières de Mlle P.P. y fut à ravir. Saie, ho-
nête, décente, je me mis trouvant sûr qu'elle avoit enflammé
l'honête marchand.

Madame Audibert pas plus tard que le lendemain me pria
par un billet de passer chez elle. J'y fus, et un peu surpris, je
l'ai entendue me demander pour femme du marchand de
vin Mandoline. Je n'ai pas beaucoup pensé pour lui répondre
que j'en étois content, et que vous bonne garantie je lui don-
nerois dix mille acus; mais que je ne pouvois pas m'exposer
à lui en parler. Je vous l'annonçai, Madame, et si vous pouvez
avoir son consentement je tiendrai ma parole; mais vous ne
lui parlerez pas de ma part, car cela pourroit l'affliger.
— ^{T'irai} Je ~~viens~~ la prendre moi même, elle dînera chez
moi, et vous viendrez la prendre à l'heure de la comédie.
Le lendemain elle vint, et Mandoline que j'avois prévenue

alla dîner avec elle. Sur les cinq heures je fus chez la dame, où voyant Mandine d'une humeur charmante je n'ai eu que conjecturer. Elles étoient tête à tête, n'étant pas appelée à part par Mad. Audibert, je n'ai pas non plus voulu l'appeler; et à l'heure de la comédie nous partîmes. Mandine chemin faisant me fit cent éloges du bon caractère de cette femme, sans jamais me parler de l'affaire; mais à la moitié de la pièce j'ai deviné tout. J'ai vu le jeune homme sur l'ambigu théâtre, et je ne l'ai pas vu paroitre dans notre loge, où il y avoit deux places vides.

Quel plaisir pour Mandine de me voir à rompre plus amoureusement plus tendre que jamais! Cela fut qui me fit dans la pièce toute de la joie qu'elle me rendit tout le discours que Mad. Audibert lui avoit fait. Elle ne lui ai jamais, me dit elle, répondre autre chose si non que je ne me marierai que quand tu me l'ordonneras. Elle m'a obligée cependant des dix mille ecus dont tu serois prêt à me faire présent. Tu as jeté la chose sur moi; et moi je l'ai jetée sur toi. J'irai à Venise quand tu voudras, si tu crois de ne pouvoir pas me conduire en Angleterre, mais je ne me marierai pas. Il y a apparence que nous ne verrons plus ce Monsieur, fort aimable d'ailleurs, et que je pourrai aimer, si je ne l'ai vu.

Effectivement nous n'entendîmes plus parler de lui. Le jour de la nocce de M^{lle} P. P. arriva; nous fumes invitées, et Mandine y parut avec moi sans diamans, mais avec tout le luxe en parure qu'elle pouvoit desirer.

Dieses Kapitel ist doppelt da.

galtz Ratz 215-242

Dein Wort wird geadenreich befehen.
 Ob Erb und Schimmel einft vergehen.
 Was innern Frieden schafft und mehrt.
 Nach dem vor allem eifrig trachten.
 Die dein untuglich Wort mich lehrt.
 Ich lehre mich die Wahrheit achten.

BnF
MSS

Dein ist, das uns das Licht des heiligen Glaubens
 schenkt; Du, treuer Vater, schaffst der Seele
 Zu dir, o Vater, in Liebe befehen.
 Die Liebe hat uns die und diesen Bund vereint.
 Zu einem Bruderkund willst du uns all erheben.
 So hilf uns, o Vater, in Liebe befehen.
 Zu dir für die Bräuer ohne Unterlass stehen.

Du gahst aus reicher Hand, o Gott,
 Das heilige Mitternacht, den Geist der
 Zu öffnest die Brust der Liebe fremde
 Zu hast den Thronen auch fremde
 Ich habe die Herzen, wenn Zahren uns
 Vor die uns in beunruhigtem Steln zu er

*Kapitel doppelt vorhanden
 Kapitel ist in my. hti.
 geschrieben.*

BnF
MSS

Wied. M

11/5/78

"Dein Reich komm
 136.
 Dein Reich komm"

Darum leh' uns klar erkennen,
 Was der Seele wahrhafte frommt,
 Was aus deinem Geiste kommt,
 Was wir deine Führung nennen. —
 Nicht was uns das Beste scheint,
 Nur was deine Weisheit meint,
 Laß uns freudig thun und treiben,
 Zien in deinem Dienste bleiben.

Wo sich Menschen je vermessen,
 Ihren eignen Weg zu gehn,
 Nicht auf Gottes Wege sehn
 Und das Wort des Heils vergeßten,
 So allein des Hörens Rath um sich
 Leitet den Entschluß, die That, die That,
 Da führt Irrthum, Abn und Lunde
 Zu des Lebens tieffte Gründe.

Aber wenn wir deinem Willen,
 Vater, demuthsvoll uns weihn,
 Selber uns der Schwachheit sehn,
 Lust und Schmerz im Glauben stillen,
 Wenn in Lieb' und Eintracht wir
 Weisheit suchen nur bei dir,
 Dann muß alles wohlgelingen,
 Alles Heil und Segen bringen.

Chapitre XI

Ma feinte niece, devenue ma maîtresse, m'enflammoit le
 coeur me saignoit quand je pensois que Marseille devoit être
 le tombeau de mon amour. Tout ce que je pouvois faire
 étoit d'y aller à tres petites journées : aussi ai je voulu dor-
 mir à Tignes, au Luc, à Brignoles, et à Aubagne, où j'ai par-
 sé avec elle la dixième nuit délicieuse, qui fut la dernière.
 Arrivant à Marseille, j'ai fait descendre mon frere, et
 passant à la première auberge que j'ai vu en passant; et
 suivant mon chemin, je me suis arrêté devant la porte
 de madame Audibert, où j'avois décidé de faire descendre
 M^{lle} P. P., que je n'appellerai plus ma niece. C'étoit chez
 elle qu'elle avoit connu Monsieur Coze, et c'étoit elle
 même qui m'avoit conseillé de la conduire chez elle;
 mais je devois monter chez cette dame tout seul pour
 m'assurer qu'elle la recevoit avec plaisir. Je l'avois
 connue la première fois que j'avois été à Marseille.
 M^{lle} P. P. comptoit sur l'esprit de cette dame pour par-
 venir à se reconcilier avec son pere.

Je l'ai donc laissée dans la voiture avec Marsdine,
 et je suis montée chez elle, qui me vint au devant cur-
 ieuse de voir la personne qui arrivoit chez elle en poste.

N'ayant d'abord reconnu, elle n'eut aucune difficulté
 à me conduire dans une chambre pour entendre ce que j'
 avois à lui dire. Je lui ai ^{communiqué} ~~raconté~~ en bref toute

l'histoire de Mlle P.P., le bonheur que j'avois eu de la sauver
 du precipice, et l'autre plus grand de lui trouver un ^{amoureux} ~~beau~~,
 qui devoit arriver dans quinze jours à Marseille pour l'ob-
 tenir pour femme des mains de son pere, dont elle esperoit d'
 obtenir un genereux pardon, si elle vouloit s'interesser à sa
 faveur. Elle me répond qu'elle fera tout ce qui pourra de-
 pendre d'elle, qu'elle la gardera dans sa propre maison,
 où personne ne la verra, et elle me demande où elle est.
 D'abord qu'elle m'entend lui dire qu'elle étoit dans ma voiture,
 elle descend, ^{elle} va la recevoir entre ses bras, et les voila dans les
 embrassemens, dans la joie, et dans les larmes. Je lui laisse leur
 moment d'aller les voir tous les jours, et après avoir fait
 monter sa mère, et ses paquets, je vais descendre Marianne
 chez le vieux bon homme, où j'avois tenu Rosalie. Je la fais
 loger dans le même appartement que j'avois occupé dans ce
 lieu là, je fais monter ses paquets, sa mère, je fais mon
 manteau, je la recommande à l'hôte, je la console l'assurant qu'
 elle reverra sa chère amie tres-heureuse, et lui promettant de
 la revoir tout au plus tard le lendemain, je la laisse, et l'
 hôte me donne les clefs de sa porte, et met près d'elle sa
 propre nièce, que je connoissois. Je lui ai laissé dans une bourse
 tout son argent réduit en or. C'étoit 125 Louis.

Je suis allé au grand trot aux treize cantons, où madame
 d'Urfé qui m'attendoit depuis trois semaines, m'avoit gardé
 l'appartement voisin de celui qu'elle occupoit.
 Le lecteur peut se figurer les circonstances de cette entre-
 vue. Elle me renvoyoit à la fin, et prevenue par la dernière
 lettre que je lui avois écrit de Genes, elle étoit sûre que je

155 ²¹⁷ ^{BRI}
lui conduisois Querilinte. C'étoit le fameux Federico Enaldo, c'étoit
le chef des Rosecroix, qui devoit la faire mourir pour la faire
renaître homme. Le goût que j'avois pris à mes folies m'a-
voit mis dans le devoir de nourrir la nièce, et elle ne me
fesoit plus pitié. Je ne pouvois espérer de la guérir, que quand
elle seroit parvenue à n'avoir plus d'argent, et je travaillois
à cela sans aucun scrupule. Je me serois trouvé coupable,
si mon projet eût été d'en faire un bon usage pour mon
propre avantage, et pour m'enrichir : je me serois pour lors
reconnu avare, intéressé, trompeur, et indigne de l'estime
que je voulois avoir de moi même, et que je saurois de mériter
par mes sentimens ; mais ne pensant qu'à satisfaire à mes
caprices, et à faire des folies, je croyois qu'il m'étoit très
permis de me servir de l'argent d'une folle.

Quand elle me demanda où étoit Querilinte, et que je lui
ai répondu qu'il étoit à Marseille, et que je le lui présente-
rois dans le jour suivant, elle me pria de demander à
Paratis, si les présents qu'elle lui avoit préparés étoient
ceux qui lui convenoient.

Ne sachant pas en quoi ces présents consistoient, et ne pou-
vant pas lui demander de les voir, j'ai fait prononcer par
l'oracle qu'ils étoient dignes d'être offerts par la divine
Semmis à son futur père ; mais que c'étoit à moi à les
sacrer avant de les exposer à la vue du chef des Rosecroix.

Elle me fit alors entrer dans son autre chambre, et elle
ouvrit un tiroir, où elle me fit voir sept paquets dans une
cassette ^{destinés} ~~destinés~~ aux sept planètes. Dans chaque
paquet il y avoit sept livres du métal qui dépendoit ^{de la} planète.

Elle me fit voir ^{les} sept livres d'or qu'elle avoit pulvérisé elle même. Mais ce qui m'intéressa d'avantage furent les sept pierres précieuses qui appartenoient aussi chacune à la planète qui l'avoit produite. Son poids étoit de sept carats. Un diamant, un rubis, une émeraude, un saphir, une chrysolite jaune, un topaze qu'elle croyoit oriental, et un Opale qui étoit une composition, malgré qu'elle la crût naturelle. ~~Mais ces~~ ^{ces} pierres étoient de toute beauté. J'ai d'abord décidé en moi même que Querilinte n'auroit ~~jamais~~ ^{jamais} ni ne verroit ~~jamais~~ ce trop beau présent. Pour commencer à m'en assurer je l'ai flattée l'autorisant par un oracle à apposer sur la caisse les trois cachets de l'ordre que le seul Querilinte auroit la faculté de rompre. Elle tenoit cachetée ainsi dans une phiole d'or la médecine universelle, dont un Génie de l'air veilloit à la garde. Elle tira hors d'un étui les deux cachets, elle alluma sept bougies, et après avoir lu trois psaumes qu'elle connoissoit, et que je n'ai pas manqué d'approuver, elle ferma la caisse, et elle la rendit inviolable par les trois empreintes. L'une représentoit Horomadis debout, et tout nu ayant la figure d'un aigle sur la poitrine. Un autre figuroit un oiseau qu'elle appelloit Dragon. Le troisième étoit le talisman d'Hermès. Je lui ai promis qu'elle dîneroit le lendemain avec Querilinte; mais qu'elle devoit se préparer à le trouver fort triste — Pour-quoi est-il triste — Il ne peut pas m'en dire la raison; et en vain je l'ai demandée à Paralis — C'est apparemment quelque grand malheur qui menace l'ordre; mais j'espère que cela n'empêchera pas ma régénération — Soyez en sûre. Je ne l'ai quittée que le lendemain de très bonne heure pour aller, malgré ma grande répugnance, instruire Querilinte du rôle qu'il devoit jouer vis à vis de cette femme, dont il n'avoit pas d'idée, et qui devoit à son tour le surprendre par des questions,

156 219 BAB
et pour des propos auxquels il ne sauroit que répondre.

Cet homme étoit assez beau, il étoit dans l'âge, mais il avoit l'air vigoureux, et il avoit de l'esprit; mais son esprit n'étoit pas celui qui lui auroit été nécessaire pour représenter l'homme le plus vaillant, et le plus puissant de l'univers; outre cela il ne possédoit ⁿⁱ le ton, ni les manières propres à disposer une femme du cœur de madame d'Urfé à se féliciter d'être destinée à devenir son vase d'élection dans l'hipostase qu'elle se figurait. Outre cela il ne s'expliquoit en françois que très mal. Je me repentois de l'avoir choisi; mais c'étoit trop tard; et je ne savois plus comment faire pour différer encore une opération que mon oracle avoit garanti inmançable à Marseille à cette femme que je craignois toujours de voir revenir de sa folie. Je vais donc chez lui, je fais sortir mon frère, ^{je ferme la porte} et me voilà tête à tête. ~~allant~~.

Aujourd'hui, monsieur, je vous présenterai à madame la marquise d'Urfé, et nous dînerons vous, et moi avec elle. Elle vous tiendra des propos que vous trouverez nouveaux, et dont vous ne comprendrez ni le fondement ni le but. J'espère que vous aurez l'adresse de lui cacher votre ignorance, car elle vous croit savant, et il m'importe qu'elle reste dans cet abus. Ayez cette complaisance, et comptez sur ma reconnaissance — Je pourrai vous servir; mais si elle m'interroge, il faudra bien que je lui réponde, et pour lors il me sera impossible de lui en imposer — Je sais que vous avez assez d'esprit pour lui donner des réponses évasives — Elle me trouvera impoli — Ne craignez pas cela, et d'ailleurs je serai prêt à vous aider, et à vous tirer d'embaras toutes les fois que je vous y verrai — J'entens. Vous voulez une scène de comédie dans le goût de

324 ²²⁰
celle de l'opéra de Vega Carpio dans le Roi Yonto — Je ne
connois pas cette comédie; mais je vois que vous m'avez compris
— Très bien: et j'espère que vous serez content.
Après ce concert, je lui ai dit de se tenir prêt à midi, et je
suis allé voir Mlle S. P. que j'ai trouvée très contente en com-
pagnie de Mad. Audibert. Son père étoit allé la voir d'abord
qu'il sut de cette-ci qu'elle étoit chez elle. Il lui avoit pardonné,
et il s'étoit déclaré impatient de voir à Marseille le fils de son cousin
pendant N. N. pour voir vérifier le mariage en question, qui devoit faire
oublier à ses parents la grave faute qu'elle avoit commise. En atten-
dant il avoit décidé de la conduire à demeurer à la campagne chez
sa sœur, où il pourroit facilement faire aller sa mère, qui en peu
de jours la remettroit dans ses bonnes grâces. Cette campagne étoit
à très peu de distance de Mlle S. P. Louis à deux lieues de Mar-
seille. Elle me dit qu'il vouloit absolument me connaître, et il trou-
va que j'avois fort bien fait à me donner à Genes la qualité de
son oncle. Madame Audibert me promit de me faire savoir quand
je pourrais dîner chez elle avec M. P. P. après qu'il auroit conduit sa
fille à la bastide de S. Louis. Mlle S. P. m'engagea à lui pro-
mettre d'aller la voir chez sa tante avec sa chère Marcoline.
Très content de la bonne tournure que prenoit cette affaire, j'en ai
d'abord donné la nouvelle à Rosalie par une lettre où je lui de-
montrai qu'elle devoit solliciter le départ de M. N. N., car je de-
vrois d'être encore à Marseille à son arrivée.
À midi je suis allé prendre Sarrano, et je l'ai conduit aux treize can-
tons. Pour se mettre avec élégance, il s'étoit rendu coiffé. On
voyoit qu'il avoit teint en noir ses cheveux, et qu'il avoit mis du rouge.
Sa peruque étoit poudrée en blanc, ce qui faisoit avec sa peau noire
le plus cruel contraste. Je lui ai demandé pourquoi il n'avoit pas
mis du blanc. Mais quand j'ai vu Mad. d'Uxès, toute la tristesse que
me causoit cette corvée se tourna en gaieté, car jamais fille ne s'étoit
mise plus bizarrement qu'elle tant dans ses atours, comme dans

157 221 BAS
sa coiffure, dans le collier, dans les bracelets, et dans les bagues qu'elle
avait à ses doigts. Je me suis reconnu pour sage en qualité de maitre :
dant d'un sot méchant, et d'une folle magnifique intenable victime de
sa fausse science, et de son projet chimérique.

A l'apparition de Passano, qui lui fit la profonde reverence qu'il devoit
lui faire, elle lui donna le titre de Votre Divinité, et elle alloit s'agenouiller
devant lui, si tout épouvanté je ne l'avois pas retenue.
Maché dans ce moment là de ne l'avoir pas concertée, je lui ai dit
à l'oreille qu'elle alloit tout gâter, si elle ne traitoit pas Xéryphte
d'egal à egal. Elle m'obéit dans l'instant. L'accueil inattendu avoit
ébloui la sot, et le voyant égaré l'amie de vivre me prit; mais il ne
falloit pas vivre. Je les ai fait placer l'un près de l'autre sur un
canapé, et pour que rien ne m'échappe je me suis assis vis à vis d'eux
sur un tabouret.

La marquise debuta par lui dire qu'elle l'attendoit de retour de :
puis l'heureux moment qu'il l'avoit rendue féconde d'Isiasis, et
elle tira de sa poche le portrait de sa divine fille que je n'avois jamais
vu. Il le regarda, et il lui dit qu'il lui ressembloit à la perfection,
et qu'il desiroit de posséder le pareil. Vous pouvez facilement vous le pro :
curer, lui répondit elle, à votre premier voyage au Soleil. Je lui ai alors
montré sur le pied; mais Passano m'a plu lui répondant qu'il ne sauroit y
aller qu'avec elle. Elle soupira lui mettant une main sur la cuisse, ce qui
le fit vivre, et lui en faire autant; mais me donnant un coup d'oeil il
eut de voir que j'avois désapprouvé son geste, et tirant de sa poche
sa tabatiere, il lui offrit une prise de tabac. Vous savez, lui dit elle,
que je n'ose pas en prendre; mais je vous entends.

Disant cela elle tira de sa poche une tabatiere, et elle la lui
présenta ^{prenant} la sienne. Passano, quoique surpris, n'a
hésité pas à consentir au troc; mais j'ai clairement connu
qu'il n'y auroit pas consenti, si il n'eût été persuadé que
la boîte étoit d'or, tandis que la sienne étoit de papier ma :
ché. J'ai vu en moi même, pendant le dîner, quand

J'ai entendu madame dire que la tabatiere qu'elle lui avoit donnée étoit l'ouvrage de Renée de Savoie, et que le métal étoit de l'or; mais tel qu'un alchimiste ne parviendroit jamais à rendre malléable. C'étoit enfin, nous dit elle, de la platine des Pinto, malgré qu'elle eût la couleur de l'or.

J'ai compris par là que ce n'étoit ni de l'or, ni de la platine; mais Pallaro cependant n'y avoit rien perdu. Sur cette

Ceete de madame d'Urfé il y avoit des emblemes, dont elle seule pouvoit donner l'explication, et sur celle de Pallaro il y avoit des étoiles d'or sur un champ bleu.

Pendant le dîner, Pallaro eut l'air de l'écouter, mais il suivit volontiers mon précepte de garder le silence, mangeant comme un loup, et buvant si fort qu'il se roula.

Madame parla presque toujours des planetes, et de la voye lactée, où, elle esperoit de se trouver avec Querilinte après sa renaissance. Elle lui demanda souriant si elle pouvoit être sûre de s'y trouver avec lui. Fort surpris

de cette question, il lui répondit qu'il lui donneroit dans trois jours une réponse positive. Cet échappatoire me

plut; mais la question de madame étoit contraire aux instructions que je lui avois données; mais celle que j'ai

trouvée tres indigne arriva au point. Elle lui dit que les presens qu'elle avoit destinés aux planetes, et qu'elle lui remettroit après qu'elle les auroit consacrés lui coûtoient cent mille écus, mais que cette somme ne lui parviendroit rien quand elle pensoit à la faveur qu'elle alloit lui prouver.

Il me tardoit de la faire finir, car croyant de ne rien dire, elle disoit trop. Nous nous levâmes de table, et

l'animal, qui pour avoir trop bu, ne pouvoit pas se
tenir debout, s'endormit après le café. J'ai alors dit à la
divine Serapis qu'elle avoit trop parlé, et que nous de-
vions aux planètes un culte d'expiation, elle dans sa chambre
à minuit à Saturne, moi en rose campagne à la lune, et que
c'étoit en consequence de ses indiscretions que Quarintine s'é-
toit endormi. Cette nouvelle la mit au desespoir; mais je
l'ai calmée. Je l'ai conseillée à se retirer avant que
l'adepte se réveille, et de disposer tout pour son culte dont
elle connoit très bien le cérémonial, tandis que j'allois à en
faire de même quelque part hors de la ville. Fort affligée
de devoir se reconnaître pour la cause de la mauvaise nuit
que je devois passer elle alla s'enfermer dans sa chambre
appela sa fidèle Bruguete pour qu'elle l'aidât à
se déshabiller. J'ai réveillé Paliano pour le reconduire
chez lui. A moitié chemin il ne put pas s'empêcher de
venir tout son dîner dans la voiture ce qui me con-
vainquit que je devois penser au moyen de trouver un
chemin différent à l'accomplissement du vœux de la di-
vine Serapis, que les contretems faisoient devenir toujours
plus folle. J'ai laissé Paliano chez lui, le conseillant d'at-
tendre d'abord se coucher, et ma voiture étant sale à
ne pas pouvoir s'y tenir, j'ai été me délasser chez
Mansline, où au lieu d'aller faire un culte à la lune
je suis restée jusqu'à midi du lendemain.
Mansline s'appeloit heureuse, et elle se flattoit que je la
conduirois à Londres avec moi. Elle ne desiroit, pour ne pas
s'ennuyer, que d'avoir avec elle, quand j'en étois pas, une

— femme qui parlant italien put l'instruire dans la langue française. Je l'ai consolée l'assurant que j'y penserois, et en attendant j'ai fait toutes les dispositions pour la faire aller à la comédie tous les jours avec la niece de l'hôte, lui promettant d'aller souper, et coucher avec elle le plus souvent qu'il me seroit possible. Elle savoit que je me devois à une dame, et elle n'étoit pas jalouse. Ce qui mît du beau monde dans son âme fut le compte exact que je lui ai rendu de l'aveu que M. P. P. avoit fait à sa fille, et la parole que je lui ai donnée que nous irions lui faire une visite chez sa tante après que son père m'auroit connu.

Sortant de l'auberge, j'ai pris une chaise à porteurs pour aller parler à Pazzino, que j'ai trouvé avec un homme qui ramassoit des pièces, des pots d'onguent, et l'attiroit de chirurgien. Et vous malade? lui dis-je. Oui, me répondit-il brutalement, et je vous informerai tout à l'heure de ma maladie. L'homme à peine parti, il me dit en deux mots qu'il avoit la V....., mais que pour en guérir il en feroit son affaire. Ce que j'ai à vous dire d'important, me dit-il, c'est que je me ferois que vous me donniez cinquante mille eurs. Sans cela ne vous flatter pas d'avoir les présents aux planètes qui en valent cent mille, car demain tout au plus tard je découvrirai à Madame d'Urfé toute cette intrigue, et je ferois quelque autre chose qu'il n'est pas nécessaire que je vous dise. Nous sommes dans une ville où on trouve bonne justice. Je pars sans lui répondre un seul mot, et je vais chez madame d'Urfé. Il y a des cas dans lesquels l'homme sage doit se déterminer sans rien dire, les pourparlers ne pouvant que rendre son affaire moins susceptible de remède.

159 225 1329
Madame d'Urfé me reçut étant encore au lit, et me présentant
un papier dans le quel elle demandoit à Paralis si son culte d'
expiation avoit été parfait, et si elle étoit retournée en grace.
L'oracle lui répondit qu'elle étoit redevenue pure, et que le
Genie de Saturne lui promettoit son plein suffrage dans sa pro-
chaine hipostase qu'il falloit exécuter d'une façon tout à fait
différente de celle que nous avions concertée.

A une seconde demande que je lui ai fait me montrant
tout étonné, l'oracle me répond que je devois attendre
à l'interroger à l'heure de Mars, me gardant de sortir
de l'appartement de Saranis jusqu'à l'heure de Mercure
du jour suivant.

Voilà madame d'Urfé dans l'alarme, mais en même tems
enchantée de savoir que je dois passer vingt quatre heures
sans me separer d'elle. En attendant ayant jusqu'à l'heure
de Mars cinq heures devant nous, elle ordonne à dîner,
elle se leve, et je lui dis que j'avois à lui communiquer
un fait qu'elle trouveroit très extraordinaire. Je me
trouve déterminé sur le champ à lui rendre mot pour
mot tout ce que Passaro venoit de me dire. Avant de
faire parler Paralis, il me sembloit de devoir découvrir ce
qu'elle penseroit de l'extravagance de Querilinte. Elle étoit en-
chantée quand je la mettois dans le cas de se croire plus ha-
bile que moi à prévoir l'avenir, et principalement à
trouver des expédiens pour sortir d'embarras dans des con-
jonctures que j'affectois de trouver très difficiles.

Je lui ai donc tout dit avant de nous mettre à table, et
comme je m'y attendois, je ne l'ai pas vue surprise. Elle
me dit que son Genie, qui ne lui parloit que quand elle
dormoit l'avoit avertie que l'homme que je lui avois

1330²²⁶ présente n'étoit pas la même Quenilinte qui étoit parti de Genes avec moi, mais S. Germain devenu son ennemi depuis qu'elle étoit allée dire au duc de Choiseul qu'elle l'avoit vu au bois de Boulogne. Grand magicien il l'avoit fait disparaître, et il s'étoit mis près de moi à sa place.

Telle étoit l'imagination de cette femme. Me montrant surpris, j'ai affecté de ne ~~pas~~ croire la chose vraisemblable; mais bien déterminé à la confirmer par mon oracle à l'heure de Mars. Nous dînames donc, et deux heures après, ayant fait elle même la pyramide, j'ai joui de sa satisfaction quand elle me vit étonné que l'oracle confirmoit tout ce qu'elle m'avoit dit. Il dit que je devois rester chez elle jusqu'à midi du lendemain, parce que jusqu'à cette heure là je pouvois être assassiné, et que son Genie lui indiqueroit le moyen de faire partir le noir magicien de Marseille tant pour ma propre sûreté que pour la sienne.

Je l'ai vue bien aise que Paralis lui attribuat ce pouvoir si son Genie lui ordonnoit d'en user; mais elle ne savoit pas comment. Après souper je l'ai laissée pour aller me coucher dans ma chambre très curieux de ce que son Genie lui suggérerait dans la nuit.

Elle me fit appeler à neuf heures pour me faire lire une lettre de quatre pages que Paralis lui avoit écrite, comme il m'avoit menacé, dans laquelle il lui disoit de moi mille infamies. Elle n'avoit pu presque rien comprendre à son griffonage; mais elle me pria de demander à Paralis, si elle devoit faire ce que son Genie lui avoit insinué. J'ai fait que Paralis lui répondit qu'après ce que son Genie lui avoit dit elle ne devoit consulter que son propre courage. Je ne voulois pas risquer de compromettre ma cabale. Après cette réponse, elle me dit que nous nous reverrions dans la

160 227 BB1
jour suivant; et elle envoya prendre des chevaux de poste.
Puis-je savoir, madame, ou vous allez? — A Aix — Pour
quoi faire? — Demander cela à votre oracle.

La voyant vive, j'ai dû faire semblant de vivre, et la laisser
aller. Je ne pouvois plus reculer, et je devois passer par là;
mais mon inquiétude étoit extrême. Elle partit une demi-
heure après, et je ne l'avois jamais vue si intrépide.

On me remit un billet de madame Audibert qui me prioit
à dîner avec M. P. P. J'y suis allé avec la grosse puce à l'o-
veille, et j'ai connu avec plaisir le bon père. Il avoit reçu
la veille une lettre de son ancien correspondant qui lui annon-
çoit l'arrivée imminente de son fils, et lui demandoit en même
temps la fille pour sa femme ne lui demandant aucune dot;
mais il avoit déjà décidé de lui donner ^m 400000 ecus. Il lui parloit
du ch.^r de Seingalt son oncle, et nous rîmes. Je lui ai dit que j'e-
n'avois voulu faire la figure de son oncle que pour l'honneur
de la fille, et il m'embrassa. Je lui ai demandé la permission
d'aller lui faire une visite à S. Louis avec une fille la bonne
amie qui vivoit avec moi, et il me fit d'abord une lettre pour
sa soeur. C'étoit un homme très aimable. Je lui ai promis de
rester à Marseille jusqu'à l'arrivée de son futur gendre, et il m'a
invité à la noce.

Je suis allé avec cette bonne nouvelle chez Manoline, que j'ai
attendue parce qu'elle étoit allée à la comédie. Après m'avoir
parlé du spectacle, et du plaisir qu'il lui faisoit, elle me surprit
me contant en détail que mon frère étoit allé s'asseoir à
son côté dans la loge où elle étoit, et que pour deux
heures de suite il lui avoit ^{dit} toutes les impertinences imagi-
nables, lui disant des paroles qu'on n'osoit dire qu'aux

malheureux qui devoient être en opprobre à tous les honnêtes gens, et qu'il l'avoit quittée à la fin lui faisant des menaces. Elle me dit qu'elle n'oseroit plus aller au spectacle à moins qu'elle ne se vît en sûreté contre l'impudent, qui n'auroit pas osé l'attaquer ainsi s'il ne s'étoit pas trouvé dans un endroit, où il ne craignoit pas de recevoir des soufflets. Je l'ai tranquillisée l'assurant qu'elle ne la verroit plus; mais la priant de s'abstenir d'aller au théâtre le lendemain.

Cet événement joint à l'inquiétude que me cauvoit le voyage à Aix de madame d'Urfé diminua de beaucoup le plaisir que j'eus souper, et passant la nuit avec la charmante fille. Je l'ai quittée de tres bonne heure pour aller à l'auberge de la sainte Beuve, où mon frere logeoit. Je devois m'assurer qu'il laisseroit en paix pour l'avenir une fille qui avoit tout de raisons de le haïr.

En entrant dans la chambre j'ai vu Baliano, qui me voyant la cane à la main se leva pour en sortir, mais me tenant à la porte, je lui ai dit en riant qu'il n'avoit rien à craindre, car ce n'étoit qu'un sacré abbé que je voulois couer bras, et jambes.

Il ecouta, tremblant de peur, et sans jamais me répondre, tout ce que je lui ai dit sur la hardiesse qu'il avoit eu d'attaquer Marquise à la comedie, et je l'ai vu étouffé quand finissant mon sermon je lui ai dit qu'elle obtiendrait dans le jour même un decret de prise de corps contre lui, ayant déjà des sermons de ce qu'il lui avoit dit la veille. Je l'avertis donc, lui dis-je, de ne pas sortir, car on le meneroit en prison. Mais tu peux envoyer chercher un avocat, si tu crois pouvoir le defendre. Elle a ta lettre, où tu lui dis que tu l'épouserai à Geneve, après t'être fait Calviniste; et elle prouve que tu es

premier; mais je t'aiderai pour te garantir de la gale des
 faisant partir demain pour Paris, où tu espères de trouver notre frère
 François prêt à te recevoir à bras ouverts. C'est tout ce que j'ai
 à te dire — Oserai-je vous demander quel droit vous avez de vous en-
 payer d'une fille, qui en force d'un écrit, étant hors de sa patrie,
 ne peut dépendre que de moi? — Tu raisonnes toujours com-
 me un idiot. Je n'ai autre droit sur elle que celui qu'elle
 veut bien m'accorder; et tu as à plaindre si tu ne connois
 pas l'illégalité de l'écrit que tu dis avoir. Je te défie
 à le faire valoir. Mais je te conseille à prendre bien vite
 un parti.

Me tournant alors vers Passano, je lui ai demandé en
 venant, si ne me voyant pas paroître avec les ^m 50 acus
 qu'il prétendoit, il s'étoit déterminé à écrire à la mar-
 quise la lettre dont il m'avoit menacé.
 Cette question, que je lui ai faite exprès, lui fit croire
 que la dame m'en avoit fait un mystère, et je l'ai vu
 prendre courage. Actuellement, me dit-il, je dois penser
 à guérir, et je n'ai point d'argent — Vous n'avez qu'à
 vendre la belle tabatière que vous avez reçue, car
 de moi vous ne pouvez plus rien espérer — Le beau
 présent! elle est de Pin-beck — Vous mentez: elle
 est d'or; et elle vaut au moins vingt cinq louis — Mais
 je suis sûr que vous ne me les donneriez pas. L'offre
 m'en a offert deux.

Il la tire de sa poche; il laisse que je la lui prouve, et
 il reste surpris voyant que je lui compte les vingt cinq
 louis.

J'étois sûr que la marquise ressentirait le plus grand plaisir
 de nouveau en possession de la boîte.

1334²³⁰ J'étois aussi bien aise que ce misérable dans l'état où
il étoit ne marquât pas de son neveu.

Après cette demande pour me rendre encore plus sûr que
l'abbé n'oseroit plus aller inquiéter Mardine, je suis allé
aux treize cantons, et j'ai chargé Clermont d'aller à l'au-
berge de la Sainte Beaume pour lui faire une fautive con-
fiance faite pour achever de l'alarmer : et il exécuta
ma commission à merveille. J'ai fait qu'il aille l'appeler
à part pour l'avertir qu'il devoit s'abstenir de sortir, car
il étoit sûr qu'on l'arrêteroit par ordre de la police. Il
lui dit qu'on étoit allé le chercher aux treize cantons, et que
c'étoit moi même qui avois dit à l'exempt qu'il demeu-
roit à la Sainte Beaume. Il lui dit que j'étois fort irrité
contre lui, et qu'ayant pitié de lui, il étoit allé l'avertir
à mon insu. Clermont me dit qu'il l'avois laissé tout en
pleurs.

Vers midi un exprès arrivé d'Aix à cheval me remit un
billet de Madame d'Urfé, qui me disoit qu'elle avoit be-
soin de savoir d'abord dans quel auberge demeurait le
faux Querilinté, et quel nom il portoit. Elle me prioit de
ne pas quitter son appartement, craignant beaucoup pour
le traïor qu'elle y avoit laissé, et elle m'assuroit qu'elle
ne restoit à Aix encore un jour que pour se rendre
certaine que le noir magicien ne pourroit plus nous nuire.
Je lui ai d'abord répondu que j'avois tout sous bonne
garde, et lui envoyant le nom de Parrano, et de son au-
berge je finissois par lui dire que je l'attendois de re-
tour avec impatience.

Elle étoit avec Brongnole, et un laquais, et je mettois
en vain mon esprit à la torture pour deviner ce qu'
elle pourroit faire pour nous délivrer du ^{noir} grand magicien.

1623/335

Après toute la journée libre, je me suis déterminé à fermer l'appartement, et à aller dîner à la hâte avec Marcoline pour aller après avec elle à S.^t Louis faire une visite à M^{lle} P. P. chez sa tante.

Cette tante étoit une femme fort aimable, qui à peine lue la lettre de son frère fit appeler sa nièce, et nous fit un très gracieux accueil.

Les deux jeunes amies se reposent avec le plus grand plaisir, et se font cent caresses. Elles allèrent se promener au jardin, où elles restèrent deux heures que j'ai passées avec cette vieille tante fort agréablement écoutant toutes les intéressantes petites histoires qu'elle me débita. Il lui falloit de voir chez elle cet époux de sa nièce, dont je lui ai dit mille biens, et elle étoit déterminée à quitter pour quelque temps sa bastide pour être aux noces, et pour bien connaître son caractère.

Nous fumes de retour à Marseille sur la brune, et nous avons souppé; mais après, je me suis rendu aux trois cantons, craignant l'arrivée de la marquise, qui auroit été fâchée de ne pas m'y trouver; mais je fus bien aise d'y être allé quand Clermon me remit une lettre de mon frère.

Cette lettre toute exurgente, toute remplie de reproches, qui m'appelloit inhumain, injuste, frère dénaturé, finissoit ce pendant comme je voulois. Il me disoit qu'il étoit prêt à aller à Paris, si je voulois lui donner l'argent pour faire le voyage avec toute la commodité. Je lui ai d'abord répondu, que mon domestique lui payeroit une place dans la diligence qui alloit à Lyon, et qu'un ami que j'avois dans cette ville, pour la quel je lui donnerois une lettre, l'enverroit à Paris par la diligence.

Charron le lendemain s'acquitta de tout cela parfaitement bien, et lui donna quatre louis par mon ordre, et une lettre ouverte dans laquelle je priois M. Bono de l'envoyer à Paris à mes frais. Ainsi la chose fut faite sans que j'aye eu besoin de lui parler. Nous verrons comment je l'ai trouvée à Paris six semaines après.

Madame d'Urfé après une absence de deux jours est arrivée ayant l'air triomphant. Ce fut cet air qui me mit dans le cas d'oser risquer de compromettre mon oracle, quand après restée seule avec moi elle me pria de l'interroger pour savoir si elle y étoit bien reçue vis à vis du duc de Villars. J'ai fait sortir une réponse qui approuvoit tout; mais en même temps impatient de tout savoir je l'ai priée de m'informer de tout ce qu'elle avoit fait.

Pendant, me dit elle, au besoin que nous avions de nous délivrer de S. Germain, j'ai persuadé au duc de Villars, qui en qualité de gouverneur de la Provence, étoit à portée plus que personne de me rendre dans cette affaire tous les services possibles. Je ne sais pas si vous savez, qu'il étoit amoureux de moi même avant que je fusse devenue la femme de M. d'Urfé — J'ignorais cela, madame; mais avec la bonté de poursuivre — Avec plaisir. Encouragée par mon succès, je me mis de nouveau à rêver d'aller me présenter au duc à Aix d'abord que j'ai aussi entendu l'approbation de notre oracle. Vous ne sauriez vous figurer son étonnement quand il m'a vu, et quand il me reconnut, malgré que depuis quarante ans il ait dû me trouver prodigieusement changée. Il fut enchanté quand il sut que j'avois besoin de lui, et qu'il pouvoit m'être utile. Après lui avoir peint

S. Germain avec les couleurs faites pour le lui faire
bien connoître, je lui dis qu'il étoit à Marseille sous un faux
nom pour m'empêcher de terminer une affaire de la
quelle dépendoit mon bonheur, mon honneur, et ma vie
Il n'y a que vous, pourriez-vous à lui dire qui pourriez sans au-
cune forme de procès le faire sortir de France — C'est un
espion, me dit-il, c'est la même que le roi fit demander aux
états généraux il y a deux ou trois ans, et que le roi d'Angle-
terre un mois après ne voulut pas lui permettre de rester
à Londres — Je même — Je vous pouvoir vous faire le
plaisir que vous desirez. Quel est le nom qu'il prend, et quelle
est son auberge.

Je vous ai alors envoyé l'express, car vous ayant donné sa
lettre je ne me souvenois pas de son nom, et encore
moins de son auberge. Le duc m'engagea à rester chez lui
jusqu'au retour de l'express, puis jusqu'au retour d'un se-
cond express qu'il envoya encore ici après le retour du
premier. Il me dit après, que j'étois la maîtresse d'aller
vaquer à mon affaire, et qu'il pouvoit m'assurer qu'en
moins de 24 heures je serai informée par lui même que
je n'avois plus rien à craindre de cet homme. Nous voilà
donc tranquilles. Il me semble que nous ne devons nous
occuper actuellement que de ma regeneration — Nous passâmes
toute la journée à consulter la déesse Parais.
Nous dinâmes, elle avoit l'air de la plus grande satisfaction,
moi l'affectant de même; mais dans les douleurs d'un
enfantelement d'un projet qui devoit me mettre en posses-
sion des provinces destinées aux planètes, en attendant j'ai
mis dans sa poche sans qu'elle s'en aperçoive la boîte qu'elle

1338²³⁴ avoit eu de donner à Querilinte

Après avoir dîné, tantant^{se} fort fatiguée, elle me demanda la permission d'aller se mettre au lit, et ce fut là que nous commençâmes à faire des pyramides qui rendoient toutes des réponses qui la desesperoient parcequ'elles étoient fort obscures. Mais moi même, et ayant envie de finir j'ai rendu un oracle clair qui disoit que ce qui la rendoit incompréhensible étoit la divine boîte qui se trouvoit entre les mains du magicien, et celle du magicien qui se trouvoit entre celles de Selenis. Elle devoit la brûler à l'heure de Saturne, et faire un culte à Selenis Genie de la lune pour que la divine boîte retourne en son pouvoir.

Nous attendîmes alors l'heure de Saturne, et après les suffumigations dues à la planète, et avoir dit les ^{trois} pœmes elle fit allumer du feu, et elle se leva pour la brûler. Puis elle pleurant elle fit le culte à Selenis. Après lui avoir fait savoir par un oracle que son culte avoit été agréé, je lui ai souhaité un bon sommeil la conseillant à conjurer son Genie de vouloir bien la secourir dans sa détresse.

Le lendemain matin elle me fit appeler pour jouir de ma surprise. Elle me montra la divine boîte dans la joie de son cœur me disant cher Salluste nous avons vaincu et l'ai embrassée cent fois. J'augmentois ainsi sa folie; mais en revanche j'ai pourvoisi des moments qui la rendoient heureuse.

Vers midi elle reçut une lettre du duc de Villars dans laquelle il lui disoit que son ennemi n'étoit plus en France; mais que dans l'auberge où il logeroit on ne le connoissoit que sous le nom de Pogomas, ce qui cependant ne porta aucun obstacle à son expulsion hors du royaume. Il l'avoit fait transporter à Avignon.

Cette nouvelle comble de joye la marquise et me mit ^{trai} à mon aise ; mais j'ai dû me déterminer à trouver le moyen de la faire revaitre moi même au même tems qu'elle enverroit aux planètes la cassette qui contenoit les presens. Mais ce moyen n'auroit jamais pu lui paroître vraisemblable qu'étant d'une nature à choquer le bon sens de quiconque ne l'auroit pas perdu par la plus grande de toutes les folies.

J'ai pensé à me revir de Mandoline. J'étois sûr de la trouver prête à exécuter toutes mes volontés. Comme elle ne parloit pas français j'ai décidé de lui faire représenter un personnage muet ; et entre les créatures élémentaires les seuls faniés de ceux étant muets j'ai fixé de faire faire à madame Mandoline le personnage d'Ordine. Madame d'Urfé m'avoit dit qu'elle avoit eu pour amoureux un Ordine de la Seine, muet comme de raison, car on ne parle pas dans l'eau ; mais charmant. Je voudrois lui faire concevoir un Ordine aussi, et la lui faire trouver aussi aimable que le male.

Je lui ai donc fait dire par l'oracle de Paralis que je pourrois moi même être son regenerateur, si la même Ordine qui se chargeroit de porter ses presens au Soleil, que de là on distribueroit aux planètes, voulut aussi recevoir mon verbe pour le lui transmettre tout de suite qu'elle l'auroit cueilli dans elle par le moyen ordinaire employé par les créatures mortelles.

Cet oracle que je trouvois fort obscur, parut fort clair à ma chère marquise. J'entens cela, me dit-elle ; où est l'Ordine ? Je lui pris. Je devine. Nous nous couchons tous les trois dans le même lit — Je n'entens pas, madame, comment elle pourra vous transmettre mon verbe — Mais moi je l'entens, et je vous prie de demander.

B40 ²³⁶
L'oracle confirma, et nomma la nuit que l'Ordine viendrait
se coucher avec nous, et enlever les présents.
Le meurtre donna le temps de trois jours pour arranger tout,
et consacrer Marcelline. Madame d'Uxès examinant ces grands
magistres parvenoit en extase.
J'ai commencé par faire faire une caisse tout à fait sembla-
ble à celle qui contenoit les présents, lui apportant des cachets
qu'il auroit fallu examiner de près pour en voir la diffé-
rence; mais dedans il n'y avoit rien. La véritable pesoit cin-
quante livres. J'ai trouvé le moyen de la mettre à la
place de celle-ci, portant l'autre dans un cabinet que
j'avois près de ma chambre, que je fermois à la clef.
Dans ce même cabinet j'ai fait entrer Mandine au com-
mencement de la nuit du troisième jour après l'avoir par-
faitement bien instruite de tout ce qu'elle devoit faire.
Nous avons souper à notre heure ordinaire, puis nous
nous couchâmes à la planétaire marquée, après avoir
mis la caisse sacrée aux pieds du lit, ce que j'ai fait moi-
même, car madame d'Uxès se seroit trop étonnée de
la trouver si légère. A l'heure fixée voila Mandine
qui entre toute nue dans notre chambre à la lueur
de sept flambeaux ayant ses cheveux enveloppés dans
un réseau vert. La cheminée étoit ouverte où sur des
chenets d'or moulu on voyoit aranger les morceaux de bois
sec qu'on pouvoit dans un instant mettre en flamme. L'Ordine
prend de la main gauche un flambeau s'approche de Serapis,
et lui présente un globe de coton imbibé d'urine de vin.
Serapis l'avoisine à la bougie ardente, il brûle, et l'
Ordine s'en suit, et le met au dessous du bois que les
chenets soutenoient, puis elle prend la caisse sacrée, la

met sur le petit bucher, et tout de suite elle s'élance entre les bras de Seramis qui m'excite à lui insinuer le verbe que l'Ordine devoit lui transmettre. Ce fut une liturgie qui nous occupa pendant les trois heures qui se suivent du Soleil, de Venus, et de Mercure, après les quelles l'Ordine nous quita. Seramis reconnaissante lui mit au cou son collier. Il étoit composé de treize boutons, dont chacun avoit au milieu une amande entourée de rubis, suivie d'un dernier tour de diamans. L'Ordine partit avec ce petit trésor, et alla se coucher dans mon cabinet. Seramis se livra au plus doux sommeil dans la plus grande satisfaction de son ame; et j'en ai fait de même, renvoyant à mon reveil la partie qui regardoit la conclusion de cette grande affaire. Seramis, à peine reveillée, me dit d'un air d'alarme, que son Seris ne lui ayant pas porté, elle avoit besoin de mon orache, et je l'ai d'abord satisfaite, et consolée. Elle sut qu'elle s'étoit conçue la troisième fois, et que gardant son lit trois jours de suite mon verbe deviendroit le sien, et qu'elle venoit troit d'elle même le dernier jour de la lune de Février de l'année suivante; mais qu'elle devoit au bout de ces trois jours quitter Marseille pour aller faire un culte à la lune sur le confluent de deux rivières à son choix. Je l'ai quittée sous des bons prétextes, lui promettant de souper avec elle. Il me falloit de revoir Mandoline, qui s'étoit si bien initiée dans la grande science. Je l'ai trouvée endormie; mais à peine reveillée elle me tint des discours qu'il est impossible d'écrire. Quand je lui ai dit la valeur à peu près du collier qu'elle avoit reçu, et qu'il étoit à elle, elle me dit qu'à son tour elle m'en feroit présent, si je voulois la conduire avec moi en Angleterre. Je ne lui ai pas répondu, car s'étoit ce que je desirois trop pour oser y consentir. Devant attendre la nuit pour la reconduire chez elle, je

342²³⁸
lui ai porté une partie de mon dîner quand je me suis vu seul,
et quand à l'arrivée de la nuit je fus sûr que personne ne me verrait
à sortir de l'auberge, j'ai pris la caisse, et suivi par elle, je l'ai
laissée sous sa garde l'assurant qu'elle me reverrait dans le jour sui-
vant. Je suis retourné aux treize cantons pour converser avec
ma divine folle, qui cependant ne m'ennuyait pas, car dans ses
raisonnements, quoiqu'extravagants et absurdes, il y avait toujours
du sublime. Elle tardait cependant de la voir partir.

S'agissant d'un culte à la lune, qu'elle connoissoit très bien, sur
le confluent de deux rivières, elle choisit Lyon. Dans le même
temps qu'elle s'acquiesçoit de ce culte, je devois m'acquiescer d'un
autre à Mercure à l'embouchure d'un fleuve, et j'ai choisi une
des deux qui a le Rhone à dix lieues d'Arles. Après cela je devois
aller la rejoindre, car c'étoit de là qu'elle devoit retourner à
Paris, me lui étant pas permis de faire ses couches ailleurs.

Dans ces trois jours elle ne fit que me parler de la charmante
Ordine, qui, malgré que muette, n'étoit cependant pas sourde.
Elle se flattoit de la revoir à Lyon; mais je n'avois pas envie
de lui faire ce plaisir. Elle voulut porter avec elle les cendres de
la caisse, dont le contenu avoit été transporté au Soleil par
le feu: cela lui paroissoit très naturel.

Elle partit à la fin soixante, et douze heures après sa régénéra-
tion qu'elle passa dans son lit. Elle partit contente, et heureuse
en imagination. Plusieurs esprits forts disent que l'heureux
parce qu'il s'imagine de l'être ne l'est pas moins que celui
qui l'est en réalité. Moquez vous d'eux, lecteurs, car entre
la réalité, et l'imagination il y a l'infini. Les seuls heureux
sont ceux dont l'homme qui n'est pas fou est jaloux. Un
heureux n'est jamais à plaindre, et madame d'Urfé étoit
très à plaindre. Je l'ai accompagnée jusqu'à la Visite, et
retournant à Marseille je me suis écrite une heure cher
Mlle P. S., qui me dit d'avoir reçu une lettre de son futur,
qui devoit être déjà parti de Gènes. Je l'ai de nouveau

accusée d'aller avec Mandoline à ses noces.

166

239

1343

Je suis allé aux treize cantons pour ordonner à Charmon de transporter tout mon équipage chez Mandoline, et je ^{m'y} suis d'abord rendu ~~chez~~ ^{là} elle donnant la nouvelle qu'enfin elle me posséderait tout entier. Elle se voyait au comble de la joie. Il lui tardait de voir sa bonne amie mariée, et elle espérait toujours d'y aller avec moi à Londres. Après avoir fait un petit dîner nous allâmes à la comédie, où le hasard fit que deux filles de Rangoni consul de Rome se trouvaient dans la même loge où nous allâmes nous placer. Je les avais connues de la première fois que j'avais été à Marseille. Comme elles parloient italien Mandolini crut d'avoir trouvé un trésor, et elles parlèrent de mille choses jusqu'à la fin de la comédie. La cadette de ces deux sœurs avait sur sa figure des charmes innombrables, et qui pour faire leur effet n'ont pas besoin de trouver les connaisseurs, car ce sont des charmes. Un pauvre marquis Gonzaga douze ou treize ans après devint amoureux d'elle et l'épousa. Ce pauvre seigneur, auquel l'impératrice Marie Thérèse avait fait une pension, se fit mettre sur plusieurs almanachs allemands, où on trouve les noms de tous les souverains de l'Europe, avec la femme qu'apparemment il n'aurait pas nommée si elle eût eu un autre nom de famille. Rangoni est le nom d'une famille illustre de Modène: la femme du marquis Gonzaga est la fille d'un honnête marchand de Marseille. Les mêmes almanachs donnent à la mère de ce marquis le nom de Medici, famille illustre qui n'existe plus, tandis qu'elle étoit Medini sœur de ce pauvre Medini mort il y a dix ans à Londres en prison pour dettes. Quisquis histriioniam exerceat.

MSB
MSS

Les aimables Rangoni me prièrent beaucoup de mener
chez elle Mandine; mais j'en eus mis dispense. Leur
maison étoit le rendez vous de tous les bonvivans de
la ville, et d'ailleurs je craignois trop les amours
fernètes de cette charmante fille.

Deux ou trois jours après, j'ai vendu son collier,
et lui remettant la somme qu'on m'avoit payé,
elle s'est vue maîtresse de six cent louis. C'étoit
assez pour qu'elle pût aspirer à se trouver un bon
mari à Venise.

M. N. N. arriva, et me fit la politesse de me porter
une lettre de Rosalie avant d'aller chez M. P. P. Il
me dit qu'en qualité d'oncle de la future, j'étois le
seul qui devois le présenter à son père. J'ai eu le
devoir d'abord le débiter; mais cela ne m'a pas empe-
ché de le conduire sur le champ chez madame Audibert,
qui fit d'abord avertir M. P. P.

Dans les quatre ou cinq jours qui s'écouleront avant la
noce, ma chère Mandine fut de toutes les parties, car M. P. P.
la voulut avec elle jour, et nuit d'abord que son père
la fit retourner en ville avec sa tante. Elle fit connaissance
chez madame Audibert d'un marchand de vin jeune, aimable,
et assez riche, qui me la fit demander pour femme par
la même Audibert sans que Mandine m'en ait prevenu. Je
lui ai répondu ^{qu'elle} ~~que Mandine~~ étoit sa propre maîtresse,
qu'elle avoit entre mes mains dix mille écus, et que je
les déboursais avec plaisir d'abord qu'elle se détermineroit
à me quitter pour devenir la femme d'un homme
qui la mériteroit. Elle ne m'en a plus parlé; mais quand

167 241. 1345
elle me fit connoître l'homme, je fus surpris qu'il n'eût
pas intéressé Maxedine, car il possédoit toutes les qualités faites
pour plaire à une fille.

Nous fumes invités à la noce, et nous fîmes toutes nos
dispositions pour partir le lendemain.



alle me fit connaître l'histoire de la ville
 par un homme d'expérience, car il parloit
 pour l'honneur de son pays
 Il me fit voir les ruines de la ville
 & me parla de son histoire

1763

Bd IX

Chap. IVTome VII
(orig. chap. XII)

pages 353 à 380



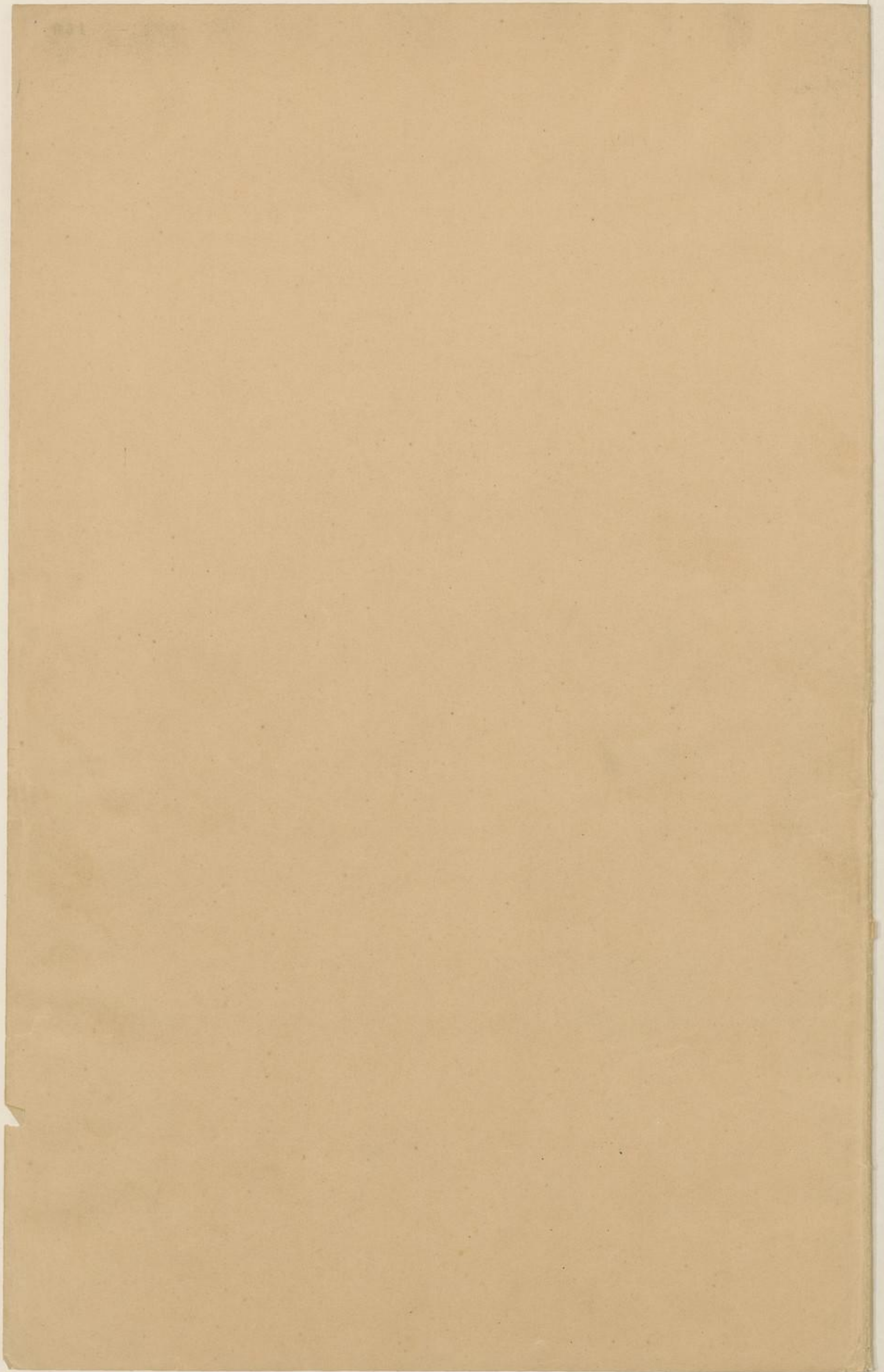
1763

1763

Chap. IV

(orig. chap. XII)

Paris 1763



Mon départ de Marseille, Henriette à Aix, venue à Arignon
Trahison de Passaro. Départ de Lyon de Madame d'Urfé

Le repas de noces ne m'amusa que par l'intérêt que j'y
prenois. La profusion, la compagnie bruyante, les compliments,
les propos interrompus, les plates plaisanteries, les rires à gorge
déployée de choses insipides m'auraient mis aux abois sans ma-
dame Audibert que je n'ai jamais quittée. Marcoline se tint tou-
jours près de l'épouse, qui devant retourner à Gènes huit jours
après vouloit la conduire avec elle, se chargeant de l'envoyer
à Venise, la conignant entre des mains sûres; mais Mar-
coline ne pouvoit pas souffrir des projets dont le but étoit ce-
lui de la separer de moi. Elle me disoit qu'elle étoit à Venise,
longue je l'y enverrai de mon propre mouvement. La belle
noce qu'elle vit ne lui causa aucun repentir d'avoir refusé le
bon parti que Madame d'Audibert lui avoit proposé. La nou-
velle mariée luiroit voir sur sa figure le contentement de
son ame, je lui en ai fait complimenter cent fois, elle en con-
venoit, et elle me disoit que sa satisfaction venoit princi-
palement de ce qu'elle étoit sûre d'avoir à Gènes une verita-
ble amie dans Rosalie.

Le lendemain de ces noces je me mis disposé à partir. J'ai
commencé par faire la caisse qui contenoit les offrandes aux
planètes en conservant les diamans, et en postant tout mon
argent à Roue de Corse qui avoit encore toute la somme, dont
Guepi m'avoit accredité; j'ai pris une lettre de credit sur Tour-
ton et Baur; car Madame d'Urfé étant à Lyon je ne pouvois
pas y avoir besoin d'argent. Trois cent louis que j'avois dans ma
bourse me suffisoient pour le courant. Mais j'en ai agi diffé-
remment, pour ce qui regardoit Marcoline. Je me mis fait
donner les six cent louis qu'elle avoit, et j'en ai ajoutée vingt cinq
pour lui faire faire une lettre de change de 15000^{fr} sur Lyon, car

je pensais toujours à saisir une bonne occasion de l'envoyer chez elle. Dans cette occasion je lui ai fait une male à part où j'ai voulu qu'elle mette toutes les robes, et le linge que je lui avais fait. Mandoline étoit devenue une beauté, et elle avoit pris le ton de la bonne compagnie; ~~qui venoit de faire mille fois par jour même au noble homme, et j'en étois au-dessus de tout bien. Elle étoit si bonne, si douce, si aimable.~~

La veille de ^{notre} ~~mon~~ ^{notre} départ j'ai pris congé de Madame N. N. en son panti chez elle avec son mari, et toute la famille. Elle embrassa tendrement Mandoline, mais elle ne se montra pas moins tendre avec moi auteur de tout son bonheur, malgré la présence de son mari, qui me témoigna la plus grande amitié.

Nous partîmes le lendemain ~~après midi~~ avec intention d'aller toute la nuit pour ne nous arrêter qu'à Arignon, mais à cinq heures et demie une lièvre au delà de la croix d'or le charretier du timon de ma voiture se rompit de façon que nous eûmes besoin du charon. Nous dûmes nous disposer à attendre jusqu'à ce que le plus voisin de ~~celui~~ ~~celui~~ où nous étions viendroit à nous faire secours. Clairmont alla ^à informer à une jolie maison que nous avions à notre droite au bout d'une allée ^{de 300 pas} cotoyée d'arbres. ~~Il n'y avoit qu'un seul portier de trente ans de longueur.~~ Il n'y avoit qu'un seul portier ^{quatre} à l'honneur, au quel je n'ai pas permis d'abandonner les chevaux ~~tous les quatre trop vifs.~~ Il retourna avec deux domestiques de la maison que nous voyions, dont un m'invita de la part de son maître d'aller attendre le charon chez lui. J'aurois été impoli si j'avois refusé une pareille politesse, très naturelle d'ailleurs à la nation, et principalement à la noblesse ~~fran-~~ çaise. On lie le timon avec des cordes, et laissant tout à la garde de Clairmont je m'acheminai à pied à cette maison avec Mandoline. On avoit envoyé chercher le charon, et la voiture nous arrivoit lentement.

• • Trois dames accompagnées de deux nobles personnages, ^{nous} vièrent au devant ~~de nous~~, dont un me dit qu'il ne pouvoit pas être bien fâché du malheur qui m'étoit arrivé, puisqu'il lui procureroit le plaisir de

~~mi-offre~~ sa maison, et ses services. Je me tourne à la dame indiquée, et je lui dis que j'espérois de ne l'incomoder que pour une petite heure. Elle me fait la reverence, mais je ne lui vois pas la physionomie. Le vent de Provence soufflant fort ce jour là, elle avoit, comme les deux autres, le capuchon fort en avant, Mandoline avoit sa tête découverte, et ses beaux cheveux flottoient. Elle répond par des reuerences, et des sourires aux beaux compliments qu'on faisoit à ses charmes qui provoquent le vent ^{une demande} même personnage, qui m'avoit reçu, lui offroit son bras, ^{sourit} demande, si madame étoit ma fille; Mandoline ^{et} et je re: ^{cousine} demande, et que nous étions. ~~pour savoir si elle étoit ma fille j'allais~~

venez.

~~Le plus poli de tous les françois est il empressé de flatter~~

Le plus poli de tous les françois est il empressé de flatter la jolie femme ^{que l'on voit} qu'il ne se soucie pas que les compliments qu'il lui fait ^{soit aux dépens d'un autre tiers} ~~soient aux dépens d'un autre tiers~~. Une pouvoit pas en conscience supposer Mandoline ma fille, car malgré ^{les vingt ans que j'avois} ~~les vingt ans que j'avois~~ plus qu'elle, je n'en monstrois que dix, aussi

a-t-elle si. Nous allions entrer, lorsqu'un gros ^{faisant} ~~mâtin~~ ^{couvert} ~~sup~~ ^{un joli espagnol à longues oreilles, fit craindre} ~~un joli espagnol à longues oreilles, fit craindre~~ à madame qu'il ne le mordre elle couvrit au secours du

petit, et mettant un pied à faux, elle tomba. Nous courûmes tous pour la relever; mais en se relevant elle dit d'abord qu'elle s'étoit donnée une entorse, et en boitant elle monta à son appartement avec le même seigneur qui m'avoit parlé. A peine assis, on nous porta de la limonade, et voyant Mandoline restée courbe vis à vis une de ces dames qui lui parloit je lui ai fait ses excuses lui disant la vérité. Elle commençoit à baragouiner; mais si mal que j'avois pris le parti de la prier de ne jamais par-

ler. Ce la valoit mieux que faire voir ^{phrases étrangères} ~~phrases étrangères~~ par des ~~phrases étrangères~~ ^{la plus faide, me dit qu'il} ~~la plus faide, me dit qu'il~~

Une des deux dames, ~~la plus faide, me dit qu'il~~ étoit étonnant qu'on négligea à Venise l'éducation des filles à ce point là. On ne leur fait pas apprendre le françois! — On a tort

Madame; mais dans ma patrie on ne met dans la classe de l'éducation des filles ni l'étude des langues étrangères, ni celle des jeux de commerce; cela vient lorsque l'éducation est déjà finie — Vous êtes donc aussi vénitien? — Oui Madame — En vérité on ne le croiroit pas.

J'ai fait une révérence à cet indigne compliment, car quoi: que flatteur pour moi il maittraitoit mes compatriotes, mais il n'échappa pas à Marsiline qui fit un petit rire — Mademoiselle comprend donc le français, me dit la complimenteuse, puisqu'elle rit — Oui madame, elle comprend tout, et elle a ri parce qu'elle sait que je lui fait comme tous les autres vénitiens — Non madame; non madame, dit alors Marsiline, et elle fit rire. Le chevalier qui avoit accompagné la dame blessée à sa chambre retourna, et nous dit ^{que madame} qu'ayant trouvé ^{sa} la chaussette enflee ~~elle~~ ⁱ étoit mise au lit; ~~et qu'il~~ nous prioit de monter ^{à son appartement.}

Elle étoit couchée dans un grand lit au fond d'une alcove que des rideaux de taffetas cramoisi ^{rendoient} rendoit encore plus obscure. Elle étoit sans capuchon; mais il étoit impossible de la voir au point de savoir si elle étoit laide ou jolie, jeune ou d'un certain âge. Je lui ai dit que j'étois au désespoir de ne reconnaître pour la cause de son malheur, et elle me

repondit en Italien ^{vénitien} que ce ne sera rien. ^{maladue} par rapport à

Enchanté de l'entendre parler ^{elle} Marsiline, je la lui présente ~~me~~ lui disant que ne parlant pas français, elle pourra lui faire sa cour, et Marsiline alors lui parla; et mit la gayeté dans son ame par des railleries, que pour trouver plaisantes il ^{falloit} absolument entendre le gracieux dialecte de ma patrie — Madame la comtesse donc, lui dis-je, a-t-elle été à Venise quelque temps? — J'en ai mon sieur; mais j'ai beaucoup parlé à des vénitiens.

Un domestique alors entra pour me dire que le charon étoit dans la cour, et qu'il disoit qu'il avoit besoin de quatre heures pour le moins pour remettre la voiture en état d'

172 247 357
aller. J'ai donc demandé la permission de descendre, et j'ai tout
vu. Le charon demeurait à un quart de lieue, et je pensais d'y
aller dans la voiture même en liant le timon à l'avant train
avec des cordes, lorsque le même personnage qui faisait les hon-
neurs de la maison me pria de la part de la comtesse de sou-
per, et passer la nuit chez elle, puisqu'il allait chez le charon.
Je me devotterais, je n'y arriverais que la nuit, et le charon
même devant travailler à la clarté de la chandele ferait tout
mal. ^{Me trouvant convaincu} ~~Me trouvant convaincu~~, j'ai dit au charon d'aller chez lui, et de ve-
venir à la pointe du jour avec tout ce qu'il fallait pour me met-
tre en état de partir. Clairmont alors porta dans l'apparte-
ment que je devais occuper tout ce qu'il y avait de delié ^{de}
~~la voiture~~. ~~Je suis allé~~ ^{fermoigner ma sensibilité à la com-}
tesse en interrompant les rires que les choses que Mar-
line disait, et que la comtesse traduisait, excitaient dans la
compagnie. Je ne fus pas surpris de voir Marline déjà
parvenue aux tendres caresses avec la comtesse que j'é-
tais fâché de ne pas voir, car je ^{connoissois son faiblesse} ~~me souviens d'avoir l'ai-~~
~~me~~. On dressa une table avec sept couverts, et j'espérais
de la voir, ~~et de la voir~~; mais point du tout; elle ne voulut
pas souper. Elle ne fit que parler tantôt à Marline,
tantôt à moi avec beaucoup d'agré, et très correctement.
J'ai appris qu'elle était venue par un mot de son mari
qui lui échappa. Je n'ai jamais osé demander chez qui j'étais,
Je n'ai vu son nom que ^{de Clairmont} lorsque je suis allé me coucher; mais ce
fut égal, car je n'avais aucune idée de la famille que ce nom
m'indiquait.

Après souper Marline retourna se mettre près de la com-
tesse tout droit sur son lit sans façon; ~~et elle se coucha~~
~~et elle se coucha~~. Personne ne pouvait parler,
car le dialogue entre les deux nouvelles amies était continué,
et très bref. Lorsqu'il me parut que la politesse voulait que je

1358 ^{me retire} ~~je fus~~ je fus très surpris d'entendre ma prétendue ^{convin}
^{248.} me dire qu'elle coucheroit avec la comtesse. Le rire de celle-
ci, et les oui oui m'engagerent de dire à l'étourdie que son
projet étoit presque impertinent. Ses embrassements ^{reciproques} de la com-
tesse me firent voir qu'elles étoient d'accord; ~~je ne~~ ^{je ne} ai dit à
la comtesse autre chose en lui ^{dit en leur souhaitant la bonne nuit si non que je n'étois pas}
garant du sexe de l'individu qu'elle admettoit dans son lit.
Elle me répondit très d'airnement qu'elle ne risquoit que de gagner.

Le soir, allant me coucher, du gont de Mandine, qui avoit gai-
né par le même moyen la tendre amitié de Mademoiselle R.P.
à Genes. Les femmes provençales ^{inclinent} ~~ont~~ presque toutes ~~celles~~
à ce gont là ~~elles n'en sont que plus aimables.~~

Le matin je me mis levé ^{ou point} ~~à six heures~~ du jour pour hâter le
travail du charon. On me porta du café près de ma voiture,
et lorsque tout fut prêt j'ai demandé si madame étoit
visible pour ^{aller} ~~par~~ la remettre. Mandine sor-
tit avec le chevalier, qui me pria d'excuser, si madame ne
pouvoit pas me recevoir. Elle est, me dit-il avec la plus grande
politesse, dans son lit si négligée qu'elle n'ose se montrer à
personne; mais elle vous prie, si vous repassez par ici, d'honorer
toujours sa maison soit que vous soyez seul, soit que vous soyez
en compagnie ~~de quelqu'un~~.

Ce refus, malgré que doré, me déplut beaucoup; mais j'ai dit:
simulé. Je ne pouvois en attribuer la cause qu'à l'effronterie de
Mandine, que je voyois fort gaye, et que cependant je ne voulois
pas mortifier. Après m'être repandu en compliments, et avoir
donné un louis à chaque domestique qui s'est présenté j'ai mis
parti.

Un peu de mauvaise humeur; mais sachant me cacher, j'ai
pris Mandine, après l'avoir tendrement embrassée, de me dire
sincèrement comment elle avoit passé la nuit avec la comtesse,

173 249 B 59

que je n'avois pas vue — Très bien, mon ami, nous nous fait
toutes les folies que tu sais que les femmes qui s'aiment font quand
elles couchent ensemble — Est elle jolie? Est elle vieille? — Elle
est jeune, elle n'a que trente trois à trente quatre ans, et je t'ai
monstré qu'elle ^{est} toute aussi belle que ma mie P.P. — Je l'ai vue tout
le matin, et nous nous sommes baisées par tout
— Tu es singulière. Tu m'as fait ça avec une femme, me
laissant coucher seul. Scelerate, infidèle, tu me préfères une
femme — Ce fut un caprice. Mais songe que je lui devois cette
complaisance, car elle se déclara amoureuse de moi la première.
— Comment cela? — Quand dans le transport du vice je l'
ai embrassée comme tu as vu, elle mit sa langue entre mes
lèvres. Tu sais que je devois la traiter de même. Après sou-
per quand je me mis sur son lit je l'ai adroitement cha-
pottée là où tu sais, et elle m'en fit autant. Comment
faire alors à ne pas prévenir son désir disant que je venais con-
cher avec elle? Je l'ai rendue heureuse. Tiens. Voilà la mar-
que de son contentement.

Mandoline me montre une bague de quatre pierres de pre-
mière eau de deux ^{à trois} carats chacune. Je reste étonné. Voilà
une femme qui aime le plaisir, et qui sait mériter qu'on lui en
donne. J'ai donné cent tendres baisers à ma belle écuyère
de Sapho, et je lui ai tout pardonné; mais je ne conçois
pas, lui disoit-je, pourquoi elle n'a pas voulu ^{que je la voye} ~~me~~
Il me semble, d'une certaine façon, que la généreuse com-
tesse m'a un peu traité en magicien. Point du tout. Je
crois plutôt qu'elle a eu honte de se laisser voir par mon
amant, car j'ai dû lui avouer que tu l'étois — Cela se peut.
Celle bague, ma chère amie, vaut deux cent ^{Louis} cinquante. Que
je suis charmé de te voir heureuse! — Mène moi en Angleterre.
Mon oncle doit y être; et je retournerai à Venise avec lui.

1360 250. — Tu as un oncle en Angleterre? Est-ce vrai? Cela a l'air d'un conte.
Tu ne m'as jamais rien dit de cela — Je ne t'ai rien dit, parce
que j'ai eu toujours peur qu'il se soit précisément à cause de
cela que tu ne voudrais pas m'y conduire — Il est certain que
fait-il en Angleterre? Et tu surs que'il te fera bon accueil? Com-
ment sais-tu qu'il y est à présent, et qu'il va retourner à la
vite? Comment l'appelle-t-il, et comment feras-tu à Londres
où il y a un million d'âmes pour le trouver? — Mon oncle
est tout trouvé. Il s'appelle Mattio Bosi, et il est calet de cham-
bre ^{Monieur} ~~des~~ ^{procurateur} Querini ambassadeur de Venise qui est
allé faire compliment au nouveau Roi d'Angleterre avec
le procureur Morosini. C'est le père de ma mère, il est
parti l'année passée, et il lui a dit à ma présence qu'il sera
de retour à Venise dans le mois de Juillet cette année. Tu vois
que nous le trouverons promptement sur son départ. Mon
oncle Mattio est un brave homme qui a cinquante ans, qui
m'aime, et qui pardonnera à ma folie quand il me verra riche.

Marta étoit à la lettre pour ce qui regardoit l'ambassade;
je le savais de M. de Brusadin, et dans tout le reste que Marta
colme me disoit je ^{voyois} ~~vois~~ le caractère de la vérité. Son projet
me paroit beau, et sage, je lui donne parole de la conduire
à Londres, charmé de l'avoir ainsi avec moi cinq à six se-
maines d'avantage. Il me paroissoit en la possédant de vo-
yager avec le bonheur à mon côté.

Nous sommes arrivés à Arignon vers la fin du jour. ~~L'après-midi~~
~~aller toute la nuit~~. Nous avons grand appetit, Marcoline m'avoit rem-
pli d'amour, l'auberge de S^r Thomas étoit excellente, ~~et~~
~~dit qu'elle n'aimoit pas aller la nuit~~, je dis à Clairmont de
^{prendre} ~~descendre~~ hors de la voiture tout notre nécessaire, et d'ordon-
ner quatre chevaux pour cinq heures du matin. ^{la satis} ~~Son~~
^{faction} de Marcoline qui n'aimoit pas aller la nuit
~~bedonnant~~ m'enchanté; mais voilà le discours qu'elle me tient

en attendant qu'on nous feroit à couper.

Sommes nous à Arignon? — Oh ma chère Maudeline — Eh bien,
mon cher Lincometto, c'est actuellement qu'en caractere d'honnete
fille je dois executer la commission que la comtesse m'a donnee ce
matin avant de m'embarquer pour la derniere fois. Elle m'a
fait jurer de ne te rien dire avant ce moment — Cela m'a
serve beaucoup. Parle! — C'est une lettre qu'elle t'ecriit
— Une lettre? — Me pardonnes tu, si je ne te l'ai pas don-
nee avant ce moment? — Surmenant, si tu lui en a don-
ne parle. Ou est cette lettre? — Attends
la son paquet de papiers. Celui ci est
celui la

nee avant ce moment
ne parle. Où est cette lettre? — Attends
Elle tire alors de sa poche son pagnot de papiers. Celui ci est
~~mon~~ extrait baptistalve — Je vis hier nee l'année 46 — Celui ci
est mon certificat de bonnes moeurs — Garde le — Lui
atteste mon puellage de ce tems là
Excellent. Et ce la une
C'est le patriarche de Venise —
Don


sage femme qui l'a fait? — C'est le patriarche de Venise —
 Où est la lettre? — Je ne l'ai pas perdue — Rien à garder.
 Je te renvoie à dix — Celui-ci est le serment que ton père
 m'a fait de m'épouser d'abord qu'il se voit reformé — Bon.
 vas le moi — Que veut dire reformé? — Je te le dirai a-
 près. Où est la lettre? — La voilà — Sans adresse.
 ... de la cachette, et je vois l'adresse

près. Où est la lettre? — Le cœur me battoit. De la serrache, et je vois l'adresse
en italien au plus honnête homme que j'aye connu au
monde. Je déploie, et je vois au bas de la feuille
Henriette. C'étoit tout. Elle avoit laissé la feuille en blanc.
A cette vue je suis resté immobile en corps, et en ame. So
non morii, e non rimasi vivo. Henriette! C'étoit son style,
sa dernière lettre de

son laconisme. Je me suis rappelé
Pontassier, que j'ai vu à Genève, qui ne me disoit au-
tre chose qu' Adieu. Chère Henriette que j'avois tant ai-
mée, et qui me paroissoit d'aimer encore avec la même

feu. Tu m'as vu, et tu n'as pas voulu que je te voye? — Tu
 as peut être cru que tes charmes puissent avoir perdu la for-
 ce avec laquelle ils enchaînerent mon âme il y a ^{seize} ~~quatre~~ ans,
 et tu n'as pas voulu que je voye qu'en toi je n'ai aimé qu'
 une mortelle. Ah cruelle Henriette, injuste Henriette! Tu
 m'as vu, et tu n'as pas voulu savoir si je t'aime encore.
 Je t'ai pas vue ~~et~~, et je n'ai pas pu savoir de ta belle bouche, si
 tu es heureuse. C'est la seule question que je t'aurais fait.
 Je ne t'aurais pas demandé si tu m'aimes encore, car je m'
 en convais indigne ayant pu aimer d'autres femmes après
 avoir aimé en toi tout ce que la nature a produit de plus
 parfait. Adorable, et généreuse Henriette! Tu n'as voulu
 que je sache que tu existes ^{et est arrivée ici} ~~qu'au lieu de~~, parce que tu
 as craint que je ne revienne sur moi pour avoir la satis-
 faction de te voir; mais je te verrai demain. Tu m'as fait
 dire que ta maison me sera toujours ouverte. Mais non.
 L'ordre que tu as donné à Mandoline me démontre que
 tu ne veux pas me recevoir à présent. Tu as peut être
 parté ce matin. Dieu sait pour aller où. Tu es venue
 Henriette. Tu es riche. Laisse que j' imagine que tu es heu-
 reuse. Tu n'as peut être avec Mandoline que pour me
 faire savoir que tu l'es. Ma chère, ma noble, ma divine Hen-
 riette!

Mandoline étonnée de ma longue extase n'a jamais osé m'
 en distraire. Je n'ai bougé de ma position que lorsque l'hor-
 le vint me faire compliment, et me dire qu'il m'avait fait
 un souper à mon ancien goût. Je l'ai remercié, et j'ai
 rendu l'âme à Mandoline en l'embrassant tendrement
 avant que de me mettre à table. — Sais-tu, me dit-elle,
 que tu m'as fait peur? Tu as pâli, tu ^{as passé ce quart} ~~as passé ce quart~~ d'heure

comme un imbécille. Qu'est ce que cela? Je savais bien que la
 comtesse le connoissoit, mais je ne pouvois pas deviner que son
 seul nom pouvoit faire sur toi un si grand effet — Comment
 savais tu qu'elle me connoissoit? — Elle me l'a dit cent fois
 cette nuit, mais elle m'a ordonné de ne te rien dire qu'à
 moi que tu aimais ouvrir ^{sa} lettre — Que t'a-t-elle dit?
 — Ce que dit cette adresse. C'est drôle. Toute la lettre con-
 siste dans l'adresse. Le dedans ne contient que son nom —
 Mais ce nom, mon ange, dit tout — Elle me dit que ^{je} si veux
 être toujours heureuse je ne dois jamais le quitter. Je lui ai
 répondu que j'en étois sûre; mais que tu voulais me venir
 voir cher moi, malgré que tu m'aimais uniquement. Je vois,
 et je devine que vous avez été de vrais amants. Dis moi
 s'il y a long ^{seize à dix sept} temps — ~~Quatre~~ ans — Elle ne peut pas avoir
 été plus belle. — Tais toi — Et votre amitié a-t-elle été
 longue — ^{Quatre} ~~Cinq~~ mois de joye parfaite, et continuelle —
 Je ne serai pas heureuse si long temps — Tu le seras, ma
 chère Mandoline avec un autre ^{homme} honnête, beau, et de
 ton même âge. Je vais en Angleterre pour tacher de ven-
 drev ma fille des mains de sa mere — Tu as une fille?
 La comtesse m'a demandé si tu es marié, et je lui ai dit
 que non. — Tu as dit vrai. Cette fille n'est pas légitime; elle
 a dix ans. Je te la ferai voir. Tu jureras qu'elle est ma fille.
 Dans le moment  que nous allions nous mettre à table,
 quelqu'un descendoit du second étage pour aller taper
 en bas à la table d'hôte, où le lecteur se souviendra
 que j'avois connu Madame Schaid. Comme notre
 porte étoit ouverte ^{et que nous} regardions les personnes qui
 descendoient, ~~mais~~ notre surprise fut singulière, lorsque
 nous vîmes un ^{la} ~~une~~ jeune fille qui

l'avoit fait courir à nous, et me prendre la main pour me la baiser, m'appellant ^{son} cher papa. Se me tourne vers la lumière, et je vis ~~deux~~ ^{une} qu'à l'encre j'avois bûchée, à l'occasion du ton que son pere avoit pris en me parlant du Bibbis que j'avois débarrasé chez la Signora Tetaletta. Je retire ma main, comme de raison, et je l'embrasse. La petite ruse, contre faisant la surprise, fait une profonde révérence à Mandoline; qui la lui rend d'un air noble, et se tient attentive au dialogue qui devoit succéder après cette entrevue entre la belle jolte personne, et moi, principalement quand elle m'entend lui parler venitien.

Comment ici, ma belle Tene? — Nous y sommes de ^{rencontrés} ~~rencontrés~~ depuis quinze jours. Dieu! que je suis heureuse de vous ~~rencontrer~~ ^{rencontrer}! — Qui: une forte palpitation. Oserai-je m'adresser Madame? — Qui: accuser vous, lui dis-je ^{lui faisant boire} ~~et je lui fais boire~~ un peu de vin qui la ranime. Un valet monte, et lui dit qu'on l'attend; elle répond vivement qu'elle ne veut pas souper. Mandoline, toujours singulière, ^{au valet} ~~lui~~ ordonne de mettre un autre couvert, et se montre bien aise voyant que son ordre ne m'a pas déplu. La soupe étant servie, je me mets à table vis à vis de ces deux filles. Disant à Tene de manger, car nous avions grand appétit. Je lui dis qu'elle nous dira après par quel hazard elle étoit à Trignon.

Mandoline voyant qu'elle mangeoit bien lui dit qu'elle auroit mal fait à ne pas souper, ~~autre~~ ^{autre} contente de l'entendre lui parler venitien la remercie de l'intérêt qu'elle prend à elle et les voila dans trois ou quatre minutes devenues bonnes amies jusqu'à s'embrasser. Le vis de Mandoline, qui tous jours la même devenoit amoureuse à vue de toutes les jolies fenêlles qu'elle voyoit. Dans les dialogues non mis que nous

feions en mangeant, j'entens que son pere, et sa mere étoient
à la table d'hôte, et par les exclamations qu'elle faisoit de
temps en temps que c'étoit Dieu qui ^{avait} ~~avait~~ pitié d'elle m'
avait envoyé à Arignon, je compris qu'elle devoit être
dans la détresse. Malgré cela Thene, toujours très jolie, a-
voit mis un air de contentement qui répondoit à merveille
aux propos joyeux que Marcelline lui tenoit, très satisfaite d'
avoir vu d'elle même qu'elle ne m'avait appelé papa que
parce que sa mere lui avait dit à Milan qu'elle étoit ma
fille. Marcelline rioit de tout son coeur de cette belle aven-
ture, et j'attendais avoir cette mere qui souroit là bas, et dont
je devois avoir
jamais été l'amant.

Nous n'étions pas encore au roté lorsque le comte Rinaldi
entra avec sa femme. Je les ai priés de l'accueillir. Son Thene
j'aurais mal reçu ce vieux fripon qui avait tenté de me met-
tre en contribution à cause de mon victoire. Il fit des re-
proches à Thene sur la hardiesse qu'elle avait eu d'entrer chez
moi ne réfléchissant pas qu'elle ne pouvoit être que de trop
dans la belle compagnie que j'avais ~~accueillie~~; mais Mar-
celline le rassura en lui disant qu'Thene ne pouvoit que
m'avoir fait ^{plaisir} ~~plaisir~~, puisqu'étant son oncle je ne pou-
vois qu'être bien aise de voir une aimable fille en com-
pagnie avec elle. J'espere même, lui ajouta-t-elle, que
vous lui permettrez de coucher avec moi cette nuit, si
cela ne déplaît pas à Mademoiselle. Oui, oui, de part,
et d'autre, les nouvelles amies s'embrassent, et je dois en
vivre, malgré que pour le coup cela ne m'aît pas plu, car
je n'avais eu que de Marcelline; mais, j'ai toujours su
m'adapter aux circonstances.

Lorsque ces deux filles furent sûres qu'elles devaient pas-
 ser la nuit ensemble elles devinrent folles de joye; ~~elles se
 mirent à danser et à chanter~~ j'ai aidé leur joye avec du bon
 champagne, et j'ai fait faire une grande jatte de Punch. M.
 Rinaldi, et la femme monterent gris dans leur chambre; et
 Irene après leur départ nous dit qu'un François devenu son a-
 mant à Genes avoit persuadé son pere d'aller à Nice, où il y
 avoit grand jeu: qu'à Nice ^{n'ayant} ~~il n'avoit~~ trouvé rien de ce qu'il
 François leur avoit promis, elle avoit dû vendre des effets pour
 payer l'auberge, assurée par son amant qu'il la dedoma-
 geroit à Aix où il étoit sur de recevoir une somme. A Aix l'
 amant n'^{ayant} ~~avoit~~ pas trouvé les personnes qui devoient le
 remettre en fond elle avoit dû lui donner encore des effets,
 pour se vendre à Arignon, où, à ce qu'il disoit
~~et en ayant ce qu'il disoit se vendre avec lui à Arignon,~~
 rien de ce qui lui étoit nécessaire ne pouvoit lui manquer.
 Mais ici, ^{me} dit elle, n'ayant pas trouvé non plus ce qu'
 il eseroit, et aucun de nous n'ayant plus rien à vendre, mon
 pere lui fit tout de reprocher, que le pauvre jeune homme
 alloit se braver, si je ne l'avois pas empêché ^{sous condition qu'il s'en aille} en lui donnant le
 mantelet doublé de loup cariers que lui m'a fait à Milan ~~avec~~
~~condition qu'il s'en aille~~. Il l'a pris, il l'a mis en gage
 pour quatre Louis, et il m'a envoyé le billet, en m'assurant
 dans une lettre toute tendre qu'il alloit à Lyon se mettre en
 fond, et qu'il alloit revenir pour nous conduire à Bordeaux,
 où nous gagnerions des trevors. Il y a douze jours qu'il est par-
 ti, et nous n'avons plus reçu de ses nouvelles. Nous n'avons
 pas le son, ~~et~~ nous n'avons plus rien à vendre, et l'hôte me
 rance de nous mettre à la porte sans chemise, si nous ne
 le payons pas demain — Quel est le parti que ton pere a pris?
 — Aucun. Il prétend que la providence de Dieu aura soin de

nous — Que dit ta mère? — Elle est toujours tranquille — Et
 toi? — J'exerce continuellement des mortifications, car ils di-
 sent que si je n'étois pas devenue amoureuse de ce malheureux
 nous serions encore à Gènes — Etois tu vraiment amoureuse?
 — Hélas oui — Tu es donc malheureuse actuellement? — Beau-
 coup; mais non pas à cause de l'amour, car je n'y pense plus;
 mais à cause de ce qui arrivera demain — Et à la table d'hôte
~~il n'y a~~ ^{n'est} personne ~~de~~ ^{devenant} amoureux de toi? — Il y en a
 trois ou quatre qui me font des avances en parole; mais sa-
 chant que nous sommes dans le besoin ils n'osent pas venir
 dans notre chambre — Malgré cela tu es gâtée, tu n'as pas
 l'air triste que l'état de détresse donne, et je t'en fais compliment
 C'étoit ~~la même aventure de la Stuart~~ la même aventure de la Stuart

Mandoline, tout ce qu'elle étoit, se montra fort sensible à
 cette narration d'Henri. Elle l'embrassa, et elle lui dit que si j'éz
 toi ton père je ne devois pas l'abandonner, et qu'elle ne devoit
 penser qu'à bien dormir. Elles commencèrent alors à se des-
 habiller, comme moi qui n'ayant pas envie de me battre con-
 tre deux, je leur ai dit de me laisser en repos. Mandoline
 me répondit en éclatant de rire que je n'avois qu'à aller me
 coucher, ^{comme} j'ai fait, ^{gentille} ne regardant que par oisiveté ce
 que Mandoline faisoit de la ~~proprie~~ ^{gentille} Henri, qui se trouvoit
 dans un combat de
 peut être pour la première fois de sa vie ~~elle se~~
 elle alla ~~se coucher~~

C'étoit Mandoline qui la deshabillait en même temps qu'elle
 se deshabillait aussi. Lorsqu'elles furent toutes les deux en che-
 mise, Mandoline grande riante, vint à mon lit tenant Henri
 entre ses bras, et m'ordonnant de l'embrasser: je lui ai dit
 qu'elle étoit grise, et que je voulois dormir: se trouvant offensée,
 elle exorta Henri à l'imiter, et elles se couchèrent par force

mes de moi, où la place n'étant pas suffisante, Mandine se mit
 sous le bras l'appellant la femme, ^{tandis que l'autre en jouait} et l'autre ~~commença en jouant~~
 et très bien le personnage. J'ai eu la vertu de rester une heu-
 re, et d'avantage spectateur d'un tableau toujours nouveau,
 malgré que je l'avois vu tant de fois; mais enfin elles s'achar-
 nent toutes les deux, ~~elles se battent~~, contre moi avec tant
 de violence que tout d'un coup j'ai perdu la force de résister, et
 j'ai passé presque toute la nuit en recordant les fureurs de ces
 deux ^{Baccantes} ~~filles~~, qui ne me quittaient que lorsqu'elles me virent deve-
 nir rien, et ne donnant plus aucune espérance de réurrection.
 Nous nous endormîmes, et je fus surpris en me réveillant de voir
 qu'il étoit midi. Elles dormoient encore entortillées l'une à l'au-
 tre comme des anguilles. J'ai souri en les voyant, songeant
 au vrai bonheur dans lequel ces deux jeunes créatures vé-
 geaient dans ce moment là. Je me mis à leur sans troubler leur
 sommeil, ~~et je suis sorti de la chambre pour aller à l'église~~
^{et je suis sorti pour} ~~de passer la porte~~, et renvoyer les chevaux, et pour dire à l'ho-
 te que je voulois un bon dîner à cinq heures, et du café au
 lait quand je le demanderois. L'hôte qui me connoissoit, et
 qui se souvenoit de ce que j'avois fait pour Stuart, ^{devenu} ~~me dit~~
 qu'il étoit sûr que j'en ferois autant pour le comte ~~de~~ Rinaldi.
 En rentrant dans ma chambre les deux heroines me se-
 levèrent par des ris, et par la belle démonstration de confi-
 ance que la nature leur enseigna qu'elles devoient me
 donner en m'étalant toutes les deux d'accord, sans nulle
 jalousie les beautés, dont elles m'avoient ~~montré~~ ^{montré}
 prodigieusement la jouissance; moi en sûr dans le système de l'hu-
 mité de m'exciter à leur donner le bon jour de l'amour. Je m'
 en sentis tenté; mais l'âge commençoit à m'insemmiblement je
 m'habituois à l'éloigner. J'ai passé sur le lit un quart d'heu-

178 259 369
re voluptueux à comparer toutes leurs richesses, et souffrant
en paix qu'elles m'appellaient avarice, je leur ai dit de se lever.
Nous devions partir, dit-je à Mandoline, à cinq heures ^{du matin}, et une heu-
re va sonner bientôt — Nous avons joué, me répondit elle; et
le temps qu'on emploie à la jouissance n'est jamais perdu. Les che-
vaux sont-ils là? Nous prendrons du café j'espère.

Elles s'habillèrent, et en attendant le café, j'ai donné à Irene
douze doubles louis, et encore quatre pour défrayer son mari-
telet. Son père, et sa mère entrèrent, venant de dîner, pour
nous donner le bon jour. Irene ne perdit pas une minute; et
le lui donna les douze pièces d'un air fier, et elle lui dit de l'aimer
un peu plus à l'avenir. Il rit, puis il pleura, et il sortit. Il ven-
dra une demi heure après pour nous dire à Irene qu'il avoit
trouvée une occasion d'aller à Antibes pour très peu d'argent; mais
qu'il falloit partir d'abord, car le coiturier vouloit coucher à S. An-
drieu — Je suis prête — Non, mon ange, lui dit-je, tu dîneras avec
ta bonne amie à cinq heures, et le coiturier attendra. Fais-le qu'il
attende, M. Rinaldi, ma nièce lui payera une journée: n'est-
ce pas Mandoline? — Surment je suis bien aise de dîner ici.
Je prévois que nous ne partirons que demain.

Elle a bien prévu. Nous dînerons à cinq heures, nous nous
coucherons à huit, et nous fèmer des folies comme dans la
nuit précédente; mais à cinq heures du matin nous fèmer
tout prêt. J'ai vu Irene avec son beau mantelet se repa-
rer de Mandoline en pleurant, et d'autre en faire autant.
Le vieux Rinaldi me monstigna en Angleterre des bonheurs pro-
digieux, et Irene pleuroit de ce qu'elle n'occupoit pas moi de moi
la place de Mandoline. Nous ~~trouverons~~ ^{trouverons} Irene dans dix ans d'ici.
Une demi heure après nous partîmes, et courûmes quinze portées
sans jamais nous arrêter. Nous retournâmes à Valence la nuit, où nous

260.
370 fimer mauvaise chère; mais Mandine étoit toujours contente.
Elle ne fit que me parler d'héne dans toute la journée; elle me dit
sincèrement que si elle en avoit eu le pouvoir, elle l'auroit en-
levée à son père pour la conduire avec elle. Elle disoit qu'elle la
croioit ma fille malgré qu'elle ne me ressembloit pas dans la
figure, à cause du grand attachement qu'elle se sentoit pour elle.
— Comment veux-tu que je la croie ma fille, ~~tantis que j'en ai~~
~~jamais eu à faire à sa mère.~~ ~~tantis pour elle de se sentir de sa mère.~~ — Elle m'a dit la même cho-
se: elle m'a dit que tu ne l'as aimée que trois jours, et que tu as
acheté son pucelage pour deux cent cequins — C'est vrai; mais
j'avois un autre amour dans ces jours-là: pour cela je l'aurois
acheté de son père pour mille cequins — Tu as raison. Il me sem-
ble, mon cher ami, que restant avec toi je ne serois jamais jalouse de
tes maîtresses pourvu que tu me ^{laisses} ~~laisser~~ coucher aussi avec elles.
Il me semble que ce soit un indice de mon bon caractère. Dis-moi
si je raisonne juste. — Tu es bonne; mais tu le pourrais être aussi
sans le fameux tempérament qui te domine — Ce n'est pas bien
purement, car je ne m'y sentais de force cela qu'avec la personne
que j'aime: si c'est une femme, je m'en moque; j'en suis tout de
même — Qui t'a donné ce goût ~~à cela~~? — La nature. Qui
commence à l'âge de sept ans. Dans dix ans j'ai certainement
en plus de trois ou quatre cent amies — Et quand as-tu com-
mencé à faire cela avec des hommes? — A l'âge de onze ans
le père Motin
mon confesseur moine de S. Jean, et Paul voulut connaître
la fille avec laquelle je couchois alors: c'étoit en carnaval.
Il nous fit au confessional une correction paternelle, et il nous flatta
de nous conduire ensemble à la comédie, si nous voulions nous de-
terminer à quitter ce badinage seulement huit jours: nous le lui pro-
mîmes, et au bout de huit jours nous nous présentâmes à lui pour l'as-
surer que nous nous en étions abstenus. Le lendemain il vint en mas-

Elle voulut savoir si elle avoit bien executé ses vœux, et Paris
~~elle fut si satisfaite de ce qu'elle avoit fait qu'elle ne put s'empêcher de~~
~~se dire qu'elle avoit fait tout ce qu'elle avoit pu pour son salut~~
~~et qu'elle étoit en état de se présenter à son Dieu~~
 comme de raison,
 elle, trouva tout bien, dont elle fut très flattée; ~~et elle se dit~~
~~qu'elle avoit fait tout ce qu'elle avoit pu pour son salut~~ après avoir embrassé le petit d'Aranda qui
 étoit avec elle, ~~et elle se dit~~ je lui ai promis d'être chez elle à dix heures du
 lendemain. ~~et elle se dit~~

~~qu'elle avoit fait tout ce qu'elle avoit pu pour son salut~~
~~et qu'elle étoit en état de se présenter à son Dieu~~
~~et qu'elle se dit~~
~~et qu'elle se dit~~
~~et qu'elle se dit~~
~~et qu'elle se dit~~
~~et qu'elle se dit~~

Nous l'employâmes à travailler ~~à l'ouvrage~~ ^{à l'ouvrage} à l'ouvrage
 pour recevoir de l'oracle toutes les instructions neces-
 saires pour ses couchers, pour son testament, et pour tout
 ce qu'elle devoit faire qui en venant à l'homme, elle ne se
 trouveroit pas dans la misère. ~~et elle se dit~~
~~et elle se dit~~ L'oracle decida qu'elle devoit mourir à Paris,
 qu'elle devoit laisser tout à son fils, ~~et qu'elle se dit~~ et que le fruit
 ne seroit pas fatigué, car Paris s'engageoit qu'à mon arrivée
 à Londres je lui enverrais un gentilhomme qui l'exposerait.
 Le dernier oracle fut qu'elle devoit se disposer à partir pour
 Paris en trois jours, ^{mener} ~~et elle se dit~~ avec elle le petit d'Aranda,
 que je devois ^{remettre} ~~conduire~~ à Londres entre les bras de sa mère.
 Sa véritable qualité n'étoit plus
 cela n'étoit pas un mystère, car le petit coquin avoit tout dit.
 Mais j'y avois mis le même remède que j'avois employé pour déjouer l'in-

discretion de la Corticelli, et de Passano. Il me tardoit de rendre le
petit ingrat à sa mere, qui m'écrivoit toujours des lettres importu-
nantes. J'avois dans la tête le projet de ôter de ses mains ma fille,
qui devoit avoir dix ans, et qui étoit devenue, comme sa mere,
me le mandoit un prodige en beauté, en graces, et en talent.

Après ces dispositions, je m'is allé au parc pour dîner avec Mar-
coline. N'étoit fort tard, et ne pouvant pas la conduire ce jour là

à la comédie, je m'is allé cher M. Bono pour avoir ^{si il avoit en-} ~~un~~
voyé mon pere à Paris. Il me dit qu'il étoit parti la veille après lui avoir fait
~~connoître un certain~~ ^{connoître un certain} ~~Poisson~~ ^{Poisson} ~~mon grand ennemi, et que je devois craindre.~~
~~mon grand ennemi, et que je devois craindre.~~

~~Il me dit qu'il étoit parti la veille après lui avoir fait~~
~~connoître un certain~~ ^{connoître un certain} ~~Poisson~~ ^{Poisson} ~~mon grand ennemi, et que je devois craindre.~~
~~mon grand ennemi, et que je devois craindre.~~
J'ai vu cet homme, me dit il,
~~mon grand ennemi, et que je devois craindre.~~ pale, de fait, ne pou-
vant pas se tenir debout: il me dit qu'il aloit mourir quel-
que part, et que c'étoit sûr, ^{puisque} ~~vous~~ l'aviez fait empoisonner,
mais il est certain, à ce qu'il dit, de vous faire payer cher
votre crime, et qu'il se verra vengé avant de mourir ici
à Lyon où il étoit sûr que vous deviez arriver. Il me dit dans
une demie heure avec la rage sur les lèvres tout ce qu'il
y a de plus execrable contre vous. Il veut que le public
sache que vous êtes le plus grand scelerat qui existe, que
vous minez Madame d'Uste par des menonges impies,
que vous êtes sorcier, faussaire, voleur, espiou, rogneur de
monnoyes, traître, joueur de piquet, calomniateur, faiseur de
fausses lettres de change, contrefacteur de caracteres, le
plus abominable enfin de tous les hommes, et qu'il veut vous
faire connoître au public, non pas par le moyen d'un libelle,
mais par une denonciation formelle à la justice, où il
veut recourir pour demander une juste reparation aux torts
que vous avez faits à sa personne, à son honneur, et enfin à
sa vie, car vous l'avez tué par un poison lent. Il dit qu'il

est en état de prouver tout ce qu'il avance : l'estime et l'amitié que j'ai pour vous m'obligent à vous faire savoir tout ce que cet homme m'a dit pour que vous tachiez d'y mettre remède. Ce n'est pas le cas de mépriser, car vous connaissez la force des calomnies — Où est donc ce traître — Je n'en sais rien — Comment puis-je faire à le savoir ? — S'il se tient caché ex : moi pour que vous ne puissiez pas découvrir sa demeure, il sera bien difficile que vous puissiez y parvenir. Rien n'est si facile que de se tenir caché à Lyon ; principalement quand on a de l'argent ; ~~et par conséquent~~ en a-t-il que peut-il faire contre moi, ayant le dessein de me faire de la peine — Vous intentionnez un procès criminel, qui vous déchirera le cœur, qui vous portera quand même vous serez le plus honnête de tous les hommes — Il me semble que je dois le prévenir — C'est le parti que vous devez prendre ne sachant pas où il est ; mais vous ne pouvez pas éviter la publicité — Vous n'aurez pas de difficulté, j'en suis sûr, à témoigner en justice tout ce que ce traître calomniateur vous a dit — Aucune — Donnez moi le nom d'un bon avocat — Je vois ; mais penser y bien ; car cela fera parler — Ne sachant pas où le coquin est caché, je n'ai point d'autre parti à prendre. ~~Monsieur de la Roche~~, Si j'avais su où il demeurait, Madame de la Roche, parente de M. de la Roche : ~~avec cette puce à l'oreille~~ ~~je lui aurais fait chasser~~ baron, qui commandait à Lyon me l'aurait fait chasser. Avec cette puce à l'oreille je lui ai allé au Parc, où j'ai fait un requiritoire sur la matière. Je demandais au tribunal de la police une note ~~contre~~ contre un traître qui se tenait caché à Lyon, et qui en vouloit à ma vie, et à mon honneur ; mais le lendemain M. Bono, étant venu me voir de très bonne heure me deconseilla, car, me dit-il, la police fera d'abord des perquisitions pour découvrir où il loge, et d'abord que votre ennemi en aura le vent, il vous attaquera au criminel, et pour lors il ne se tiendra

plus caché. Ce sera lui-même qui demandera d'être garanti de violence de votre part. Il me semble que si vous n'avez pas à Lyon des affaires de conséquence vous pourriez hâter votre départ — C'est un parti qui insulte mon ame. Je m'agiterais plus tôt qu'à accélérer mon départ d'une seule heure à cause de ce coquin. Que ne sais-je où il est fourré! Je donnerais cent louis pour le savoir — Je suis charmé de l'ignorer, car si le savais je vous le dirais, et rien n'est ce que vous faites. Si vous ne voulez pas hâter votre départ, prévenir son accusation, et je dirais quand il vous plaira, et je me suis même par écrit tout ce qu'il m'a dit.

Je suis allé chez l'avocat que Bono m'a indiqué pour suivre son conseil. Je lui ai dit avant que de lui communiquer mon affaire que M. Bono étoit celui qui m'avoit fait l'éloge de sa probité, et de son habileté. Cet avocat après avoir entendu tout ce que je lui ai dit, ~~il~~ me répondit qu'il ne pouvoit ~~pas~~ être ni mon avocat, ni mon conseil, puisqu'il l'étoit de la partie adverse; mais, me dit-il, ne soyez pas fâché de m'avoir fait part de ce que vous voulez faire, car cela doit être tout comme si vous ne m'en aviez rien dit. La plainte, ou l'accusation de M. Passano ne sera rédigée qu'après demain, je ne lui dirais même rien qu'il doit se hâter puisque vous pouvez le prévenir, car c'est une circonstance que je ne sais que subrepticement, et par surprise. Allez Monsieur. Vous trouverez à Lyon d'autres avocats plus, ou aussi honnêtes que moi — Voudriez vous m'en nommer un? — Je ne le peux pas; mais M. Bono même pourra vous en indiquer — Vous seroit-il permis de me dire où votre client demeure? — Son principal emploi est celui de se tenir caché, et il a raison. Vous sentez que je ne peux pas le dire — Vous avez raison.

J'ai mis un louis sur la table, et il me conduisit après pour me le rendre. Voilà pour le coup un avocat honnête homme. J'ai d'abord pensé à lui mettre aux trousses un espion; car j'avois envie d'aller ~~le~~ gorgé en personne le monstre; mais où trouver cet espion? Je cours chez

Bono, qui me donne le nom d'un autre avocat, et qui me conseille de me hâter; car en affaire criminelle le premier recourant a tou- jours la balance en faveur. Je demande à Bono des traces pour a- voir un espion fidèle, qui aux trousses de l'avocat sauroit certainement m'instruire de la demeure de l'inculpé; mais Bono se dispense de m'aider en cela. Il me démontre même qu'en faisant espionner l'avocat, je ferois une action malhonête; et je le sçavois; mais quel est l'homme que la colere juste, ou injuste ne rende pas violent?

Je vais chez le second avocat vieillard respectable ^{par} sa figure, et plus encore par sa prudence. Après avoir entendu toute mon affaire, il me dit qu'il me servira, et que ce sera dans la journée même qu'il présentera ma plainte. Je lui ai dit qu'il falloit se hâter, parceque j'avois eu de l'avocat même du calomniateur que l'accusation seroit présentée le jour lendemain — Ce ne doit pas être la raison, Monsieur, de notre hâte, car vous ne pouvez pas abuser de la confiance que mon camarade vous a fait. Nous devons nous hâter parceque la nature de l'affaire l'exige. Pior in tempore potior in jure. La pu- dence veut qu'on attaque l'ennemi. Vous aurez, si cela vous plaît, la bonté de passer ici à trois heures de relevée. Je lui ai laissé six louis; et il m'a dit qu'il m'en tiendra compte.

Il y fut l'après dîner pour lire la plainte, que j'ai trouvée exacte, et je suis allé après chez Madame d'Usté, où je suis resté quatre heures devant des Pyramides pour mettre la joie dans son ame: malgré ma mauvaise humeur je devois rire des discours qu'elle me feroit sur la grosserie; de la certitude qu'elle en avoit à cause des symptomes qu'elle ressentoit, et de la douleur qu'elle avoit de mourir parcequ'elle ne pourroit pas vivre de tout ce que les physiciens de Paris disoient sur ses couchers, qu'on trouveroit fort extraordinaires à son âge.

Au par, j'ai trouvé Marioline triste — Tu m'as dit que nous irions à la comédie, et je t'ai attendu. Il ne falloit pas me faire attendre — Tu as raison. Pardon mon cœur. Une affaire pressante m'a tenu chez moi.

J'en avois besoin, car cette affaire me tracassoit. La colère avoit sur moi la même force que l'amour. J'ai très mal dormi. Le lendemain matin j'ai été chez mon avocat qui me dit que ma requête étoit déjà au greffe du lieutenant criminel. Nous n'avons, me dit-il, autre chose à faire pour le présent, ^{ne sachant pas où il est} parce que nous ne pouvons pas le citer — Ne pourrions-nous pas faire que la police fit diligence pour le détenir — Vous le pouvez très bien; mais je ne vous le conseille pas. Voyons le venir. L'accusateur se trouvant accusé, devra penser à se défendre, et à prouver les crimes qu'il vous attribue. S'il ne se montre pas, nous le ferons condamner absolt à toutes les peines ~~légales~~ qu'on inflige aux calomnieux. Son conseil même l'abandonnera s'il ne se montre pas comme vous.

Un peu tranquillisé par cet avocat, j'ai ^{passé toute la journée} ~~été avec~~ Madame d'Urfé qui devoit partir le lendemain; je lui ai promis d'être chez elle à Paris d'abord que je me serois débarrassé de quelques affaires qui regardoient l'ordre. Sa maxime principale étoit celle de respecter mes secrets, et de ne jamais me gêner. Mandoline qui s'étoit ennuyé toute seule tout le long de la journée vint la longue je lui ai dit, que j'allois devenir tout à elle.

Le lendemain M. Bono vint chez moi pour me prier d'aller avec lui chez l'avocat de Paccano, qui devoit de me parler ~~bienséance~~ ~~bienséance~~. Cet avocat nous dit que son client étoit un fou qui de bonne foi se croyoit empoisonné, et par cette raison se trouvant au désespoir il étoit prêt à tout. Il sortient, me dit-il, que quand même vous l'aussiez prouvé, il vous fera condamner à mort, car il est prêt à aller en prison, et il sortient qu'il en sortira victorieux, ^{ayant} des témoins de tout ce qu'il dépose. // monz bre ~~des~~ Louis d'or que vous lui avez donné à Marseille tous mois dres de poids, et il a deux certificats de Genes que vous avez rognés une quantité de pièces d'or, qu'un noble Crimaldi a fait fondre à un orfèvre pour qu'on ne vous les trouve pas à la perquisition que le gouvernement alloit faire chez vous pour vous convaincre de votre crime. // a

même une lettre de votre frère abbé qui depose contre vous, c'est un
 ensaye très malade de la v....., qui vous veut s'il est possible vous voir mort
 avant lui. Je prends la liberté de vous conseiller à lui donner de l'argent
 pour vous en délivrer. Mm'a dit qu'il a famille, et que si M. Bono vou-
 loit lui donner mille Louis il sacrifieroit à ses besoins toutes ses justes plain-
 tes. J'ai eu ordre de lui même d'en parler à M. Bono. Que répondre
 vous? — Que je ne veux ~~lui~~ lui donner le sou. Je n'en demandais pas.
 C'est un infame calomniateur, et je me sens outré de ce qu'il dit des mon-
 royes de Genes que M. Guinaldi a porté à l'organe. Le fait est vrai;
 mais l'infame l'aggrave par la calomnie. J'espère de savoir au-
 jourd'hui où il loge. L'infame! Pourquoi se tient-il caché? — J'ai différé
 à présenter la plainte pour ^{voir} si je pouvois remédier au scandale qui
 en découlera. Je m'en vais la présenter. — Je vous en prie. Je vous suis
 d'ailleurs très obligé.

Nous partîmes; et Bono étoit fâché de ce que cette affaire alloit faire
 du fracas. Je suis allé chez mon avocat lui rendre compte de la proposi-
 tion de mon coquin. L'avocat me loua de ce que je n'ai ^{consenti} pas à pa-
 yer la moindre somme pour faire taire l'accusateur. Mm'a dit même,
 qu'ayant Bono pour témoin je pouvois obliger l'avocat à ne pas dis-
 poser à présenter l'écriture de plainte qu'il devoit avoir déjà toute
 prête; et je l'ai d'abord rommé de faire cet acte. Mexpedia d'abord
 un comis pour obtenir l'ordre du lieutenant criminel qui enjoignoit
 à l'avocat de présenter, dans trois jours, une plainte criminelle qui
 devoit exister entre les mains d'un quidam ^{soi disant} tantôt Accarni
 Pozzani, tantôt Giacomo Passano contre moi. J'ai signé.

J'étois fâché des trois jours. Mm'a répondu que cela ne pouvoit
 pas se faire autrement; mais que jacta erat alea, et que je devois
 me disposer à tous les délayemens que ce procès alloit me causer même
 ayant toutes les victoires possibles — ~~Il m'a dit que je ne pouvois pas~~
~~me dispenser de payer la somme de mille Louis~~
~~pour me faire taire l'accusateur~~
~~et que je devois me résigner à tout~~
~~ce qui viendrait de ce procès~~

Madame d'Urfé étant partie je m'y allai au Parc où après avoir bien dîné, et m'être égayé par tous les moyens possibles, je m'y rendis avec Mandoline. Je l'ai conduite à voir des modes chez les célèbres marchandes; je lui ai acheté tout ce qu'elle a pu désirer, je l'ai conduite après à la comédie, où elle dut se plaire en se voyant l'objet des yeux de tous les spectateurs. Madame Pernon étant à côté de la loge où nous étions m'obligea à la lui présenter; elle l'embrassa très tendrement après le spectacle, et à la mine de toutes les deux j'ai prévu que la grande connaissance alloit naître; et elle seroit née si Mandoline avoit pu parler français, ou Madame Pernon italien. Les bras tombèrent à l'usage, et à l'autre, lorsqu'elles reconnurent leur respective ignorance. Une femme qui n'entend pas l' amoureux, et qui ne peut pas se faire entendre devient froide. Mandoline à la maison m'avait en vain que Madame Pernon en la quittant l'avoit baisée à la florentine. C'étoit le mot du jupon. Égayée par les colifichets que je lui avais achetés nous nous promenâmes, et nous nous fîmes en amoureux. Le lendemain matin j'ai conduit Mandoline à voir les fabriques, et je lui ai donné une jolie robe. L'après dîner nous fûmes invités à souper chez Madame Pernon, où Mandoline n'a pas pu parler, car personne ne parloit italien. M. Bons qui parloit italien, et qui étoit l'admirateur de la Pernon n'y étoit pas: on nous dit qu'il étoit malade.

Mais le lendemain je l'ai vu de bonne heure dans ma chambre d'un air qui guignait abatement ~~abatement~~ ^{un air gai}; il me dit de partir avec lui en disant qu'il avoit des bonnes choses à me dire. Il me mena dans un café, et il me montra une lettre du coquin dans laquelle il lui disoit qu'il étoit prêt à se débarrasser de tout, ainsi conseillé par son avocat, qui avoit trouvé une accusation contre lui à laquelle il ne vouloit pas s'opposer. Cela étoit, lui disoit-il, l'informe, faites en sorte que Monsieur de Sainvalt me donne cent louis, et je partirai d'abord. Tout sera fini — Je n'en ai rien dit, lui dis-je, à lui donner encore de l'argent pour qu'il s'en aille à la justice. Qu'il s'en aille s'il veut; et s'il peut; mais je ne lui donnerai rien. ~~Je lui ferai demain~~ ^{Je lui ferai demain} ~~un décret de prise de corps.~~ ^{un décret de prise de corps.} Je veux le voir flétri par les mains du bourreau. Les calomnies qu'il m'a données sont très fortes; mon hon-

1580 270.
neur veut que je le force à prouver tout.

Bono ne m'a répondu autre chose si non qu'il croyoit qu'un bon desistement pourroit me tenir lieu de satisfaction, et que je devois le préférer à une condamnation solennelle qui me feroit du tort même dans le triomphe de la victoire; et il me disoit encore que les cent louis n'étoient rien en comparaison de ce qui me coûteroit le procès. Je l'ai laissé en lui demandant excuse si je ne pouvois pas être de son avis. Je fus rendre compte à mon avocat de cette proposition que j'ai rejetée; et je lui ai dit de le faire desister de suite de corps après les procédures.

J'ai donné à dîner le même jour à Madame Bernon; et M. Bono y étoit, Marianne Gilla, et nous fumes fort gais le lendemain. Bono m'écrivit que Pacano étoit parti pour ne plus revenir à Lyon. Qu'avant partir il avoit fait par écrit une rétractation dont je serois fort content quand je la verrois.

Je trouvois naturelle sa fuite; mais je trouvois aussi invraisemblable la rétractation d'abord qu'il y en alloit de bon gré. Je fus donc chez Bono qui m'étonna en me la faisant voir aussi simple que possible. Il me demanda si j'en étois content, et je lui ai répondu que non seulement j'en étois content; mais que je lui pardonois. Je trouve seulement singulier, lui dis-je, qu'il n'ait pas insisté sur les cent louis — les cent louis il les a eu; mais de moi; je les ai déboursés avec plaisir pour ne pas voir devenir publique une infamie qui nous auroit fait du tort à tous; et à moi beaucoup de peine, car enfin, vous n'aurez rien fait, si je ne vous avertis rien dit. Je ne vous avertis rien dit, si vous ne m'avez pas dit que vous êtes content de la rétractation, et que vous lui avez pardonné. Pour les cent louis que cela me coûte, je suis charmé d'avoir saisi une occasion de vous donner une petite marque de mon amitié. N'en parlons plus, je vous en prie. Je l'ai embrassé tendrement.

Je suis allé dîner avec Marianne, et je lui ai dit que nous partirions pour Paris dans trois jours.

B9 IX

1763

Chap. V(^{Zone VII} orig. chap. XIII)

pages 381 à 414



181
X

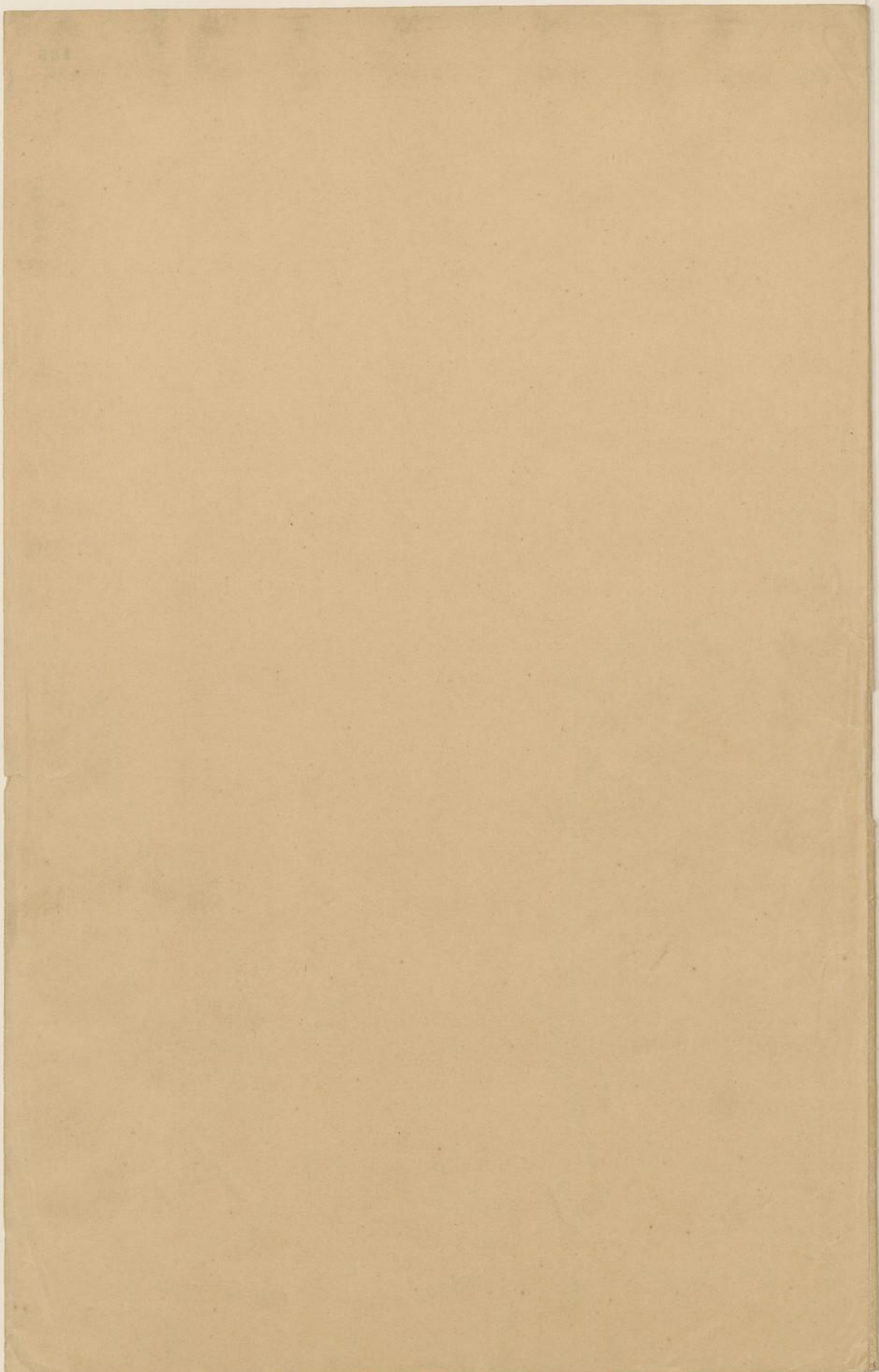
181

Chap. V

(Chap. XIII)

pages 381 à 414





Heureuse rencontre des ambassadeurs de Venise. Claudine re-
tourne à Venise. Voyage amoureux avec Adèle, mon arrivée à Paris

année
1763

Le lendemain j'étois allé à la comédie de la dernière Madame Perdon.
Lorsque je fus surpris de voir entrer dans la loge vis à vis de celle où j'é-
tois Monsieur Querini avec le Procureur Morosini, je vis ~~aussi~~^{avec eux}
~~avec eux~~ Monsieur Memo, et le comte Statico professeur ^{dans} l'universi-
té de Padoue, toutes personnes que je connoissois, et qui venant
de Londres passaient par Lyon pour retourner à leur patrie.
Adieu ma chère Claudine, me criai-je dit. Je me tiens la femme,
sans lui rien dire: elle étoit attentive à un projet que Monsieur
Statico lui tenoit; et d'ailleurs elle ne connoissoit aucun de ces
venitien. Je m'aperçus que Monsieur Memo m'avoit appa-
ré, et qu'il me montrait un procureur qui me connoissoit
beaucoup; ^{j'ai cru} ~~je n'ai pu~~ de ne pouvoir pas me dispenser d'aller les com-
plimenter à leur loge.



L'ambassadeur Morosini me reçut avec transport, M. Querini
avec politesse pour un devot, et M. Memo avec émotion, car
il se souvenoit que Madame sa mère avoit eu part au complot
qui huit ans avant cette époque m'avoit fait enfermer sous les
plombs. Je fais compliment à ces seigneurs sur la belle ambas-
sade qu'ils avoient faite à George III, et sur leur retour à la
patrie, et par moyen d'acquies je me recommande à leur protec-
tion pour obtenir la grace de pouvoir y retourner un jour ou l'an-
née. Me voyant dans un état brillant, M. Morosini me dit que
j'étois plus heureux que lui devant m'y tenir loin, tandis qu'il ^{n'y}
retournoit que par devoir. Il me demanda d'où je venais, et où
j'allois; je lui dis que je venais de Rome, où le saint Père m'avoit
fait son chevalier, et que j'allois à Londres. ~~Il me dit qu'il donnera~~
dit-il, ~~et je vous donnerai~~ une petite commission ~~si j'allois à Londres en Italie ou à Rome~~ — V. e.
s'arrêtera ici quelque temps? — Trois ou quatre jours.

nos affaires, et d'être gaye avec dignité ~~je ne saurais vous en dire~~
~~deux jours~~. Nous nous levons, il nous oblige à nous remettre à table,
 il boit avec nous, et il nous ^{conte} ~~raconte~~ en détail le souper gai qu'il avoit
 fait avec M. Querini vieux docteur, au quel une si jolie fille venitien-
 ne avoit baïssé la main. L'aventure les avoit enchantés tous, et
 M. Querini même en avoit été flatté. Pourvois-je vous demander
 Mademoiselle comment vous connoissez M. Querini — Oh! c'est
 un mystère — Un mystère! Ah! que nous verrons demain, ^{avec nous}
 lui venu, me dit-il, vous ^{à dîner} ~~à dîner~~ demain ^{à dîner}, au nom des
 ambassadeurs avec ~~cette~~ charmante niece — Voulez-vous y al-

ler Manoline? — Con grandissimo piacere. Parleremo vent'anni
 Il m'est impossible d'apprendre à parler français — Monsieur Querini
 est dans le même cas.

Après une quantité de propos fort gais, il s'en est allé ^{qu'ils m'ont dit dîner}
 content porter la nouvelle aux ambassadeurs ^{d'abord} qui étoient avec
 Manoline. Elle est venue m'embrasser se félicitant sur cette
 heureuse rencontre. Je lui ai dit qu'elle devoit se mettre le
 lendemain dans la plus élégante pousse, être à table char-
 mante avec tous, et sur tout faire semblant de ne pas voir
^{Mathieu} son oncle qui certainement seroit à table son
 maître. Laissez moi faire, lui dis-je, à donner à la reconnois-
 sance toute la beauté, dont elle est susceptible, car je veux
 faire en sorte que celui qui te ^{reconduira à Venise} ~~reconduira~~ soit M. Querini
 même. Mon oncle ~~avec moi~~ avec moi de toi par son ordre.
 Manoline enchantée de cet arrangement me promit ^{tout}
~~qu'elle ne se laisserait pas enlever.~~

Le lendemain à neuf heures je l'ai laissée à sa toilette
 pour aller voir quelle commission le Roussier Morvini ~~me~~
 vouloit me donner. Il me donna une petite boîte cachetée
 que je devois conigner à Londres à Miladi Harington avec une

lettre, et une ~~note~~ où il n'y avoit que ce peu de mots. Le
 procureur Moronini est parti fâché de n'avoir pas pu prendre
 le dernier congé de Mademoiselle Charpillon — Où la trou-
 verai-je? — Je n'en sais rien. Si vous la trouvez donnez lui la
 carte, si non n'importe. Vous avez en votre compagnie une
 fille éblouissante — Aussi en suis-je ébloui — Mais comment
 connoit elle Querini? — Elle l'a vu par hasard à Venise; mais
 elle ne lui a jamais parlé — Je le crois. Nous avons bien ri, car
 Querini donne à cette rencontre une grande importance. Mais
 comment avez vous avec vous cette venitienne, qui, comme Memo
 nous a dit, ne parle pas français — C'est une longue histoire
 — Elle n'est pas votre nièce — Elle est plus; car elle est ma
 tante de mon aïe — Faut-il qu'elle apprenne le français, car
 à Londres..... — Je ne la conduirai pas à Londres. Elle veut
 retourner à Venise — Je vous plains, si vous l'aimez. Elle
 dinera avec nous aujourd'hui! — Elle est ravie d'avoir
 cet honneur.

De retour au Parc, je l'ai avertie, que si à table, ou après,
 le discours de retourner à Venise venoit à se faire, elle de-
 voit dire que personne au monde ne sauroit l'engager à y
 retourner que Monsieur Querini la prenant avec lui, et
 devenant depositaire de son bien. Elle devoit me laisser le
 soin de la tirer d'embarras sur les conséquences de ce propos.
 Je me suis mis un habit de velours ^{cédré} rat, brodé en paillettes or
 et argent, une chemise ^{à manchettes} de cinquante louis de point à l'air;
 et mes diamans en montres, tabatières, bagues, et
 croix de mon ordre qui valaient au moins vingt mille écus,
 et avec Mandine qui étoit brillante comme une étoile je
 suis allé à une heure et demie chez les ambassadeurs

~~Je ne suis pas un homme qui se laisse aller à la pitié
 Je ne suis pas un homme qui se laisse aller à la pitié
 Je ne suis pas un homme qui se laisse aller à la pitié~~

~~Après cela, comme tu vois, je ne suis pas un homme qui se laisse aller à la pitié
 Je ne suis pas un homme qui se laisse aller à la pitié
 Je ne suis pas un homme qui se laisse aller à la pitié
 Je ne suis pas un homme qui se laisse aller à la pitié
 Je ne suis pas un homme qui se laisse aller à la pitié
 Je ne suis pas un homme qui se laisse aller à la pitié
 Je ne suis pas un homme qui se laisse aller à la pitié
 Je ne suis pas un homme qui se laisse aller à la pitié~~

Nous allâmes au Parc ayant tous les deux plus envie
 de causer ensemble que d'aller à l'opéra comique. J'en ai
 pas eu la patience d'attendre qu'elle se déshabille pour la
 causer de baisers. Ma chère Mandine, tu attends à la fin de
 notre connaissance à m'ouvrir tes bras, pour que je pleure
 pour tout le reste de ma vie la faute que je fais entre les
 bras retourner à l'encre. Tu as mis à la chaîne aujourd'hui
 tous les coeurs de ceux qui ont dîné avec toi. ^{eh bien} Eh bien, mon
 ami, je ferai toujours de même, tu me vendras l'assurance,
 si tu me gardes. ^{mon oncle} ~~Si tu en es sûr?~~ — Je crois l'avoir
 vu. N'est pas celui qui t'a toujours chargé d'amitié? —
 Précisément. Je l'ai connu à la bagne. Et moi, il me re-
 gardait. — Toujours, et tout étonné; mais je me suis aussi
 gardé de le fixer, car il ne feroit qu'envoyer ses yeux de
 toi à moi, et de moi à toi — Que je voudrois savoir ce qu'il
 pense. Tu verras demain quelque nouveauté. Je me sou-
 viens qu'il a dit à M. Querini que j'étais sa nièce, et que
 par conséquent je ne suis pas la Henne. Si M. Querini me
 le dit demain, je crois de devoir en convenir, n'est ce pas?
 — Sûrement; mais de la façon la plus noble, sans aucune

barrière, et sans lui faire nullement entendre que tu as besoin de lui pour retourner à Venise. Songes à la fin qu'il n'est pas ton père, et qu'il n'a aucun droit sur ta liberté. Tu conviendras aussi que je ne suis pas ton oncle, et que nous ne sommes liés que par l'amitié la plus tendre. A la fin tu es saine, et je me fie à toi. Songes à t'expliquer comme je t'ai instruite. Le seul Querini est celui qui doit te conduire à Venise, ou personne. Et il doit te conduire comme il te l'étois sa fille.

Le lendemain de bonne heure, je reçois un billet de M. Querini, qui me prie de passer chez lui ayant à me dire ^{quel-} que chose de conséquence. Je dis au laquais que j'irois d'abord. Voilà l'affaire en train, me dit Mandoline. Je suis bien aise que la chose prenne ce tour; car à ton retour ici tu me concerteras à recon- de ce que tu auras dit.

^{trop me dit avec douceur qu'il} Je vais à l'ambassade en Bellecour, ~~et~~ M. Querini me fait entrer, ~~et reste tout avec moi il me dit avec douceur qu'il~~ Monsieur Querini, après m'avoir dit que son collègue n'étoit pas de ^à avoir une confiance à me faire; mais que pour me la faire il avoit besoin que je lui en fisse une autre — J'ai assez de confiance en V. E. pour n'avoir aucun secret avec elle — Je vous remercie. Je vous prie donc de me dire sincèrement, si vous connoissez la fille qui est avec vous, car pour votre nièce, elle ne l'est certainement pas. Personne de nous ne le croit au moins — Elle n'est pas ma nièce; et ne connoissant pas les parents, je ne peux pas dire de la connoître dans le sens, et dans l'acceptation que V. E. donne à ce mot; mais je crois de la connoître dans le fond de son ame, et d'avoir raison de me féliciter si j'ai conçu pour elle une tendresse qui ne finira qu'avec ma vie — Ce que vous me dites me fait plaisir. Combien de temps y a-t-il qu'elle est avec vous? Deux mois

390 280.
à peu près — C'est excellent. Comment est elle parvenue en
vos mains — Permettez que je ne repande pas à cette interrogation,
car cela la regarde — Eh bien. Passons y par dessus. Etant amou-
reux d'elle, il est impossible que vous n'ayez eu la curiosité de lui
demander qui sont ses parents; à qui elle appartient — Elle m'a dit
qu'elle appartient à père, et mère honnêtes gens quoique pauvres;
et en vérité je ne me suis pas soucié de lui demander leurs noms.
Elle m'a seulement dit son nom de baptême Mandoline, qui
n'est peut être pas le sien; mais cela m'est égal — C'est le sien
— C'est le sien? V. l. la connoit donc? — Oui. Je ne le croyois
pas hyer; mais je le crois à présent. Deux mois son nom est Mar-
coline; je suis sûr à présent que mon valet de chambre n'est pas
fon — Votre valet de chambre? — Oui. C'est la niece. Elle m'a
fondres qu'elle s'est enfuie de sa maison vers la moitié de ca-
verne. La mere de Mandoline, qui est sa soeur, le lui a écrit.
Le brillant état où il l'a vue hyer lui a empêché de lui parler;
il a eu même de se tromper; il eut peur de commettre une fau-
te, et de me manquer de respect voyant que je l'avois à mo-
tre table en qualité de votre niece. Mais que vous a-t-elle dit
hyer en sortant d'ici, car il se peut bien qu'elle ignore que son
oncle Mathieu est à mon service; mais elle ne peut pas le me-
connoître. Elle doit l'avoir vu. — Elle ne l'a pas vu; car
telle qu'elle est elle me l'aurait dit — Il est vrai qu'il a
toujours été derrière elle. Mais venons à présent à la con-
clusion de la chose. Dites moi, si vous êtes en état de me le
dire, si Mandoline est votre femme, ou si vous pensez de l'é-
pouser avec le tems — Je l'aime tant qu'il est possible d'aimer;
mais je ne peux pas la faire devenir ma femme; c'est la
cause de mon chagrin qui n'est connu que d'elle, et de moi
— Je respecte vos raisons, et je ne veux pas même les avoir;
mais cela étant trouveriez vous mauvais que je m'intéressasse à

elle au point de vous prier de la laisser retourner à Venise avec
 son oncle? — Je vois Mandoline heureuse, si elle a vu vous ins-
 pérer quelq^u intérêt, et je suis même persuadé qu'un retour à
 Venise dans le sein de sa famille sous la protection de V. E. pour-
 roit effacer la tache qu'elle s'est endossée en fuyant. Pour ce
 qui regarde la laisser aller, il est certain que je ne pourrais pas
 m'y opposer, car je ne suis pas son maître. En qualité d'amiant je
 la défendrais avec toutes mes forces si on vouloit lui faire violence
 pour l'arracher de mes bras; mais si elle vouloit me quitter, je
 ne saurais que verser des larmes, et prenant mon parti, j'espere-
 rois que le tems cicatrifieroit ma plaie, comme il en a cicatrisé tant
 d'autres — Vous êtes très raisonnable. Trouverez vous donc man-
 vait, si j'ose entreprendre ce bel ouvrage? Vous sçavez que sans
 votre consentement je n'oserois me mêler de rien — Je respecte
 les décrets du destin, lorsqu'ils me semblent venir d'une source
 pure: j'adore Dieu, et je flechis. Si V. E. peut persuader Manco-
 line à me laisser, j'y consentirai; mais je vous avertis d'employ-
 er les voyes de la douceur, car Mandoline a de l'esprit, elle m'a-
 aime, et elle sait d'être libre: outre cela elle compte sur moi, et
 elle ne se trompe pas. Parler lui aujourd'hui, même tête à tête,
 car ^{peut être} ma présence ~~peut être~~ vous gêneroit, tous les deux. Attendez à
 lui parler après dîner, ^{puisqu'} car le discours ~~seroit~~ pourroit être long.
 Vous êtes un honnête homme, et je vous jure que
 — ^{cher} Benio Caranova, ~~il est en mesure de vous rendre service~~
 je suis charmé de vous avoir connu ~~et de vous avoir connu~~ — Je m'en vais, et je vous
 avertis que je ne priverai Mandoline de rien.
 Retourne au Parc, j'ai rendu à Mandoline exactement tout ce
 dialogue, en l'avertissant que j'avois promis de ne la prévenir sur
 rien; mais je lui ai dit qu'elle devoit faire un coup de maîtrise
 pour faire connoître à M. Querini que je n'avois pas menti en lui
 disant qu'elle n'avoit pas vu son oncle. Tu dois, lui dis-je, d'abord
 que tu le vois, te montrer surprise, le nommer, courir à lui, et l'em-
 brasser. Feras tu cela? Ce sera un beau coup de théâtre, qui en même

le silence. Les observations ^{convenables sur la tournure} ~~de raison à la sagesse~~ 193 283 1393 que j'avois donne'e à la petite pièce. Tous les autres sérieux, attentifs, curieux de la fin de l'histoire se tenoient là immobiles sans parler, écoutant le monologue très intéressant que Mandoline faisoit tournant ses yeux or vers l'un, or vers l'autre. Je n'avois que l'air de la simulation pour ceux qui s'y connoissoient. Ce fut monsieur Memo qui vint agréablement me reconner l'âme pour m'arracher quelques mots significatifs; mais il ne trouva dans mes réponses que des indices de paix.

On se mit à table, et au second service ce fut Monsieur de Mo-
rosini, qui ayant eu de moi que Marceline ^{pouvait penser à} ~~pouvait~~ retourner à Venise,
eut pouvoir lui dire qu'ayant le cœur libre elle pourroit espérer
de trouver à Venise sa patrie un mari digne d'elle — Pour être
digne de moi il faudroit que j'en fusse moi-même le juge — On peut
aussi s'en rapporter aux personnes sages, et qui s'interrogeroient au
bonheur de l'époux, et de l'épouse — Je vous demande excuse.
Jamais. Celui que j'épouserai doit me plaire, et non pas après,
mais avant le mariage — Qui vous a instruit, dit M. Querini, cette
maxime? — Mon oncle que voilà, lui répondit elle ~~me montrant~~,
en deux mois que je vis avec lui, il m'a appris, et je le crois, tou-
te la science de ce monde — Je fais mon compliment à l'éco-
lière, et au maître; mais, ma chère Marceline, vous êtes tous
les deux trop jeunes, et la science de ce monde, qui est la morale, ne
s'apprend pas si vite. Ce que ~~le maître~~ ^{le S. d.} vous a dit, est vrai.
En matière de mariage il faut se rapporter aux sages, car tous les
mariages faits par goût ~~sont~~ ^{se} trouvent malheureux. Mais je
vous prie de me dire, ^{lui dit le procureur} ~~ce que~~ ^{quelles qualités} l'homme que vous choisiriez pour e-
vous devroit avoir — Je ne saurois pas vous les détailler; mais je
les lui supposerois toutes d'abord qu'il me plairait — Et si c'étoit
un mauvais sujet? — Il ne me plairait pas. Voilà pourquoi je
n'épouserai jamais un homme que je n'ai bien connu avant que

394 284
de me donner à lui — Et si vous vous trompez? — Je pleurerai en
secret — Et la misère? — Elle ne peut pas la craindre, Monseigneur,
lui dis-je alors, car
car Marcoline a ~~moins~~ cinquante écus par mois inmançables
pour tout le reste de ses jours — Cela change la thèse, dit alors
M. Querini. Si cela est vrai, ma chère fille, vous avez un grand
privilege, qui est celui de pouvoir vivre à Venise sans avoir be-
soin de personne — Il me semble cependant que devant vivre
à Venise j'aurai toujours besoin de la protection d'un seigneur
comme vous — Et bien, ma chère fille, venez à Venise, et je
vous donne ma parole d'honneur de faire pour vous tout ce qui
pourra dépendre de moi. Mais comment êtes vous sûre, si j'
ose vous faire cette question, de ces ^{cinquante écus par mois} ~~cinquante écus par mois~~?
Vous niez? — Je ne pense que je suis une étourdie, qui ne s'in-
forme pas de ses propres affaires. Si vous voulez avoir cela, mon
ami vous dira tout — Vous n'avez pas badiné me dit alors le
vieillard — Non surment, Marcoline a un capital en argent
comptant, qui en vente viagère peut lui donner même d'avance
l'age de ce que j'ai dit; mais à Venise elle a très bien dit qu'elle
a besoin de la protection de V. Q., puisqu'il faut bien prendre
garde à placer les capitaux. Le capital est entre mes mains, et
si Marcoline le veut, elle le touchera pas ^{plus tard} ~~plus tard~~ que dans
deux heures — Cela suffit. Il faut donc, ma chère fille venir
à Venise pas plus tard qu'après demain. Voilà Mathieu, qui est
tout hors de lui même, et qui est prêt à vous recevoir — J'aime
mon oncle Mathieu, et je l'estime; mais ce n'est pas à lui
que V. Q. doit me conigner, si je me détermine à venir — A qui
donc? — A vous même. Vous m'avez donné trois fois le doux
nom de votre chère fille, conduisez donc moi à Venise comme
si j'étais votre fille, ou je n'y viens pas; je vous le déclare. Nous
partirons après demain pour Londres.

A ce discours, qui ravivait mon âme, toute la table en silence
s'entre-regardait. C'était à Monieur Querini à répondre, et il avait trop

194
dit pour recaler. On garda le silence un demi quart d'heure. Chacun
mangeait, et buvait sereinement. Mathieu changeoit sa niece d'assiette
en tremblant. On servoit le dessert, lorsque Marcoline rompit le si-
lence disant qu'il falloit adorer la providence de Dieu avec humilité,
et après les effets, car avant les suites personne ne pouvoit juger dans
ce monde ni du bien ni du mal — A quel propos, ma chere fille,
faites vous cette reflexion, lui dit M. Querini, et à quel propos me bai-
sez vous dans ce moment la main? — Je vous baise la main, par-
ce que vous m'avez appelée pour la quatrieme fois ~~pour la quatrieme fois~~ ^{mon chere fille}.

Une rixée generale alors reanima la table; mais M. Que-
rini n'oubliant pas le propos de la reflexion sur l'adoration de
la Providence après les effets, la somme de la gloire — J'ai dit cela,
lui dit elle, en consequence d'une pensee sortant de l'examen
de moi même. Je me porte bien, j'ai appris à vivre, j'ai dix sept
ans, et je suis devenue en deux mois assez riche par des moyens ho-
netes, et loyaux. Je suis heureuse, car je sens que je le suis. Je dois
tout cela à la faute la plus grande qu'une honnete fille puisse
faire. Ne dois-je pas m'humilier adorant cent mille fois la Provi-
dence divine? — Oui; mais vous devez tout de même vous re-
pentir de la faute que vous avez fait — C'est cela qui m'emba-
rasse, car pour me repentir il faut que j'y pense; et quand j'y pen-
se je ne peux pas me repentir. Il faudroit ^{que je consulte} ~~il faudroit~~ pour cela quel-
que grand theologien — Il n'est pas necessaire. C'est moi qui vous
dira en voyage comment cela s'arange. Quand on se repent il n'
est pas necessaire de penser au plaisir que le crime commis vous a
fait ressentir.

M. Querini se voyant devenu apetre devenoit pieusement o-
mouvance de la jodie proselite. Au sortir de table il disparut
pour un quart d'heure, puis ^{revenant} ~~il se presenta~~ il dit à Marcoline
que si il avoit une fille à reconduire à Venise il ne la reconduiroit

autrement qu'en la conduisant à la ^{dame} ~~ville~~ Veneranda, qui étoit
 sa gouvernante même, la femme dans laquelle il avoit toute
 sa confiance. Le vœu de lui parler, et tout est fait, vous reverrez
 avec elle jour, et nuit, vous coucherez avec elle si vous voulez, et vous
 mangerez avec nous jusqu'à Venise, où je vous mettrai moi-même
 entre les mains de votre mère en présence de votre oncle —
 Alors ^{voir madame} ~~vous venez avec nous~~ Veneranda — Volontiers. Mlle Casanova

Nous y allons, et je vois une femme canonique, dont Manolo
 Line ne deviendrait pas amoureux à la façon; mais qui a
 voit l'air sensé, et des manières honnêtes. M. Querini lui dit
 à notre présence tout ce qu'il venoit de dire à Mandoline, et la
^{duquel} ~~elle~~ assure qu'elle aura pour elle toutes les at-
 tentions. Mandoline l'embrasse, elle à l'air satisfait, et nous
 rejoignons la compagnie, qui se rejouit en apprenant qu'elle
 sera du voyage. Il faut que je pense, dit M. Querini à pla-
 cer mon maître d'hôtel dans une autre voiture, car la ca-
^{lui dis-je} ~~che~~ n'est que pour deux personnes — Votre Ex^{te} n'a
 pas besoin d'y penser, car Mandoline a une voiture à elle
 où ^{madame} ~~elle~~ Veneranda se trouvera très à son aise, et où
 elle pourra faire ^{placer ses malles} ~~ce qu'elle voudra~~
 — Tu veux donc ^{me dit elle} me faire présent aussi de la voiture?
 Je n'ai pas pu lui répondre. J'ai fait semblant de
 me moucher, et je suis allée essuyer mes larmes à la fenêtre.
 En me tournant deux minutes après je n'ai pas vu Manolo.
 Line. Le procureur Morosini attendri aussi me dit qu'elle
 étoit allée parler à ^{madame} ~~elle~~ Veneranda. Tout le monde
 se montrant triste, et sachant que mon émotion en avoit été
 la cause, j'ai parlé de l'Angleterre, où j'allois avec intention
 de faire fortune, moyennant un projet que j'avois, et qui ne
 dépendoit que du ministre mylord d'Essexton. M. de Morosini me

dit qu'il me donneroit une lettre pour ce ministre, et une autre pour M. Zuccato, qui étoit résident de Venise. M. Querini alors lui demanda si en me recommandant il ne se compromettoit pas avec les inquisiteurs d'état, et le procureur lui répondit froidement que le tribunal des inquisiteurs ne lui avoit pas commandé le crime que j'avois commis. M. Querini, homme très bonné, secoua la tête, et ne lui répondit rien. Manoline vint, et tout le monde s'aperçut qu'elle avoit été pleurer. Elle vint à moi me dire si je voulois la conduire au Parc, parcequ'elle avoit besoin de faire ~~son~~ mâle, et de mettre dans ses boîtes une quantité de Brimborion qu'elle avoit, et qui lui étoient chers. Nous sommes donc partis engagés à y dîner le lendemain aussi. Le départ étoit fixé au lendemain.

Arrivé dans notre chambre inconfortable, je me mis des habits en donnant ordre à Clairmont de faire visiter la voiture, et de la mettre en ordre pour un long voyage. Je me mis sur le lit en robe de chambre n'écoulant pas tout ce que Manoline me disoit de fort raisonnable. Songez, me disoit-elle, que ce n'est pas moi qui le lairre, mais que c'est toi qui me renvoie. ~~C'est lui qui m'a renvoyé, et non pas moi, et je ne saurois pas~~

~~de~~ ~~si~~.



et M. Querini

Sur les dix heures M. de Morosini, et M. Querini, entrèrent dans la cour, et avant que de monter s'arrêtèrent à considérer ma voiture, que le charon examinait. Ils parlèrent à Clairmont puis ils vinrent nous faire une visite. Je leur ai demandé pardon si j'étois ainsi négligé. M. Querini me fit voir par les brimborions qu'il faisoit sur la quantité de boîtes que Manoline devoit penser à placer dans la voiture, et fit les merveilles quand il vit que c'étoit la même qu'il venoit de voir; ~~car elle étoit fort jolie~~. M. de Morosini dit

à Masoline que si elle vouloit la lui vendre d'abord qu'elle
seroit à Venise il lui en donneroit mille ducats, qui étoient pos-
sitivement mille écus de France; ~~elle vouloit le double.~~
~~intelligemment.~~ Ce sera, lui dit M. Querini, une aug-
mentation au capital. Je lui ai dit alors que je lui porterois
le lendemain une lettre de change à vue sur Venise de cinq
mille ducats vénitiens, qui joints à trois mille autres que Mar-
coline pouvoit retirer en vendant des bijoux de prix qu'
elle avoit, et aux mille de la rente lui feroient un capital
de neuf mille écus, avec les quels elle se feroit un revenu
très respectable. Mais Masoline pleuroit en riant, et rioit
en pleurant. Mon unique consolation étoit celle de savoir que
j'avois fait sa fortune, comme ^{à plusieurs} autres qui avoient ve-
cu avec moi. Il me paroissoit de devoir la laisser aller pour
qu'elle laissât la place libre aux futures, ^{que} dont le ciel m'
avoit destinée. Nous soupâmes tristement, et malgré l'a-
mour la nuit que nous passâmes ne fut pas gaye.
Je mis allé le lendemain cher Bono pour me faire don-
ner une lettre à vue sur Venise ~~de mille ducats~~
~~payable à l'ordre de M. Querini.~~
Ce fut Masoline même qui la lui remit à l'heure
du dîner, et M. Querini lui donna quittance dans les
formes. M. de Morouzi me donna les lettres pour
l'Angleterre qu'il m'avoit promises. Le départ fut fixé
au lendemain à onze heures du matin; mais nous
allâmes cher eux à huit pour donner le temps à la ^{signora} ~~seigneur~~
Venezanda de placer dans la voiture ce qui lui étoit né-
cessaire. Mais quelle nuit douloureuse que celle que j'ai passée
avec cette fille! Elle ne pouvoit pas comprendre, et elle

me le regrettoit toujours, comment je pouvois être ainsi le bon-
 veau de moi même; ~~mais~~ et elle avoit raison, car j'en le com-
 prenois pas ^{non plus} ~~non plus~~. Cent choses j'ai fait en ma vie tou-
 tes à regret, et toutes poussées par une occulte force, à laquelle
 je me plaisais à ne pas résister. Je me mis en botte, et
 en eprons disant à Clairmont que je serois de retour le len-
 demain, et lorsque Mandine fut prête je mis monté dans la
 voiture avec elle, et je mis allé chez les ambassadeurs. Après
 l'avoir conduite à la chambre de la signora Veneranda je
 mis allé causer avec M. Memo qui faisoit les plus beaux
 commentaires du monde à tout l'héroïsme de cette histoire.
 Après avoir dîné tous ensemble assez tristement, car Mar-
 celine, respectée de toute la compagnie, avoit toujours les lar-
 mes près de ses paupières nous partîmes, moi et tant sur
 l'estrapontin vis à vis de mon cœur que je m'arrachois, et de
 Madame Veneranda, qui nous divertit long temps en exage-
 rant sur les beautés, et les commodités de cette voiture; et sur
 le bonheur qu'elle avoit d'y être pour faire figure d'ambas-
 sadrice, comme son maître lui disoit, car leurs voitures n'
 étoient rien en comparaison de la nôtre.

Nous prîmes du café à Bourgoïn tandis qu'on nous chan-
 geoit de chevaux, et les ambassadeurs établirent de n'aller
 que jusqu'au pont Beauvoisin, car M. Querini n'aimoit
 pas d'aller la nuit. Nous y arrivâmes à neuf heures, et a-
 près avoir mal soupié, tout le monde se retira pour être
 prêt à partir le lendemain à la pointe du jour. Mandine
 alla se coucher avec la signora Veneranda, qui non seule-
 ment nous tourna le dos, lorsqu'elle me vit au lever, ma tête
 penchée sur celle de Mandine qui me loit les larmes au visage,

mais qui, malgré sa dévotion, i'étoit tellement retirée sur le bord du lit qu'il y auroit eu place pour moi aussi si j'avois osé m'y coucher. La dévotion chez toute femme fait toujours place à la pitié. J'ai passé la nuit dormant fort mal sur le mauvais siege qui étoit près du lit chevet de Mandine. Je leur ai dit à la pointe du jour de s'habiller, et madame Veneranda ~~est~~ qui avoit dormi du plus profond sommeil fut fort étonnée quand elle me vit là, et quand elle vit que je n'avois pas bougé.

Les chevaux étoient attelés, un cheval de selle que j'avois ordonné pour moi pour aller à la Tour du Pin étoit prêt aussi. Après avoir pris à la hâte une tasse de café nous descendîmes, et j'ai pris congé de L. L. L., et de tout le monde. La dernière fut Mandine que j'ai embrassée pour la dernière fois, et que je n'ai revue depuis qu'onze ans après. Après m'être détaché de la portière j'ai monté à cheval, et je me suis tenu là à la contempler jusqu'au moment que le portillon toucha. Je suis parti alors ventre à terre espérant de faire expier le cheval, et de périr avec lui; mais la mort ne vient jamais quand le malheureux la desire. J'ai fait dix huit lieues en six heures, et d'abord que j'ai vu le malheureux lit, que trente heures auparavant m'avoit donné l'asile de l'amour je m'y suis vite couché espérant de trouver en songe ce que je ne pouvois plus posséder en veillant. J'ai cependant profondément dormi jusqu'à huit heures, et après avoir mangé avec un appétit dévorant tout ce que Clairmont m'apporta je me suis redormi encore, et je me suis trouvé le lendemain en état de pouvoir souffrir la vie.

Ayant besoin de me distraire j'ai dit à Clairmont d'avertir l'aubergiste que je mangerais à table d'hôte, et je lui ai dit en même temps de s'informer où il y avait une honnête voiture à vendre, car je voulais partir le plus tôt qu'il me serait possible.

La table d'hôte de l'hôtel du parc était une cocagne. Elle était taxée à trente sous par tête, je ne pouvais pas comprendre comme l'hôte pouvait y trouver son compte. La cuisine était assez bonne, ce qui me plaisait était la variété. Des étrangers qui allaient, et venaient, je ne parlais à personne; et d'abord que quelqu'un m'avait plu, je ne le voyais plus au repas suivant. Le troisième jour après le départ de Marco-line j'étais en état de partir. J'avais acheté une voiture qu'on appelle un ^{à trois glaces} iditair, à deux roues, à bancard, avec des ressorts à l'Amadis, double de velours cramoisi, presque neuve. Je l'ai eue pour quarante louis. J'ai envoyé à Paris deux fortes malles par la diligence, n'ayant gardé dans un petit manteau que mon nécessaire, et j'allais partir le lendemain en robe de chambre, et en bonnet de nuit, décidé à ne sortir de mon ^{le plus beau} solitaire qu'au bout de cinquante huit heures sur son chemin de toute l'Europe ~~en attendant que je devais faire en quarante huit heures~~. Me fiant à ma chère Marcoline, que je ne pouvais pas oublier. Un officier, à table, me dit que j'en avais eu cette voiture qu'à cause ^{lui} de ~~des~~ ^{des affiches} ~~la~~ ^{du} jour qui ~~l'~~ ^{lui} avait fait perdre un quart d'heure. Il avait déjà proposé trente huit louis, et il allait porter les quarante; mais mon domestique les avait déjà payés. M'ayant demandé quand je partais je lui ai dit que je partais le lendemain à six heures du matin comptant d'être à Paris en quarante huit heures.

elle pleure.

Je la regarda avec attention, et je la trouve telle qu'il eût
 soit impossible que ^{voyageant} ~~voyageant~~ seul avec elle je me tinsse dans des
 certaines bornes. ~~l'état de~~ Mon ame outre cela étoit dans
 une état de crainte. Je m'attire que j'avois enduré à la
 separation ^{de} ~~de~~ Mandoline m'avoit dégoûté non pas des
 femmes, mais de l'amour: j'avois formé le projet d'éviter
 toute occasion de m'engager par un attachement ^{fait pour} ~~capable~~
 à avoir ~~d'avoir~~ des suites: mon repos, ma paix exigeoient
 que je prisse enfin ce parti. Cette fille, me disoit-je, peut avoir
 par mon malheur tant de charmes dans l'esprit, ou dans
 son caractère, que je risquerois d'en devenir amoureux, si
 j'avois la complaisance qu'on me demande.

Après un demi quart d'heure que j'ai employé en réflexion,
 je lui repren sans regarder la demoiselle, que la situation
 me feroit la plus grande peine; mais que je ^{ne} ~~ne~~ savois qu'y
 faire, parce que je prevoiois beaucoup d'inconvénients —
 Vous voyez peut être, Monsieur, que je ne pouvois pas res-
 sister à courir tant de portes de suite, et je vous assure que
 vous vous trompez — le cheval peut s'abattre. Vous pour-
 riez vous faire du mal, et pour lors je me connois. Il faudra
 que je m'arrête malgré vous, et je suis prête. Si vous ne
 trouvez pas cette raison forte, tant pis; car elle l'est selon
 ma façon de penser — Hélas, Monsieur, courrons ce risque.
 — Il y en a un autre que je ne veux pas vous dire. Enfin,
 je ne peux pas — Hélas! Monsieur, me dit la demoiselle d'un
 ton fait pour ^{briser} ~~empêcher~~ des pierres, empêcher que je n'aille sur
 l'impériale de la diligence: l'idée seule me fait trembler: quoique liée
 j'aurois peur, peur à mourir, outre un escaud d'opprobre que j'y ai:

tache peut être par bêtise ; mais je ne suis pas la maîtresse de penser autrement. Je vous supplie de m'accorder cette grâce : je me tiendrai assise à vos pieds, et je ne vous incommoderai que comme vous incommoderai un chien — C'est trop. Vous ne me connaissez pas ma chère maîtresse. Je ne suis ni cruel, ni ingrat principalement avec votre sœur, et ma résistance va vous faire croire le contraire ; mais cela ne sera pas. Je m'aime encore assez pour ne pas permettre que vous le voyez. Je l'ayer d'une chaise de poste coûte six louis. Je vous prie, Monsieur, de les accepter. Demain matin je différerai mon départ d'une heure ou deux, s'il le faudra pour répondre de la chaise que vous prendrez, si vous n'êtes pas content, et voilà encore quatre louis pour un cheval de plus, car on vous mettra trois chevaux. Je supplie, vous l'aurez dépensé en prenant deux places dans la diligence. — Monsieur, j'adore votre vertu, et votre générosité met mon âme à vos pieds ; mais je n'accepte pas le don que vous voulez me faire. Je n'en suis pas digne. Adèle, allons nous en. Excusez Monsieur, si nous vous avons fait perdre une demi-heure — Attendez un peu mon cher père.

Adèle le pria d'attendre, car les larmes l'étouffèrent. Ce tableau me mit en fureur, car cette fille pleurante que j'ai alors regardée avec ^{plus d'intérêt} ~~émotion~~ rencontra mes yeux avec les siens, et me causa dans l'âme un tel trouble, que je ne me suis plus trouvé maître de moi-même — Apaisez-vous, mon petit cœur, lui dit-je, je cède, car sans cela je ne pourrais pas dormir ; mais j'exige une chose, dit-je alors à son père. Vous ne trouverez pas mauvais de monter derrière ma voiture. — Très volontiers, Monsieur, j'ai cru que celui qui y monterait serait votre domestique — Non : il court à franc étrier. Ainsi, voilà tout accommodé. Allez vous coucher ; et soyez prêt à dix heures.

res — Monsieur, je payerai un cheval tout de même — Vous
ne payerez rien, ^{puisque} ~~car~~ cela me deshonorerait, et je vous prie de
ne pas insister, car tout comme vous m'avez dit que vous êtes
pauvre, je vous dis que je suis riche, ainsi ne croyez pas de vous
avilir — Monsieur je cède; mais je payerai toujours le cheval
pour ma fille — Encore moins; vous me faites rire. Ne mar-
chons plus je vous prie, et allons tous nous coucher. Je vous
mettrai tous les deux à Paris sans qu'il vous en coûte le sou;
et après je vous ramènerai. Cela ne peut pas se faire autre-
ment. Tenez. Adele vit; et cela me fait plaisir — C'est la
joie que mon ame ressent en la voyant délivrée de la
peur de l'impératrice. J'entends cela parfaitement bien, et
j'espère que vous ne pleurerez pas dans ma chaise, car
~~j'abhorre la tristesse~~ ^{abhorre la tristesse}. Adieu.

Je suis allé me coucher soulevé à la loi de ma destinée. J'ai
vu que je ne pourrais pas échapper aux charmes de cette
nouvelle beauté, et je me suis armé d'avance pour résister
à toute tentation de prolonger le jeu au delà de deux jours.
Cette Adele étoit jolie aux yeux bleus et bruns, au teint
blanc et de Rose, aux confins de l'adolescence, et d'une taille,
qui promettoit augmentation dans l'année suivante; je me
suis couché en remerciant le bon ou mauvais, qui ne
voulait pas que je m'ennuyasse dans ce court voyage.
Le lendemain à cinq heures le père d'Adele vint dans ma
chambre pour me demander, si il m'étoit égal de prendre ma
route par le Bourbonnais ou ^{par} ~~pour~~ la Bourgogne — Par l'
un ou par l'autre cela me sera égal, si vous avez quelque affaire
sur une de ces deux routes — Oui Monsieur. Je pourrai re-
cevoir de l'argent à Nevers — Nous irons donc par le Bourbonnais.

Une demi heure après
~~le lendemain~~ Adele, simplement vêtue, mais proprement,
 vient dans ma chambre ~~à l'instant~~, me souhaite le bonjour
 d'un air de contentement me disant que son père prenait la
 liberté de placer derrière ma chaise une petite table où il y a-
 voit deux nipes; et me voyant affairé à faire des paquets elle
 me demande si elle pouvoit m'être utile. Je lui dis que non;
 je la fais asseoir, je remarque son air trop timide, et trop soumis;
 cela ne me plaît pas; je le lui dis avec douceur, et je l'encon-
 rage à prendre du café.

Lorsque j'étois pour descendre un homme vient me dire,
 que les lanternes ne tenoient pas aux verroirs, et que je per-
 drois certainement l'enchaînement des bougies si je ne lui
 ordonnois ~~pas~~ de les accommoder, ce qu'il feroit en moins d'une
 heure. Je jure, j'appelle Clairmont pour le gronder, mais
 Clairmont dit que le lanternier même en visitant ^{les lanternes} sans qu'
 il le lui ^{eût dit} ~~disse~~, devoit les avoir dérangées exprès pour gagner
 de l'argent. Cela étoit à la lettre, je connoissois cette ruse,
 j'appelle cet homme finon, il me répond trop en français, je
 lui donne des coups ^{de pied} dans le ventre un pistolet à la main.
 Il s'en va en jurant, l'hôte monte au bruit, tout le mon-
 de dit que j'ai raison; mais je ne dois pas moins perdre
 une heure, puisqu'il la fure ne luiroit pas, et les lanternes
 ne m'étoient nécessaires. Vite un autre lanternier. Il
 vient, il voit, il rit sur la finonnerie de l'autre se voyoit
 clairement; et il s'engage de me faire des nouveaux ver-
 roirs, ^{mais} ~~il~~ lui faut deux heures. Allons vite, lui dis-je.
 Je parle à l'hôte pour savoir, si je pouvois faire mettre en
 prison l'autre, quand il m'en coûteroit deux louis — Deux louis?
 Je m'en vais vous faire cela dans l'instant. Je brûlois de colère,
 ne prenant pas garde à Adele, ^à qui je ferois peur. Dix minutes
 après le comissaire arrive, entend le fait, note des témoins, fait
 moi verbal, et me demande combien mon tems vaut pour

heure. Je le taxe à l'anglaise, cinq louis. Je commissaire, me mettant
dans la poche deux louis que je lui ai glissés, écrit l'arrêté du
lanternier à vingt louis, et i en va me disant qu'il alloit le faire
mettre en prison dans l'instant. Je respire, je me promène vingt
fois dans la chambre à grand pas, je me calme, et je m'avis de de-
mander pardon à Adele, qui ne sait pas en quoi je l'ai offensée,
son pere entre pour me dire que le lanternier étoit en prison, que
j'avois raison, et qu'il i étoit signé pour le voir oculaire avec le
plus grand plaisir du monde — Vous avez donc vu lorsqu'il a fait
la friponnerie — Je demande pardon. Je n'y étois pas; mais c'est
égal, car tous ceux qui l'ont vu, l'ont vu. Je me suis alors jeté
sur une chaise me permettant de rire. Moreau, c'étoit le nom du
pere d'Adele, me divertit alors, me racontant son histoire. Il étoit
vent, il n'avoit qu'Adele, et il alloit se placer à une fabrique de
~~l'église~~ c'étoit tout; mais il avoit le talent d'allonger les narra-
tions.

Une heure après, voila le pathétique. Deux femmes en pleurs,
dont une avoit un enfant à la mamelle, suivies de quatre
fous en bas âge, qui se mirent à genoux devant moi firent
un tableau, dont j'ai d'abord connu la source. C'étoit la
mere, et la femme du precheur qui venoient me demander
la grace. La femme parla la premiere, et m'invita parcequ'elle
m'a dit que son mari étoit honnête homme, et que tous les be-
moins étoient des coquins. Mais la mere me calma me disant
qu'il se pouvoit qu'il eut fait la friponnerie; mais que je devois la
pardonner à un homme qui devoit donner à manger à tout ce
que je voyois là, et qui resteroit en prison toute sa vie, car quand
même il vendroit son lit il n'auroit jamais vingt louis — Et bien,
ma bonne, je l'absous pour ce qui me regarde, et voila mon de-
sistement que je vous donne par écrit. Faites le reste avec le comis-
saire, car je ne veux plus voir personne.

En lui donnant le billet, j'ai donné dix francs pour les enfants, et la famille partit contente. Le comis du comissaire vint peu après pour me faire signer mon nom sur le grand livre, et j'ai dû encore donner de l'argent. Lorsque les lasternes furent accomodées, j'ai encore dû donner deux francs, et toute l'histoire fut finie. Je mis entre deux mon iditaire, Adele se mit entre mes cuisses, Moreau se plaça derrière, Clairmont monta à cheval, et nous partîmes. C'était un phénix.

Adele dans le commencement se tenoit mal assise; je l'ai encouragée à s'asseoir plus à son aise, et elle le fit; elle ne me gênoit que parceque je la voyois gênée: elle ne pouvoit appuyer son dos que sur moi, et je trouvois que je ne devois pas l'exciter à user de cette liberté qui auroit pu porter trop à conséquence. Je l'ai faite sauter loin de toute malice jusqu'à la Brette, où pendant qu'on nous cherchoit de chevaux nous descendîmes ^{à cause de} ~~pour~~ nos nécessités naturelles. Voulu remonter dans la voiture, et Adele devant être la seconde, je lui ai alongé ma main pour l'aider à faire le long pas pour y entrer par devant, ces voitures n'ayant point de marche pied. Or Adele étoit obligée à relever ses jupes par devant, et positive-ment devant mes yeux, et à lever beaucoup la jambe, j'ai eu ^{noires} des culottes de ~~drap~~ noir, au lieu de voir ses blanches cuisses. Cette ^{vision} ~~idée~~ m'a déplu ~~et m'a fait~~ ~~dire à son père~~ ~~qui l'aiderait par derrière,~~ j'ai dit à son père qui l'aiderait par derrière, monsieur Moreau, Adele a des culottes noires: elle rougit, et le père dit en riant qu'elle étoit heureuse de n'avoir montré que ses culottes.

Cette réponse m'a plu; mais la chose m'a déplu, car l'idée de mettre des culottes ne peut être que très impertinente en France à moins qu'elle ne doive à une fille ~~qu'elle ne doit pas~~ ^{qu'elle ne doit pas} monter à cheval, et encore; une fille de bourgeois monte à cheval sans culottes, se contentant seulement de bien ranger ses jupes. J'ai eu voir dans les culottes d'Adele une raison offensante, un projet de défense, une supposition raisonnable, mais qu'il me paroissoit qu'elle devoit se garder de faire; cette pensée me donna de l'humeur, je ne lui ai parlé jusqu'à S.^t Simplicien que quelque fois avec douceur pour lui dire de s'asseoir plus à son

201 409

aise, tandis que jusqu'à Bresse je lui ai toujours tenu des propos pour rire. Ce froid de ma part qui dura quatre heures dut avoir été remarqué par la jeune Adèle. A St Symphonien, j'ai dit à Clairmont d'avancer chemin, et de m'ordonner un bon souper pour trois, et d'aller se coucher jusqu'à la pointe du lendemain. Je l'ai vu fatigué; Roanne étoit un endroit où le gîte devoit être bon. Rien d'ailleurs ne me prevoit.

A la moitié de cette poste, qui est double, Adèle me dit que certainement elle m'incommodoit, puis que je n'étois plus si gai comme je l'avois été à la première poste, je l'ai assurée que non, ^{lui disant} en l'assurant que je ne me tenois si tranquille que pour la laisser dans le repos ~~long~~ le plus parfait — Je vous suis reconnoissant; mais en me faisant l'honneur de me parler vous ne troubliez certainement pas mon repos. Vous ne me dites pas la véritable raison de votre silence — Si vous l'avez dite la moi vous même — Vous avez changé de mine d'abord que vous avez vu que j'ai des culottes — C'est vrai; car ce noir m'a offusqué — J'en suis fâché; mais avouez que je ne pouvois pas deviner deux choses, l'une que vous sachiez que j'ai des culottes; l'autre que la couleur noire vous déplaise — Vous avez raison; mais le hasard m'ayant fait découvrir la chose, vous pardonnerai aussi à l'effet qu'elle a fait sur moi. Cette couleur noire m'a donné une idée lugubre tandis que la blanche me l'auroit donnée riante. Portez vous toujours des culottes? — Jamais — Vous voyez donc qu'en ayant mis dans cette occasion vous avez fait une acquisition un peu mal honnête — Malhonnête? — Oui. Qu'auriez vous dit, si ce matin j'avois mis des jupes? J'en aurois agi malhonnêtement. Or c'est la même chose. Vous niez? — Excusez; mais permettre moi de rire, car je n'ai jamais entendu une idée plus plaisante. Mais ce n'est pas la même chose, car tout le monde vous auroit vu en jupes, tandis que personne ne pouvoit deviner que j'ai des culottes.

~~que j'ai dit~~. J'ai cédé à cette analyse d'Adèle, charmée de lui trouver l'esprit nécessaire à deviner le sophisme; mais j'ai pourvu à ne pas lui parler.

Nous avons assez bien soupi à Roanne. Le père d'Adèle voyoit que sans sa fille il n'auroit ni soupi avec moi, ni fait le voyage de Lyon à Paris pour rien; il fut enchanté quand je lui ai dit que bien loin de m'incomoder elle me tenoit bonne compagnie. Je lui ai dit la question que nous avions eue sur les culottes, et sur les jupes, et en riant beaucoup il a dit que sa fille avoit tort, et après souper je l'ai edifié en lui disant que j'allois me coucher dans l'autre chambre qui n'avoit qu'un seul lit en la laissant coucher dans celle où nous avions soupi, où il y en avoit deux.

Le lendemain après avoir pris du café Clairmont me dit qu'il me devanceroit pour s'arrêter où je ^{pourrois} ~~devrois~~ me coucher, car ayant perdu une nuit il valoit autant d'en perdre deux. Cette remontrance me fit voir que Clairmont aimoit à coucher, et sa tante m'étoit chère. Je lui ai dit de s'arrêter à St. Pierre le Montier, et de me faire faire bien à souper. Adèle dans la voiture me remercia — Vous n'aimez donc pas à aller la nuit? — Cela me seroit égal, si je n'avois pas peur de m'endormir, et de tomber sur vous — Vous me porteriez bonheur, ma chère Adèle. Une fille si jolie que vous est un cher fardeau.

Elle ne me répondit rien. Ma déclaration étoit faite. Pour me l'assurer douce comme un mouton, je devois la voir venir. Je ne lui ai plus parlé qu'à midi deux minutes avant que d'arriver à la porte de Varenne — Ma chère Adèle, j'ai faim. Si j'étois sûr que vous mangeriez avec moi un poulet d'un appétit égal au mien, je dirois aisément — Essayez; et je tâcherai de faire mon devoir.

Nous avons donc bien dîné à Varenne, et mieux bu. Nous partîmes gris. Moreau avoua qu'à franc étrier il tomberoit dans un fossé lui, et le cheval. Adèle qui buvoit du vin deux ou trois fois par an rioit de ce qu'elle ne pouvoit pas se tenir de bout. Je l'ai consolée en lui

disant que la fumée du vin de champagne durait peu.

Un quart d'heure après la pauvre Adele après avoir vu tout
qu'elle put au sommeil dut enfin céder, et elle tomba sur un pothème.
Elle dormit deux heures et demie profondément, et je l'ai respectée.
La seule chose que j'ai fait, et qui m'enchantait fut, qu'elle n'avait
plus de culottes ni noires, ni d'aucune autre couleur. Son de sein
me devenait clair; mais je voulais le voir dans tout son jour; il fal-
loit pour cela lui cacher la découverte que j'avais faite, et lui failli-
tant cependant l'exécution de son projet quel qu'il fût. A son réveil
elle crut de venir de l'autre monde; en se voyant non seulement
entre mes bras, mais me trouvant entre les siens, elle ne trouva pas
avec de paroles pour me demander excuse. Je me mis en par-
liment d'humanité obligé à lui donner un tendre baiser pour la
convaincre qu'elle m'avait fait plaisir, et cela la rassura. Mais
voulant se remettre dans une position décente, et ranger ses
jupes elle vint à découvrir ^{le commencement de sa cuisse.} Elle la recouvrit
~~le commencement de sa cuisse.~~ Elle
laissa vite; mais mon état de rire excita le sien, et elle eut
la présence d'esprit de me dire que pour le coup la couleur noire
ne m'aurait pas donné des idées fâcheuses. ^{Certaines nécessités nous} ~~Nous n'avons pas de~~
~~finir de descendre à Moulin, où nous nous trouvâmes accablés par dix-huit à~~
~~vingt personnes qui nous dirent qu'elle était la même femme qui avait été laide~~
~~et de cent autres, babillardes d'acier. J'ai~~
~~et au pare de tout ce qui se trouvaient~~
~~et elle dit qu'elle était la même femme qui avait été laide~~
de vingt femmes petites marchandes, de courtisanes, de coiffeuses,
et de cent autres, babillardes d'acier. J'ai fait cadeau à la fille,
et au pare de tout ce qui se trouvaient ~~et elle dit qu'elle était la même femme qui avait été laide~~
tout ~~et elle dit qu'elle était la même femme qui avait été laide~~ joli; mais nous vîmes beaucoup des mar-
chandises, qui par l'audace de vendre se battaient positivement.
Nous arrivâmes à S. Pierre au commencement de la nuit; mais
dans les quatre heures que nous employâmes à faire ces neuf lieues
Adele devint familière avec moi comme si j'avais été la plus an-
cienne connaissance. De la fenêtrée arrivant tout d'un coup ma cuisse droite, tout
d'un coup ma gauche pour qu'elle put me parler en me regardant; elle
me fit des contes, elle vit de ceux que je lui ai fait, et si je ne lui ai
jamais donné quelques baisers elle eut que ce n'était que par la
crainte que je pourrais avoir de lui déplaire.

M. Pierre nous trouva un excellent souper grâces à la diligence de Clairmont qui y étoit arrivé deux heures avant nous, et qui étoit déjà allé se coucher. On avoit mis des draps dans deux grands lits qui étoient dans la chambre où nous couchions; j'ai d'abord dit à Moreau qu'il pouvoit se coucher avec Adele sans aucun scrupule. Il me répondit que depuis cinq ans qu'il étoit veuf il avoit toujours couché avec elle sans jamais oublier d'être son père; mais que pour cette nuit elle coucheroit toute seule, car s'il vouloit avoir son argent il devoit être à Nevers à la pointe du jour, et que par cette raison il devoit partir d'abord, et nous attendre là — Si vous me l'aviez averti, nous serions allés tous coucher à Nevers — C'est égal. Je m'en vais faire ces trois portes et demie à franc étrier. Je vous consigne ma fille. Vous l'aurez moins près de vous que dans la chaise de poste — N'en doutez pas M. Moreau. Nous sommes tous les deux assez sages — Ne buvez pas d'au-
— vantage, mon cher père, car vous devez monter à cheval.

Après son départ, j'ai dit à Adele d'aller se mettre au lit, et si vous ne me croyez pas votre bon ami, couchez vous toute habillée. Je ne m'en offenserai pas, ma belle petite — J'aurais grand tort de vous donner cette marque de méfiance. Elle est allée quelque part, puis elle rentre, ferme la porte, et lorsqu'elle fut à sa dernière jupe, elle vint m'embrasser. J'écrivais. Ma belle Adele, ma charmante dormeuse, je meurs d'enfer de vous voir une autre fois endormie entre mes bras — Oh bien. Vener. Je dormirai — Toujours? — Toujours — Nous verrons cela. Aller

Je jette alors la plume, et dans une minute ^{je me déshabille de} ~~mon~~ ^{et} robe de chambre, je tiens Adele riante entre mes bras pleine de feu, livrée à moi, me montrant seulement quelques moments après de l'épargner. Je fais tout ce qu'elle

203 383 413

vent; mais une demi heure après Venus l'empara d'elle si
vivement qu'elle m'accorda tout me priant seulement de m'en-
gager son honneur, et après ~~le sanglant sacrifice~~ je lui tiens par
role; puis nous dormons. On frappe: c'est Clairmont qui me
dit que cinq heures sont sonnées. D'ordonne du café. Je n'ai
pas le temps de donner le bon jour à Adèle; mais je la lui pro-
mets demain faisant.

Elle se lève vite; elle voit les draps, elle respire, mais elle
vit, elle dérange cependant mon lit, puis un peu pensive
elle prend son café, et nous voilà dans le colitain tous les
deux amoureux, et contents, renouvelant nos transports,
et désespérés que notre voyage ne soit pas plus long. Nous
trouvons à Nevers le bon Moreau desolé que son débiteur
ne peut lui donner les deux cent francs qu'à midi: il n'a
pas même prier d'attendre; mais je l'encourage en lui disant
que nous dînerons là s'il peut nous faire apprêter un bon
dîner. Il me le promet, et nous allons nous enfoncer dans
une chambre pour nous garantir d'un tas de ~~mauvaises~~
~~hommes~~ ^{hommes} qui voulaient nous vendre par force leurs marchandises.

Il eut son argent, nous dînâmes très bien, nous partîmes,
^{au commencement} et ~~nous~~ nous de la nuit nous trouvâmes à Combe je dis que nous
dormirons là. Clairmont nous attendoient à Briare; mais je
m'en moque. Après un mauvais souper, Moreau qui n'avait
pas dormi la nuit précédente rend Adèle sûre de pouvoir venir
se coucher avec moi. Seconde nuit plus délicieuse que la pre-
mière: le lendemain nous mangeons à Briare le souper que
Clairmont nous avait fait faire, et nous allons nous coucher à
Fontainebleau, où Moreau va se mettre au lit dans la petite
chambre près de celle où nous couchions, et où il y en avait deux.
Il nous suffisoit d'un seul. Ce fut là que j'ai eu la belle Adèle en-
tre mes bras pour la dernière fois. Je lui ai promis le matin d'

1763

204

Bv IX

Chap. VI

(orig. chap. XIV dernier

Fin du tome septième)

pages 415 à 438



1747

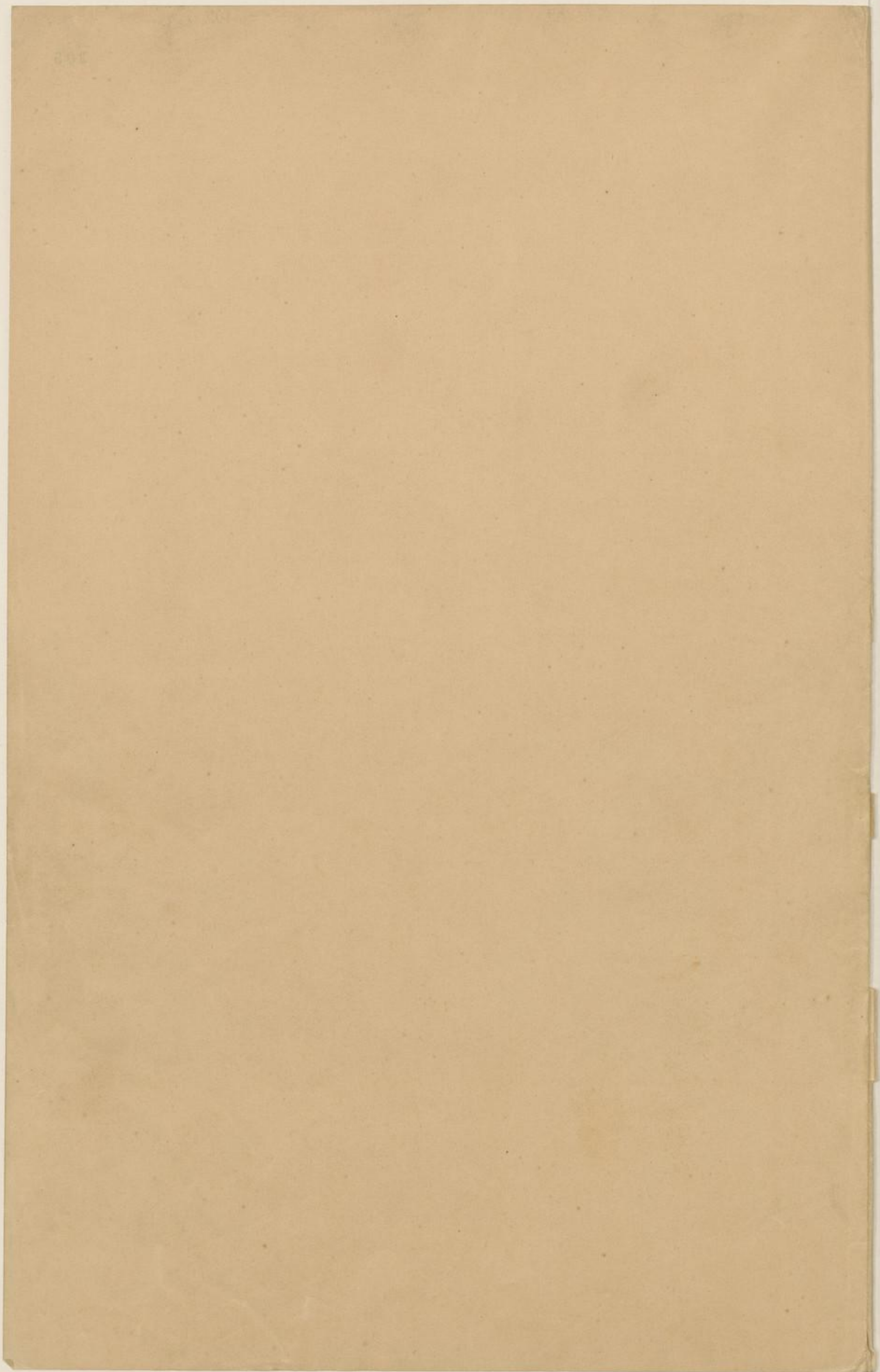
1747

Chap. VI

(Comp. Chap. XIV de la

de la forme d'écriture)

Page 412 à 438



Le charre de Paris mon frere l'abbé. la voix rendue à Madame du
Rumain. Je conduis à Londres par force le petit d'Aranda. Mon arrivée à Calais

Madame d'Urfé me reçut avec un cri de joye disant d'
abord au petit d'Aranda de me donner le billet cacheté qu'
elle lui avoit remis le matin. Je le decachete, et je lus après
la date du même jour Mon frere m'a dit ce matin à la
pointe du jour que Salinarde part de Fontainebleau,
et qu'il viendra aujourd'hui dîner avec moi.

C'est un fait. Cent choses dans ce gout me sont arrivées
vées dans ma vie bonnes pour ~~me~~ faire tourner la cervelle
^{à d'autres.} Elles m'ont étonnée; mais, Dieu soit loué, elle ne
m'ont pas forcé à déraisonner. On allégué un fait qu'on
a deviné; mais on ne parle pas de cent autres qu'on a
prédit, et qui ne parurent pas. J'ai eu la folie de parier
il n'y a pas six mois, qu'une chienne accouchera le len-
demain de cinq chiens tous femelles, et j'ai gagné. Tout
le monde fut étonné, moi excepté.

J'ai admiré, comme de raison, la science du fente de
Madame d'Urfé, et je me mis rejoui de la bonne santé,
dont elle jouissoit dans sa grosvette. Sûre que je devois
arriver elle avoit envoyé avertir tous ceux qui devroient
dîner avec elle qu'elle étoit malade. Nous dinames a-
vec le petit d'Aranda, et nous passames tête à tête le
reste de la journée à décider comment nous devions
faire pour reduire le petit bon homme à passer à
Londres de bon gré. Ses réponses de l'oracle furent
toutes obscures, puisque je ne avois pas moi même co-
mment m'y prendre. La répugnance que Madame

D'Uffé avoit à le lui dire étoit si forte que je ne pouvois pas
abuser à ce point là de son obéissance. J'ai remis cette décision
à un autre jour, et je l'ai quitte en l'assurant que jusqu'
à mon départ pour Londres j'irais dîner tous les jours chez
elle. Je m'is allé à la comédie italienne, où j'ai vu Ma:
Jame du Romain, qui fut enchantée de me voir de re:
tour à Paris, et qui me conjura d'aller le lendemain chez
elle, car elle avoit grand besoin de l'oracle. Mais ma curi:
osité fut grande quand j'ai vu le ballet, et la Corticelli en:
tre les figurantes. Elle me prit envie de lui parler non pas
par sentiment d'amour, mais par curiosité de savoir ses
aventures. En sortant de la comédie, j'ai vu Balletti,
qui avoit quitte le théâtre, et vivoit de sa pension: ^{il me} ~~il me~~
dit qu'elle demouroit, la vie qu'elle menoit, et l'état
de ses affaires. Elle étoit endettée, et dans l'impossibi:
lité de payer ses dettes — Elle n'a pas fait un acent?
— Elle en est plusieurs; mais elle les a tous rompus,
et elle est misérable.

Je vais souper chez mon frere, qui demouroit à la porte
J'étais curieux de savoir comment il avoit reçu l'abbé.
Il est charmé de me revoir autant que la femme, et il
me dit que j'étois arrivé à temps pour persuader l'abbé no:
tre frere à sortir de sa maison de bon gré, car sans cela
il étoit déterminé à le mettre à la porte — Où est-il?
Tu le verras dans un moment, car nous allons sou:
per, et celle de manger est la principale affaire. —
Que t'a-t-il fait? — Je cotterai: il descend. Je m'en vais
le dire tout à l'apparence.

Étonné de me voir, et de voir que je ne le regardais pas,
il me fait compliment, et il me demande ce que j'ai

207 309 417

contre lui — Je le regarde comme un monstre. J'ai la lettre
que tu as écrit à Pissano. Je suis selon ton témoignage un
trompeur, un espion, un rogneur des monnoyes, un enpoi-
sonneur. Il ne répond rien, et il se met à table.

Mon pere me parle à sa presence ainsi. Quand ce
Monsieur i est presenté à moi, je l'ai reçu avec plai-
sir; ma femme fut enchantée de le connoître; je lui
ai donné la chambre ici en haut, et je lui ai dit que
ma maison sera la sienne. Après cela pour nous interveir
à sa faveur, il nous a dit que tu es le plus grand coquin qui
existe sur la surface de notre globe, et pour nous le prouver
il nous a ~~conté~~ ^{conté} qu'ayant enlevé une fille à Venise pour
aller l'épouser à Geneve il est allé se trouver à Geneve,
le voyant réduit lui avec sa belle sans chemise, et à la
mendicite. N'est vrai, nous a-t-il dit, que tu l'as d'a-
bord tiré de la misere en l'habillant, et en ne ^{le} faisant
plus manquer de rien; mais tu l'as traité avec
empare ^{d'elle} ~~de sa maîtresse~~, l'associant à deux autres
que tu avois, tu l'as conduite avec toi à Marseille
couchant avec elle, et avec l'autre à sa presence,
et tu l'as enfin chargée de Marseille ~~lui~~ lui donnant
il est vrai ~~quelques~~ ^{quelques} Louis, mais vilainement et
à guise d'aumone. Il termine son histoire par nous
dire que le crime qu'il a comit à Venise lui empêchant
d'y retourner il avoit besoin de nous ^{irqu'a ce qu'il trouva} ~~pour passer le~~
le moyen de se soutenir moyennant son talent, et a qua-
lité de pretre. Pour ce qui regarde son talent il nous dit
qu'il pouvoit enseigner la langue italienne; mais nous avons

ri parcequ'il ne parle pas françois, et parceque j'étois sûr
 qu'il ne savoit que fort mal l'italien. Nous nous arrêta-
 mes plus tôt à la qualité de prestre, et ma femme parla
 le lendemain à M. de Sanci trésorier des economats du clergé
 pour l'introduire chez l'archevêque de Paris, qui pouvoit ai-
 mer avoir eu des bonnes informations sur ces moeurs lui
 donner un emploi à son service, et esperer dans la suite
 quelque bon bénéfice. Il falloit pour cela frequenter l'é-
 glise de notre paroisse, et j'ai parlé au curé de saint
 Sauveur, qui me promit d'avoir pour lui toute la de-
 ference, et de lui assigner d'abord l'heure à laquelle il
 iroit dire la messe, pour laquelle il lui passeroit l'anno-
 ne ordinaire de douze sous. Lorsque nous informâmes
 Monsieur l'abbé que voila de ce que nous avions fait pour
 lui en quatre jours, il se mit en colère. Il nous dit qu'il n'
 étoit pas fait pour s'incomoder à aller dire la messe pour
 douze sous, et qu'il ne vouloit absolument pas faire la
 cour à l'archevêque avec l'espoir d'entrer à son service,
 puisqu'il ne vouloit pas venir. Nous dissimulâmes.
 Le fait est que depuis ^{trois ou quatre} ~~cinq~~ semaines qu'il est
 ici il a mis en confusion toute la maison. Un domes-
 tique que j'aimois s'en est allé à cause de lui, la femme
 de chambre de ma femme qui avoit soin de son linge, et
 à laquelle il a cherché querelle est partie hyer, et notre
 cuisiniere qui ne veut pas le voir dans la cuisine deman-
 de son congé; nous n'avons pas l'autorité de lui défendre
 d'y aller — Qu'a-t-il à faire dans la cuisine? — Savoir
 ce qu'on mangera ce jour là. Passer des casseroles. Baragui-
 ner à cette bonne femme pour lui dire ce qu'il n'a pas

trouvé bon la journée précédente. Enfin notre frère est un individu insupportable. Je suis charmé que tu sois arrivé, car j'espère qu'ensemble nous trouverons le moyen de l'envoyer demain, pas plus tard, honoralement se faire f.....

Rien, lui répondis-je, n'est plus facile. S'il veut rester à Paris il est le maître; mais tu dois envoyer demain ses guenilles dans une chambre garnie, et en même temps lui faire tenir un ordre de la police de ne jamais mettre les pieds chez toi, comme perturbateur de ton repos. S'il veut s'en aller, qu'il dise où, et je m'engage de lui payer le voyage ce soir avant de sortir d'ici — On ne peut pas en agir plus humainement. Eh bien que dis-tu?

Voilà, répond l'abbé, comment Monsieur Giacomo m'a chassé de Marseille. C'est son style. Violence. Despotisme — Remercie Dieu, monstre, qu'au lieu de te rouer de coups, je te donne de l'argent. Tu as tenté de me faire pendre à Lyon — Où est Manoline? — Tu me fais rire. Je n'ai point des comptes à te rendre. Dépêche-toi. Choisis. ~~Je~~ J'irai à Rome — Très bien. Ce voyage ne coûte à un homme rien que vingt louis; mais je t'en donnerai vingt cinq — Où sont-ils? — Dans l'instant. Papier, plume, et encre — Qu'aller vous écrire? — Des lettres de change pour Lyon, pour Turin, pour Gênes, pour Florence, et pour Rome, et pour aller à Lyon demain tu auras une place payée à la diligence. Tu auras cinq louis à Lyon, autre cinq à Turin, cinq à Florence, et cinq à Rome, et ici à Paris pas un sou de moi. Adieu ma veuve. Je demeure à l'hôtel de Montmorency. Adieu Checco — J'envoierai demain matin

cher toi la môle de ce bon frere — Tu feras fort bien. Si
je n'y mis pas, ^{fais} ~~sois~~ la confier à mon domestique. Laisse
moi faire le reste — Je l'enverrai à huit heures.

Le lendemain la môle est venue, et l'abbé aussi. Je lui
ai fait donner une chambre, et j'ai dit au maître de l'ho:
tel que je répondais pour le loyer, et pour la nourriture
de l'abbé pour trois jours, et pas d'avantage. Il vouloit
me parler, et je l'ai remis au lendemain. J'ai averti mon
domestique de ne le laisser pas entrer dans ma chambre,
et je suis allé chez Madame du Romain.

Mout d'ort, me dit le Suisse; mais qui êtes vous, car j'ai
un ordre — Je mis un tel — Entrez dans ma loge, et amu:
sez vous avec ma niece. Je m'en vais venir.

Il venoit, et il me conduisit chez la femme de chambre,
qui se leve en maudissant le jour — Qu'avez vous? — Vous
aviez pu venir à midi. Madame est entrée à trois heu:
res du matin. Il n'est pas encore neuf heures; mais elle
s'en va punir. Je m'en vais laveiller. L'entre, et elle me
remet de l'avoir faitveiller dans le moment même
que je lui en demande excuse. — Raison; donnez nous tout
ce qu'il faut pour vivre; et allez vous en. Bonne vien:
der que quand j'appellerai. Je dors pour l'univers tout en:
tier — Je m'en vais dormir aussi.

Monsieur d'où vient que l'oracle nous a trompé! Mon:
sieur du Romain vit encore, il devoit mourir il y a six mois;
il est vrai qu'il ne se porte pas bien; mais nous demanderons
cela après. La chose pressante actuellement est une autre.
Vous savez que la musique fait ma principale passion; et
que ma voix étoit célèbre, et pour la force, et pour l'exten:
due. Je l'ai perdue, mon cher ami, il y a trois mois que je ne
peux plus chanter, M. Herichonand m'a donné tous les re:

medes de la pharmacie, et rien ne peut me la faire recouvrer.
 j'en suis désestée, je n'ai que vingt neuf ans, je suis malheureuse,
 c'étoit la seule plainte que me feroit choir la vie. Demander
 je vous prie à l'oracle un remède pour me faire regagner
 ma voix le plus tôt possible. Que je serois heureuse si je pou-
 vois chanter demain par exemple: j'aurois ici grande com-
 pagnie, et tout le monde seroit étonné. Si l'oracle veut,
 je suis sûre que cela peut se faire, car ma poitrine est saine.
 Tenes, ~~j'ai fait~~ la demande ~~mais l'âme me semble~~
~~demander~~. Elle est longue; mais tant mieux. La re-
 ponde sera longue aussi, et j'aime les longues réponses. ~~à~~
~~l'oracle~~.

J'aimois aussi quelques fois les longues demandes, car en
 faisant la pyramide elles me donnoient le temps de pen-
 ser à ce que je pouvois répondre. Il n'ajuroit à présent d'
 un remède à un petit mal; mais je n'en connoisrai au-
 cun, et l'honneur de l'oracle vouloit que je le donnasse.
 J'étois sûr qu'un bon régime de vie lui remettroit les gloses
 dans leur état primitif; mais un oracle n'est pas fait pour
 répéter ce que tout mauvais medecin sait dire. Dans ces
 reflexions, j'ai pris le parti de lui ordonner un culte au
 Soleil fait à une heure qui l'obligeoit à observer un
 régime fait pour la guérir sans que j'eusse besoin de le lui
 ordonner.

L'oracle donc lui dit qu'elle recouvreroit sa voix en
 vingt un jours en commençant par celui de la nouvelle
 lune, et en faisant chaque jour un culte au Soleil naissant
 dans une chambre qui eût au moins une fenêtre vis à
 vis de l'Orient. Pour faire ce culte un second oracle l'a-
 visait qu'elle devoit venir de dormir sept heures, et qu'
 avant de se mettre au lit elle devoit faire un bain à la lune

tenant ses pieds dans l'eau tiède jusqu'aux genoux. Pour la
libération de ces cultes je lui ai dit quels étoient les peuples
qu'elle devoit lire lorsqu'elle se baignoit pour se rendre fa-
vorables les influences de la lune, et quels étoient ceux
qu'elle devoit lire devant la fenêtre fermée dans la
minute même de la naissance du soleil. L'attention de l'
oracle à lui ordonner que la fenêtre fût fermée plus beau-
coup à Madame, car il pouvoit faire du vent qui l'auroit
ennuiee. La divinité de ce remède magique fit son
admiration, et elle me promit d'exécuter exactement tou-
te la pratique que l'oracle lui ordonnoit si je voulois me don-
ner la peine de lui porter toutes les drogues nécessaires aux
fumigations.

Je lui ai tout promis, et pour lui donner une marque de
mon zèle je lui ai dit que le premier jour je lui ferois les fumi-
gations en personne pour qu'elle en apprenne la pratique, car
la nature de ces deux cultes exigeoit qu'aucune femme
ne s'y trouvat présente. La sensibilité avec laquelle elle reçut
mes offres fut très marquée. Il falloit commencer le lendemain
jour de la nouvelle lune, et je fus chez elle à neuf heures car pour
dormir sept heures avant de faire le culte au soleil naissant elle
devoit se mettre au lit avant dix. J'étois sûr que ce qui devoit
lui faire recouvrer sa voix seroit le nouveau régime; et j'ai de-
viné. Ce fut à Londres qu'elle m'en a donné la nouvelle par
une lettre partante de son cœur. Cette dame, dont la fille épou-
sa Monsieur de Polignac aimoit le plaisir, et courant les grands
sujets elle ne pouvoit pas toujours jouir de la santé la plus
parfaite. Elle avoit perdu la beauté de sa voix. L'ayant re-
couverte par une opération magique elle vint lorsqu'elle trou-
va des gens qui lui disoient que la magie étoit une science chi-
mérique.

Chez Madame d'Urfé, j'ai trouvé une lettre ^{de} que m'écrivoit

210 423

Therese mere du petit d'Aranda. ^{Elle} m'écrivait qu'elle devoit se
determiner à venir prendre son fils en personne, si je ne le lui con-
sultois pas, et qu'elle attendoit d'abord une réponse definitive. J'ai
fit au petit que sa mere seroit à Abbeville en huit jours, et qu'elle
desiroit de le voir. Il faut, lui dis-je, lui donner cette satisfaction;
vous viendrez avec moi — Avec plaisir, mais si vous allez à Lon-
dres avec elle, avec qui viendrais-je à Paris? — Tout seul, ajou-
ta Madame d'Urfe prece de d'un postillon — A franc étrier.
Ah que cela me fera plaisir — Mais vous ne courrez qu'à huit
à dix postes par jour, car vous n'avez pas besoin de risquer
la vie en courant la nuit — Je m'habillerai en courrier —
Oui je vous ferai faire une belle veste, des culottes de chamois,
et je vous donnerai un placard superbe avec les armes de
France — On me prendra pour un courrier du cabinet, et je
dirai que je viens de Londres.

J'ai alors fait semblant de n'y pas consentir disant ^{qu'un} ~~que le~~
cheval pourroit s'abattre, et lui casser le cou. Permittant dans
mon opposition je me mis assuré qu'il viendrait, car Madame
d'Urfe ayant proposé la chose devenoit naturellement celle
à laquelle il devoit se recommander pour obtenir la grace.
Je me mis fait prier trois jours avant que de lui accor-
der sous la condition qu'il ne courroit pas la poste à
cheval en y allant avec moi. Sûr de retourner à Paris,
il établit de ne porter avec lui que deux ou trois chemises;
mais sûr moi aussi qu'une fois que je l'aurai jusqu'à Abbe-
ville il ne m'échapperait plus, j'ai fait aller sa malle avec
tous ses habits à Calais, où nous la trouvâmes à notre
arrivée. En attendant Madame d'Urfe lui fit faire tout l'é-
quipement de courrier, et des botes fortes qui lui étoient
nécessaires pour se garantir les jambes en cas de chute.
Ainsi cette affaire, qui étoit difficile, fut rendue facile par le hasard.

J'ai passé l'après dîner chez le Banquier Tourne et Baur pour avoir mon argent à Londres distribué entre plusieurs banquiers, aux quels il m'adressa, conformément à mon désir, avec ^{des} ~~une~~ recommandations particulières. Je vouloit faire plusieurs connaissances.

En sortant de la place des Victoires j'ai pensé à la Corti: celli, et conduit par la curiosité j'y fus. Elle logeoit dans ses meubles à la rue de Evreille S. Honoré. Elle fut fort étonnée de me voir. Après un long silence, voyant que je ne lui disois rien, elle pensa, puis elle me dit: je ne serois pas malheureuse si je ne t'avois jamais connu — Tu le serois de même; mais d'une façon différente, car tes malheurs sont dérivés de ta mauvaise conduite. Mais quels sont donc tes malheurs? — Ne pouvant plus me suffire à l'union avec que tu m'as déshonoré..... — Si tu pouvais dans ce style, je m'en vais; car je ne suis pas venu ici pour plaider ma cause; mais plus tôt pour écouter la voix de ton repentir — Ah! je me repens; mais il n'est pas moins vrai..... — Adieu — Eh bien; je narrerai, et je ne dirai pas ce que je pense. Ah! toi. Je me mis sauté de l'union avec Droghi: c'est toi un figurant, que je ne sais pas si tu as connu il venoit chez la Patience; il m'aimoit; j'ai laissé qu'il me fasse un enfant. ^{A ton arrivée à l'union j'étois grosse.} ~~J'étois grosse~~ ^{étant} ~~et j'étais embarrassée~~ ^{et ne} ~~à prendre un parti, Droghi n'avait pas d'argent, je ne~~ ^{ayant} ~~voulant faire savoir la chose à personne j'ai donné à vendre~~ ~~ce qui m'a fait savoir la chose à tout le monde~~ ^{à mon amant} ~~Bien que je lui ai dit de vendre une de mes montres, et une bague, et de se retirer de l'union~~ ^{non partimes.} ~~et de se retirer de l'union~~ ^{Nous vivions ici, mais nous n'y restâmes} ~~rien apparemment mes dévotions, et de se retirer de l'union~~ ^{une malle et je ne suis pas} ~~et je ne suis pas~~ ^{payée.} ~~et je ne suis pas~~

que huit jours.

211. 317. 31. 425
~~Je n'ai pas fini~~, Nous sommes à la promenade du
palais royal Santini qui alloit à Londres avec d'Oberval pour
danser à l'opéra d'^{Hai} ~~Siman~~ et; il avoit besoin d'un couple; il
nous fit un accord avantageux sans savoir ce que nous va-
lions, et nous partîmes. A Londres on ne voulut pas
de nous, et si nous avions plaide nous aurions eu tort, car
on me voyoit grosse, et pour Santini on savoit que c'étoit
un tailleur qui ne savoit pas faire un pas. Je lui ai don-
né à vendre tous les bijoux que j'avois, et nous sommes
retournés ainsi. En deux mois que nous fûmes à Londres,
nous nous endettâmes de vingt guinée vivant comme des
gueux, et ces barbares ne se contentèrent pas seulement à
me faire une quete. (Bnf MSS)

Santini avoit à Versailles un parent valet à la cour,
et lui ayant dit l'embaras dans le quel il étoit pour me
faire faire mes couches avec quelque commodité, il lui offrit
un logement, il l'accepta, et je m'y allai accoucher à Ver-
sailles, ^{avant terme} d'un enfant mort in'étant touchée moi-même
au bord du tombeau. Je m'y retournai ici réduite à
n'avoir plus qu'une seule robe. Collalto pantalon me vit,
devint mon amoureux, prit soin de moi, et un jour fâché
contre Santini, qui vouloit faire le maître, il lui donna
des soufflets, et il le chassa. Il avoit raison, car l'autre
devoit le respecter. Santini s'en est allé je ne sais pas où,
et Collalto me fit prendre à la comédie italienne, et
me laissa en liberté. J'ai eu en peu de temps cinq ou six
entrepreneurs l'un après l'autre qui tous me quiterent par
des raisons ridicules, car à la fin j'en étois pas leur femme.

Collalto même me quitta fâché de se trouver malade de la même maladie que j'avois. Il devoit me pardonner, et me faire passer les remèdes; mais les hommes sont tous comme toi, impitoyables. J'ai de nouveau vendu tout ce que j'avois, et j'ai signé une lettre de change de quatre cent francs qui étant échue, et n'ayant pas pu la payer, on l'a protestée, et on est venu saisir mes meubles, parce qu'on a cru qu'ils m'appartenaient. La saisie n'a duré que vingt quatre heures, parce que le propriétaire averti filait les droits; mais il les fera enlever dans deux ou trois jours si je ne lui paie pas son moi d'avance, comme j'ai toujours fait. Je n'ai pas le sou, et par surcroît de malheur je suis congédiée de la comédie italienne. Dans huit jours on ne m'y verra plus. Je ne puis pas compter sur un nouvel amant, car tout le monde sait que je suis malade: je suis entre les mains des sacrocheuses qui rodent la nuit par la rue S.^t Honoré. Voilà la peinture fidèle de l'état dans le quel tu me trouves.

Après cette horrible histoire elle mit la tête dans un mouchoir sale pour ramasser un torrent de larmes. J'étois là comme pétrifié, hors de moi même, et dans la mortifiante nécessité de me reconnoître pour une des causes du précipice affreux dans le quel je voyois cette malheureuse abîmée. ^{La pitié} ~~Quel est le parti que tu as pensé de prendre? — Tu te moques de moi. Je ne sais pas ce que c'est que prendre un parti. Pour en prendre un il faudroit avoir au moins de l'argent. On me décrètera demain de prise de corps. J'ai envie de mourir en prison. La volonté de Dieu soit faite. Tiens: quel qu'un vient chez moi. Adieu.~~

Quel est le parti que tu as pensé de prendre? — Tu te moques de moi. Je ne sais pas ce que c'est que prendre un parti. Pour en prendre un il faudroit avoir au moins de l'argent. On me décrètera demain de prise de corps. J'ai envie de mourir en prison. La volonté de Dieu soit faite. Tiens: quel qu'un vient chez moi. Adieu.

Elle se leve alors, elle sort; j'entens qu'elle parte; on s'en va, elle rentre, et elle me dit qu'elle avoit donné vingt quatre louis à une ractacheuse qui lui avoit amené un homme. Je lui ai dit, me dit elle, que j'ai du monde, et que je m'is mis le pour toute la nuit.

Mon honneur augmente: je lui dis que je ne me connoissois pas suffisant à remédier à ses maux ni avec ma bourse, ni avec mon conseil. Que ferois tu si tu avois de l'argent — Si c'étoit aller, j'irois guerir — Et après? — S'il m'en restoit, j'irois à Bologne, où je vissois en faisant mon métier, devenue peut être plus sage — Mais où irois tu guerir, tandis que des espions te feroient arreter? — Je n'en ferois rien. Si Colalto ne m'avoit pas abandonnée! — Ah pauvre Corticelli! Tu es perdue, et laisse que je te dise que tu as tort de te consoler en attribuant la cause de tes malheurs à d'autres qu'à toi même. Je ne t'aurais jamais abandonnée, si tu n'en avois pas agi avec moi en véritable ennemie. Seche tes larmes. Je ne te dirai pas d'avantage. Je parts, et je te promets de revenir demain ou après, et de te dire où tu dois aller pour te faire guerir sans que personne puisse te decouvrir; je payerai tout ce qu'il faudra pour cela. Après être guerie, tu auras l'argent necessaire pour aller à Bologne; et après Dieu te benisse. Tu ne me verras plus.

Cette pauvre fille alors ne put me remercier qu'en sanglotant, et me tenant les mains serrées entre les siennes tremblantes par l'excès du sentiment que ce que je lui avois dit excitait dans son ame. Je m'is resté là jusqu'à la fin de l'explosion. A la fin de la scene je lui ai donné quatre louis, et je

suis parti avec le cœur navré.

Engagé à tirer cette malheureuse de l'abîme où elle étoit, j'ai
pensé d'aller cher un chirurgien honnête que je connoissois, et
qui seul pouvoit me dire comment je pouvois m'y prendre
pour mettre la Corticelli dans un endroit impénétrable, jusqu'
à la guérison. C'étoit ^{mon ancien} le chirurgien Fayet qui demouroit dans
la rue de Seine. Je prends un fiacre, j'y vais, je le trouve à tra-
vailler avec sa famille; je le prie de finir de couper pour venir à
moi dans son cabinet avec moi pour m'écouter. Je lui dis tout
le fait. La cure est de six semaines. Personne ne doit la con-
noître; elle payera d'avance. Combien doit elle payer? Elle
est pauvre. C'est une amorce que je fais.

Fayet pour toute réponse écrit un billet, y fait l'adresse,
et me le donne decacheté en me disant votre affaire est
faite. Le billet ordonnoit à l'homme au quel il étoit
adressé au bout du fauxbourg S.^t-Antoine de prendre en
pension la personne qui le lui consereroit, et qui lui com-
pteroit cent ecus, et de la renvoyer six semaines après
saine, et sauve. Il lui ajoutoit que ~~celle personne~~ ^{la malade} avoit
des raisons pour n'être une de personne. Chariné d'a-
voir fini cette affaire si vite, et si heureusement je
retourne chez moi, je soupe, et j'étais au lit sans

vouloir écouter mon frère. Je lui fais dire qu'il pour-
ra me parler à huit heures. J'ai besoin de repos.
Il vient dans ma chambre à huit heures, et toujours
est il me dit qu'il vouloit me communiquer son projet avant que j'al-
lasse me coucher pour me laisser le temps d'y penser toute la nuit.
Cen'estoit pas nécessaire. Veux tu rester à Paris, ou aller à Rome?
— Donner moi l'argent du voyage, et je resterai à Paris en m'
engageant par écrit de ne plus me présenter à mon frère, ni à vous,

si vous y êtes. Cela doit vous être égal. ²¹³ Mais un sot,
n'y a que moi qui puisse juger de ce qui m'est égal, ou in-
sult d'abord de ma présence. J'en ai pas le temps de l'écouter.
On à Paris sans le sou, on vingt cinq louis pour aller à Rome
distribués comme je veux.

J'appelle Clairmont, et je le fais chasser de la chambre. En
sortant je regrette mon ~~ordre~~ ^{avis} au maître que le lendemain
est le dernier jour que je payerai pour cet abbé. J'étois
pressé de finir l'affaire de la Corticelli. Je suis allé en
fiacre à la maison au fauxbourg S. Antoine que l'a-
dresse de Fayet m'indiquoit pour voir le local où la mal-
heureuse devoit faire une pénitence de dix semaines. Je trou-
ve un homme d'un certain âge avec la femme qui me
semblent honnêtes gens, et après lui avoir fait lire le bil-
let de Fayet je lui dis que la fille viendra sans perdre le
moindre temps, et que j'étois venu pour voir tout. Il me fait
voir alors une petite chambre avec un lit, un baignoir, trois
ou quatre chaises, une table, une commode, et tout très
propre. Il me dit qu'elle mangera toute seule, et qu'à
moins que la maladie ne soit très compliquée il la rendra
saine au bout de dix semaines. Il me montre la porte
de sept ou huit chambres pareilles à celle où nous étions,
dont quatre, me dit-il, étoient occupées par des filles ma-
lades toutes à peu près sous la même réserve, et dont il s'i-
gnoroit le nom. Je lui compte cent ecus, il fait la quittance
au nom de Fayet, et je lui dis qu'il placera la même la per-
sonne qui se présentera avec la quittance, et avec la même lettre
de Fayet. Après cela, je vais au palais royal où je rencontre
un venitien nommé Boncourin, qui me dit qu'il étoit venu

227.
430
mettre un hôtel garni à Paris, où il espéroit de faire fortune.
— Avec quel fondement? — Avec celui de deux filles que vous
connoissez — Qui sont-elles? — Je ne vous dirai rien. Venez souper
chez moi, et vous les verrez. Voici mon adresse. Mais vous
payerez le souper, car je ne suis pas riche. — Fort bien. Je vien-
drai après demain, car aujourd'hui, et demain je suis en-
gagé — Voulez vous me donner l'argent à présent pour
gagé? — Volontiers; mais je ne vous croyois
que j'en aye tant. — Volontiers; mais je ne vous croyois
pas devenu si riche à ce point là. Voilà dix francs — C'est
bien peu, si vous voulez faire bonne chère — Je payerai ~~la~~
^{le surplus} ~~le surplus~~ après le souper. Adieu.

Je connois cet homme pour un mauvais sujet. Il se:
noit Lucinda à Venise. Je n'y serois pas allé sans la connoître:
c'est des deux filles que je devois connoître. Je vais dîner
chez Madame d'Uste, et d'abord après dîner je vais chez la
Cortiselli pour la consulter. Je la trouva au lit, elle me de-
mande en me faisant voir sa maladie, je lui dis ce que j'ai
vu fait pour elle, et je lui donne la quittance du chirurgien,
et la lettre. Je lui dis qu'elle n'avoit qu'à prendre
un fiacre, et y aller toute seule, en lui promettant d'
aller la voir une fois avant mon départ pour Londres,
et de lui laisser cent autres ecus, qui devoient lui suffire
pour aller, d'abord guérie, à Bologne. Toute reconnoissante
elle me dit qu'elle y irait le lendemain la nuit sans rien
dire à sa servante, qu'elle enverrait quelque port pour por-
ter avec elle dans un sac les chemises, et une robe qui lui
restoit, et elle me demande encore deux louis pour reti-
rer d'abord des nippes qui étoient engagées.

Enchanté d'avoir tiré de la mière la Corticelli je vis chez
 Madame du Romain, qui avoit pris congé pour trois semaines
 de toutes ses connoissances. C'étoit une femme de la
 plus grande probité, honnête, et polie au possible, mais qui
 avoit un ton de petite maîtresse si singulier qu'elle me faisoit
 souvent rire de tout mon cœur; elle parloit du Meil, et
 de la Lune, comme si elle avoit été des rois avec lesquels
 elle alloit faire connoissance. En me parlant un jour du bon-
 heur des élus après la mort elle me dit qu'au ciel le bonheur
 des âmes devoient consister en ce qu'elles aimeroient Dieu
à la folie. Je lui ai porté toutes les drogues, et les herbes
 pour faire les parfums; je lui ai indiqué les plantes, pour
 faire à huit heures un petit corps tête à tête, puis elle
 ordonna à la femme de chambre de l'enfermer, et de
 m'attendre à dix heures pour me faire coucher dans une
 chambre au second qu'elle m'avoit fait préparer, et pour
 l'avertir de me laisser entrer chez elle à cinq heures du
 matin. A neuf heures et demi je lui ai mis moi-même
 les jambes dans le baignoir, dont l'eau étoit devenue
 tiède, je lui ai montré à faire les parfums toute seule
 dans les jours suivants, je lui ai fait dire les plantes, puis
 j'ai essuyé les jambes moi-même sans un peu de ses ex-
 pressions de reconnaissance, et après l'avoir conduite au lit,
 je lui ai allé me coucher renvoyant la femme de chambre, je me
 sentais si gentille, et folâtre qu'elle me fit rire en me disant que si j'étois
 devenu la fille de chambre de sa maîtresse il étoit juste qu'elle
 devint la mienne. Je voulois badiner avec elle; mais elle
 se sauva en me disant que je devois me garder pour être avec
 à cinq heures avec sa maîtresse. Elle se trompoit.

Le lendemain à cinq heures j'ai trouvé Madame qui exacte à l'ordre se chauffer. Nous allâmes dans la chambre voisine d'où l'on auroit pu voir le Soleil naissant si l'Hotel de Bouillon ne l'avoit pas empêché; mais c'étoit égal. Elle fit son culte avec un air de prestresse. Après cela elle se mit à son devoir en m'assurant qu'elle se trouveroit fort embarrassée à remplir pour trois semaines de suite des matinées de neuf heures, car elle ne dînoit qu'à deux. Nous dîmes à neuf heures, et je l'ai laissée en lui promettant de la voir encore avant de partir pour Londres.

Je suis allé à l'Hotel de Montmorency pour m'habiller; et Clairmont me fit rire en me racontant les affaires dans lesquelles mon frère étoit perché parce qu'il n'étoit pas rentré pour coucher. Il me frisoit lorsque je l'ai vu entrer. Je me suis levé vivement lui demandant l'ami ou Rome, et il me répondit Rome. Je lui ai alors dit d'attendre dehors. Lorsque je fus habillé je l'ai fait appeler, et dans le moment mon frère ^{le peintre} entra avec la femme pour me dire qu'ils étoient venus me demander à dîner. J'ai alors écrit un billet à Madame d'Urfé la priant de pardonner si je ne pouvois pas y aller; et j'ai dit à mon frère qu'il étoit venu à Paris pour voir l'exécution de l'abbé qui s'étoit enfin déterminé d'aller à Rome ~~d'aller qu'il pressent~~, ~~et qu'il se confie qu'il ira à Rome de la façon qu'il~~ me plairoit de lui prescrire; j'ai envoyé Clairmont au bureau des diligences de Lyon pour prendre, et payer sa place; en suite dans moins d'une demi heure je lui ai fait ^{quatre} ~~trois~~ billets de cinq louis chacun un pour M. Beno à

Lyon, l'autre sur M. Zappata à Turin, l'autre pour Sassi
à Florence, et le dernier pour Belloni à Rome — qui m'a
aussi dit le 10, que ces messieurs me payeront cet
argent à la vue de ces billets — Si tu ne t'en rends pas
tôt, laisse-le moi; mais pass toujours. Tu es toujours
impertinent avec tes bienfaiteurs. Clairmont vient por-
ter un billet d'une place payée à la diligence qui par-
tira le lendemain à la pointe du jour. Je la lui ai donc
donnée; et je lui ai dit adieu — Je peux dîner avec vous.
— Je ne te veux pas. Va dîner avec Passano, monstre!
Tu te signes demain que je suis un rogneur des monnaies,
et tu oses me parler? Clairmont mettez-le à la porte.

C'était incroyable; mais c'était vrai. Ma sœur me
demanda ce que j'avais fait de la fille dont j'étais
empare — Je l'ai envoyée à Venise riche de ^{dix mille écus} ~~de dix mille écus~~
~~elle est devenue une courtisane de Venise~~ — C'est
beau; mais songes au chagrin que l'abbé ^{dut} ~~avait~~ avoir
en vous voyant couchée avec elle — Les 100 sont faits
pour avoir des chagrins. Vous a-t-il dit qu'elle n'a ja-
mais voulu qu'il lui donne un baiser, et qu'elle l'a battu?
— Point de tout cela. Il nous a dit qu'elle l'adorait.

Après avoir passé trois ou quatre heures agréablement,
j'ai conduit ma belle sœur à l'opéra, et ^{son mari} ~~mon frère~~ est
retourné chez lui. Elle me fit les plaintes les plus amères.
~~mon mari~~ Depuis dix ans qu'il l'avait épousée n'
avait jamais pu consommer le mariage. On me dit, me dit
elle que je pouvois demander cassation, et je ne peux pas,
car j'ai la folie de l'aimer. Il est couru de dettes, et si je

326.
4/34 l'obligeai à me vendre ma dot je le lui envoie. Mais se connois-
sant, pourquoi m'a-t-il trompé en m'épousant ? C'est un
traître.

Elle avoit raison. Mais mon père disoit que ce n'étoit pas
sa faute, et qu'en l'épousant il avoit espéré de cesser d'
être nul. Après la mort, il en a épousé une autre, qui
l'a puni. Elle l'a réduit à devoir se sauver de Paris, et
à lui abandonner tout ce qu'il avoit. J'en parlerai dans
vingt ans d'ici.

Le lendemain de bonne heure mon père l'abbé est par-
ti. Je ne l'ai plus vu qu'à Rome dix ans après. J'en
parlerai quand je serai là. J'ai passé la journée chez Ma-
dame d'Urfé, on a la fin, j'ai consenti que le petit Vent-
re tourneroit d'Abbeville à Paris à franc étrier, et j'ai fixé
mon départ trois jours après. Je fus voir une pièce nou-
velle aux François qui tomba. L'auteur pleuroit à
chaudes larmes : ses amis lui disoient pour le consoler
que la cabale seule l'avoit fait tomber ; mais cette
consolation ne le dédomageoit pas de l'argent dont
cette chute le privoit.

La curiosité me fit aller là où l'adresse ^{de} Bon-
concin me disoit qu'il étoit avec deux filles qui me con-
noissoient. C'étoit dans la rue Montmartre : on indi-
quoit la porte, l'allée, l'étage ; mon cocher tourna, et re-
tourna cinq ou six fois, et la maison ne s'est jamais trou-
vée. Je descends pour aller la chercher à pied, l'adresse à
la main : une marchande me dit que dans la maison pres-
d'elle deux filles étrangères étoient arrivées depuis peu, et qui

elles devoient demeurer au hôtellerie. J'y monte, et je demande à la femme qui m'ouvre la porte des nouvelles de deux filles ^{venitienues} ~~et j'en~~ qui devoient être arrivées chez elle — Ma foi j'en ai quinze, et Dieu donne mon ame, si je sais de quel peïs elles sont. Entrez, et vous le leur demanderez vous même.

Cela me fait rire, j'entre, et je trouve un troupeau de catins qui faisoit vacarme, et qui me vient au devant avec des cris d'abord que je parois. Je prie toutes ces folles de se tranquilliser, et je ne songe pas même à m'informer des venitienues que je cherchois, car c'étoit un B..... Je parle cependant à toutes, et trouvai une qui étoit angloise, je la trouve toute tranquille. La maîtresse vient me demander si je veux souper avec quelqu'une, j'y consens, je ne veux pas choisir, je m'abandonne à son goût en la priant de me donner celle ~~qu'elle~~ elle croyoit plus faite pour me plaire. Elle m'en donne une qui se saisoit d'abord de moi, me mène dans une chambre, et un moment après on s'est à souper, et on met des draps blancs dans le boudoir. Je regarde ma commensale, et elle ne me plaît pas. Malgré cela je dissimule, je lui fais bonne mine, je mange bien, je me tiens à table long tems, je fais venir du champagne, m'ayant un froid à toutes les minauderies, elle voit que je veux la voir ivre, et elle a la complaisance de s'enivrer. A la troisième bouteille elle ne saoit plus ni ce qu'elle disoit, ni ce qu'elle feroit, elle se deshabilloit, et faite comme en nature elle se met sur le lit, elle m'invite, elle vient à moi, je la laisse faire, et j'ai

136³²⁸ pour la première fois de ma vie le plaisir de voir qu'elle ne
peut pas venir à me faire devenir homme. Adele, Mandine,
ma nièce P.P., Clementine, et les autres étoient encore trop
présentes à ma mémoire. La doctresse étoit jeune, belle, et
bien faite; mais elle devenoit si longue je la comparois
aux autres. A trois heures du matin je m'i retourne' chez
moi très content de moi même, et point du tout fâché de
la mauvaise idée que je devoi avoir laissée de ma valeur
à cette fille.

Le lendemain après avoir dîné chez madame D'Urte,
j'ai pris un fiacre pour aller sans être connu voir la
Corticelli dans sa retraite. Je l'ai trouvée triste; mais très
contente de son sort, et de la douceur du chirurgien, et de
sa femme. On m'a assuré qu'elle guériroit parfaitement.
Elle me dit qu'elle étoit venue de la rue Seneque à neuf
heures portant avec elle toutes ses nippes, et que la servante
s'en ira trouvée au désespoir, car elle lui devoit. Je lui ai
donné douze Louis, et je lui ai promis de lui en envoyer encore
doux, lorsqu'elle m'écrit de Bologne; et elle me
le promet; mais la pauvre malheureuse est morte dans les
remèdes. Je l'ai vu deux mois après par une lettre que l'on
m'écrit à Londres dans laquelle il me disoit qu'il ne
savoit comment s'y prendre pour envoyer les douze Louis qu'
elle avoit laissés à une madame Lause qui devoit m'être
connue. J'ai envoyé à cet honnête homme une adresse
par laquelle il les lui fit tenir.

Tous ceux dont je me suis servi pour m'aider aux yeux
Mandine exceptée
magiques que j'ai fait à madame D'Urte, me trahissent,
et puis ils finissent tous malheureusement. Le lecteur trou-

vers à la place Parano, et Costa.

La veille de mon départ j'ai souper avec madame du Ruisseau qui m'assura que sa voix commençoit déjà à revenir, ~~par sa~~ ^{une sa-} ge reflexion qu'elle ~~me~~ ^{me} fit me fit plaisir. Elle me dit que le regime que cette espece de culte l'obligeoit de faire pouvoit y contribuer; je lui ai dit de ne pas en douter. J'aimois à apprendre que pour ~~cadre~~ ^{mettre la} raison sur le chemin de la verité il falloit commencer par la tromper. Les tenebres durent preceder la lumiere. Boncousin que j'ai trouve au parterre du Theatre italien se moqua de moi quand je lui ai dit, en me plaignant, que dans toute la rue Monmartre la maison indiquée par l'adresse qui il m'avoit donnée ne se trouvoit pas. Il me dit en riant que le besoin qu'il avoit de dix francs lui avoit fait employer cette ruse pour les avoir. Je lui ai dit qu'il ne devoit pas se decouvrir pour coquin à si bon marche.

Après avoir pris conge de Madame d'Urfé et l'avoir assurée que je ne manquerois à aucune de mes promesses, j'ai pris le jeune homme avec moi dans un fiacre, et ses boîtes fortes, qui etoient l'objet de son adoration. Je l'ai conduit à l'hôtel de Montmorency, d'où nous sommes partis vers le soir. Il m'avoit prié de voyager pendant la nuit parce qu'il avoit horreur d'être en habitlé en carier, et non pas à cheval. ~~Le~~ ^{Troisième jour} nous arrivons à Abbeville. D'ordinaire à dîner, il me demande où étoit sa mere, je lui reponds que nous nous en informerons, et je l'invite à venir avec moi voir la fabrique des drops de Monieurs de Varobes — Mais l'on peut savoir dans un moment si ma mere est ici ou non — Eh bien! Si elle n'y est pas, nous poursuivons notre route, et nous la rencontrerons en chemin. Nous la rencontrerons certainement avant d'arriver à Boulogne — Aller voir la fabrique, et en attendant je dormirai — Vous êtes le maître.

J'y vais. Une heure, et demi après, je retourne à l'auberge, et je ne vois pas le jeune homme. Clairmont dormoit. Où est-il? je veux diner. — Il est parti à franc étrier pour aller prendre à Paris vos dépêches que vous avez oubliées.

J'appelle le maître de poste, et je lui dis que s'il ne me le fait ramener, il peut compter sur son préjuge, car il ne doit lui donner un cheval que par mon ordre. Il me calme, et il m'assure qu'il le fera rattrapper avant qu'il arrive à Amiens. Il en donne l'ordre à un postillon qui se met à rire en me voyant inquiet. Le rattrapperai, me dit-il, quand il seroit parti avant jour. Il n'y a qu'une heure et demi qu'il est parti: il ne peut avoir couru que deux postes: j'en cours trois en ce même temps. Vous me venez avec lui à six heures, tout au plus tard — Tu auras deux louis pour boire.

Je n'ai pas pu diner. J'étois honteux de me voir ainsi attrapé par un jeune homme sans expérience. Je me suis jeté sur le lit, où j'ai dormi jusqu'à ce que le postillon m'a réveillé en me présentant le coupable, qui avoit l'air d'un mort. J'ai ordonné sans lui rien dire qu'on l'enferme dans une chambre, où il y ait un bon lit, qu'on lui donne à couper, et qu'on me rende de lui jusqu'au lendemain de bonne heure que je partirai pour Botoligne, et Calais. Je devois le laisser reposer, car il étoit défait. Le postillon l'a attrapé à la moitié de la cinquième poste, peu loin d'Amiens. Il se couvrit comme un mort. Le lendemain matin, je l'ai appelé, et je lui ai demandé s'il vouloit venir à Londres avec moi de bon gré, ou gâché. — De bon gré, je vous en donne parole d'honneur; mais à franc étrier, et vous précédant, car je me vois déshonoré sans cela. Je ne veux pas qu'on puisse dire que vous avez fait courir après moi, comme si je vous avois volé. — J'accepte votre parole d'honneur. Vous donner un autre cheval de selle de ma part. Venez m'embrasser. Tout content, il monta à cheval, et me précédant toujours il s'arrêta à Calais au bras d'or, où il fut étonné de trouver sa mère. Elle m'arriva une heure après lui. Fin du tome septième.